MEMOIRES,

OU

OECONOMIES ROYALES D'ÉTAT,

Domeſtiques, Politiques & Militaires

DE

HENRI LE GRAND.

Par MAXIMILIEN DE BETHUNE, DUC DE SULLY.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCCXXV.

TABLE
DES CHAPITRES, CONTENUS en ce Tome Premier.

CHAPITRE I. DEs *Cinq qui sont specifiez en la Lettre ci-devant, servant d'Epitre Liminaire.* p. 31
CHAP. II. *Affaires Domestiques.* 38
CHAP. III. *Lequel fait voir les artifices, déguisemens & trahisons dont la Cour usa pour faire prendre une telle confiance à ceux de la Religion, qu'ils se laissassent massacrer sans se pouvoir deffendre.* 45
CHAP. IV. *Diverses Affaires.* 54
CHAP. V. *Affaires Domestiques.* 64
CHAP. VI. *Diverses Affaires Domestiques, de Justice & de Milice.* 70
CHAP. VII. *Affaires Domestiques.* 89
CHAP. VIII. *Affaires Militaires.* 94
CHAP. IX. *Affaires Militaires.* 104
CHAP. X. *Diverses Affaires d'Etat & de Guerre.* 117
CHAP. XI. *Affaires de Milice.* 128
CHAP. XII. *Affaires Militaires.* 135
CHAP. XIII. *Affaires Militaires.* 143
CHAP. XIV. *Diverses Affaires d'Etat & de Milice.* 150
CHAP. XV. *Affaires Domestiques.* 157
CHAP. XVI. *Affaires de Milice.* 165
CHAP. XVII. *Affaires Militaires.* 179
CHAP. XVIII. *Affaires Domestiques &*

d'Etat. 186
CHAP. XIX. *Diverses Affaires d'Etat & de Milice.* 200
CHAP. XX. *Affaires de Milice.* 219
CHAP. XXI. *Diverses Affaires d'Etat & de Milice.* 231
CHAP. XXII. *Diverses Affaires d'Etat & de Milice.* 253
CHAP. XXIII. *Affaires de Milice.* 269
CHAP. XXIV. *Affaires d'Etat & de Milice.* 282
CHAP. XXV. *Affaires d'Etat.* 291
CHAP. XXVI. *Affaires d'Etat & de Milice.* 295
CHAP. XXVII. *Affaires de Milice & Domestiques.* 303
CHAP. XXVIII. *Affaires d'Etat & de Milice.* 313
CHAP. XXIX. *Affaires de Milice & Domestiques.* 327
CHAP. XXX. *Affaires de Milice & Domestiques.* 334
CHAP. XXXI. *Affaires de Milice.* 356
CHAP. XXXII. *Affaires de Milice.* 369
CHAP. XXXIII. *Affaires Domestiques & de Milice.* 387
CHAP. XXXIV. *Affaires d'Etat & de Milice.* 407
CHAP. XXXV. *Affaires de Milice.* 425
CHAP. XXXVI. *Diverses Affaires de Milice, d'Etat & Domestiques.* 446

FORTUNE

FORTUNE A LA VERTU.

Quoi ! tu veux donc, VERTU, *en France faire voir,*
Un Mars plus genereux que celui d'Ionie,
Que la Reine des Cieux sans autre compagnie.
Que de l'odeur des fleurs, seule pût concevoir.
Si tu as ce dessein, de moi te faut pourvoir,
(Afin qu'il ne te soit imputé à manie)
Puisque mon nom puissant toutes grandeurs manie,
Et que faire des Rois, des bergers, j'ai pouvoir.
Or de peur que tu sois aux malins odieuse,
Et aux impatiens quelque fois ennuyeuse:
Assiste toi de moi qui suis bonne FORTUNE.
Par qui plus de gens sont élevez aux honneurs
Que par capacité, puis que sans mes faveurs
La vertu nuit souvent & les foux importune.

VERTU A LA FORTUNE.

FORTUNE, *j'ai souvent oüi parler de toi,*
Mais par gens bien divers; des uns avec liesse,
Et des autres avec une grande tristesse:
Ceux-ci te reputant sans honneur & sans foi,
Puisque tu n'as égard à droiture ni loi:
Et ceux-là plus contens, t'appellent leur Déesse,
A tes seules faveurs ils ont recours sans cesse,
Connoissant bien qu'ils n'ont solide appui qu'en toi.
Mais moi qui ai changé toutes adversitez
En mon vrai aliment, & les difficultez
Me rendant plus illustre au sortir de l'epreuve,
Je veux mon Nourrisson, ce grand Prince François,
Avancer par moi seule, ainsi que je le dois,
Te priant toutefois qu'au besoin je te treuve.

AVIS.

ON a jugé à propos d'ôter les Sommaires qui étoient en marge, & d'en composer une Table des Matieres, qui se trouve en chaque Volume.

LES

LES IMPRIMEURS AUX LECTEURS VERTUEUX ET JUDICIEUX, SALUT.

NOUS ALETHINOSGRAPHE DE CLEARETIMELÉE & GRAPHEXECON DE PISTARISTE, Imprimeurs en la ville d'Amſterdam, en faiſant l'adreſſe de ces Memoires aux Sages & judicieux Lecteurs, nous leur remettons auſſi fort volontiers la déciſion & correction de toutes les erreurs & fautes de notre Impreſſion, les prians ſeulement d'approuver, ſans aucune averſion, la croyance que nous avons euë de long-tems, à ſçavoir, que depuis l'entiere depravavation de la nature humaine, (laquelle en ſa pureté aimoit ſon Createur de tout ſon cœur & ſon prochain comme ſoi-même) nul des individus

d'icelle ne s'eſt encore pû trouver aux paroles duquel il ne ſe rencontrât plus de menſonges que de veritez, & en toute ſa vie plus de manquemens que de perfections, & de vices que de vertus; & partant n'y a-t'il point de doute que d'une telle corruption ne ſoient procedées tant de diverſes ſortes d'abus & d'erreurs qui ont cours dans le monde & entre les mondains, deſquels le nombre en étant infini, nous n'entreprendrons point de les ſpecifier. Mais laiſſans cet ouvrage aux plus meditatifs, ſpeculatifs & judicieux, nous nous contenterons d'en faire la remarque d'un ſeul particulier dans cette Epître liminaire, d'autant que ceux de notre vacation ſemblent y avoir plus d'interêt que tous les autres; puiſque ce défaut eſt cauſe qu'il ſe trouve ſi peu d'excellentes & bien veritables Hiſtoires, & de fidéles, vertueux & bien capables Hiſtoriens, leſquels auſſi, pour en dire la verité, ont beſoin de tant de vertus & de bonnes parties

parties pour se rendre tels, que difficilement se rencontreront-elles en un même sujet : leur étant necessaire, s'ils veulent suivre l'avis des anciens Sages, de s'assujettir à une grande quantité d'observations, égards & respects, d'entre lesquels, pour servir d'échantillon & d'instruction à ceux qui auront besoin, nous en avons choisi treize de leurs principales maximes sur ce sujet, telles que s'ensuit.

La premiere, que ceux qui voudront meritoirement être dits Historiens, c'est-à-dire faire de veritables narrations des mœurs, dits, faits & gestes des Rois, Princes, Potentats, Peuples & Nations, qu'ils n'entreprennent point de parler, comme d'eux-mêmes, des choses qui se sont dites & faites dans les tems fort éloignez du leur : mais que s'ils veulent prendre les choses dès leur origine, ils fassent mention des Auteurs desquels ils ont pris ce qu'ils en disent, sans faire les Correcteurs ni les

Juges entr'eux, ains choiſir ſeulement (en l'avoüant) celui dont, à leur opinion, les écrits ont plus de vrai-ſemblance & d'apparence de verité.

La ſeconde, qu'ils faſſent des narrations de leur tems ſelon la pure verité de ce qu'ils en auront vû, ſçû & connu par eux-mêmes, ou par les recits & Memoires des gens non paſſionnez ni intereſſez.

La troiſiéme, que s'ils entreprennent de repreſenter les mœurs, dits, faits & geſtes qui ſe ſont paſſez entre des Rois, Potentats, Nations & Peuples divers & de diverſes factions, profeſſions, croyances & Religions, qu'ils ſe gardent bien en leurs Ecrits de faire paroître qu'ils ayent épouſé les paſſions des uns ou des autres, ni d'uſer d'invectives, injures & reproches des uns contre les autres en ſe les attribuant, ni de vouloir faire les Juges entr'eux pour donner le droit aux uns & le tort aux autres: mais ſe contenter de repreſenter les

causes & raisons que chacun d'eux met en avant pour leur justification particuliere & la condamnation de leurs contraires.

La quatriéme, qu'il ne paroisse jamais en leurs Ecrits aucunes loüanges ni blâmes affectez, soit par leurs propres passions, soit pour se vouloir porter à celles d'autrui.

La cinquiéme, qu'ils ne témoignent point de vouloir faire des recherches trop exactes des défauts & des erreurs d'autrui tellement secrets & cachez, qu'ils ne sont connus d'aucune personne qui en ait reçû dommage ou offense, & desquels nulles voix publiques ne se sont jamais plaintes, ni que l'on ait sçû que les peuples en général ni en particulier en ayent non plus reçû dommage visible & notoire.

La sixiéme, que si quelques grands Rois, Capitaines, Magistrats ou Chefs d'Armées, de Republiques & de Peuples, qui ont acquis une générale reputation d'avoir été excellens ès

faits d'Armes, de Justice & Police, ont eu quelques vices & passions particulieres secrettes & cachées qui n'ayent point porté de préjudice au public, & dont la publication d'iceux ne leur peut apporter aucun avantage, il faut qu'ils en laissent la correction à eux-mêmes, ou à leurs amis, serviteurs & confidens particuliers : n'étant jamais bien-seant à un Historien d'essayer à passer sous silence les vertus, bélles œuvres & actions manifestes, ni de découvrir les défauts & manquemens secrets d'autrui.

La septiéme, que si ces Historiens ont quelques connoissances, amitiez ou obligations envers un ou plusieurs qui ayent quelques vertus & bonnes parties, & dit ou fait des choses dignes de loüange, tout ainsi qu'ils ne doivent pas oublier d'en faire honorable mention dans leurs Ecrits, aussi faut-il qu'ils se gardent bien d'user de tels excès en cela, que surpassans le merite d'iceux, ils ne donnent sujet

à

à l'envie d'en parler, & lui faciliter le moyen d'extenuer autant ce qu'ils en auront dit, qu'ils se seront licentiez à en dire plus qu'il n'y en avoit.

La huitiéme, qu'ils reçoivent avec grand jugement & discretion, les Memoires qui leur seront baillez par les uns & les autres, tant en ce qui concerne leurs loüanges & de ceux qu'ils affectionnent, que les blâmes des personnes qu'ils ont en aversion.

La neuviéme, qu'ils usent de ce même jugement & discretion en la certaine reconnoissance generale & particuliere, tant de ceux qu'ils affectionnent, que de ceux qu'ils n'aiment pas, afin qu'ils balancent bien ce qu'ils en auront à dire; d'autant que si en ceux qui sont leurs amis, ils voyent que les blâmes publics soient beaucoup plus grands & plus universellement crûs, que leurs loüanges & bonnes reputations, ils feront sagement d'en parler sobrement, de crainte que quelques jaloux (comme il y en a toûjours assez) des loüanges

d'autrui, ne faſſent une recherche exacte de tout ce qu'il y pourra avoir eu en iceux qui merite reprehenſion en aucun des tems de leur vie, & ne l'exagerent tellement qu'ils ne flétriſſent toutes les plus belles fleurs de leurs plus veritables loüanges: & que tout au contraire, s'ils ont voulu ſuppoſer trop de défauts en ceux qu'ils n'aiment pas, & diminuer ce qu'il y aura eu de veritablement bon en eux, ils ne leur donnent ſujet de ſe vouloir neceſſairement défendre de leurs ſuppoſitions & calomnies, & n'exaltent par ce moyen autant leur gloire par deſſus leur merite, qu'ils l'auront voulu mettre au deſſous d'icelui.

La dixiéme, qu'ils ſe gardent bien d'écrire ni dire choſe qui les puiſſe faire tenir pour generalement menſongers, & ſur tout en deux choſes dont l'une les pourroit faire declarer imprudens, & l'autre malicieux; comme cela ſeroit infaillible, ſi d'une part reconnoiſſans des perſonnes

ayans

ayans des mœurs, des desirs & des actions notoirement méchantes & dommageables, ils vouloient excuser & justifier tels malefices; & persuader qu'en les exploitant, ils ont eu de bonnes pensées & intentions secretes: & d'autre part, si reconnoissans des personnes qui eussent des vertus, des desirs, des desseins & des actions manifestement bonnes & avantageuses pour le public & les particuliers, ils vouloient flêtrir tant de choses excellentes, en supposant à ceux qui les auroient exploitées, qu'en les faisant ils avoient eu de mauvais desirs, desseins & intentions secrettes & cachées.

L'onziéme, de se garder bien lorsque le fil de l'Histoire qu'ils traitent, leur fournira sujet de parler des personnes élevées ès charges & dignitez suprêmes, esquelles ils se seront tant prudemment conduits, qu'ils auront acquis une bonne reputation, & l'amour & la bien-veillance des peuples, d'envelopper dans le mali-

cieux voile de l'oubli & du ſilence aucunes des vertus, belles & loüables actions connuës d'un chacun, & dont mêmes quelques autres Ecrivains auroient fait mention; ni de les accuſer tout ouvertement de quelques vices, défauts & imperfections particulieres qu'ils puſſent avoir euës, ſinon en les extenuant le plus qu'il leur ſeroit poſſible : n'étant de la bien-ſeance d'un Hiſtorien de vouloir préjudicier & flêtrir pluſieurs vertus patentes & utiles au public par l'exageration de quelques petites imbecillitez latentes & cachées, ſur tout de celles dont peu de grands perſonnages ſe ſont trouvez exemts.

La douziéme, qui ſera comme une recapitulation des précedentes, que tous les Hiſtoriens ſe gardent bien de vouloir faire les ſcrutateurs des cœurs, & les penetratifs des bonnes ou mauvaiſes intentions & penſées d'autrui, en attribuant des affections vertueuſes, ſaintes, pieuſes & loüables, deſquelles Dieu ſeul peut juger,

juger, à des perſonnes dont les deſſeins & operations manifeſtes auroient été pernicieuſes & dommageables au public & aux particuliers: & par contre-oppoſition, auſſi de vouloir imputer de méchantes intentions, deſirs & penſées, deſquelles ſemblablement Dieu ſeul peut être le Juge, à des perſonnes dont la vie & toutes les operations manifeſtes ont été apparemment genereuſes, utiles & avantageuſes au public & aux particuliers, ſur tout lorſqu'il n'y a nulle apparence que tels Hiſtoriens ayent jamais pû avoir eu aſſez d'habitudes & familiaritez avec les perſonnes dont ils veulent parler, ni avec leurs Miniſtres & confidens ſerviteurs, pour en avoir pû apprendre par eux-mêmes quelques ſemblables particularitez avec certitude: & partant ſemble-t'il qu'ils ne ſçauroient mieux faire, ſe voulans émanciper dans de tels diſcours, que de nommer ceux deſquels ils tiennent cette découverte des ſecrets les plus cachez, ou ſur les

Mémoires & en la recommandation desquels, ils publient de telles contrarietez à la croyance publique, repugnances à toute apparence de raison, & contradictions aux veritez manifestes.

Et finalement la treisiéme, qu'ils loüent pour principales vertus requises en tous Potentats, la pieté envers Dieu, la compassion envers les hommes, & une disposition à haïr toute detraction, & déguisement de vertus en vices & de vices en vertus.

Or ayant choisi, comme nous avons dit, ces treize maximes d'entre plusieurs autres que les anciens sages avoient estimé être de necessaire observation à tous ceux qui voudroient obtenir le tître de bons & vrais Historiens, nous ne pensons pas qu'il se puisse trouver des esprits si peu judicieux, ou qui ayent une telle aversion à la verité, que de vouloir nier qu'elles ne meritent d'être bien examinées & mûrement considerées, & lesquels l'ayant fait, (com-

me

me nous n'y avons pas manqué de notre part) ne jugent qu'en examinant par icelles les Ecrits de ceux qui se sont voulus dire Historiens en ces derniers tems, ils ne tiennent leurs Histoires plûtôt pour invectives & adulations, que pour convenables narrations : ce qu'eux-mêmes ayant peut-être bien reconnu, a été cause qu'ils n'ont rien voulu mettre en lumiere, sinon lorsqu'ils ont vû quelque apparence de lumieres éteintes & de vertus offusquées à cause de l'Eclipse épouventable & du tout lamentable de ce beau Soleil de Justice, honneur, clemence & sagesse, le Roi Henri le Grand qui a laissé le regime de la terre pour aller regner aux Cieux : tellement que par son absence les tenebres s'étant établies, les raisons perverties, les veritez déguisées & les loyautez extenuées, tels Historiens ont pris la hardiesse de transformer quelquefois les vices en vertus & les vertus en vices : tout cela étant procedé de l'inobservation

de

de ces treize maximes ci-dessus specifiées, n'y ayant rien si facile à verifier que leurs excessives passions d'amour & de haine envers ceux des deux diverses sortes de Religions qui sont libres en France, loüans incessamment les intentions des uns, quelques vices qu'ils puissent avoir & malefices qu'ils perpetrent, & blâmans continuellement les intentions des autres, quelques vertus qui paroissent en eux & bonnes actions qu'ils produisent. Mais tout cela étant de trop longue déduction & hors de notre dessein pour le present, nous nous contenterons de faire trois remarques particulieres touchant les trois plus apparens déguisemens de ces nouveaux Historiens, faisans voir par la premiere, que leurs Narrations sont impertinentes; par la seconde qu'elles sont ridicules; & par la troisiéme qu'elles sont malicieuses.

Quant à l'éclaircissement de la premiere des trois remarques ci-dessus, il semble que ces Historiens dont il est parlé,

parlé, ayent beaucoup plus pensé à la complaisance, qu'à rechercher la verité, se contentans de faire des éloges continuels à ceux qui les ont obligez, ou qu'ils aiment, en leur attribuant toutes sortes de vertus, magnifians leurs personnes & celebrans leurs dits, faits, & gestes, comme tous héroïques, voire faisans demonstration de leur vouloir imputer quelquefois à gloire & honneur, des actions que plusieurs tiendroient à flétrissure : dequoi pour donner quelque espece de preuve particuliere, nous produirons celui duquel les voix publiques ont le plus parlé, (à cause qu'une soudaine faveur des plus speciales que l'on eût guéres vûës, l'avoit dès sa premiere adolescence, élevé aux suprêmes dignitez, richesses, & grandeurs mondaines) ayant fait à cette personne-là qu'ils ont témoigné d'aimer & reverer plus que nuls autres, plusieurs éloges sur toutes occasions, & donné de suprêmes loüanges par elle à la verité bien memeritées,

meritées, lesquelles mêmes ils pouvoient encore augmenter par raison des vertus de sa personne, & plusieurs autres belles actions de toute sa vie, dont ils ne se sont pas souvenus, leur en fournissant assez de legitime sujet, s'ils eussent eu la discretion & prudence requise pour ne le pas si mal choisir qu'ils ont fait, soit par excès de zele ou par inconsideration, ayant, par ce défaut, donné quelque espece de pretexte aux envieux des loüanges d'autrui, aux esprits pointilleux & aux mal-intentionnez, de donner diverses interprétations à telles formes de loüanges; leur semblant que les termes dont ils usent leur en fournissent quelque sujet; attribuant à grande augmentation de gloire & singuliere pieté, generosité, prudence & prud'hommie d'avoir eu, disent-ils, la resolution & le courage de contre-carrer une éminente vertu Royale, toute florissante de Palmes & de Lauriers, à laquelle, avec sa franchise & hardiesse naturelle, il s'opposoit

s'oppoſoit ſouvent & traverſoit ſes volontez, deſſeins & entrepriſes, prevenant l'execution des plus importantes par ſon induſtrie & diligence. Diſent de plus, qu'avec un exquis témoignage de ſon grand courage & admirable pieté, il refuſa de reconnoître ſon legitime Roi, croyant y aller de ſa conſcience; & de ſouſcrire une Déclaration par laquelle la plûpart des ſages Princes, Officiers de la Couronne, & principaux Seigneurs de France, étans lors en l'armée, reconnoiſſoient ſa legitime Royauté ſucceſſive; davantage, qu'il contraignit le Roi de trouver bon, que lui & ſes troupes ſe retiraſſent de l'armée: ce que pluſieurs autres ayant fait à ſon imitation, l'armée de Sa Majeſté ſe trouva tellement énervée, qu'elle en demeura ſi vivement piquée, qu'elle en avoit eu du reſſentiment toute ſa vie: & de plus, comme par augmentation de glorification, ils ajoûtent encore qu'il ne doutoit nullement qu'il ne fût éloigné

gné des bonnes graces de ſon Roi, pour pluſieurs raiſons qu'ils alleguent trop longues à reciter. Mais tant y a, que telles manieres de loüangues pouvans être trouvées mal digerées par les plus circonſpects ou malintentionnez, elles devoient plûtôt être tuës que publiées : voire eſt à croire que celui en faveur duquel elles ont été dites, a trop d'eſprit & de jugement pour n'avoir pas la même opinion, & ne faſſe enſorte qu'elles ſeront ſupprimées.

Quant à l'éclairciſſement de la ſeconde remarque, l'impertinence de leurs diſcours paroît aſſez en ce que ſe mêlans de parler d'un parti formé de pluſieurs Princes & Peuples en forme d'Union, ils ont dit qu'il étoit rempli de ſoûlevations & felonnies contre leur Roi, & que partant leur cauſe étoit-elle injuſte, mais que leurs déſirs, deſſeins & intentions étoient loüables, pieuſes, & ſaintes : en quoi ils font paroître leur grandeur d'eſprit, de pouvoir ainſi bien concilier deux

deux choſes, non ſeulement oppoſées & entierement contradictoires, mais du tout incompatibles.

Et quant à l'éclairciſſement de la troiſiéme remarque, il ne ſe peut dire qu'il y ait jamais eu de malices plus noires que celles dont il apparoîtra que ces Hiſtoriens ont uſé envers une perſonne, non ſeulement la plus éminente en titres, qualitez & dignitez, mais qui a été la merveille de ſon ſiécle en toutes ſortes de vertus exquiſes & rares; & a accompli tant de glorieuſes actions de Juſtice, Milice, Finance, Police & d'Etat, qu'elles devroient ſervir de modéles & d'exemplaires à tous grands Rois judicieux, liberaux, & magnifiques. Toutes leſquelles tant exquiſes particularitez font aſſez juger que ces Hiſtoriens n'ont parlé de cet Auguſte Monarque Henri le Grand, qu'en extenuant toutes ces excellences. Et encore afin de flétrir tout ce peu qu'ils en ont dit de bien, lui ont-ils ſuppoſé une infinité d'erreurs, vices, & impertinens deſirs,

ſirs, deſſeins, projets, & entrepriſes. Dequoi pour connoître la verité, nous nous ſommes reſolus (d'autant que les particularitez en ſeroient trop longues à ſpecifier, article par article) d'imprimer & mettre en lumiere ce que quelques-uns des ſerviteurs d'un ſien fidelle & ancien Miniſtre d'Etat, qui a couru toutes les fortunes de ce grand Roi, ont recueilli d'icelles, d'une partie deſquelles ont été dreſſez des Mémoires tels que nous les preſentons maintenant à tous amateurs de la Vertu, de l'Honneur, & de la Verité, afin qu'en étant fait rapport & comparaiſon avec les choſes qui ont été dites par ces Ecrivains nouveaux, il ſe connoiſſe facilement ce qu'ils ont ſupprimé ou extenué pour diminuer ſa gloire, & ce qu'ils lui ont ajoûté & ſuppoſé, pour faire trouver à redire à ſa memoire : ſupplians le Lecteur debonnaire & judicieux, de recevoir de bonne part l'impreſſion que nous avons fait faire de ces Mémoires, pour le ſeul deſir de ne laiſſer

pas

pas enſevelir dans l'oubli des plumes malicieuſes, les gloires bien meritées de ce Grand & Auguſte Monarque: mais les rendant admirables à tous, faire venir aux Rois le deſir d'imiter ſes Œconomies Royales, Politiques, & Militaires, & ſon Adminiſtration en toutes ſortes d'Affaires Domeſtiques, d'Etat, Juſtice, Milice, Finance, & Police: & partant à lui ſoit loüange, honneur, & reverence, & à ce Grand Dieu Eternel, toute gloire, honneur, graces & très-humbles remercimens, qui lui a été ſi liberal de ſes bénéficences & benedictions.

Ayant achevé d'imprimer cette Epître liminaire en forme de Préface, adreſſée aux Lecteurs Vertueux & Judicieux, comme nous diſpoſions en ordre les manuſcrits qui nous ont été mis entre les mains pour les Imprimer, nous avons rencontré entr'iceux une piéce détachée

chée de toutes les autres, laquelle quoiqu'elle parlât des desseins du Roi Henri le Grand, qui sont le principal sujet de ces Mémoires, si est-ce que ne lui ayant pû trouver place entr'iceux par une apparence de suite & liaison necessaire, nous avons estimé à propos de l'ajoûter ensuite de notre Epître, afin qu'elle soit aussi adressée aux vertueux & judicieux Lecteurs, lesquels, à notre avis, en feront mieux leur profit que nous, meditans sur icelle & discourans sur les expediens & moyens par lesquels tant de grandes choses pourront être renduës de facile execution. Pour donner quelque espece de connoissance d'une partie des hauts & magnifiques desseins qu'avoit le Roi Henri le Grand au tems de sa mort, desquels il a été fait des discours tant differens après icelle, que l'on ne sçauroit juger lequel peut être le plus vrai, nous en specifierons seulement quatre, desquels nous avons oüi parler à un de ses confidens serviteurs & qu'il disoit devoir

voir rendre de fort facile éxécution.

Le premier, d'essayer à établir de tels ordres entre les trois Religions de la Chrétienté, qui ont une plus générale étenduë en icelle, & desquelles apparemment il est impossible à l'une de ruïner les deux autres sans se détruire elle-même, & ce, par des voyes telles, que toutes les trois en tireroient avantage & contentement.

La seconde, de composer la Chrétienté d'Europe de quinze Dominations, & ce, avec de tels temperammens & assaisonnemens que l'on en pût former une Republique nommée Très-Chrétienne, toûjours pacifique en elle-même, & capable de rendre telles, toutes les Dominations dont elle seroit composée, qui seroit établie avec des voyes & moyens si faciles que nul Potentat ni auroit aversion.

La troisiéme, d'établir un tel ordre entre ces quinze Dominations, qu'ils pûssent soûdoyer à frais communs & proportionnez à leur puissance, une armée assortie de toutes choses

choſes neceſſaires pour demener une guerre continuelle contre les infidéles, y ayant des moyens déja excogitez pour rendre un tel ordre agréable à tous.

Et la quatriéme, de pouvoir rétablir à la Germanie & aux Electeurs, Princes & Etats d'icelle, leurs anciens droits de liberté pour l'Election de l'Empereur, avec un tel aſſaiſonnement qu'il n'en pût jamais être élû deux d'une même maiſon & race tout de ſuite, ni jamais aucun des Rois qui ont une Domination héréditaire, ſans uſer de voyes ni moyens qui puſſent préjudicier ou porter dommage à aucun.

MEMOI-

MEMOIRES

de ce que nous quatre, qui avons été employez en diverses affaires de France, sous Monseigneur le Duc de Sully, avons pû sçavoir de sa vie, mœurs, dits, faits, gestes & fortunes & de ce que lui-même nous peut avoir appris de ceux de notre valeureux Alcide, le Roi Henri le Grand, depuis le Mois de Mai 1572. (qu'il fut mis à son service) jusques au mois de Mai 1610. qu'il laissa la Terre pour aller au Ciel,

Addressez à Monseigneur

LE DUC DE SULLY.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur ayant commandé à nous quatre que vous connoissez assez, de revoir & considerer bien exactement certains Mémoires que deux de vos an-

ciens serviteurs & moi avons autrefois ramassez, & depuis fort amplifiez, en forme néanmoins de simple Journal parlant de tout le cours de votre vie, gestes, actions, bonnes & mauvaises fortunes, à commencer seulement de votre âge douziéme, que vous fûtes donné par Monsieur votre Pere au feu Roi, & finissant à sa déplorable mort.

Mort, helas! bien desastreuse pour la Chrétienté, mais très-funeste & lamentable pour la France, ses Peuples & Sujets, qu'il disoit toûjours aimer comme ses enfans, ainsi qu'à la verité il en a incessamment été le vrai Pere, doux, benin & aimable.

Et par vous à nous ordonné de faire sur les susdits Mémoires de votre vie, (qu'il est impossible de representer sans y faire grande mention de celle du Roi) des extraits abregez des choses plus importantes pour le public, & retranchans aussi autant que nous pourrions, ce qui concerneroit votre seul particulier, ou que nous jugerions être trop libre-

librement dit touchant vos amis ou ceux que vous reſpectez.

De toutes leſquelles choſes nous nous ſommes acquittez le mieux qu'il nous a été poſſible, & en avons mis au net une partie des deux premiers livres, que nous vous preſentons maint nant, afin que vous jugiez, ſi nous aurons bien ſuivi votre intention, ayant eſſayé de ne parler de vous en particulier ſinon autant qu'il nous a ſemblé être neceſſaire pour la liaiſon & les ſuites de l'Hiſtoire; & pour faire connoître les cauſes fondamentales de votre avancement, & de l'emploi de votre perſonne en pluſieurs grands offices, dignitez, ambaſſades, negociations, traitez & adminiſtrations des grandes affaires du Royaume, avec tant de probité, ſuffiſance & diligence, que vos loüanges en ſont encore publiquement celebrées & votre emploi ardemment deſiré, & qui le ſera d'autant plus, que moins on verra l'Etat bien gouverné.

Vous ſupplians nous excuſer, ſi pour demeurer dans les limites que vous nous

avez prescrites, vous y rencontrez quelquefois des narrations trop obscures pour n'avoir pas été assez étenduës. Mais nous laisserons ce discours, pour commencer à vous representer quelque partie des extraits que nous avons faits, par lesquels vous verrez les mauvais rencontres que vous eûtes d'abord en entrant dans le monde, d'une infinité de traverses, perils & hazards qui vous furent occurrens, à cause de la plus calamiteuse, cruelle & sanglante tragedie (quasi universelle dans la France) qui se soit jamais vûë sous le Ciel, laquelle fut cause de faire terminer tant de diverses sortes d'éjoüissances, mariages, nôces, bals, danses, magnificences, parades, foi & paroles données, par une generale, cruelle & furieuse effusion de sang innocent, voire execrable & horrible bourellerie; des particularitez de laquelle nous laisserons le recit aux Historiens, d'autant que le souvenir nous fait déjà trembler de crainte, fremir d'horreur & frissonner d'effroi; & nous contenterons

tenterons d'en dire quelque chose en general, & encore le ferons-nous précéder par quelques Chapitres préparatifs, qui serviront pour l'intelligence des causes de telles execrations, & de plusieurs autres choses grandement funestes, lesquelles nous reduirons en cinq Chapitres, afin de faire le tout facilement comprendre.

Le premier, parlant des causes étranges de la fin des troisiémes troubles, de la Paix de l'an 1570. *de ce qu'elle produisit, & de ses suites.*

Le second, des causes & moyens par lesquels vous parvintes au service de notre grand Roi, lui n'étant encore que Prince de Navarre.

Le troisiéme, des ruses, cautelles & belles apparences, desquelles la Cour se servit pour faire que les Huguenots se confiassent en elle.

Le quatriéme, des apparentes causes de soupçons, qui devoient empêcher les Huguenots de se confier en ceux qui les avoient tant de fois massacrez.

Et le cinquiéme, des choses qui vous furent occurrentes durant le massacre, & comme vous fûtes garenti du peril.

AFFAIRES D'ÉTAT.

CHAPITRE PREMIER.

DES CINQ QUI SONT ſpecifiez en la Lettre ci-devant, ſervant d'Epitre Liminaire.

DEſirans donc, de donner à Vous & à tous autres qui liront ces Mémoires, quelque eſpece d'éclairciſſement des cauſes de l'acheminement de la Reine de Navarre à la Cour & à Paris, & d'y faire venir le Prince ſon Fils, celui de Condé, l'Amiral de Colligny, le Comte Ludovic de Naſſau, & une infinité d'autres Perſonnes fort qualifiées & bons Capitaines, deſquels ils ſera parlé ci-après, dequoi deſirans de repreſenter les cauſes & fondemens, nous vous ramentevrons une partie de ce qui eſt aſſez amplement deduit dans les Mémoires que vous nous avez ordonnez d'abreger, leſquels portent, que les principaux plus autoriſez & accredi-

tez ſerviteurs, Conſeillers & Confidens du Roi Charles, de la Reine Mere, des Freres du Roi, & de ceux de la Maiſon de Guyſe, que l'on reconnoiſſoit bien avoir toûjours été des plus envenimez contre les Huguenots, voyans que la Reine de Navarre, ſon fils, & tous autres de la Religion, deſireux de vivre en une entiere liberté de leur conſcience, étoient tellement obſtinez en ce deſſein, qu'ils ne s'en départiroient jamais, tant qu'ils pourroient mouvoir les armes, tant peu que ce pût être, puiſque nonobſtant la perte qu'ils avoient faite de deux grandes batailles rangées, où leur Chef Général étoit mort, l'une enſuite de l'autre, & par icelles été reduits à ſe retirer, comme fugitifs, épars, vers les Provinces plus éloignées du Royaume, par leſquelles ils avoient long-tems erré, tracaſſé & grandement ſouffert, pati & enduré, ſans ſe pouvoir relever de leurs déroutes ſi grandes, qu'à la Cour l'on croyoit qu'ils ſe reſoudroient enfin à obéïr au Roi, ou à ſortir du Royaume, neanmoins tout au contraire, on voyoit maintenant qu'ayant remis ſur pied quelque eſpece d'aſſez bon corps d'armée, ils commençoient à reprendre courage, voire à tourner la tête vers la

Bour-

gogne, le Bourbonnois & le Berry, en intention de se venir encore renforcer ès environs de la Charité, Vezelay & autres villes lesquelles tenoient pour eux; voire étoient si audacieux, que de parler déjà de s'approcher de la riviere de Seine & de Paris, si-tôt qu'ils auroient joint une levée de Reistres & Lansquenets, qui se faisoit en faveur de la Religion dans l'Allemagne; & de plus, qu'ayans sur tous ces bruits, envoyé une grande & forte armée, sous la charge du Maréchal de Cossé, assisté de Strossy, la Chatres, Tavanes, la Vallette, & autres Capitaines, croyans que non-seulement ils arrêteroient leurs progrez & la jonction de leurs étrangers, mais qu'ils ne s'oseroient presenter avec leur malotruë armée, (car ainsi l'appelloient les Courtisans) ayans commandé de les poursuivre vivement jusques à leur totale défaite, mettans les mains basses par tout, & d'en faire amener à la Cour tous les Chefs principaux, vifs ou morts: mais leur ayant été depuis donné avis, que cette armée par eux tant méprisée, s'étoit presentée en plaine campagne en ordre de bataille, & demonstration de ne la vouloir pas refuser, voire même avoit à l'approchement des deux ar-

mées, toûjours entamé les combats, eu l'avantage d'iceux, & demeuré comme victorieuſe en une demi-bataille qui s'étoit donnée près d'Arnay-le-Duc: toutes leſquelles particularitez bien conſiderées par la Cour, ceux qui en avoient l'adminiſtration craignans qu'il arrivât encore pis ſi l'on hazardoit davantage contre de tant obſtinez rebelles, mutins & ſéditieux, qui ne combattoient plus qu'en gens deſeſperez, & qui vouloient vaincre ou mourir, ils changerent tout à coup d'opinion & de forme d'attaquement, prenans reſolution de ſe défaire d'eux par d'autres voyes que celles des armes apparentes; &, pour y parvenir plus facilement, d'entrer en un traité de Paix; duquel nous laiſſerons la maniere d'y proceder, la concluſion & les conditions d'icelui, aux Hiſtoriens; enſemble les entremiſes des diverſes perſonnes, les difficultez aux executions, les voyages que le Prince de Navarre fit par ſon Gouvernement de Guyenne, & en ſes Terres ſouveraines, & comment il fut reçû par tout: afin de dire que finalement il ſe rendit auprès de la Reine ſa mere à la Rochelle, où auſſi étoit l'Amiral & les principaux Chefs de leur parti, faiſans alors bien état de former

entr'eux

entr'eux tous, une plus ferme union & bonne correſpondance que jamais, & d'établir par leur continuelle reſidence en cette ville, un ſolide fondement à leurs affaires.

Mais telles reſolutions tant ſalutaires pour eux, furent bien-tôt & bien legerement changées : car les plus ſubtils de la Cour préjugeans bien qu'ils pourroient avoir ce deſſein, ils ſe reſolurent d'employer toutes ſortes d'inventions pour le rompre. Et pour cet effet, le Roi, la Reine Mere, Monſieur, & ceux de Guyſe, dépêcherent le Maréchal de Coſſé à la Rochelle, aſſiſté de quelques Maîtres des Requêtes, entr'autres de Bell'aſſiſe & de la Prouſtiere, particulieres creatures de la Reine Mere, ennemis des Réformez, & néanmoins grandement artificieux pour le déguiſer, avec charge de ſe ſervir de toutes les ſortes d'inventions qu'ils jugeoient propres pour les tirer de ſoupçon, & leur faire prendre une entiere confidence en la Cour, deſquels je ſpecifierai celles qui eurent le plus d'efficace.

La premiere, que le Roi & toute la Cour vouloient de bonne foi entretenir le traité de Paix, & qu'il fût remedié à toutes les contraventions deſquelles ſe

plaindroient la Reine de Navarre, & Monſieur le Prince ſon fils, afin que tous ceux de la Religion leur en euſſent une particuliere obligation; & que même auſſi-tôt qu'ils ſeroient auprès du Roi, il leur défereroit la nomination des Commiſſaires : Sa Majeſté étant reſoluë de les mettre en ſa particuliere confidence, & ſe ſervir d'eux & de l'Amiral en choſe de bien plus grande importance.

La ſeconde, le deſir que le Roi & la Reine Mere avoient de faire le Mariage de Monſieur le Prince de Navarre avec Madame Marguerite ſœur du Roi, laquelle ſeroit dotée de quatre cens mille écus & autres avantages; enſemble ceux de la troiſiéme Héritiére de Cleves extrémement riche avec le Prince de Condé, & de la Comteſſe d'Antremont avec l'Amiral : ce qu'ils deſiroient fort : & que le Roi leur feroit reſſentir ſa liberalité.

La troiſiéme, de propoſer à l'Amiral la reſolution que le Roi avoit priſe de ſecourir puiſſamment le Prince d'Orange & tous ſes aſſociez de Flandre; voire de déclarer la guerre au Roi d'Eſpagne, juſques à ce qu'il lui eût reſtitué les feodalitez de Flandre & Artois qu'il lui détenoit; mais qu'il ne vouloit rien entrepren-

treprendre ſans les conſeils de l'Amiral, ni entamer les choſes, qu'il ne fût auprès de lui, pour avoir ſon avis ſur les occurrences, & même l'établir Chef en tître de Vice-Roi en ſes deſſeins ; afin que tant de bons Capitaines, que le Roi ſçavoit être parmi ceux de la Religion, s'y employaſſent plus volontiers.

La quatriéme, de renouveller les alliances anciennes de la France avec les Princes & villes Proteſtantes d'Allemagne, de faire le ſemblable & plus étroitement avec la Reine d'Angleterre, & l'affermir par le mariage d'un des freres du Roi avec elle, afin de témoigner que Sa Majeſté n'avoit plus aucune averſion contre les Réformez.

Leſquelles raiſons eurent aſſez de force pour leur faire changer leurs precedentes reſolutions, & les diſpoſer d'aller à la Cour & à Paris, quoi que pûſſent dire les plus Sages & conſideratifs, leſquels par leurs réïterées remontrances vouloient tirer des choſes paſſées (dont ils en remarquoient un grand nombre & de fort préciſes & concluantes) des conſequences infaillibles de leurs futures calamitez, deſquelles nous ne dirons rien maintenant ni ci-après que bien peu, (les évenemens les ayans rendus aſſez notoires)

notoires) non plus que des choses qui se passerent pour les préparatifs du voyage durant son cours, ni des magnificences & ceremonies des mariages & des nôces, ni même des effroyables & tragiques suites d'icelles, dont il sera fait mention ci-aprés : mais toûjours le plus modérément, & avec le moins d'horreur que l'acte nous le pourra permettre.

CHAPITRE II.

Affaires Domestiques.

SUivant ce que votre Grandeur nous ordonna en faisant ces Mémoires, de remarquer exactement tout ce qui concerneroit la vie & les faits des plus grands Personnages, & sur tout les affaires d'Etat, (le recit desquelles peut aider aux Historiens à former une Histoire entiere de notre tems) & de n'y employer que le moins que nous pourrions des particularitez de votre Personne : en quoi bien que nous nous fussions resolus de vous obéïr precisément, si avons-nous crû toutefois que vous nous permetriez en parlant d'une infinité de particulari-

tez

des affaires d'alors, & même des personnes & interêts de la Reine de Navarre, du Prince son fils, & de tous ceux de la Religion, de dire comment prit naissance l'amour du Roi envers vous, & comme l'accroissement d'icelle rencontrant une grande Royauté, vous a aussi fait rencontrer des affaires, dans l'emploi desquelles, vous vous êtes rendu si admirable tant en la Milice, aux Finances, qu'en la Police; les avez administrées avec tant de dexterité & de fidelité, que vous êtes le vrai exemple auquel se devroient conformer tous les Ministres d'Etat.

Nous ramentevrons donc à votre Grandeur, que Monsieur votre pere avoit quatre fils: lesquels il n'avoit autre ambition que de rendre si galants hommes, que quelqu'un d'iceux pût relever sa Maison dans son ancienne splendeur, de laquelle les branches des aînez tombées trois fois en quenoüille, & les mauvais ménages de ses devanciers, & particulierement de son pere, l'avoient beaucoup diminuée de biens. Et considerant que l'aîné avoit des incommoditez, qui lui ôtoient l'esperance qu'il pût réüssir dans le monde, il jetta les yeux sur vous, en qui il avoit remarqué non-

seulement

ſeulement une grande vigueur de corps & d'eſprit : mais que vous faiſiez auſſi paroître avoir une grande inclination à la vertu, & une forte averſion contre le vice : ce qui lui ayant fait concevoir une grande eſperance de vous, il vous appella un jour dans ſa Chambre de la Haute-Tour, & en la ſeule preſence de la Durandiere votre Précepteur, vous dit :

Maximilien, puiſque la coûtume ne me permet pas de vous faire le principal héritier de mes biens, je veux en recompenſe eſſayer de vous enrichir de vertus, & par le moyen d'icelles (comme l'on m'a prédit) j'eſpere que vous ſerez un jour quelque choſe. Preparez-vous donc à ſupporter avec courage, toutes les traverſes & difficultez que vous rencontrerez dans le monde ; & en les ſurmontant genereuſement, acquerez-vous l'eſtime des gens d'honneur & particulierement celle du Maître à qui je vous veux donner, au ſervice duquel, je vous commande de vivre & mourir. Et quand je ſerai ſur mon partement pour aller à Vendôme trouver la Reine de Navarre, & Monſieur le Prince ſon fils, auquel je vous veux donner, diſpoſez-vous de venir avec moi, & vous preparez par une haran-

harangues à lui offrir votre ſervice, lorſque je lui preſenterai votre perſonne.

Or Monſieur votre pere qui étoit venu à Roſny, ſi-tôt que la paix de l'an 1570. fut publiée, voyant que les plus qualifiez & les plus aviſez de ceux de la Religion, étoient allez trouver la Reine de Navarre vers la Rochelle, avec deſſein de paſſer quelques années en ces quartiers-là, ne jugeans pas qu'après tant d'offenſes faites & reçûës, ce fût grande prudence à eux de commettre ſi-tôt leurs vies & biens à la diſcretion des apparens ennemis de la Religion, delibera de donner un tel ordre à ſes affaires, qu'il pût, quand il voudroit, ſe retirer avec les autres, & y porter dequoi vivre : mais il fut bien étonné d'entendre dire dès l'année 1571. que pluſieurs des principaux Réformez commençoient à changer de langage, & à parler avec joye du doux air de la Cour, lequel devint ſi univerſel, que dès le commencement de l'année 1572. l'on parloit ouvertement de s'y vouloir fier.

Tellement qu'au mois de Mai, Monſieur votre pere reçût une Lettre de la Reine de Navarre, par laquelle elle le mandoit de l'aller trouver ; & ſuivant icelle il s'achemina à Vendôme, où il

trouva

trouva tous les esprits extrémement réjoüis de la bonne volonté qu'ils s'étoient imaginez que le Roi avoit prise pour eux ; sur lesquels bruits il ne disoit jamais ses sentimens en public, quoique son esprit lui en fournît qui eussent été fort salutaires pour le parti, s'il eût voulu les suivre. Mais lorsqu'il se trouvoit en particulier avec la Reine de Navarre, Monsieur le Prince son fils, celui de Condé, le Comte Ludovic, l'Amiral, le Comte de la Rochefoucault, La Noüe, Teligny, Briquemault & autres qui témoignoient aimer ces vanitez de Cour, il leur representoit librement le peu d'apparence qu'il y avoit de croire que le Roi, la Reine Mere, les deux fils de France, & tant d'autres Grands qui avoient tant de fois juré leur ruïne, eussent si soudain recherché la paix, si ce n'étoit à dessein de se servir de quelque autre moyen que celui de la guerre, pour exercer leurs vengeances ; que les fondemens sur lesquels ils posoient leur confiance, (qui étoit le Mariage du Prince de Navarre avec Madame Marguerite sœur du Roi) ne lui sembloient nullement à propos, y prevoyant de grands inconveniens ; & que sur tout, Paris lui étoit suspect ; qu'il étoit à

craindre

que ce Prince, qui étoit jeune & avoit le cœur haut, ne se laissât aller aux blandices de Cour; qu'il eût été plus à propos de le marier avec la Reine d'Angleterre, que l'on disoit vouloir donner à un des freres du Roi; & bien qu'elle eût dix ans plus que lui, si étoit-elle assez jeune pour lui donner plusieurs enfans, & par le moyen d'iceux faciliter le recouvrement du Royaume de Navarre: voire pourroit arriver tel succez d'affaires, que cette alliance uniroit pour toûjours en la Maison de Bourbon, les Couronnes de France, Angletere, & Navarre.

Tous lesquels bons raisonnemens n'eurent aucun effet, tant leurs esprits étoient préocupez des artificieuses promesses de la Cour. Ce que voyant Monsieur votre pere, il se resolut de n'en plus parler, & de courir la même fortune de tous les autres, quoi qu'il prevît bien que si ces nôces se faisoient à Paris, les livrées en seroient bien vermeilles. Et s'étant resolu de retourner chez lui, dressa son équipage pour accompagner le Prince de Navarre à Paris, & voulut vous presenter à lui: ce qu'il fit, en presence de la Reine sa mere, avec des protestations, que vous lui seriez à jamais très-
fidéle

fidéle & très obéïssant serviteur : ce que vous lui jurâtes aussi, en si beaux termes, avec tant de grace & d'assûrance, & un ton de voix si agreable, qu'il conçût dès-lors de bonnes esperances de vous. Et vous ayant relevé, (car vous étiez à genoux) il vous embrassa deux fois, & vous dit : qu'il admiroit votre gentillesse, vû votre âge, qui n'étoit que d'onze années, & que lui aviez presenté votre service avec une si grande facilité, & étiez de si bonne race, qu'il ne doutoit point qu'un jour vous n'en fissiez paroître les effets en vrai Gentilhomme : & aussi vous promit-il en foi de Prince, qu'en vous recevant de fort bon cœur, il vous aimeroit toûjours, & qu'il ne se presenteroit jamais occasion de vous faire acquerir du bien & de l'honneur, qu'il ne s'y employât de tout son cœur.

Tous lesquels discours qui n'étoient lors faits que par complimens, ont eu depuis des évenemens plus avantageux que vous n'aviez esperé : & partant laisserons-nous ce propos, pour entrer aux narrations des autres Chapitres.

CHA-

CHAPITRE III.

LEQUEL FAIT VOIR les artifices, déguiſemens & trahiſons dont la Cour uſa pour faire prendre une telle confiance à ceux de la Religion, qu'ils ſe laiſſaſſent maſſacrer ſans ſe pouvoir deffendre.

PRemierement, une ſoudaine Tréve à eux envoyée lorſqu'ils l'eſperoient le moins, & enſuite d'icelle une paix promptement concluë, qui leur étoit fort avantageuſe; & qu'ils obtinrent après les combats & rencontres d'Arnay-le-Duc.

Plus, le grand ſoin que l'on eût en Cour d'envoyer promptement des Commiſſaires par les Provinces pour faire obſerver l'Edit de paix, & pourvoir à toutes contraventions: ayans choiſi des perſonnes, que ceux de la Religion eſtimeroient leur être favorables.

Plus, le bruit que l'on faiſoit courir par tout, que le Roy nommoit cette paix-là, la ſienne; & que, comme telle, il vouloit prendre un tel ſoin de la faire

faire loyaument obſerver, qu'elle fût renduë perpetuelle.

Plus, la ſolennelle deputation du Maréchal de Coſſé à la Rochelle, accompagné de la Prouſtiere & Bell'aſſiſe, qui étoient des confidens de la Reine mere, avec charge expreſſe d'aſſûrer la Reine de Navarre, le Prince ſon fils & autres principaux de la Religion, qu'il avoit fait cette paix de ſon propre mouvement, ayant bien reconnu qu'en traitant honorablement ceux de leur parti, il les auroit tous pour fidéles & utiles ſerviteurs.

Plus, les belles propoſitions qui furent faites par ces Députez, deſquelles je n'en ſpecifierai que trois des principales. La premiere, que le Roi leur envoyoit ſon grand ſerment, ſur lequel ils pouvoient prendre une entiere confiance, qu'il vouloit abſolument que l'obſervation de l'Edit de paix fût inviolable. La ſeconde, qu'il étoit reſolu de ſe lier d'amitié particuliere avec la Reine de Navarre & le Prince ſon fils; & afin de l'affermir, de lui faire épouſer Madame Marguerite ſa ſœur, & de lui faire de grands avantages. Et la troiſiéme, que le Roi ayant pluſieurs cauſes de mécontentement contre le Roi d'Eſpagne, & entre

entre les autres, la mort qu'il ſçavoit bien qu'il avoit procurée à ſa femme Elizabeth de France, par jalouſie de ce qu'elle étoit en bonne intelligence avec le Prince Charles ſon fils aîné : à cauſe de tous leſquels il étoit reſolu de lui faire la guerre ; & d'y employer ceux de la Religion, & notamment Monſieur l'Amiral, afin de retirer le Royaume de Navarre, & les féodalitez de Flandre & Artois.

Plus, la declaration que ces Députez firent à l'Amiral en particulier, que le Roi vouloit faire la guerre aux Païs-Bas, lui en bailler la charge & la conduite, avec le tître de Vice Roi ; & prendre ſon conſeil en toutes ſes affaires importantes.

Plus, les grandes cheres, careſſes & preſens, qui furent faits aux Sieurs de Teligny, Briquemault, Beauvais, la Nocle, & Tavanes, mais ſur tout au premier, qui étoit gendre de Monſieur l'Amiral, leſquels avoient été Députez par la Reine de Navarre au nom de tous ceux de la Religion, pour aller proteſter au Roi de leurs loyautez & ſervitudes.

Plus un ſecond envoi par le Roi Charles, du Sieur de Biron vers la Reine de Navarre

Navarre & les Réformez, pour leur reconfirmer les promesses & offres que le Maréchal de Cossé leur avoit faites.

Plus, l'envoi du Maréchal de Montmorenci & du President de Morsan à Roüen, que l'on sçavoit bien être des amis de l'Amiral, pour faire faire Justice de quelques excès commis contre les Réformez, au prejudice de la paix du Roi Charles : car ainsi vouloit-il que l'on la nommât pour y faire prendre confiance entiere.

Plus, la libre permission qui fut donnée aux Réformez de lever telles sommes de deniers que bon leur sembleroit, tant pour contenter leurs Allemans, que pour leurs autres affaires.

Plus, l'agreation de la Cour touchant les mariages du Prince de Condé avec la troisiéme héritiere de la Maison de Cleves, & de l'Amiral avec la Comtesse d'Antremont, & le don que le Roi lui fit de cent mille livres pour present de nôces, & de la joüissance de tous les Benefices du feu Cardinal son frere.

Plus, la negociation du mariage de la Reine d'Angleterre avec un des freres du Roi, au choix d'elle, pour l'acheminement duquel le Maréchal de Montmorency fut envoyé Ambassadeur vers elle :

elle : afin, disoit-on, de commencer à familiariser les deux Religions.

Plus, l'acheminement du Roi à Blois, & à Bourgueil, afin, disoit-on, d'avoir moyen de communiquer en particulier avec les Reformez.

Plus, un voyage que le Roi desira que fissent le Comte Ludovic, la Noüe, & Francourt en habits déguisez & secretement, vers lui à Blois, afin de leur communiquer le dessein de la guerre contre le Roi d'Espagne.

Plus, la resolution avec eux prise du tems de commencer ladite guerre, & sa déclaration d'en vouloir remettre toute la charge & conduite à l'Amiral, avec le titre de Vice-Roi aux Païs-Bas.

Plus, le renouvellement public des alliances & confederations du Roi & de la France avec la Reine d'Angleterre, tous les Princes, Etats & villes Protestantes d'Allemagne.

Plus, la déclaration publique que le Roi & la Cour firent de vouloir secourir Mons en Hainaut, que le Prince d'Orange avoit prise sur le Roi d'Espagne.

Plus, les Commissions delivrées pour lever des gens de guerre pour aller en Hainaut, & icelles à la nomination de l'Amiral, & les grandes sommes de

deniers débourcez pour leur payement.

Plus, les grands honneurs qui étoient rendus, & les favorables receptions qui étoient faites à la Reine de Navarre, au Prince son fils, & à tous les Réformez de qualité, lorsqu'ils passoient & logeoient dans les Villes, & particulierement à l'Amiral dans Paris.

Plus, les bruits qui couroient des défaveurs de ceux de Guyse, & des grandes plaintes qu'ils faisoient par tout, de voir gratifier les Huguenots à leur préjudice, & sur tout leurs ennemis particuliers.

Plus, la grande affection que le Roi témoigna en la reconciliation de l'Amiral avec ceux de Guyse, laquelle il ménagea avec tant de dexterité, que toutes les parties firent démonstration d'en être bien contentes, & sur tout le Roi, déclarant qu'il vouloit demeurer pleige & caution de leur accord.

Plus, les grandes familiaritez que le Roi témoignoit à l'Amiral, le nommant son pere, & disant tout haut en presence & en absence, qu'il l'estimoit un des Grands hommes de guerre & d'Etat de son tems, des plus capables de le servir, & qu'il avoit regret de ne l'avoir pas bien connu.

Plus

Plus, la grace du Sieur de Villandry accordée par le Roi à l'Amiral, ſur un crime que l'on tient irremiſſible, & qu'il avoit (comme tel) refuſée à la Reine ſa mere & à ſes freres.

Plus, les inclinations particulieres que le Roi diſoit & témoignoit avoir d'aimer pluſieurs Réformez, & de trouver les humeurs à ſon gré; nommant entre les autres, (mais les uns pour un ſujet, & les autres pour un autre) la Roche-Foucault, Teligny, Bethune, Reſnel, Baudiné, Pilles, Puviaut, Coulombieres, Grandmont, Duras, Bouchavannes & Gamaches.

Plus, les extrêmes déplaiſirs que le Roi & tous ſes confidens témoignerent de la ſoudaine mort de la Reine de Navarre, les grandes recherches qu'ils firent faire pour découvrir s'il n'y avoit point eu de malefices d'autrui, & les grandes loüanges qu'ils lui donnoient publiquement.

Plus, les grandes coleres qu'il témoignoit contre le Pape Pie V. & les blâmes qu'il lui donnoit ſur ce qu'il refuſoit la diſpenſe neceſſaire pour le mariage de Madame Marguerite de France ſa ſœur, & le Roi de Navarre.

Plus, le libre conſentement accordé

le Roi à celui de Navarre de pouvoir être marié ſans entrer dans l'Egliſe Notre-Dame, ni être tenu à faire aucune ceremonie Romaine; & ſes coleres contre le Cardinal de Bourbon à cauſe des refus qu'il faiſoit de s'accommoder à ſa volonté.

Plus, les juremens, reniemens & blaſphêmes du Roi, & les coleres, dépits & déplaiſirs qu'il témoigna, lorſqu'il eut avis de la bleſſure de l'Amiral, & les exécrables ſermens qu'il fit de faire la vengeance de cet aſſaſſinat, ſur qui que ce pût être ſans nul excepter : ce qui fut non moins exageré par la Reine-Mere.

Plus, la permiſſion avec exprès commandement que le Roi donna d'informer de ce crime, & d'aller rechercher dans les Hôtels de ceux de Guyſe, pour voir s'il ne s'y trouveroit nul indice qui les rendît coupables.

Plus, l'amiable viſite faite à l'Amiral par le Roi, Meſſieurs ſes freres, la Reine Mere, le Cardinal de Bourbon, les Ducs de Montpenſier & de Nevers, les Maréchaux de Coſſé & de Rets, le Bâtard d'Angoulême, & autres, s'offrans tous à lui, & lui proteſtans de venger ſon outrage.

Plus, le mandement fait au Maréchal

chal de Montmorenci de venir à Paris pour ſe loger au logis de l'Amiral, afin de l'aſſiſter de ſon autorité & de ſes bons Offices, lequel neanmoins ne voulut jamais partir de Chantilly.

Plus, les continuelles ſollicitations que faiſoient la Rochefoucault, Teligny, Grandmont, Duras, Bouchavannes, Gamaches, Beauvoir, Bourſaut, Pilles, Briquemault, Francour, Tavanes & autres, auſquels l'on avoit fait mille belles promeſſes, dans les logis des plus défians Huguenots, afin de les raſſurer & les prier de ne faire pas des plaintes que le Roi pût ſçavoir, de crainte qu'elles n'alteraſſent ſa bien-veuillance.

Plus, les belles paroles dont le Roi uſa envers le Roi de Navarre, & le Prince de Condé, lorſqu'ils lui vinrent faire plainte de la bleſſure de l'Amiral, & parler de ſe retirer hors de la Cour à cette occaſion, les témoignages qu'il rendit d'être fort mal content de ceux de Guyſe; ayant découvert qu'ils avoient de grandes intelligences avec l'Eſpagne, voire faiſoient déja des menées dans le Royaume pour le troubler un jour: & partant étoit-il reſolu de ſe bien réünir avec tous ceux de ſon Sang, & tous les bons François, afin de les prevenir.

Plus, les diſcours qu'il fit au Roi de Navarre & au Prince de Condé, ſur les cauſes de mécontentement qu'il avoit du Roi d'Eſpagne; & qu'outre celles qui regardoient les affaires d'Etat, il avoit fait mourir ſa femme Elizabeth, ſa ſœur, en lui impoſant de trop grandes familiaritez avec ſon fils Dom Carle.

Plus, la retraite de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne hors de la Cour, avec déclaration de ſon acheminement en Eſpagne; puiſqu'il voyoit bien qu'à la perſuaſion des Huguenots de France, le Roi ſe diſpoſoit à entreprendre la guerre contre ſon Maître.

CHAPITRE IV.

Diverſes Affaires.

PRemierement, les concluſions que les Réformez ſçavoient bien avoir été priſes au Concile de Conſtance, de n'être point tenu de garder la foi à ceux de leur profeſſion.

Plus, les maximes tenuës pour generales, que les Princes Souverains n'oublient jamais tant les offenſes qu'ils ont

reçûës

reçûës en leurs perſonnes ou en leurs dignitez, & ſur tout par leurs ſujets, qu'il ne leur en reſte toûjours un ſouvenir, pour s'en venger lorſqu'ils le pourront faire.

Plus, deux cauſes de haine, que la Reine Mere diſoit ſouvent avoir contre les Huguenots, & telle quelle ne ceſſeroit jamais; à ſçavoir, d'avoir nommé Antechriſts, ceux de ſa Maiſon, & qu'un Huguenot eût tué ſon Seigneur & mari.

Plus, la haine extrême que le Roi Charles diſoit ne s'être jamais pû empêcher de porter aux Huguenots, depuis qu'ils eurent entrepris de ſe ſaiſir de ſa perſonne à Meaux, & qu'ils le contraignirent de s'enfuir.

Plus, les exemples paſſez qui leur étoient ſouvent repreſentez par les plus zelez Réformez, de trente-quatre maſſacres de ceux de leur profeſſion, ſans jamais en avoir pû obtenir Juſtice.

Plus, la remarque à eux faite d'un article du Concile de Trente, par lequel les Rois de France & d'Eſpagne étoient exhortez de joindre leurs armes pour l'entiere extermination des Réformez de France & Païs-Bas.

Plus, les avis bien certains donnez aux Réformez, du deſſein formé au voya-

ge de Bayonne dans les Cours de France & d'Espagne de leur faire conjointement la guerre.

Plus, le souvenir d'avoir griévement offensé le Roi & la Cour en plusieurs occasions, desquelles leurs ennemis en ramentevoient sept, nullement remissibles. La premiere, de s'être voulu saisir de la personne du Roi à Meaux. La seconde de s'être emparez par trahison des villes d'Orleans, Roüen, Bourges, Lyon & autres. La troisiéme, d'avoir livré le Havre aux Anglois, ennemis du Royaume. La quatriéme, d'avoir fait entrer les Allemans en France à main armée. La cinquiéme, d'avoir donné une bataille au Roi près de Dreux, où le Connétable fut pris prisonnier. La sixiéme d'avoir donné une seconde bataille au Roi devant Paris, où le Connétable fut tué. Et la septiéme, les longues guerres du Poitou, durant lesquelles ils avoient rendus plusieurs combats, surpris & assiegé diverses Villes, & donné les batailles de Jarnac, Moncontour, & Arnay-le-Duc, qui avoient enfin contraint le Roi de leur donner la paix.

Plus, la reputation que le Roi Charles avoit d'être grand blasphémateur, colere, dépit & sanguinaire.

Plus,

Plus, la certitude en quoi étoient les Réformez, que le Chancelier de l'Hôpital avoit été chaſſé de la Cour, pour leur vouloir rendre Juſtice également, & avoir refuſé de ſceller une revocation de paix faite avec eux.

Plus, les grands déplaiſirs qu'ils ſçûrent qu'avóit témoignez toute la Cour, lorſqu'elle eût avis que tous les Réformez de qualité avoient pris reſolution de s'habituër à la Rochelle, tranſporter leurs biens aux environs, & ſur tout dans les Iſles & Marais, & là ſe cantonner.

Plus, le refus que ceux de Bourdeaux firent au Roi de Navarre, de le recevoir en leur ville ; & ce, par ordre de la Cour, comme il en eut de bons avis.

Plus, le peu de déference que lui rendit le Marquis de Villars, ne l'étant point venu viſiter, & levant des gens de guerre en Guyenne, ſans lui en rien mander, tenant une eſpece d'armée en campagne ſi bien payée & diſciplinée, qu'il paroiſſoit que de plus grands que lui s'en mêloient aſſez.

Plus, le peu de bon accuëil que le Prince de Navarre avoit reçû par les Villes Catholiques de ſon Gouvernement de Guyenne.

Plus, les excès & violences exercées contre les Réformez en diverses Villes, mais sur tout à Roüen, Diepe & Orange, sans qu'il leur en eût été rendu aucune Justice, quelques Commissaires que l'on y eût envoyez.

Plus, les tumultes excitez à Paris à cause de la Croix de Gastines, quoique ce fût un des plus précis articles de l'Edit de paix, & les grandes menaces que les peuples firent contre les Réformez.

Plus, les avis qui furent donnez aux Réformez des conferences secrettes des plus confidens du Roi & de la Reine Mere, avec le Cardinal Alexandrin, neveu du Pape Pie V. & du contentement qu'il témoigna d'avoir reçû en icelles, dont il rapporteroit de joyeuses nouvelles à son oncle à l'avantage de l'Eglise.

Plus, le feint éloignement de ceux de Guyse hors de Paris, & l'avis certain qu'eurent les Réformez, qu'ils avoient été depuis reconnus en habits déguisez en deux Conseils secrets, avec la Reine Mere, Monsieur frere du Roi, le Duc de Rets, & le Chancelier de Biraque.

Plus, les avis que quelques Catholiques, amis des Réformez, leur donnerent, d'avoir oüi dire au Roi parlant à la Reine sa mere : & bien, Madame,

ne joüe-je pas bien mon jeu? Et qu'elle lui avoit répondu : fort bien, mon fils, mais il faut continuer jusques à la fin, & se garder bien d'en rien dire.

Plus, les grandes plaintes de ceux de la Rochelle, faites au Roi de Navarre, à l'Amiral & autres Réformez à Paris, du long séjour d'une grande armée navale en leurs côtes, sous ombre d'aller en Hollande; mais que beaucoup de raisons leur faisoient croire qu'elle avoit plûtôt dessein sur leur ville: les Sieurs de Strosse, de la Garde, de Lansac, & Landereau se rendans si familiers avec leurs Bourgeois, voire avec ceux de la Garde des portes; qu'ils craignoient qu'ils s'en saisissent à la fin.

Plus, la subite mort de la Reine de Navarre, laquelle étoit soupçonnée de malefice par les Réformez, voire en parloient assez haut, la tenant à mauvais présage.

Plus, les avis reçûs de la défaite de Genlis, la Nouë & autres qui étoient allez au secours du Prince d'Orange, par commandement du Roi, & néanmoins n'étoit avenuë que par le moyen des Conseils & intelligences de la Cour.

Plus, les libres discours de Langoyran, lorsqu'on le blâmoit de se retirer

de la Cour, & les raisons qu'il alleguoit pour son excuse, disant : que les trop bonnes cheres, & belles promesses que l'on leur faisoit, étoient cause qu'il s'en alloit, afin de n'être pas pris au filet, comme les mal-avisez.

Plus, la retraite du Maréchal de Mommorency à Chantilly, disant les mêmes choses que Langoyran.

Plus, les instances continuelles de tous les Réformez, qui n'étoient point repûs des vents de la Cour, pour faire trouver bon au Roi de Navarre qu'ils se pûssent retirer chez eux : y ayant plusieurs de leurs amis Catholiques qui leur disoient à l'oreille, qu'ils seroient mieux en leurs maisons.

Plus, les avis que reçûrent de divers endroits, les Réformez, qu'il y en avoit parmi eux qui étoient gaignez par la Cour, afin de leur ôter toutes sortes de défiances ; & partant qu'ils prissent garde à la diversité des conseils qui leur seroient donnez par les leurs mêmes.

Plus, la blessure de l'Amiral, le redoublement de ses Gardes, de gens tous reconnus pour des plus grands ennemis des Réformez, les réjoüissances que demenoient les peuples pour un tel accident, & les desirs qu'ils témoignoient avoir

que s'en fût fait, & de tous les autres aussi: car c'étoient les langage qui se tenoient par tout.

Plus, les obstinations de Mongommery, Frontenay, le Vidame de Chartres, Lonconay, Rabodanges, le Breüil, Segur, Sey, le Touchet, des Hayes, Saint-Gelais, Choupes, Beauvais, Grandry, Saint Etienne, d'Arnes, Boissec, & autres Gentils-hommes de Normandie & de Poitou, jusques à plus de soixante, à ne vouloir point loger dans la Ville, quelque instance qui leur en eût été faite: répondans toûjours que l'air des Fauxbourgs leur étoit plus salutaire, voire celui des champs.

Plus, les lettres interceptées du Cardinal de Pellevé écrivant à celui de Lorraine à Rome, & autres siens amis, qu'ils ne se missent point en peine des bruits qui couroient de la grande faveur & credit des Huguenots, & qu'ils entendroient bien-tôt d'autres nouvelles au grand avantage de l'Eglise.

Plus, les discours tenus par l'Evêque de Valence à quelques-uns de ses amis de la Religion, que les instructions que l'on lui donnoit pour sa charge d'Ambassadeur en Pologne, correspondoient si mal aux bonnes cheres que l'on faisoit

ſoit aux Huguenots, aux hautes eſperances qu'ils ſe donnoient, & a tout ce qui ſe diſoit par les plus clairs-vöyans, qu'il falloit neceſſairement qu'il arrivât des choſes, à quoi les Réformez ne s'attendoient pas.

Plus, les bruits tous communs dans Paris, que les Bourgeois avoient eu commandement de ſe fournir d'armes, & de ſe tenir prêts pour les employer.

Plus, la reconnoiſſance qui avoit été faite, que le logis d'où l'Amiral avoit été bleſſé, appartenoit à un nommé Villemur, qui avoit été Precepteur de Monſieur de Guyſe; & que des gens revenans des champs, avoient rencontré celui qui avoit fait le coup, monté ſur un cheval qu'ils avoient vû dans l'Ecurie du Roi.

Plus, (pour la fin) les inſtances tant de fois réiterées par les plus ſages & ſpeculatifs, envers ceux qui paroiſſoient les plus vains, credules & ambitieux des Huguenots, de ne point commettre ainſi en même-tems tous les plus qualifiez d'entr'eux, à la diſcretion de ceux qui leur avoient toûjours témoigné tant de haine; & les mépris de tous ces avis, voire même avec apparence de dépits, colere, injures & reproches,

ches, les accuſans de malice, donnoient des préſages à tous les autres de leurs futures calamitez.

Enſuite des precedens Chapitres, nous en avons rencontré un autre lequel au commencement à fait douter ſi nous le devions employer ou non; d'autant qu'il fait mention de pluſieurs particularitez, qu'à notre avis, quelques-uns n'euſſent pas euës agreables; & entre les autres, les ſix qui enſuivent.

La premiere, une dénomination trop libre de tous les Auteurs & Conſeillers de maſſacres, ſans nul excepter.

La ſeconde, de tous les maſſacreurs plus qualifiez, qui ont mis les mains inhumainement dans le ſang innocent des vieillards, des femmes & des enfans.

La troiſiéme, de tous les plus qualifiez maſſacrez, tant dans Paris, que dans les autres villes & par les champs.

La quatriéme, de tous les maſſacrez en general par tout le Royaume.

La cinquiéme, de toutes les inſtances faites par la Cour en Angleterre, Allemagne, Suiſſe & Geneve, de ne recevoir aucuns refugiez François, qui fuſſent de la Religion réformée.

Et la ſixiéme, de tous les blâmes, repro-

reproches & menaces dont il fut usé par les Auteurs des massacres.

Mais enfin estimant, pour l'honneur de notre Nation, qu'il falloit plûtôt étouffer la mémoire de telles énormitez, que de les ramentevoir, nous nous sommes resolus de retrancher entierement tout ce Chapitre, & nous nous contenterons d'écrire les deux suivans lesquels (ce nous semble) n'en disent encore que trop.

CHAPITRE V.

Affaires Domestiques.

POur commencer le discours de ce qui vous arriva le vingt-quatriéme jour d'Août, & dire aussi quelque chose des aventures du Roi votre Maître, & du Prince de Condé, nous vous ramentevrons ce que nous vous en avons oüi conter ; à sçavoir que vous ayant fait dessein d'aller faire votre Cour ce jour-là, vous vous étiez couché la veille, de bonne heure, & que sur les trois heures du matin, vous vous réveillâtes au bruit de plusieurs cris de peuples, & des allarmes que l'on sonnoit dans tous les cloches,

chers. Le Sieur de Saint Julien votre Gouverneur, & votre valet de Chambre, (qui s'étoient aussi éveillez au bruit) étant sortis de votre logis, pour apprendre ce que c'étoit, n'y rentrerent point, & n'avez-vous jamais sçû ce qu'ils étoient devenus. De sorte qu'étant reduit vous seul dans vôtre chambre, & votre Hôte (qui étoit de la Religion) vous pressant d'aller avec lui à la Messe, afin de garentir sa vie & sa maison de saccagement, vous vous resolûtes d'essayer à vous sauver dans le College de Bourgogne. Pour ce faire, vous prîtes votre robbe d'Ecolier, un livre sous votre bras, & vous mites en chemin. Par les ruës, vous rencontrâtes trois Corps de Garde, l'un à celle de Saint Jacques, un autre, à celle de la Harpe, & l'autre, à l'issuë du Cloître Saint Benoît. Au premier, ayant été arrêté & rudoyé par ceux de la Garde, un d'entr'eux prenant votre livre, & voyant que (de bonheur pour vous) c'étoit de grosses Heures, vous fit passer : ce qui vous servit de passe-port aux autres. En allant, vous vîtes enfoncer & piller des maisons, massacrer hommes, femmes & enfans, avec les cris de, *tuë, tuë, ô Huguenot, ô Huguenot :* ce qui vous faisoit souhaiter

avec impatience, d'être arrivé à la porte du College, où enfin Dieu vous accompagna, sans qu'il vous fût arrivé autre mal que la peur. A l'abord, le portier vous refusa deux fois l'entrée de la porte : mais enfin moyennant quatre testons que vous lui donnâtes, il alla dire au Principal nommé la Faye, que vous étiez à la porte, & ce que vous demandiez, lequel aussi-tôt, mû de compassion, (étant votre particulier ami) vous vint faire entrer : empêché toutefois de ce qu'il feroit de vous, à cause de deux Ecclesiastiques qui étoient dans sa chambre, & qui disoient y avoir dessein formé de tuer tous les Huguenots, jusques aux enfans à la mammelle, & ce, à l'exemple des Vêpres Siciliennes. Neanmoins par pitié, ce bon personnage vous mit dans une chambre fort secrette, dans laquelle personne n'entra que son valet, qui vous y portoit des vivres, & vous y servit trois jours durant, au bout desquels il se fit une Publication de par le Roi, portant Deffenses de plus tuer ni saccager personne : auquel tems deux Archers de la Garde, sujets de Monsieur votre pere, l'un nommé Ferrieres & l'autre la Vieville, vinrent avec leurs Hocquetons & Halebardes à ce Colle-

ge,

ge, pour s'enquerir de vos nouvelles, & les mander à Monſieur votre pere, qui étoit fort en peine de vous, duquel vous reçûtes une Lettre trois jours après, par laquelle il vous mandoit de demeurer à Paris, & d'y continuer vos études comme auparavant. Et pour ce faire, il jugeoit bien qu'il vous faudroit aller à la Meſſe, à quoi il vous falloit reſoudre auſſi bien qu'avoit fait votre Maître & beaucoup d'autres : & que ſur tout il vouloit que vous couruſſiez toutes les fortunes de ce Prince juſqu'à la mort, afin que l'on ne vous pût reprocher de l'avoir quitté en ſon adverſité : à quoi vous vous rendîtes ſi ſoigneux, que vous en acquîtes l'eſtime d'un chacun.

Or pour vous parler de ſon aventure, nous vous avons oüi dire que deux heures devant le jour, ils furent réveillez lui & le Prince de Condé, par grand nombre d'Archers de la Garde, qui entrerent effrontément dans leurs chambres, & leur firent commandement de par le Roi, de s'habiller & le venir trouver ſans épées : ce qu'ils furent contrains de faire, & en ſortant de leurs chambres, virent percer de leurs Gentils-hommes, de pluſieurs coups de halebardes. Ayant été preſentez au Roi Charles, il les re-

çût

çût avec un viſage farouche & des yeux ardens de courroux ; & après pluſieurs blaſphêmes, injures & reproches de lui avoir fait la guerre, il leur commanda de quitter leur belle Religion qu'ils avoient priſe pour ſervir de pretexte à leur rebellion ; & ſur quelques refus qu'ils firent de changer leur Religion, il entra en une furieuſe colere, puis leur dit : qu'il ne vouloit plus être contredit en ſes volontez par ſes ſujets : mais que par leur exemple, les autres appriſſent à le reverer comme étant l'image de Dieu, & à n'être plus ennemis des images de ſa mere. Et après pluſieurs menaces & injures, leur commanda d'aller à la Meſſe, ou qu'il leur feroit faire leur procès, comme étans criminels de leze-Majeſté divine & humaine : & leur furent, ces paroles, réïterées tant de fois, que finalement ils cederent à la force, ſans que cette obéïſſance aveugle rendît leur condition beaucoup meilleure, ſinon par boutades, & ſelon les caprices de la Cour, tantôt ce Prince étant traité comme libre, & lors ſes domeſtiques avoient liberté de le venir ſervir, (à quoi vous vous rangiez fort ſoigneuſement) & tantôt comme priſonnier & criminel, & lors vous étiez tous chaſſez : mais

mais en quelque condition que vous fussiez, vous preniez toûjours le tems de continuer vos études, sur tout de l'Histoire (de laquelle vous faisiez déjà des extraits, tant pour les mœurs que les choses naturelles) & des Mathematiques, lesquelles occupations faisoient paroître votre inclination à la vertu.

Après que cette sorte de vie eut duré quelque-tems, avint la mort du Roi Charles, peu après laquelle, toute la Cour s'achemina vers Lyon, pour aller au devant du Roi Henri troisiéme, qui revenoit de Pologne, auquel voyage vous suivîtes le Roi de Navarre.

Pour l'éclaircissement desquelles choses & de celles qui se passerent durant les années 1572. 1573. 1574. & 1575. nous nous sommes resolus de faire un Chapitre, d'un certain Recuëil que vous aviez fait d'icelles, que nous trouvâmes écrit de votre main, parmi de vos vieux papiers, que nous visitions pendant que vous étiez de séjour à la Rochelle, lorsque la Reine Mere vint en Poitou : il étoit tel que s'ensuit.

CHAPITRE VI.

Diverſes Affaires Domeſtiques de Juſtice & de Milice.

CE Recueïl, dont eſt parlé au precedent Chapitre & au tître ci-deſſus, ſemble être comme un Tableau raccourci de ce que vos yeux virent, & vos oreilles entendirent pendant le maſſacre, & tout le tems que le Roi de Navarre fut detenu en une eſpece de priſon à la ſuite de la Cour ; auquel nous avons toûjours eſtimé que votre loüable curioſité avoit travaillé ; d'autant qu'il étoit entierement écrit de votre main : il diſoit ainſi.

En l'année 1572. ſe joüa la malheureuſe Tragedie du vingt-quatriéme d'Août, qui a fait tant répandre de larmes & de ſang. Le Roi Charles oyant le ſoir du même jour, (& tout le lendemain) conter les meurtres & tuëries qui s'y étoient faits des vieillards, femmes & enfans, témoigna d'en avoir horreur, & en parla comme ſi ces cruautez lui euſſent fait mal au cœur, voire engendré

dré quelque eſpece de trouble en l'eſprit. Tellement qu'ayant tiré à part Maître Ambroiſe Paré, ſon premier Chirurgien, qu'il aimoit infiniment & avec telle familiarité, (quoi qu'il fût de la Religion) que comme il lui eût dit le jour de la Saint Barthelemi, que c'étoit maintenant qu'il falloit être Catholique, il lui répondit fort hardiment : par la lumiere de Dieu, je croi qu'il vous ſouvient bien, Sire, m'avoir promis (afin que je ne vous deſobeïſſe jamais) de ne me commander auſſi jamais quatre choſes, à ſçavoir, de rentrer dans le ventre de ma mere, de me trouver en une bataille au combat, de quitter votre ſervice, ni d'aller à la Meſſe : ayant donc cette privauté avec lui, il lui dit : Ambroiſe, je ne ſçai ce qui m'eſt ſurvenu depuis deux ou trois jours : mais je me trouve l'eſprit & le corps grandement émûs, voire tout ainſi que ſi j'avois la fiévre, me ſemblant à tout moment, auſſi bien veillant que dormant, que ces corps maſſacrez ſe preſentent à moi, les faces hydeuſes & couvertes de ſang : je voudrois que l'on n'y eût pas compris les imbeciles & innocens. Et ſur ce qui lui fut répondu, il fit dès le lendemain publier des défenſes ſur peine de la vie

de

de plus tuer ni ſaccager perſonne, leſquelles néanmoins furent fort mal obſervées, les animoſitez & les fureurs du peuple étant trop allumées pour y déferer.

Deux jours après, le Roi fit encore expedier des Lettres Patentes, qui furent envoyées aux Provinces, par leſquelles il deſavoüoit ces cruautez, les rejettoit ſur ceux de Guiſe, & les querelles d'entr'eux & l'Amiral de Colligny; défendant de plus uſer de tels actes en tous autres lieux: voire en écrivit en même ſubſtance, en Angleterre, Allemagne, Suiſſe, & autres païs étrangers: & néanmoins ſe laiſſant aller aux paſſions d'autrui, & changeant au bout de huit jours d'opinion & de ſtile, il s'en alla en ſon Parlement; & là ſéant en ſon lit, que l'on nomme de Juſtice, (quelque iniquité qu'il produiſe) il déclara qu'il ne s'étoit rien fait que par ſon commandement, dont furent expediées Lettres Patentes, remplies de toutes ſortes d'invectives & calomnies contre ceux que l'on avoit maſſacrez, pour eſſayer de trouver quelques prétextes & donner couleur à tant de cruautez. En diverſes Provinces, aucuns des Gouverneurs les ayant priſes en horreur, refuſerent de

faire

faire exécuter ce qui leur étoit commandé à l'exemple de Paris, & entre iceux nous avons oüi nommer les Comtes de Tende, & de Charny, les Sieurs de Mandelot, de Gordes, de Saint Heran, de Carouge, & le Vicomte d'Hostes, Gouverneur de Bayonne, lequel fit sur ce mandement, une fort genereuse réponse au Roi Charles, qui lui en avoit écrit : dequoi il fut grandement blâmé par ceux qui avoient le plus de credit en Cour, qui étoient les Auteurs de ces violens & sanguinaires conseils

Le Roi de Navarre & le Prince de Condé, étant amenez devant le Roi, le matin de cette malheureuse journée, (comme il en a été dit quelque chose ci-devant) il leur commanda de quitter leur Religion, & sur leur refus usa de plusieurs juremens & injures, & même de menaces de mort, s'ils s'opiniatroient davantage. Tellement qu'enfin après plusieurs délais, ils furent necessitez (comme tous les autres du Royaume qui n'avoient point de retraite en icelui, ou qui ne le voulurent point quitter) de fléchir sous cette âpre servitude : voire le Roi de Navarre fut contraint d'envoyer dans ses Terres Souveraines un Edit, par lequel il défendoit tout exer-

cice de Religion autre que celui de la Catholique Romaine.

Peu avant cette journée, le Grand Seigneur ayant entendu les desseins du Roi, que l'on publioit par tout afin de mieux attraper les Huguenots, à sçavoir, de faire la guerre au Roi d'Espagne, pour recouvrer ce qui lui appartenoit aux Païs-Bas, lui envoya offrir gens, Galeres, & tout autre secours dont il auroit besoin, pour unir à perpetuité toutes les dix-sept Provinces à la Couronne de France : mais cet accident changea bien la face des affaires & des desseins : car ceux-là mêmes que le Roi avoit envoyez en Flandres, pour commencer la guerre en son nom sous la charge de Genlis, la Nouë & autres, furent défaits par les avis & moyens provenans de la Cour.

L'on commença aussi en ce même-tems, à negocier pour Henri Duc d'Anjou, à ce qu'il fût élû Roi de Pologne : en quoi il se rencontra de grandes difficultez, à cause que l'on le disoit principal Auteur des massacres : neanmoins par l'artifice de ceux qui furent employez à cela, l'on déguisa si bien toutes choses, que l'élection s'en ensuivit.

L'on

L'on fit ſemblablement pluſieurs pratiques & menées pour ſe ſaiſir de la Rochelle ſous ombre des bons traitemens que l'on leur promettoit, auſquelles promeſſes les principaux & les plus riches de la ville étoient reſolus de ſe confier, tant ils deſiroient de conſerver leurs biens & offices, & poſſeder ceux que l'on offroit, ſi la ville ſe mettoit en l'obéïſſance du Roi. Mais les peuples & pluſieurs refugiez qui étoient échappez des maſſacres, s'y oppoſans formellement, & menaçans les autres de les jetter dans la mer, s'ils entroient en aucun traité, il fallut l'entreprendre par la force des armes, auſſi bien que Sanxerre : toutes les autres perſonnes, villes & places demeurans ſi éperduës d'avoir vû maſſacrer plus de ſoixante & dix mille perſonnes de leur profeſſion en moins de huit jours, & d'entendre les cruels & rigoureux Edits que l'on publioit & faiſoit executer contr'eux, qu'ils ne penſoient qu'à fléchir ſous l'eſclavitude, ou à s'en fuïr hors du Royaume : duquel découragement & conſternation ils commencerent à ſe relever ſur une telle occaſion.

Le Sieur Regniers, Gentil-homme voiſin de Montauban, échappé du maſſa-

ere de Paris, & d'entre les mains du Sieur de Vesins, son mortel ennemi, par une assistance toute divine, & qui se peut nommer vrai miracle, il s'en vint à Montauban, accompagné du Vicomte de Gourdon, & tous deux suivis de quelques trente homme d'armes, & cinquante Arquebusiers à cheval seulement, avec dessein de faire prendre les armes au peuple de cette ville-là : mais ils trouverent tous les habitans en un tel effroi & si abbatus de courage, que ne les pouvans pas seulement faire resoudre à se garder, & fermer leurs portes à des troupes que le Sieur de Montluc faisoit état d'y envoyer en garnison, ils en sortirent promptement, de peur d'être enveloppez là-dedans, & reprirent le chemin de leurs maisons. Mais ayant rencontré sur icelui deux cens cinquante hommes d'armes, & deux cens Arquebusiers à Cheval que Montluc envoyoit pour tenir garnison à Montauban, & ce, en tel lieu & si serré, qu'il falloit perir ou combatre, ils embrasserent ce dernier expedient avec une telle resolution, que les autres lesquels ne s'étoient préparez à rien de semblable, prirent l'épouvante, & furent mis en déroute sans aucune défense, avec un si grand heur

&

& courage, qu'il demeura cent des ennemis morts ſur la place, ſoixante Gentils-hommes priſonniers, & cent chevaux de combat gagnez, avec cinq Cornettes qui demeurerent entre leurs mains. Et s'en étant retournez à Montauban, ils y furent reçûs avec une telle allegreſſe & admiration d'un tant heureux ſuccès, que l'attribuans à un vrai miracle de Dieu, il n'y eût un ſeul habitant qui ne prît courage, ne courût aux armes, ne ſe reſolût de deffendre la ville, & ne s'aſſujettît à faire les gardes neceſſaires aux portes. Et enſuite donnerent ſi bon ordre à toutes choſes, que Monſieur de Montluc fut contraint de ſe retirer & de changer de deſſein : voire la reputation d'un ſi haut fait d'armes, & la fermeté de ceux de Montauban à ſe bien défendre, fut de telle efficace ès autres Provinces, que plus de trente places & grand nombre de Gentils-hommes & ſoldats, ſe déclarerent, & commencerent à s'évertuer & faire ſi bien la guerre, que ceux que l'on avoit eſtimez perdus & entierement détruits, reduiſirent en pluſieurs lieux leurs deſtructeurs ſur la défenſive.

Durant tels mouvemens aux lieux ainſi éloignez des forces Royales, (car

tout étoit accouru où l'on estimoit être reduit le fort de la guerre, & où se devoit, à leur avis, jetter le dernier soupir des Huguenots :) les Sieges de Sancerre, & de la Rochelle se continuans avec telle obstination de toutes parts, qu'enfin la premiere fit quelque espece de Traité, à cela contrainte, par la plus extrême famine dont on ait jamais oüi parler ; & l'autre ayant lassé ceux qui l'attaquoient, capitula tant pour elle que Montauban & Nimes seulement ; toute la subsistance des Edits n'ayant plus de lieu que pour ces trois places, pendant les Sieges desquelles (qui durerent sept ou huit mois) plusieurs mécontentemens & desseins se formerent entre les Princes & Grands du Royaume, qui ne pouvoient plus souffrir (comme ils le disoient entr'eux) de se voir tant méprisez & rabaissez par ceux qui gouvernoient la Cour ; & que des gens de basse condition & des étrangers, fussent élevez aux charges principales, & eussent l'entiere conduite, administration, & disposition des affaires d'Etat, avec un entier mépris des Loix, Constitutions & Ordonnances du Royaume, & de toute droiture, équité & Justice ; usans d'un tel orgueil & fierté, & se

rendans

rendans de ſi difficile accès, qu'il étoit beaucoup plus facile d'obtenir audience du Roi, que de cette gent baſſe & vile:

Le Duc Henri d'Anjou fut lors élû Roi de Pologne, ſuivant les ſollicitations continuelles qu'en avoient faites les Agens & Ambaſſadeurs du Roi Charles, qui ne pouvoient plus ſouffrir ce ſien frere dans ſon Royaume, voyant qu'il uſurpoit toute l'autorité & le credit par l'intelligence de la Reine Mere, qui l'aimoit uniquement, & haïſſoit ſon autre fils, François, Duc d'Alençon, vers lequel tous les plus mal-contens, tant Catholiques que Huguenots, jettoient les yeux pour en faire leur Chef, (& lui s'étoit donné à entendre qu'il ne refuſeroit pas cette qualité) les uns & les autres faiſans tels deſſeins, avec d'autant plus de hardieſſe qu'ils voyoient journellement accroître les deſordres & neceſſitez du Royaume, quoique les buts de toutes ces gens-là, fuſſent bien differens: celui du Duc d'Alençon tendant à ſe fortifier d'amis & de partiſans pour empêcher le retour du Roi de Pologne en France, avenant la mort du Roi Charles, que chacun tenoit pour infaillible & fort prochaine: auſſi ayant voulu entreprendre de conduire ſon frere, le Roi de Pologne,

jusques hors la France, où il ne le pouvoit plus souffrir, il fût contraint de s'en retourner dès Vitry, où il tomba malade de la langueur qui le porta au tombeau : non sans soupçon de quelque malefice de la part de ses plus proches.

La Reine Mere d'autre côté, qui haïssoit & se voyoit haïe de son fils d'Alençon, & avoit par ses espions & mouchards, découvert ce qui se projettoit pour la desautoriser & empêcher le retour du Roi de Pologne, voulant essayer de l'éloigner du Royaume, & lui occuper l'esprit en d'autres entreprises, elle fit traiter de le marier avec la Reine d'Angleterre ; & envoya vers le Prince d'Orange, le Comte Ludovic, & autres principaux revoltez ès Païs-Bas, contre le Roi d'Espagne ; afin qu'ils le voulussent élire Chef de leurs armes & de leurs desseins, & finalement leur Prince, au cas qu'il les délivrât absolument de la succession d'Espagne : & leur fit faire tant de belles promesses d'une puissante assistance, & donner tant d'assûrances d'un doux & moderé gouvernement, avec entiere liberté de conscience & traitement égal, envers ceux tant d'une que d'autre Religion, qu'elle leur fit prendre goût à cette proposition.

D'ail-

D'ailleurs les progrès assez heureux de ceux de la Religion en diverses Provinces de France, le bon ordre que l'on sçût qu'ils avoient établi entr'eux en leurs affaires, par une entiere & loyale union, & bonne correspondance de toutes les parties en un même corps, (ceux qui ne le pouvoient joindre avec les personnes, y contribuans les vœux, les cœurs, & les moyens abondamment) & la resolution qu'ils firent paroître de vouloir tous mourir, ou vivre en liberté de conscience & sûreté pour leurs vies, biens, honneurs & dignitez, commencerent d'affoiblir les esperances que l'on avoit prises de leur totale destruction; & firent resoudre le Roi (qui se sentoit défaillir peu-à-peu, & commençoit à se repentir d'avoir suivi les violens conseils de ceux qu'il soupçonnoit être cause de sa langueur) de traiter avec eux, malgré la Reine Mere & ceux de sa faction; & de trouver bon que pour cet effet ils envoyassent des Députez à la Cour, pour lui faire entendre leurs plaintes & leurs demandes, lesquels ayant rencontré en leur chemin des Députez Catholiques de toutes les mêmes Provinces, qui étoient envoyez pour demander diminution de tailles, impôts, tributs &

autres charges pour dix ans, qu'il fût établi une meilleure forme d'administration aux affaires, & qu'elle fût mise ès mains de personnes plus qualifiées, plus intelligentes & mieux famées; & à défaut d'y pourvoir, protester de n'imposer plus rien sur ces Provinces; lesquels Députez s'étant entre-communiqué leurs charges, & recevans journellement des sollicitations des mal-contens, pour les encourager à parler haut, cela leur donna hardiesse de proposer des conditions à eux plus avantageuses que jamais, fondées sur les cruautez, perfidies & déloyautez, dont on avoit usé en leur endroit: n'y ayant plus moyen qu'ils se pûssent confier en une foi, & une parole tant lâchement & sanguinairement enfrainte & brisée: quoique les cahiers où ces demandes étoient inserées, ne fussent signez que de quatre ou cinq Gentils hommes peu éminens en biens & qualitez: ce qui mit ceux du Conseil du Roi, en une merveilleuse colere, avec chagrin & dépit de voir des gens qu'ils estimoient avoir tous atterrez, se relever avec telle audace: si bien que ne leur voulans rien conceder qui leur pût faire prendre pied ferme, & n'ayans pas aussi les moyens de leur

faire une puiſſante guerre, à cauſe de la langueur du Roi & des factions qui ſe formoient en l'Etat, l'on uſa de remiſe ſur remiſe, ſans rien conclurre : tellement que la France demeura quaſi deux ans, toûjours en paix & toûjours en guerre, ce qui cauſoit de merveilleuſes ruïnes ſur le peuple : les uns & les autres tenans la campagne librement, juſqu'à la priſe des armes, que l'on appella du Mardi gras, pource qu'en ce jour-là, ceux de la Religion ſe ſaiſirent de pluſieurs places. Le Comte de Montgommeri deſcendit d'Angleterre en France, où il fit de même : Guitry & Buhy, cettui ci de la faction de Monſieur d'Alençon, & l'autre du Roi de Navarre, s'approchans de Saint Germain en Laye avec forces, ſous eſperances d'enlever de la Cour ces deux Princes: mais toutes choſes ne ſe trouvans pas diſpoſées ſelon le projet, il ne s'en enſuivit aucun effet. Néanmoins l'alarme fut ſi chaude dans Saint Germain, que chacun s'enfuit à Paris, & fit à ſauve qui peut : ce qui ſervit de pretexte fort ſpecieux à la Reine Mere (car le Roi declinant à vûë d'œil, étoit entré en de telles triſteſſes & melancolies, qu'il ne vouloit oüir parler de nulles affaires) de mettre des gens

auprès de ces deux Princes, & ſur tout du Roi de Navarre, (lequel depuis la Saint Barthelemi avoit toûjours été detenu comme en une eſpece de demi-priſon) pour obſerver leurs actions, & prendre garde à obſerver leurs perſonnes: mais après les exécutions de la Mole & de Coconas, & les priſons des Maréchaux de Monmorenci & de Coſſé, il leur fut baillé des Gardes, & eux furent reſſerrez dans leurs Chambres au Louvre: dequoi le Prince de Condé qui étoit à Amiens obſervé ſecretement comme les autres, ayant été promptement averti, avant que ceux que l'on envoyoit pour le faire arrêter, fuſſent arrivez, il ſe déguiſa auſſi-tôt, & senfuit lui troiſiéme en Allemagne, où il fut reçû des Princes Proteſtans avec honneur & promeſſes d'aſſiſtance, & fut peu après déclaré Chef de tous ceux de la Religion en France, contre leſquels furent dreſſées trois armées: l'une en Normandie, ſous la charge du Maréchal de Matignon, qui eut bien-tôt détruit Montgommeri, lequel ne s'étoit ſaiſi que de trois ou quatre méchantes places, & n'ayant pas eu loiſir de ſe fortifier, munitionner ni fournir d'hommes, capitula dans l'une d'icelles, & fut mené

à Paris, où il eut la tête trenchée.

La ſeconde armée, fut ſous la charge de Monſieur de Montpenſier, qui prit Fontenay, & après, Luſignan, par un long & perilleux Siege : Monſieur de Rohan, pere de celui qui eſt à cette heure, commandant dans la place, où il fit des merveilles de prudence, vigilance & vaillance.

La troiſiéme armée fut baillée au Prince Dauphin, qui prit quelques foibles places en Dauphiné; puis leva honteuſement le Siege de devant Livron: quelques-uns de ces Chefs ayant été rappellez en Cour, par la Reine Mere, à cauſe de la mort du Roi Charles neuviéme, qui arriva au bois de Vincennes le jour de la Pentecôte 1574. n'ayant durant l'excès de ſes douleurs, & lorſqu'il ſe voyoit tout baigné de ſon ſang dans ſon lit, témoigné nul plus grand regret, que d'avoir fait répandre celui des innocens le 24. Août 1572.

Le Roi de Pologne, en treize jours, fut averti de cet accident, & auſſi-tôt ſe déroba de ſes domeſtiques Polonois; s'en fuit du païs, & s'en vint en France, en reſolution (ſuivant les conſeils qu'il en avoit reçûs en paſſant païs, de l'Empereur Maximilien, du Duc & Senat de Veniſe,

Venise, & du vieil Duc Charles de Savoye) de donner la paix à tous ses sujets, avec libre exercice à ceux de la Religion, & traitement égal aux autres.

A son arrivée, il y trouva une tréve faite pour trois mois, laquelle par l'instance de la Reine Mere & de ses Conseillers à elle affidez, il changea en une guerre contre ceux de la Religion & plusieurs Catholiques associez, que le Marechal de Danville y avoit joints avec lui, à cause de la prison de son frere. Il se fit de fort foibles factions de guerre: Livron fut deux fois assiegé, à la derniere desquelles le Roi s'y trouva avec toute la Cour, & fut contraint de se retirer, avec mille sortes de reproches & d'injures, que les femmes & enfans crierent contre lui & la Reine sa mere, avec laquelle il s'en alla en Avignon. Ce honteux décampement, l'aversion que le Roi témoigna dès-lors, de toutes choses genereuses & de la vraye gloire, (qui ne s'acquiert que par les Armes) & une inclination & disposition portée toute au repos, aux délices & plaisirs, le firent tomber en mépris qui engendra la haine, & la haine l'audace d'entreprendre contre lui, de laquelle proceda sa perdition avec infamie.

La ſurveille de Noël, mourut le Cardinal de Lorraine en terre Papale, & ſe fit ce jour-là, une des plus grandes tempêtes dont on ait guéres oüi parler.

Peu après, le nouveau Roi s'achemina vers Reims, pour s'y faire Sacrer : en paſſant il devint amoureux d'une des filles du Comte de Vaudemont, & l'épouſa.

Le Duc d'Alençon (ci-après dit Monſieur) & le Roi de Navarre, durant quelques mois, avoient toûjours marché par païs en coches, accompagnez de Gardes : mais après le Sacre & le Mariage, il leur fut donné quelque eſpece de plus grande liberté, laquelle de fois à autre, leur étoit retranchée par le Roi & la Reine Mere, ſelon les divers avis (fuſſent vrais ou faux) qui ſe recevoient de leurs menées, projets & deſſeins : la guerre ſe continuant toûjous dans le Royaume en quelques Provinces éloignées : les jalouſies & deffiances de Cour (à cauſe de toutes ces intrigues) leur tenans tellement l'eſprit occupé, qu'ils ne penſoient point à y mettre une fin : mais ſeulement à ſemer des diſſenſions entre Monſieur & le Roi de Navarre, tantôt par le moyen de mêmes Maîtreſſes qui leur étoient ſuſcitées & inſtruites

tes par la Reine Mere, lesquelles par divers rapports & jalousies qu'ils leur donnoient, essayoient de les mettre en querelles : tantôt en faisant esperer la Lieutenance Generale du Royaume, aujourd'hui à l'un & demain à l'autre : & tous les Conseillers d'Etat & Ministres d'icelui songeans plûtôt à leur particulier, & à se maintenir en autorité, ou à se débutter les uns les autres, qu'à chercher des remedes à tant de malheurs qui menaçoient le Royaume, par les escapades de ces deux Princes, & les menées de leurs Partisans, sans y voir prendre aucune resolution, jusques au quinziéme Septembre 1575. qu'elles commencerent d'éclatter par la sortie de Monsieur, lequel après plusieurs remises & délais, se travestit un soir, s'enfuit de la Cour & se retira à Dreux, où grande quantité de Noblesse (mal-contente des mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs des Ministres & Conseillers du Roi) le vinrent trouver : comme fit incontinent après, la Reine Mere, pensant de cajoller & le ramener à la Cour : mais il fuyoit toûjours, & elle couroit après, sans lui pouvoir rien persuader : les armes se prenans de tous côtez en faveur de ce Prince, tant en Fran-

ce qu'en Allemagne, où Monſieur le Prince de Condé avoit ſi bien travaillé, que le Prince Caſimir en perſonne, avec une grande armée, ſe trouva prêt pour entrer en France.

CHAPITRE VII.

Affaires Domeſtiques.

LE Roi de Navarre voyant la France & l'Allemagne en armes, pour la défenſe de ceux qu'il affectionnoit en ſon cœur; & rebutté des remiſes de cette Lieutenance Generale que l'on lui avoit tant promiſe, prit reſolution de ſe mettre en liberté toute entiere. Et pour cet effet, étant un jour (environ le mois de Février) allé à la chaſſe vers Senlis, ſur l'avis qui lui fut donné par Meſdames de Carnavalet & de Sauve, que l'on avoit pris conſeil à la Cour, de bailler cette charge à Monſieur, frere du Roi, afin de le faire revenir à la Cour, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne ſi-tôt qu'il y ſeroit arrivé, il ſe jugea tellement preſſé de la neceſſité, (qui rend tous deſſeins & toutes armes juſtes) qu'il reſolut de

ſe

ſe ſauver ; & s'étant défait de ſes Gardes & de ſes eſpions, d'une grande traite il vint paſſer la Riviere de Seine près de Poiſſy ; gagna Châteauneuf en Timeraye qui étoit à lui, n'ayant que trente ou quarante chevaux : là il prit quelque argent de ſes Fermiers & s'en alla à Alençon, duquel le Sieur de Hertray s'étoit ſaiſi pour ſon ſervice : où auſſi-tôt grande quantité de Nobleſſe & de Soldats le vinrent trouver. Et ainſi ces deux Princes & celui de Condé, s'étant joints enſemble, ils firent une armée de plus de cinquante mille hommes, par le moyen de laquelle ils obtinrent (pour donner la paix au Royaume, & laiſſer le Roi en repos, dans la moleſſe des plaiſirs & délices où il s'étoit plongé) tant pour leurs perſonnes, celles de leurs étrangers, des Seigneurs qui les avoient aſſiſtez, que pour le parti de ceux de la Religion en general, toutes les conditions avantageuſes qu'ils pûrent deſirer, (car rien ne leur fut refuſé pour les ſeparer) leſquelles ils euſſent conſervées, s'ils fuſſent toûjours demeurez unis & loyaux les uns envers les autres : voire il ſe preſenta depuis de telles occaſions, & ſe rencontrerent de telles conjonctures d'affaires en Flandres & ailleurs, qu'en ſe

ſe gardant la foi les uns aux autres, Monſieur eût pû ſe rendre le plus puiſſant Prince de la Chrétienté ſans couronne Royale : ce qui meriteroit bien un diſcours à part, pour ſervir d'inſtruction à ceux qui auront ci-après ſemblables affaires à démêler : mais nous laiſſerons cela aux Hiſtoriens, & reprendrons la ſuite du nôtre, pour ce qui vous regarde en particulier : notre deſſein n'étant pas de parler des ſuccès des choſes, ſinon en tant que vous y aurez eu quelque part.

Or eſt-il vrai (comme nous croyons que vous vous en ſouviendrez bien) que nous ne vous pûmes ſuivre lorſque vous vous ſauvâtes avec le Roi de Navarre, nous en étant allez à Roſny, pource que nous étions malades : de ſorte qu'étant abſens, il nous a été impoſſible d'apprendre aucune choſe de vos actions & fortunes, que par quelques-uns de vos valets, auſquels nous nous enquîmes à notre retour : mais tout cela tant en confus & embarraſſé, que n'en ayant pû tirer aucun éclairciſſement de vous, nous devons être excuſez ſi nous omettons beaucoup de choſes qui vous peuvent avoir été occurrentes, & ſi nous manquons aucunefois au tems & à la dénomination des lieux & des perſonnes.

Quoi

Quoi que ce ſoit, nous n'avons point appris qu'en toute cette ſoûlevation, il ſe fut fait aucunes factions de guerre fort remarquables, ni que vous ayez rien fait de particulier, ni été employé en choſes qui meritent d'être écrites, ſinon qu'en certaines eſcarmouches ès environs de Tours, le Roi de Navarre vous y voyant des plus échauffez, & vous expoſer aux plus grands perils en une choſe quaſi de neant, (car vous vous étiez jetté parmi l'Infanterie, & y viviez comme le plus ſimple ſoldat, afin, diſiez-vous à ceux qui vous en vouloient divertir, d'apprendre le métier des Armes dès ſes premiers commencemens) il vous appella, & vous ayant fait revenir à lui, après vous avoir tancé, vous dit: Roſny, ce n'eſt pas ici où je veux que vous hazardiez votre vie, je loüe votre courage: mais je deſire vous le faire employer en une meilleure occaſion. Puis ſe tournant (lorſque vous fûtes un peu éloigné) vers ceux qui étoient près de lui, leur dit: voilà un jeune Gentil-homme de fort bonne Maiſon, qui eſt fils d'un brave pere que j'ai fort aimé. Il ne laiſſe guéres paſſer d'occaſions ſans s'y trouver, & a un fort gentil eſprit; & croyez que s'il vit, il fera un jour quelque

choſe

chose de bon, ou je ferai bien trompé.

La paix se fit trois ou quatre mois après, & suivites le Roi de Navarre, lequel fit lors (étant à Touars) nouvelles protestations de vivre en la Religion que l'on lui avoit fait quitter par force à la Saint Barthelemi, d'où il fit partir Farvaques, pour aller à la Cour redemander Madame sa sœur, (avec lequel vous fûtes, pource qu'il étoit fort de vos amis) laquelle dès la premiere ou seconde journée, au partir de Paris, se déclara de la Religion, & vous aussi fûtes au Prêche à Châteaudun avec elle, & plusieurs autres qui avoient changé au Massacre. Le Roi son frere l'attendoit à Partenay, & vint trois lieuës au devant d'elle; puis s'en allerent ensemble à la Rochelle, où ceux de la Ville firent entrée au Roi de Navarre, sans neanmoins lui avoir voulu donner le Dais, (disans qu'il n'appartenoit qu'au Souverain) ni avoir voulu laisser entrer les Catholiques qui suivoient le Roi de Navarre, entre lesquels étoit Caumont, depuis Duc d'Espernon; pource (disoient-ils) qu'il y en avoit qui avoient ensanglanté leurs épées le vingt-quatriéme d'Août.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Affaires Militaires.

VOus ſuivites toûjours le Roi de Navarre en tous ſes voyages, & quoi que vous vous jettaſſiez tout-à-fait dans l'exercice des Armes, pour en apprendre le métier, ſi ne laiſſiez-vous pas de continuer vos études (lors même que vous vous fûtes mis dans la Compagnie Colonnelle de Monſieur de Laverdin, qui vous cheriſſoit infiniment en vous apparentant) de faire toutes les factions comme le moindre Soldat.

Or quelques belles promeſſes que l'on eût faites au Roi de Navarre, & Prince de Condé, de faire executer loyalement tout ce qui leur avoit été promis par la paix, en ce qui concernoit leur autorité dans leurs Gouvernemens de Guyenne & Picardie, ſi eſt-ce qu'ils n'eurent pas plûtôt ſeparé leurs troupes, & ſur tout licencié leurs étrangers, & iceux conduis hors du Royaume, qu'ils ne viſſent bien que Monſieur avoit été gagné, & devenu leur plus contraire ennemi : tellement

ſement que par les inexecutions de l'Edit, & mauvais traitemens que recevoient eux & tous ceux de la Religion, ils ſe trouverent forcez de revenir aux armes dès la fin de l'année 1576. auquel tems Monſieur de Laverdin vous donna ſon Enſeigne Colonnelle, & fûtes mis en Garniſon à Perigueux, & puis à Villeneuve d'Agenois, lorſqu'on le menaça du Siege. Avant la levée des armes, il n'y eut quaſi homme de qualité auprès du Roi de Navarre, (au moins de ceux du Païs) qui ne ſe ventât d'avoir gens tous prêts pour mettre une bonne troupe en campagne, les uns de Cavalerie, les autres d'Infanterie, & qui ne ſe dît avoir une entrepriſe infaillible ſur quelque place : & neanmoins quand ce vint au fait & au prendre, il ne s'en trouva que cinq ou ſix qui pûſſent faire troupes, & encore aſſez chetives : & de toutes les entrepriſes, il ne s'en trouva que deux qu'il y eût apparence de devoir tenter.

La premiere, fut la Réole, que Favas conduiſit ſi heureuſement qu'il l'emporta par eſcalade, en laquelle vous montâtes quaſi des premiers, y ayant mené cinquante Soldats de votre Compagnie. Elle fut priſe ſans grand combat;

bat ; au moins ne nous souvient-il point avoir oüi dire qu'il vous y fût rien arrivé fort digne de remarque.

La seconde entreprise, fut sur Saint Macary, laquelle ne fut pas semblable. Langoiran la conduisit, mais il y eut de la trahison, ceux de la Ville étans bien avertis : de sorte que tout ce qui donna, fut quasi tué ou pris : & si Favas qui menoit la seconde troupe, ne vous eût retenu près de lui avec le jeune Bethune, (pource que l'aîné vous avoit fort recommandez à lui) vous étiez tous deux des premiers perdus : car vous le pressâtes plusieurs fois de vous mettre à la premiere troupe.

Peu après, Monsieur de Laverdin, qui étoit dans Villeneuve d'Agenois, s'en alla assieger Villefranche de Perigord : où (selon ce que nous en avons oüi dire à la Trape, votre valet de Chambre, qui étoit fort bon Soldat) vous courûtes de grandes fortunes à ce Siege : car outre celles des approches, portant votre Drapeau à l'assaut, vous fûtes renversé à coups de Piques & Halebardes, du haut de l'escarpe du fossé dans le fond d'icelui, tellement embarrassé dans le tafetas de votre enseigne, & enfoncé dans l'eau & la boüe, que vous faillites d'y être

être ſuffoqué : d'où ayant été retiré par la Trape & autres de vos Soldats, vous ne laiſſâtes pas de remonter à l'aſſaut: & s'étant lors ouvert quelque pourparler pour la reddition de la Ville, elle fut par un autre côté ſurpriſe en parlementant, & icelle toute ſaccagée : où vous gagnâtes quelques mille écus en or, par le plus grand hazard qu'il eſt poſſible : car un vieillard étant pourſuivi par cinq ou ſix Soldats, paſſant devant vous, ſe jetta entre vos bras, vous priant de lui ſauver la vie, & de vouloir prendre ſa bourſe, pour laquelle on le pourſuivoit, qu'il aimoit mieux que vous euſſiez qu'un autre. Cette Ville avoit, quelquetems auparavant, couru une autre fortune, à laquelle encore que vous n'ayez point eu de part, nous ne laiſſerons d'en faire le recit, tel qu'il s'enſuit.

Une autre Ville (ſa voiſine de trois ou quatre lieuës, nommée, ce nous ſemble, Montpaſier) étant de different parti, & elles s'entre-faiſans continuellement la guerre, il arriva qu'en une même nuit, ils executerent une entrepriſe l'une ſur l'autre, leſquelles réüſſirent toutes deux, d'autant plus heureuſement, que l'une & l'autre ayant fait ſortir tout ce qu'elles avoient de gens

de guerre, il ne s'y trouva perſonne de défenſe : tellement qu'elles ſe trouverent priſes & pillées toutes deux quaſi en une même heure : dequoi bien étonnées, par l'entremiſe de leurs amis communs, elles convinrent, que chacune retireroit ſes gens, ſans rien emporter l'une & l'autre, & demeurerent comme auparavant.

Peu après il ſurvint de grandes diviſions entre les ſerviteurs plus qualifiez du Roi de Navarre, comme ſi dans ſa Cour il y eut eu deux partis : l'un de Catholiques composé de Meſſieurs de Laverdin, Mioſſens, Grandmont, Duras, Roquelaure, Sainte Colombe, Begoles, Podins & autres. L'autre de Huguenots, composé de Meſſieurs de Turenne, Montgommery, Guitry, Leſignan, Favas, Pardaillan & autres, leſquels par pluſieurs fois faillirent d'en venir aux mains : portans, ces querelles & diſſentions, plus de prejudice aux affaires generales du parti, que les ennemis mêmes : le Roi de Navarre ſe trouvant bien empêché à concilier tant d'eſprits & de fantaiſies diverſes, lui échapant quelquefois de dire, qu'il ſembloit avoir plus d'obligation aux Catholiques, que non pas aux Huguenots, d'autant que ceux-

ceux-ci le servoient & assistoient à cause des interêts de leurs personnes & de leur Religion, au lieu que les autres n'y étoient menez que par la seule affection qu'ils portoient à sa grandeur & à sa fortune, au prejudice de leur propre creance & Religion.

Or pour ce que plusieurs personnes s'étonnans de la mauvaise intelligence qui a toûjours paru entre Monsieur de Turenne & vous, nous en ont souvent demandé la cause, il nous a semblé à propos sur l'occasion de ces dissensions qui en furent la premiere origine, d'en dire ici un mot, selon ce que nous en avons appris d'un Gentil-homme de Normandie, nommé le Sieur d'Yvetot, qui étoit lors à vous ; lequel nous conta, qu'il vous étoit, dès ce tems-là, survenu quelque dispute avec le Sieur de Frontenac, (vous n'ayant point encore de barbe) pource que sur certains propos qui ne lui plaisoient pas, il vous dit : vous faites déja bien l'entendu, encore que vous soyez si jeune que si l'on vous tordoit le nez, il vous en sortiroit du lait : à quoi vous lui répondites, que vous aviez assez d'âge pour lui tirer le sang du sien, l'épée à la main. Et quoi qu'il fût Catholique & vous de la Religion, si arri-

va-t'il, que Monsieur de Laverdin & la plûpart des Catholiques envoyerent s'offrir à vous, d'autant qu'ils avoient sçû que Monsieur de Turenne & plusieurs des Huguenots de ce païs de delà, à cause de lui, s'étoient envoyez offrir à l'autre; & à votre accord parurent ces deux factions tout ouvertement : ce qui vous obligea de là en avant, d'être contre Monsieur de Turenne en toutes les disputes qui lui survenoient. Cette broüillerie venoit de ce que dès auparavant, vous aviez témoigné d'affectionner Langoiran, contre qui Monsieur de Turenne s'étoit toûjours bandé, pour ce qu'il ne l'avoit point voulu reconnoître pour son General ès lieux où il commandoit, & avoit dit tout haut qu'il ne l'estimoit point de meilleure Maison que lui; que c'étoit un jeune homme ambitieux, qui n'étoit point si experimenté aux armes que lui; qu'il étoit si bigot, qu'il n'y avoit que trois jours qu'il protestoit de vouloir plûtót être chien, que Huguenot; & ne s'étoit rangé avec ceux de la Religion, que pour n'avoir pû durer avec Monsieur d'Alençon, à cause du Sieur de Bussy, lequel le devançant en faveur, le vouloit aussi préceder en toutes autres choses. Vos amis & parens firent ce qu'ils

qu'ils purent, pour vous diſpoſer à rechercher le Vicomte de Turenne ; mais il n'y eut jamais moyen : auſſi lui-même vous faiſoit tellement le froid, qu'il étoit aiſé à juger qu'il y avoit je ne ſçai quelle contrarieté naturelle entre vos humeurs & inclinations.

Les affaires & encore plus les eſprits étans donc en cette diſpoſition, tant pleines de bigarures & contrarietez, l'on ne laiſſa pas neanmoins d'entreprendre par l'opiniatreté de quelques-uns que vous ſçavez bien, & contre les ſentimens du Roi de Navarre même, & du Sieur de la Noüë, d'aller aſſieger Marmande, ville ſituée ſur Garonne, trop grande, trop forte & trop bien munie de toutes choſes, pour une armée ſi mal unie & ſi mal aſſortie de ce qui étoit neceſſaire, qu'étoit celle du Roi de Navarre ; devant laquelle Monſieur de Laverdin, Colonnel de l'Infanterie, ayant été commandé de faire faire les approches, il vous bailla (comme étant ſon enſeigne) cent Arquebuſiers à conduire, afin de vous aller loger dans des maiſons & chemins creux, qui étoient à deux cens pas de la Ville, vers le bas de la Riviere : mais vous & tous les autres Capitaines qui eurent même com-

mandement vers les autres quartiers, fûtes si furieusement reçûs par trois fois autant de gens armez & soldats sortis de la Ville, qu'après une grande escarmouche, vous fûtes tous contrains de vous retirer avec perte, & de vous loger & défendre dans des maisons fort éloignées, au lieu d'assaillir, jusques à ce que le Roi de Navarre, avec le reste de sa malotruë armée, tant Cavalerie, qu'Infanterie, fût arrivée : qui les contraignit par deux ou trois charges qui leur furent faites, (en l'une desquelles ce Prince fut lui-même, n'ayant que sa seule cuirasse) de regagner les contr'escarpes de leurs fossez, & vous donna moyen de vous loger, barricader & retrancher aux lieux qui vous avoient été ordonnez assez proche de la Ville : laquelle se trouva si mal investie (n'y ayant pas assez de gens pour la circuire entierement) & l'artillerie qui ne consistoit qu'en un canon & deux coulevrines, si mal montée, munitionnée & servie, qu'il n'y avoit apparence que de honte & dommage pour les assiegeans, pour lesquels éviter & couvrir en quelque façon, le Roi de Navarre prit pretexte de lever le Siege, par une telle quelle capitulation, sur l'arrivée du Maréchal de

Biron, que le Roi envoyoit vers lui pour traiter de la paix, des particularitez de laquelle negociation je ne dirai rien, tant pour ce qu'il ne s'en enſuivit aucun effet, que pour ce que votre jeune âge ne vous permettoit pas d'être encore employé en telles affaires.

Peu de tems après, vous quittâtes l'enſeigne Colonnelle de Monſieur de Laverdin, & la baillâtes au jeune de Bethune votre couſin, pour ce qu'ayant reçù une bonne ſomme d'argent de votre revenu, que vous aviez épargné durant trois ou quatre ans, que vous n'y aviez point touché, & aviez vécu d'inventions & de vos ſoldes & profits faits à la guerre, vous vous engageâtes tout-à-fait à la ſuite du Roi de Navarre, avec un fort gentil équipage, auquel ne manquant jamais rien, non plus que vous d'argent, tant vous étiez prevoyant & bon ménager, ce Prince commença dès-lors (comme il vous l'a ſouvent dit depuis) à vous eſtimer, & prendre une bonne opinion de votre eſprit & de votre conduite.

Cette negociation de Paix tirant en longueur, il fut fait une Tréve pendant laquelle le Roi s'en alla en Bearn, ſous pretexte d'aller voir ſa ſœur; mais en

effet, on croyoit qu'il y étoit attiré par la jeune Tignonville, dont il faiſoit lors l'amoureux; & là, commençâtes-vous à faire le Courtiſan : Madame, ſœur du Roi, prenant la peine elle-même de vous montrer le pas d'un Balet, dont elle vouloit que vous fuſſiez : & de fait, vous le danſâtes huit jours après devant le Roi, ainſi que nous l'avons oüi dire au Sieur d'Yvetot : car vous nous aviez laiſſé avec votre train.

CHAPITRE IX.

Affaires Militaires.

AU retour de ce voyage de Bearn, la Tréve étant prête à finir, le Roi de Navarre fit deſſein de ſe ſaiſir de la Ville d'Eauſe, qui étoit à lui en propre, où il courut de grandes fortunes; car eſtimant que les habitans, qui n'avoient point voulu recevoir Garniſon, auroient du reſpect à la perſonne de lui qui étoit leur Seigneur, il voulut marcher tout le premier pour entrer dedans avec peu de gens, afin de ne donner point d'alarme, & de fait, n'ayant pris que quinze ou ſeize

ſeize de vous autres Meſſieurs, qui vous rangiez le plus près de lui, (deſquels vous fûtes) avec de ſimples cuiraſſes ſous vos jupes de chaſſe, deux épées & deux piſtolets, il ſupprit la porte de la Ville; & entra dedans avant que ceux de la garde euſſent eu moyen de prendre les armes. Mais l'un d'iceux ayant crié à celui qui étoit au portail en ſentinelle, il coupa la corde de la Herce-couliſſe, qui s'abattit auſſi-tôt quaſi ſur la croupe de votre cheval & de celui de Monſieur de Bethune l'aîné votre couſin, ce qui empêcha le reſte de la ſuite qui venoit au galop, de pouvoir entrer: tellement que le Roi & vous, quinze ou ſeize, tous ſeuls demeurâtes enfermez dans cette Ville, de laquelle tout le peuple s'étant armé, il vous tomba à diverſes troupes & à diverſes fois ſur les bras, le tocſin ſonnant furieuſement, & un cri d'arme, arme, & de tuë, tuë, retentiſſant de toutes parts. Ce que voyant le Roi de Navarre, dès la premiere troupe qui ſe preſenta de quelques cinquante, les uns bien, les autres mal-armez, lui marchant le premier le piſtolet au poing, droit à eux, il vour cria: or ſus, mes amis, mes compagnons, c'eſt ici où il vous faut montrer du courage &

 de

de la resolution, car d'icelle dépend notre salut : que chacun donc me suive & fasse comme moi, sans tirer le pistolet qu'il ne touche. Et en même-tems oyans trois ou quatre qui crioient : tirez à cette jupe d'écarlatte, à ce pennage blanc, car c'est le Roi de Navarre : il les chargea de telle impetuosité, que sans tirer que cinq ou six coups, ils prirent l'épouvante, & se retirerent par diverses troupes. D'autres semblables vous vinrent encore mugoter par trois ou quatre fois, mais si-tôt qu'ils se voyoient enfoncez, ils tiroient quelques coups, & s'écartoient, jusques à ce que s'étant ralliez près de deux cens, il vous contraignirent de gagner un portail ; & deux de vous autres monterent pour donner le signal au reste de la troupe, que le Roi étoit là, & qu'il falloit enfoncer la porte, le pont levis n'ayant pas été levé : à quoi chacun commença de travailler. Et lors plusieurs de cette populace qui aimoient le Roi, & d'autres qui craignoient de l'offenser, étant leur Seigneur, se mirent à tumultuer en sa faveur ; & enfin après quelques arquebusades & coups de pistolets tirez de part & d'autre, il se mit une telle dissention entr'eux, voyans que les portes

se

ſe rompoient, (les uns crians, il ſe faut rendre, les autres il ſe faut défendre) que cette irreſolution donna moyen & loiſir de faire ouverture des portes, & à toutes les troupes de ſe preſenter : à la tête deſquelles le Roi ſe mit voyant la plûpart des peuples s'enfuir, & des Conſuls avec leurs chaperons crier, Sire, nous ſommes vos ſujets & vos ſerviteurs particuliers : helas ! ne permettez pas le ſaccagement de cette Ville qui eſt vôtre, pour la folie de quelques méchans garnemens qu'il faut châtier. Il ſe mit (dis-je) à la tête pour empêcher le pillage : auſſi ne ſe commit il aucune violence, ni deſordre, ni autre punition, ſinon que quatre qui avoient tirez au pennage blanc, furent pendus, avec la joye de tous les autres habitans, qui ne penſoient pas en devoir être quittes à ſi bon marché.

Le Roi de Navarre ayant donné à Monſieur de Bethune votre couſin, le Gouvernement de cette Ville, s'en alla à Nerac où il eut avis qu'un Gentil-homme Catholique qui tenoit ſon parti, nommé Saint Cricq, s'étoit ſaiſi de la Ville de Mirande : mais que n'étant pas aſſez fort, il avoit été contraint de ſe retirer dans une tour & portail proche des

murailles, où il se resolvoit de se défendre, attendant secours, qu'il lui prioit de lui donner promptement : à quoi desirant satisfaire, il partit aussitôt, & manda aux garnisons voisines de le suivre, & de se trouver à un certain rendez-vous qu'il leur donna, auquel s'étant trouvé d'assez bonnes troupes de Cavalerie & Infanterie, il marcha aussi droit à Mirande. Mais il étoit arrivé que sur l'alarme de la surprise de cette Ville, tous les gens de guerre Catholiques du voisinage s'étant jettez dedans, ils attaquerent si furieusement & perseveramment ce portail, qu'avant l'arrivée du Roi de Navarre, ils forcerent Saint Cricq & les siens, & les firent tous brûler dedans. Neanmoins l'on ne laissa pas, lorsque vos troupes commencerent à paroître, de fanfarer les mêmes signaux que l'on avoit mandez, afin de vous faire approcher & attraper : à quoi le Roi de Navarre preparoit déja des troupes pour donner, lesquelles infailliblement se fussent perduës pour la plûpart, lorsqu'un Soldat de la Religion qui s'étoit marié là-dedans à une femme Catholique, s'étant jetté par dessus les murailles, vint avertir de la tromperie, lequel avis sauva la vie à beaucoup de gens de bien,

qui

qui étoient tous prêts & bien resolus de donner à ce portail, du nombre desquels vous étiez. Tellement que l'ennemi voyant bien par vos contenances & le changement de votre ordre, que vous changiez tous de dessein, & par consequent aviez été avertis du malheur arrivé à Saint Cricq & aux siens, ils sortirent déhors en fort grand nombre, Cavalerie & Infanterie, & attaquerent une grande & furieuse escarmouche, en laquelle vous & le jeune Bethune votre cousin, vous allâtes mêler des premiers, & vous y trouvâtes enfin si embarrassez, qu'il y demeura plusieurs des vôtres; & sans Monsieur de Bethune l'aîné, pere de ceux que nous avons vûs en Flandres, & Monsieur de Lesignan, qui par commandement du Roi de Navarre, vous vinrent tous faire retirer, & pour vous desengager, furent contrains de faire une furieuse charge à ceux qui vous poursuivoient chaudement à la faveur de leurs courtines, vous couriez tous deux fortune, & beaucoup d'autres, d'être tuez ou pris: car vous fûtes trouvez si las & si hors d'haleine, vous & vos chevaux, que vous ne pouviez quasi plus aller ni respirer, ainsi que de tout ceci nous en avons oüi faire le recit audit Sieur d'Y-

vetot.

vetot & à la Trape, qui furent toûjours avec vous : nous n'étans pas de ces fous qui se mêlassent en ces hazards. Et lors le Roi de Navarre voyant ne pouvoir plus rien faire là devant, & que le jour commençoit à decliner, il fit sonner la retraite, & s'en alla à Jegun, où deux jours après, toutes les troupes des Catholiques de la Province, qui s'étoient assemblées en grand nombre sous la charge de Monsieur l'Amiral de Villars, sur l'alarme de cette surprise de Mirande, où ils croyoient qu'il se pourroit faire quelque grand combat devant, voire dedans cette Ville-là, si le portail eût toûjours tenu, ayant appris que la plûpart de celles du Roi de Navarre s'étoient retirées en leurs garnisons, se vinrent presenter & mettre en bataille devant Jegun, avec force fanfares & défis pour combats singuliers. Voyans qu'à une grande escarmouche qui se faisoit, ceux du Roi de Navarre (comme les plus foibles) ne quittoient point la faveur des courtines, & ne tâchoient qu'à les attirer dans la portée d'icelles, ainsi qu'eux-mêmes avoient fait le jour de devant, les Sieurs de Laverdin & de la Devese, l'un d'un parti & l'autre de l'autre, accorderent un combat singu-

liers

lier de six contre six : mais comme vous vous debatiez tous à qui en seroit, le Roi de Navarre d'un côté, & Monsieur l'Amiral de Villars de l'autre, vinrent faire retirer les troupes, & ainsi chacun s'en alla loger, qu'il étoit presque nuit.

Peu de tems après, le Roi de Navarre fit un voyage de Leytoure à Montauban, sur le passage duquel s'étant approché de Beaumont de Laumagne, & ceux de la Ville ayant fait filer quelques Arquebusiers dans les hayes, vignes & chemins creux, afin de l'incommoder & essayer de tuer ou blesser quelques hommes ou chevaux, le Roi de Navarre commanda au Comte de Meilles & à vous, de prendre vingt cinq chevaux, & leur faire une espece de fausse charge, afin de les faire retirer; ce que voulant executer, ils vous tirerent de fort loin tous en foule; & aussi-tôt prenans l'épouvante, vous les enfonçâtes & menâtes batans, en sorte qu'il en demeura dix où douze par les chemins, jusques dans les Fauxbourgs & jardinages de la Ville, d'où il sortit cent Arquebusiers à leurs secours. Ce que voyant le Roi de Navarre, & qu'ils s'étoient avancez jusqu'à un lieu où (à cause de quelques maisons

maiſons & grands arbres fort épais) les courtines ne ſe voyoient que fort peu, il fit mettre pied à terre à cinquante de ſes gardes, leſquels marchans au combat, de toute autre façon que ces gens de Ville, n'eurent pas plûtôt tiré leurs premieres arquebuſades, qu'ils mirent l'épée à la main, & s'allerent mêler avec eux dans les clos vergers & jardins; & même les clayes d'iceux ayant été ouvertes en pluſieurs lieux, le Roi de Navarre lui-même avec quelques-uns de vous autres, les chargea furieuſement: dequoi tous ces gens effrayez, ils ſe mirent en fuite, jettans leurs armes pour ſe ſauver: il y en eut quelque vingt de tuez, & preſque autant de priſonniers. Le reſte ſe jetta dans les foſſez de la Ville, laquelle d'effroi, & craignant que l'on entrât pêle-mêle, leverent les pont-levis; & le Roi voyant que toutes les courtines ſe garniſſoient d'Arquebuſiers, ſe retira ſans qu'il y perdît qu'un homme, & un nommé Rangues & le Bois de Thoneins qui furent bleſſez, & deux ou trois chevaux; & ainſi ſuivîtes votre chemin vers Montauban.

Quinze jours après, le Roi de Navarre s'en retournant de Montauban à Leytoure, & ne voulant plus paſſer ſi près de

de Beaumont, au partir du Maſt de Vercun, il prit plus à droite vers un lieu qui s'appelle Saint Nicolas, (comme il nous ſemble) & ayant fait environ une lieuë, l'on entendit le ſon de quatre ou cinq Tabourins, vers leſquels le Roi ayant envoyé pour les reconnoître, on lui rapporta que c'étoient environ trois cens Arquebuſiers, leſquels ſous cinq Enſeignes, tenoient le chemin de Beaumont à Florence, marchans en aſſez mauvais ordre. Lors il y eut de grandes diſputes, entre les vieux & jeunes Gentils-hommes & Capitaines, pour reſoudre ſi on les laiſſeroit paſſer, ou ſi on les iroit attaquer: car le Roi n'avoit qu'environ cent ou ſix vingts Gentils-hommes ou fort bons Capitaines bien armez, & cent cinquante Arquebuſiers de ſes gardes. Et enfin, Sa Majeſté conclut qu'il les falloit envoyer tâter par vingt chevaux & cinquante Arquebuſiers tous à cheval, afin de prendre conſeil ſur la reſolution qu'ils témoigneroient avoir, leur mettant en vûë tout ce qu'il y avoit de gens, qui paroiſſoient fort à cauſe de la quantité de ſerviteurs, domeſtiques & valets que vous autres Meſſieurs aviez, que l'on fit mettre en bataille en quatre gros, avec vos caſques en tête à ceux des premiers

miers rangs, ce qui reluiſoit fort au Soleil : & le ſurplus qui étiez tous gens de combat, & un peu plus près, en trois autres gros, les gardes étans à cheval, les arquebuſes & petrinals hors le fourreau. Si-tôt que ces gens vous découvrirent en cet ordre, & virent vos coureurs venir à eux les piſtolets au poing, ils commencerent à ſe trémouſſer, les uns courans d'un côté, les autres de l'autre, ſans aucun rang, montrans de s'effrayer. L'on voyoit trois ou quatre Capitaines à cheval à leur tête, qui faiſoient en apparence tout ce qui ſe pouvoit pour les raſsûrer & mettre en ordre dans un grand champ : mais voyans que les uns après les autres paſſoient à travers les plus fortes hayes, & ſe jettoient dans les chemins creux, ſans vouloir garder ordre ni rangs, eux-mêmes ſe mirent à la tête, & au grand trot, ſe faiſans ſuivre de même par tous leurs Soldats, avec deſſein d'aller gagner un Bourg nommé les Caſſaux, fermé par les côtez & les devants, reſervé que les portaux en avoient été démolis, croyans qu'ils auroient aſſez de loiſir pour s'y barricader. Mais ils furent ſuivis de ſi près, que les plus mal enjambez demeurerent par les chemins, & furent taillez en pieces, & les

les autres, paſſans dans le Bourg, connoiſſans bien qu'ils n'auroient pas le loiſir de barricader les portaux, ils gagnerent (au nombre de quelques deux cens) une grande Egliſe qui étoit hors le Bourg, où les païſans avoient accoûtumé de ſe retirer, tellement qu'ils la trouverent toute retranchée, & même pourvûë de vin & de farine, & quelque peu de pain & de bois, là où le Roi de Navarre ſe reſolut de les aſſieger; & pource qu'il n'avoit autre Infanterie que ſes gardes, & qu'il ne doutoit point que les Villes Catholiques voiſines, comme Grenade, Beaumont, Mirande, Valence, & Fleurance, n'eſſayaſſent de les ſecourir, il dépêcha auſſi-tôt à Leytoure, áu Villa, le Maſt-de-Verdun, Liſle & Montauban, pour lui envoyer le plus de gens de pied & de cheval qu'ils pourroient; & en attendant-il fut contraint d'employer non-ſeulement ſes gardes & toute la nobleſſe, mais auſſi vos valets, pages & laquais, & fûtes ainſi prés de quatre jours ſans vous deshabiller, ni quaſi deſarmer, ni avoir autre ſoulagement, ſinon qu'en ſortant des Gardes à pied, où il falloit travailler à la ſappe de cette Egliſe, vous entriez en garde à cheval, pour empêcher le ſecours & les avis,

&

& ne dormiez tour à tour que de deux nuits l'une : mais enfin étant arrivé quelques cent Chevaux, & mille ou douze cens Arquebusiers de toutes ces Villes nommées, avec des pics, pelles, pioches & grenades, suivant ce que le Roi l'avoit demandé, vous commençâtes à prendre quelque repos & à travailler avec plus de facilité, quoique les murailles de cette Eglise fussent si dures & si épaisses, que l'on n'avança guéres la besogne. Le Roi vous ayant baillé pour votre cartier, le rond du Chœur de l'Eglise à percer, vous vous y opiniâtrâtes de telle sorte & tous les vôtres, que dans douze heures vous y eutes fait un trou, par lequel vous faisiez jetter des grenades dans l'Eglise, qui leur blessoient force Soldats ; & puis fîtes dresser un petit échaffaut contre le trou, de dessus lequel vous faisiez tirer à ceux qui paroissoient : tellement que ces gens ayant apperçû le renfort qui étoit arrivé au Roi, n'ayans Chirurgiens, linge, ni drogues pour panser leurs blessez, ni eau ni feu pour leur faire du pain, qu'ils petrissoient avec du vin, & le trouvoient fort mauvais, engendrant même des maladies, ils furent enfin contrains de se rendre à discretion, qui étoit telle en

l'esprit

l'esprit du Roi, qu'il se vouloit contenter d'en faire pendre sept ou huit, qui étoient accusez d'avoir exercé de grandes cruautez contre ceux de la Religion, & notamment six filles ou femmes, lesquelles ayant violées, ils leur avoient rempli la nature de poudre, & puis les avoient fait crever en y mettant le feu. Mais il ne fût jamais possible d'en sauver un seul, tant ceux de Montauban s'acharnerent cruellement dessus, jusques à les venir tuer entre les bras de ceux de vous autres de qualité qui les vouliez sauver : dequoi le Roi de Navarre ne fut pas puis après trop marri, lorsqu'il sçût par qui les Capitaines se disoient être levez.

CHAPITRE X.

Diverses Affaires d'Etat & de Guerre.

LE Roi de Navarre, après tous ces petits exploits, s'étant retiré à Nerac pour se rafraîchir, arriverent vers lui, les Députez de la part du Roi & des Etats à Blois, qui étoient (ce nous semble)

ſemble) Meſſieurs de Monpenſier, l'Archevêque de Vienne, Richelieu & quelques autres, pour lui venir faire entendre qu'aux Etats qui ſe tenoient à Blois, il y avoit été reſolu qu'il n'y auroit qu'une ſeule Religion en France, & que chacun ſeroit tenu de fournir tous les ans le centiéme de ſon bien, juſques à l'entiere ruïne des Heretiques : & partant le prioient, comme deſireux de ſon ſalut éternel & de ſes proſperitez temporelles, de vouloir recevoir inſtruction. Ce qui ſe paſſa là-deſſus, ſeroit de trop longue deduction : dequoi ne vous étant pas mêlé, nous n'en dirons autre choſe ſinon que Monſieur de Bethune votre couſin, & vous avec lui, fûtes envoyez au devant de ces Meſſieurs juſqu'à Bergerac, pour les recevoir & faire loger & honorer dans les Villes du parti.

S'en étant retournez ſans rien faire, Monſieur l'Amiral de Villars aſſembla ſon armée pour aller aſſieger Caſtel-jaloux ; mais ayant ſçû que cinquante ou 60 de la jeune Nobleſſe du Roi de Navarre, cinquante de ſes Gardes & cinq cens Arquebuſiers, vous étiez allez jetter dedans, il changea de deſſein ; & peu après ayant pratiqué (comme il publia depuis) quelque intelligence dans la Vil-

le

le de Nerac, il se presenta devant avec son armée, pour l'executer plus facilement; mais ses Partisans n'ayant pas bien pris leurs mesures, cela n'eut autre effet, sinon qu'il s'attaqua une fort grande escarmouche, en laquelle vous vous allâtes mêler des plus avant; & ne fut pas jusques au Roi de Navarre même, qui ne s'y voulût trouver armé de toute piece, l'épée à la main; & quelque chose que ses serviteurs lui pûssent remontrer que ce n'étoit pas un lieu digne de lui, il se mit à la tête d'une troupe qu'il voyoit disposée d'aller à la charge, en laquelle il fit tant bravement, qu'il fit lâcher le pied à une troupe de Cavalerie qui s'étoit avancée, & la contraignit de regagner le gros de leur Infanterie: & d'autant qu'en se retirant, il vit douze ou quinze chevaux des siens qui continuoient à escarmoucher & à demander le coup de pistolet, ayant demandé qui ils étoient, & sçû que vous étiez du nombre, nous entendîmes qu'il dit à Monsieur de Bethune votre cousin: allez à votre cousin le Baron de Rosny, il est étourdi comme un haneton, retirez-le de là & les autres aussi: car l'ennemi nous voyant retirer, leu fera sans doute (car c'est le droit de la guerre) une si rude

rude charge, qu'ils ſeront tous pris ou tuez: & quand vous fûtes tous revenus, il vous tança infiniment, voyant votre cheval bleſſé d'une arquebuſade dans l'épaule à l'endroit du poitrail, enfin chacun étant laſſé, & l'eſcarmouche s'appaiſant un peu, l'on vint à parler les uns aux autres, après que le Roi de Navarre & l'Amiral de Villars ſe furent retirez, & en vint-on ſi avant qu'il ſe propoſa un combat ſingulier de quatre Cavaliers & quatre Arquebuſiers de chaque côté, entre leſquels vous fûtes nommé par Monſieur de Laverdin qui en étoit auſſi: mais l'Amiral de Villars vint lui-même empêcher tout cela, & faire retirer ſes troupes voyant la nuit approcher.

En ce même-tems Monſieur du Mayne étant venu avec armée en Poitou, avoit aſſiegé Broüage, & ceux de dedans ſe voyans preſſez, (car nous ne parlons point du Siege, d'autant que vous ni étiez pas) ils firent ſolliciter le Roi de Navarre, par meſſages redoublez, de les vouloir ſecourir promptement: à quoi s'étant reſolu, il manda ſes forces de tous côtez, & s'achemina à Bergerac, puis à Montguyon & Ponts, où étoient Monſieur le Prince, Monſieur de la Rochefoucault & autres, ayant laiſſé Monſieur

ſieur de Turenne derriere, pour aſſembler & amener l'Infanterie : mais à cauſe des jalouſies, défiances & envies qui prirent lors naiſſance entre le Roi de Navarre & Monſieur le Prince, où Monſieur de Turenne étoit ſi avant mêlé, que Monſieur le Prince voulut ſe batre avec lui, & les longueurs dont il uſa pour amener les troupes, tout cela ne pût être mis enſemble, que Broüage n'eût capitulé, & convenu de la forme de ſa reddition.

Peu après, la Paix de l'an 1577. fut concluë, le Roi ayant témoigné un grand deſir d'icelle, tant pour ce que ſon eſprit étoit entierement éloigné des faits militaires, & tout porté dans le repos, la faineantiſe & les delices, que pour ce que par la guerre, il ſe voyoit contraint de mettre les forces, & par conſequent, l'autorité entre les mains de ceux de la Maiſon de Lorraine, qu'il connoiſſoit bien faire des pratiques & des menées, contre la Royauté & ſucceſſion legitime du Royaume. Les années 1578. & 1579. ſe paſſerent & conſommerent en allées & venuës, pour l'execution de l'Edit que l'on n'obſervoit en aucun de ſes articles : quoique par cette paix, tous les grands avantages obtenus par celle dite de Mon-

ſieur, euſſent été retranchez : mêmes ſi-tôt que le Roi de Navarre fut parti d'Agen & des environs de Villeneuve, le Maréchal de Biron ſe ſaiſit de ces deux Villes : & quoi que ce fut en plaine Paix & contre les articles d'icelle, ſi eſt-ce que le Roi de Navarre n'en pût jamais obtenir la raiſon. Environ le mois d'Août 1578. (comme il me ſemble) la Reine Mere, la Reine de Navarre, & le Roi de Navarre, ſe virent auprès de la Reole : & puis s'en allerent, ces trois Cours enſemble, à Auchx, où n'oyant plus parler d'Armes, mais ſeulement de Dames & d'Amour, vous devintes tout-à-fait Courtiſan, & faiſant l'amoureux comme les autres : ne vous amuſans tous à autre choſe qu'à rire, danſer & courir la bague : voire même le Roi de Navarre, cependant que ſa belle mere l'amuſoit de belles paroles, ſemoit des diviſions & diſſentions entre lui, Monſieur le Prince, Monſieur de Turenne, & autres des plus ſignalez du parti de la Religion, & faiſoit des pratiques dans leurs villes. Et ſe paſſa durant ce tems, une infinité de particularitez ſur tels ſujets, qui meriteroient bien d'être écrites : mais à cauſe qu'il ne me ſouvient pas bien des tems, & que je n'ai rien à y dire de vous,

vous, je laiſſe cela aux Hiſtoriens : & me contenterai d'une ſeule action, qui eſt digne d'être notée, qui fut telle.

Ces trois Cours étans donc enſemble à Auchx, un ſoir ainſi que l'on tenoit le bal, un Gentilhomme envoyé par Monſieur de Favas, vint avertir le Roi de Navarre, qu'un viel Gentilhomme nommé Uſſac, (que l'on tenoit pour un des piliers de l'Egliſe Huguenotte, étant des plus autoriſez dans les Conſiſtoires, & accreditez dans les Aſſemblées ; & à cette cauſe avoit été choiſi entre pluſieurs autres pour être Gouverneur de la Reole, Place des plus importantes pour ceux de la Religion) avoit été perſuadé par une des Filles de la Reine Mere, dont il étoit devenu éperduëment amoureux, à ſe faire Catholique, & remettre la Place entre les mains de la Reine Mere : ce qu'entendu par le Roi de Navarre, ſans montrer aucune émotion, ni faire ſemblant de rien, il s'écoula doucement de la preſſe avec trois ou quatre de vous autres, auquels il dit tout bas à l'oreille : Avertiſſez, le plus ſecrettement que vous pourrez, tous mes ſerviteurs, dont vous pourrez ſçavoir les logis, que dans une heure je ſerai à cheval, hors la porte de la Ville, avec ma cuiraſſe ſous

ma juppe de chaſſe : & que ceux qui m'aiment & qui voudront avoir de l'honneur, me ſuivent. Ce qui fut auſſitôt fait que dit, & le tout ſi heureuſement executé, qu'à Portes ouvrantes, il ſe trouva à Florence, de laquelle (les Habitans ne ſe doutans de rien, à cauſe que l'on étoit en paix) il ſe ſaiſit facilement : ce qui ayant été, le matin, rapporté à la Reine Mere, qui le penſoit avoir couché à Auchx, elle n'en fit que rire, & en branlant la tête, dit : Je voi bien que c'eſt la revanche de la Reole, & que le Roi de Navarre a voulu faire chou pour chou : mais le mien eſt mieux pommé.

Cet accident éloigna pour quelques jours ces deux Cours, l'une de l'autre : mais les choſes s'étant un peu remiſes en apparence ſeulement, elles furent enſemble en Foix, où le Roi de Navarre voulut faire voir la chaſſe des Ours aux Dames; mais on leur en fit ſi grand' peur, qu'il n'y eut pas moyen de les mener aux Montagnes : auſſi arriva-t'il en icelle des cas fort étranges, de la force & furie de ces animaux : car il y en eut deux, qui démembrerent des chevaux de mediocre taille : quelques autres qui forcerent dix Suiſſes, & dix Arquebuſiers, & un

des

des plus grands qu'il étoit possible de voir, lequel percé de plusieurs arquebusades, & ayant six ou sept bris & tronçons de piques & halebardes, embrassa sept ou huit qu'il trouva en l'accul d'un haut rocher, avec lesquels il se précipita en bas, & furent tous déchirez & brisez en pieces.

La Reine Mere n'ayant pas tout ce qu'elle avoit desiré, qui consistoit à faire rendre les Villes de sûreté avant le tems, & mener son Gendre à la Cour, toutes choses demeurerent plus pleines de plaintes & de craintes que jamais; & s'en alla (par le Languedoc, la Provence, où elle vit le Duc de Savoye, le Dauphiné & Lionnois) trouver le Roi son Fils à Paris, qui commençoit à se travailler, à bon escient, l'esprit, des desseins tout apparens d'une Ligue entre les Catholiques.

Peu après, le Roi de Navarre s'en alla avec la Reine sa femme à Montauban, où il fut tenu une assemblée, pour prendre resolution sur ce qui étoit de faire, puisque la Reine s'en étoit allée, sans pourvoir aux plaintes de ceux de la Religion.

Quelque tems auparavant, à cause des divisions semées par la Reine Mere

& les siens, Monsieur le Prince fit appeller Monsieur de Turenne, qui n'alla sur le pré qu'avec des soumissions à sa qualité; ensuite il fut appellé par Messieurs de Duras & Rosan, avec lesquels il se batit : mais lui ayant été usé de supercherie, il fut blessé de plusieurs coups.

Le Roi & la Reine de Navarre, & Madame, sœur du Roi, s'étant retirez à Nerac, la Cour y fut un tems fort douce & plaisante : car on n'y parloit que d'amour, & des plaisirs & passe-tems qui en dépendent, ausquels vous participiez autant que vous pouviez, ayant une Maîtresse comme les autres.

La Ville de Figeac fut lors surprise par les Catholiques, la Citadelle assiegée : mais Monsieur de Turenne que le Roi de Navarre envoya au secours d'icelle, avec toute la Noblesse de la Cour, (du nombre desquels vous fûtes) Monsieur de Turenne vous ayant demandé : Hé bien, Monsieur, serez-vous des nôtres ? & vous lui ayant répondu : Oüi, Monsieur, je serai toûjours des vôtres, quand ce sera pour le service du Roi, & en tout tems quand vous m'aimerez (car lors Laverdin, Duras, Grandmont & autres Catholiques, qui avoient accoutu-

coutumé de vous aſſiſter, s'étoient retirez) Monſieur de Turenne (dis-je) fit ſi bonne diligence, que la Ville de Figeac fut quittée par ceux qui l'avoient priſe, voyans approcher un tel ſecours.

La Reine de Navarre étant fort mal à la Cour, & haïſſant infiniment le Roi ſon Frere, (à cauſe qu'ils s'étoient faits pluſieurs reproches ſur leur façon de vivre) étoit aucunement bien avec le Roi ſon mari; tellement que ſes perſuaſions, de ce que l'on n'avoit pourvû aux plaintes & contraventions aux Edits, & les belles eſperances que donnoient pluſieurs particuliers, qui croyoient de profiter davantage dans la guerre que la paix, furent cauſe que les armes ſe prirent derechef; mais de trente ou quarante entrepriſes qu'avoient les Huguenots, il n'y en eut que trois qui réüſſirent; à ſçavoir la Fere en Picardie & Montaigu en Poitou, deſquelles nous ne dirons rien, pour ce que vous n'y étiez pas; mais ſeulement de la troiſiéme qui étoit Cahors.

CHAPITRE XI.

Affaires de Milice.

LE Roi de Navarre étant à Montauban, environ le mois de Mai ou Juin 1580 fit dresser une entreprise sur Cahors, dont l'exécution fut l'une des plus signalées prises de Ville par petard (sans aucune intelligence) qui se soit jamais faite : car la Ville est bonne, grande & toute environnée de rivieres par trois côtez, dans laquelle (outre les Habitans bien armez) il y avoit près de deux mille hommes de pied & cent hommes d'armes étrangers, sous un Gouverneur des plus braves & qualifiez Gentilshommes de la Province, nommé de Vesins, lequel avoit été averti quatre ou cinq jours auparavant, que le Roi de Navarre avoit entreprise sur la Place : car ledit avis fut trouvé dans sa boëtte, sur lequel il avoit écrit de sa main par trois fois : Nergue pour les Huguenots.

Le Roi de Navarre ayant passé par Montauban, Negrepelisse, Saint Antonin, Cajarc & Senevieres, pour rassembler

bler toûjours des gens, à cause que Monsieur de Choupes qu'il avoit mandé, n'étoit pas encore joint, finalement ayant fait une bonne traite, il arriva environ minuit à un grand quart de lieuë de Cahors, auquel lieu dans un grand vallon fort plein de pierrotages, sous plusieurs touffes de noyers, où il se trouva une source qui vous fut un fort grand secours, (car il faisoit grand chaud, le tems éclatant de toutes parts, de plusieurs grondemens de tonnerre, qui ne furent pas neanmoins suivis de grandes pluyes) le Roi de Navarre faisant lui-même l'ordre de ses troupes, selon qu'elles devroient marcher, attaquer & combatre, donna dix soldats des plus dispos & fermes de courage de ses deux gardes, aux deux petardiers, qui étoient, à ce que nous vous avons oüi dire, au Vicomte de Gourdon : car aussi c'étoit lui qui avoit fait l'entreprise. Après cela marchoit une troupe de vingt hommes armez & trente Arquebusiers des gardes, commandez par Saint Martin Capitaine des gardes. Cette troupe étoit suivie d'une autre, à laquelle commandoit Monsieur de Roquelaure, composée de quarante Gentilshommes de la Cour du Roi de Navarre, des plus dé-

terminez, au premier rang desquels vous étiez, & soixante soldats des gardes du Roi, lequel suivoit après, avec deux cens hommes armez, séparez en quatre, & mille ou douze cens Arquebusiers, séparez en six troupes. Il falut emporter trois portes à coups de petards, & encore entr'ouvrir les trous qu'ils avoient faits, à coups de haches; d'autant que les hommes armez ne pouvoient entrer qu'à quatre pattes. Dès l'entrée de la Ville, vous eûtes à combatre une troupe d'environ quarante hommes bien armez, ayans des hallebardes & pistolets, & environ deux cens Arquebusiers; car l'obscurité empêchoit d'en bien juger; mais au feu des salves d'arquebusades, on voyoit que la plûpart d'iceux étoient nuës jambes, n'ayans eu loisir de prendre leurs bas de chausses. Les cloches faisoient un merveilleux bruit, sonnans l'alarme de toutes parts; les voix un autre, crians incessamment, *Charge, charge*, & *tuë, tuë*; les arquebusades & cliquetis d'armes, un autre; les tuiles, pierres, tisons & pieces de bois, que du haut des maisons l'on jettoit sur vous, un autre; & les bris des épées & froissis des piques & hallebardes, un autre: car dès le premier combat, l'on en vint

aux

aux mains, jusqu'à se coleter les uns les autres, & dura, cette mêlée, plus d'un grand quart d'heure, durant laquelle vous fûtes porté par terre d'une grosse pierre, qui ruée d'une fenêtre vous tomba sur le casque, & fûtes relevé par le Sieur de Berticheres & la Trape, qui combatoient près de vous. Il se fit encore plus d'une douzaine de semblables combats, en quelques-uns desquels le Roi même se trouva, de sorte qu'il y rompit deux hallebardes; & furent, ses armes, trouvées marquées de quelques coups d'arquebuses ou pistolets, & de plusieurs coups de main: les vôtres n'en furent pas exemtes, & notamment à la troisiéme mêlée, lorsque l'on attaqua les barricades de la grande place, où étoient les pieces d'artillerre, vos tassettes s'étant défaites, vous fûtes blessé d'un coup de hallebarde dans la cuisse gauche, qui ne vous empêcha pas neanmoins de vous trouver aux exploits, qui furent en grand nombre: n'y ayant quasi canton, place où maison de pierre, où ceux de la Ville ne se défendissent si obstinément, que vous fûtes près de cinq jours & cinq nuits, avant que d'en être maîtres absolus. Les trois dernieres nuits, il y eut incessamment de grandes

alarmes sur les bruits de secours, mêlez d'arquebusades, voix, cris & tel tintamarre & confusion de toutes parts, que nous vous avons souvent oüi dire, que vous n'aviez guéres vû de choses plus dignes de remarque, pour être des plus belles & des plus effroyables tout ensemble; & la Ville étant de grand circuit, il n'étoit plus possible (vû le peu de gens de guerre qu'avoit le Roi de Navarre) qu'il pût plus faire faire par tout, les gardes necessaires, tant vous étiez tous las, alterez, affamez & travaillez de sommeil : y ayant déjà trois jours & trois nuits que vous étiez armez, sans avoir entré en maison, (car si l'on se fût amusé au pillage dès le commencement, tout étoit perdu) bû, ni mangé qu'un coup & un morceau, par-ci par là, en combatant, ni dormi que tout debout, vos cuirasses appuyées sur quelques étaux de boutiques : & eussiez enfin succombé aux attaquemens des ennemis de dehors, qui venoient de toutes parts au secours de cette Ville, qui s'augmentoient journellement, & pouvoient entrer facilement dedans, par un des quartiers d'icelle nommé la Barre, que les habitans tenoient encore, & étoient après à percer la muraille pour

cet

cet effet. Tellement que tous les plus ſages & conſideratifs ſerviteurs du Roi de Navarre, prévoyans tous ces inconveniens, lui conſeilloient à tous momens, de raſſembler le plus de ſes gens qu'il lui ſeroit poſſible, monter à cheval, abandonner la Ville & ſe retirer ; car tous vous autres (voire lui-même) étiez ſi fatiguez, & outre les bleſſures de pluſieurs, aviez les pieds ſi écorchez & pleins de ſang, que nul ne ſe pouvoit quaſi plus ſoûtenir ; mais à toutes telles propoſitions de ſa retraite, ce Prince répondit toûjours conſtamment & avec un viſage riant, qui reſolvoit les cœurs les plus effrayez : Il eſt dit la haut ce qui doit être fait de moi en toute occaſion, & partant ſouvenez vous que ma retraite hors de cette Ville, ſans l'avoir conquiſe & aſſûrée au parti, ſera la retraite de ma vie hors de ce corps, y allant trop de mon honneur d'en uſer autrement : & partant que l'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.

Les choſes étans en cette extrémité, il n'y a point de doute qu'elles al[illegible] augmentans, lorſque Monſieur de Choupes (qui avoit été mandé pour ſe trouver à cette entrepriſe, & n'avoit pû aſ-
ſembler

ſembler ſes troupes plûtôt) arriva aux portes de la Ville, du côté où l'on étoit entré, ayant environ cent hommes bien armez & cinq à ſix cens arquebuſiers, avec leſquels (ſçachant l'état déplorable où toutes choſes étoient reduites) il fit de tels efforts, & combatit ſi bravement dedans la Ville, dehors icelle, contre le ſecours, aſſiſté des moins las & bleſſez du Roi de Navarre, qui par ſon arrivée avoient repris courage, qu'enfin le quartier de la Barre & le College qui tenoient encore, furent pris; toutes les courtines, tours & portaux de la Ville garnis; le ſecours ennemi contraint de ſe retirer, & la Ville entierement conquiſe; au pillage de laquelle on ne s'épargna pas, & en votre particulier, vous gagnâtes, par le plus grand bon-heur du monde, une petite boüette de fer (que nous croyons que vous avez encore) que vous baillâtes lors à l'un de nous quatre à porter, & l'ayant ouverte, trouvâtes quatre mille écus en or dedans. Qui voudroit reciter toutes les particularitez de cette ſurpriſe de Ville, & n'oublier rien des choſes dignes de remarque qui y arriverent, tant au Roi de Navarre, qu'à chacun de vous autres Meſſieurs les plus qualifiez, il s'en feroit un gros volume;

mais

mais nous laiſſerons cela aux Hiſtoriens, auſſi bien (comme nous l'avons déjà dit) que toutes les autres où vous n'avez point eu de part, ſoit par le moyen de l'emploi des mains ou de la bouche, ou des yeux, ou des oreilles, notre but n'ayant été autre, que de vous ramentevoir ce qui a paſſé par votre connoiſſance.

CHAPITRE XII.

Affaires Militaires.

LE Roi de Navarre ayant pourvû à la conſervation de cette Ville de Cahors, où il laiſſa, ce nous ſemble, Monſieur de Cabreres pour Gouverneur, il s'en retourna vers Montauban, puis vers Eauſe, où il défit deux ou trois troupes qui commençoient à ſe former, pour aller trouver le Maréchal de Biron qui aſſembloit une armée, que le Roi lui avoit commandé de mettre ſur pied, pour reſſerrer le Roi de Navarre dans ſes places, & empêcher lui & ſes troupes, de tenir la campagne : entre leſquelles factions que fit le Roi de Navarre, celle de

de Marmande merite de n'être pas oubliée, laquelle se passa ainsi qu'il s'ensuit.

Le Roi de Navarre passant de Montauban à Leytoure, & le Maréchal de Biron ne voulant plus souffrir que les cavalcades & diligences ordinaires de ce Prince, lui escrocassent sans cesse quelque piece de ses troupes naissantes, prit resolution de ne les assembler, ni loger plus à la campagne, mais dans la Ville de Marmande : ce qui fut cause que le Roi de Navarre quitta Nerac, & s'en alla loger à Thoneins, d'où il se faisoit journellement quelques factions guerrieres : entre lesquelles nous en remarquerons une seule, pour ce que vous y eûtes part, & non aux autres, ainsi que nous l'a conté Monsieur de Bois-breüil, qui étoit avec vous en ce tems-là.

Le Roi de Navarre donc, voyant que cette quantité de Noblesse Gasconne qui étoit dedans Marmande, au moindre ennemi qui paroissoit, sortoit à diverses troupes pour aller après lui, & le charger à l'envi l'un de l'autre à qui se montreroit le plus échaufé à la poursuite, se resolut de dresser une partie, pour essayer d'en atraper quelques-uns ; & pour y parvenir, s'étant, de bon matin, avec trois cens chevaux & les deux compagnies

pagnies de ſes gardes, mis en embuſcade dans un grand bois, ſitué à demi-lieuë de Marmande, au bout duquel il paſſe un ruiſſeau non guéable à gens de cheval, (pour ce que les bords en ſont trop hauts & trop droits) ſur lequel il y a un pont de pierre, il y logea cent arquebuſiers de ſes gardes, aſſez près d'icelui, ſur les rives de ce ruiſſeau, où ils ſe tenoient couchez ſur le ventre, eſperans que quelques troupes des Ennemis le paſſeroient en pourſuivant ceux des ſiens qu'il faiſoit état d'envoyer donner le coup de piſtolet aux Portes de la Ville: pour lequel effet il commanda au Sieur de Leſignan, brave & ſage Gentilhomme, de prendre vingt ou vingt-cinq des mieux montez & armez, plus déliberez & obéïſſans de vous autres Meſſieurs (du nombre deſquels vous fûtes) avec des défenſes expreſſes de s'engager en aucun combat, mais toûjours en ſe retirant avec eſpece d'effroi, eſſayer de les faire paſſer le pont, & aux arquebuſiers de ne ſe découvrir ni tirer, qu'un bon nombre n'eût paſſé, pour ce qu'aux premieres ſalves d'arquebuſades, il marcheroit en gros pour ſoûtenir ſes coureurs, qui lors auroient tourné tête. Tout cela ainſi diſpoſé, le Sieur de Leſignan

l'obſerva

l'obſerva exactement, donnant juſques aux portes de la Ville, qu'il étoit encore aſſez matin, où la plûpart de vous autres (comme ils diſent en Gaſcogne) firent fumer le piſtolet ſur quelques ſoldats & habitans qu'ils rencontrerent dehors; puis auſſi-tôt, afin d'éviter les arquebuſades des murailles & tours, vous vous mîtes ſur la retraite, laquelle ayant faite juſques hors la portée d'arquebuſe, & voyans que vous n'étiez pas ſuivis de cavalerie, Monſieur de Leſignan fit faire halte & tourner tête: auquel lieu vous ne demeurâtes pas longtems, pour ce qu'il ſortit quelques arquebuſiers, qui s'avançoient par les lieux couverts, pour vous ſaluer: tellement que vous prîtes un peu plus de large, craignant que la bleſſure de quelque homme ou de quelque cheval, ne vous engageât, pour le retirer ou l'attendre, à ce qui vous étoit expreſſément défendu. Et lors vous vîtes trois trompetes ſonnans à cheval, ſortir de la Ville, ſuivis de bon nombre de cavalerie que vous ne pouviez pas bien compter certainement, pour ce que toûjours il en arrivoit de nouveau qui ſe joignoient aux premiers, qui ſe mirent à marcher droit à vous au trot, paroiſſans plus

plus de cent chevaux, dont quelques-uns crioient, çà, çà, Cavaliers, un coup de piſtolet pour l'amour de la Maîtreſſe : car votre Cour eſt trop remplie de belles Dames pour en manquer. Mais Monſieur de Leſignan faiſant la ſourde oreille à ces défis, ne penſoit qu'à ſe retirer pour les attirer dans l'embuſcade ; & laiſſant ſix des ſiens un peu derriere pour faire la retraite, avec défenſe de s'engager à rien, (ceux-là, ce nous ſemble, commandez par un que l'on nommoit le Bois ou Quaſy, que l'on eſtimoit fort brave & aviſé ſoldat ; mais à cette fois la vanité & la haine l'emporterent :) lui ſe mit au grand trot vers le pont, nonobſtant tous les défis des autres qui crioient inceſſamment : Comment cavaliers, ſera-t'il poſſible que des gens qui ſe diſent marcher ſous la banniere de Mars & d'Amour tout enſemble, ſe retirent ainſi fuyans, ſans avoir donné un ſeul coup d'épée, que ſur des pauvres Manans, que vous avez trouvez hors des portes. Enfin un ſeul d'eux avec lequel Quaſy avoit querellé, s'étant avancé, ſe mit à crier vers les ſix qui étoient plus derriere, faiſans la retraite : Cavalier au cheval noir & chanfrin blanc, ſi vous êtes Quaſy, comme

je

je vous eftime tel, & trop brave pour refufer à donner un coup de piftolet pour vuider nos differends, je vous le demande, & vous promets d'aller feul & faire faire alte à la troupe, fi vous voulez faire de même : ce qui ayant été executé, ils s'avancerent l'un contre l'autre, & s'attaquerent fi bravement, que celui de Marmande fut bleffé & porté par terre, hors de deffus fon cheval qui s'enfuit à la troupe, & celui de Quafy fut tué & tomba à terre, fon Maître fe fauvant à pied vers fes compagnons, lefquels le voulant attendre, & Monfieur de Lefignan eux, afin de paffer tous enfemble le Pont, qui n'étoit plus qu'à deux ou trois cens pas de là, vous fûtes chargez de telle furie & impetuofité, qu'il fut impoffible d'empêcher le combat, & que leurs coureurs au nombre de cinquante, ne paffaffent le Pont pêle mêle avec vous : où il fut donné plufieurs coups de piftolets & d'épées, lefquels porterent prefque tous, vos Arquebufiers n'ayant ofé faire leur falve, pource qu'ils euffent auffi-tôt tué des vôtres, que des ennemis, lefquels ne laifferent pas de les découvrir, & partant fe douterent bien qu'il y avoit partie faite & qu'il falloit tenir bride en main, comme ils

firent

firent après s'être démêlez. Neanmoins quelque vaillante lance, ou bien quelque valet qui avoit pris l'épouvante, d'une si furieuse attaque, suivie de tant de troupes, s'enfuyant vers les troupes du Roi de Navarre, trouva un Gentilhomme de sa Cour fort brave, & aussi estimé fort sage & prevoyant, auquel il fit accroire (ajoutant de grands sermens à son assertion) que les coureurs du Roi de Navarre, que l'on avoit envoyez agacer les Ennemis, avoient trouvé toute leur armée en bataille, Cavalerie & Infanterie, par laquelle ils avoient été taillez en pieces, & tous les Arquebusiers logez sur le bord du ruisseau, investis de telle sorte, qu'ils étoient lors tous morts ou pris : ce qu'entendu par ce Gentilhomme qui aimoit infiniment le Roi, il lui porta aussi-tôt ces nouvelles pour très-certaines, le conjurant de se vouloir sauver & se retirer en diligence : & en fit de telles instances reïterées, donnant la chose pour indubitable, que les plus vieux & sages Capitaines se conformerent à ce conseil, & importunerent tellement ce Prince de le vouloir suivre, que nonobstant l'opiniâtreté qu'il témoignoit au contraire, disant qu'il seroit encore assez tems de se retirer lorsqu'il

qu'il auroit l'ennemi à vûë, ils s'en firent croire, laissant trente chevaux pour faire la retraite, avec lesquels & les Arquebusiers des gardes des rives du ruisseau, qui avoient regagné le bois, & là trouvé leurs chevaux, vous vous joignîtes peu à peu avec le Roi même, que vous trouvâtes faisant halte en trois escadrons séparez, la tête tournée vers le lieu du combat, sur l'avis au vrai qu'il avoit reçû de Monsieur de Lesignan, de ce qui s'étoit passé en ce combat. Les Ennemis perdirent deux Gentilshommes morts, cinq ou six hommes ou chevaux blessez, dont le vôtre étoit du nombre, ayant eu un coup de pistolet dans le col, duquel il mourut trois jours après. Le Roi fut fort en colere contre ceux qui l'avoient fait retirer si vîte : d'autant que le Seigneur de Lesignan en parloit fort haut & avec blâme, contre ceux qui s'en étoient fuis sans voir l'Ennemi, d'autant que cela n'étoit jamais arrivé à ce Prince.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Affaires Militaires.

QUelque tems auparavant toutes telles executions, Monſieur le Prince avoit fait ſurprendre la Fere en Picardie, & s'étoit retiré en icelle, après s'être ſéparé du Roi de Navarre en aſſez mauvais ménage, à cauſe de Monſieur de Turenne, qu'il diſoit tous les jours être favoriſé à ſon préjudice ; & combien qu'il ſe ſoit paſſé pluſieurs choſes ſignalées, tant au Siege qui fut mis devant ladite Ville, qu'au voyage de Monſieur le Prince en Allemagne, ſi ne laiſſerons-nous pas d'en remettre les particularitez aux Hiſtoriens, d'autant que vous n'y eûtes nulle part. Et vous ramantevrons ſeulement, que ce Prince fit lors des brigues & menées, pour former dans le parti general de ceux de la Religion, quelque eſpece de parti particulier, qui dépendît tout de lui : ayant, pour parvenir à ce deſſein, attiré quelques Villes de Dauphiné & de Languedoc, & convenu de bailler Ayguemortes

tes & Pecais au Prince Casimir, comme une espece d'ôtage, tant pour leur retraite, que pour servir de garant des deniers qui lui seroient dûs pour la solde des gens de guerre qu'il ameneroit, lesquels ne seroient tenus de reconnoître le Roi de Navarre : lequel averti de ces monopoles, envoya le Vicomte de Turenne dans ces Provinces là, pour les renverser, comme il fit, & se passa plusieurs particularitez en ces intrigues, qui meriteroient bien d'être sçûës. Mais pour ce que vous n'eûtes aucune part en icelles, ni n'y fûtes employé, nous en laisserons le recit aux Historiens, & dirons seulement qu'après la faction de Marmande, ci-dessus recitée, le Roi de Navarre voyant que le Maréchal de Biron s'étoit rendu Maître de la campagne, & desirant de pouvoir disperser ses troupes par les Villes, qui en apparence en pourroient avoir le plus de besoin, il se retira dans Nerac, qui étoit le Paris & les delices de la Cour Huguenotte, à cause de la grande quantité de belles Dames, que la Reine de Navarre & Madame avoient avec elles en cette Ville-là, devant laquelle le Maréchal de Biron, comme par une espece de bravade, à cause de quelques paroles de mépris

que

que le Roi & la Reine de Navarre avoient tenuës de lui, vint mettre son armée en bataille sur le haut d'un côteau, duquel on découvroit toute la Ville. Là il fut attaqué d'une fort grande escarmouche; & d'autant que le Roi de Navarre avoit fait défendre de sortir à cheval, de crainte d'engager quelque chose mal à propos, voire n'avoir laissé ouvrir que les petits guichets des portes, pour ce que ce n'étoit que hayes, vignes & fossez entre la Ville & l'armée, vous vous resolûtes de reprendre votre premier mêtier, & faire encore le fantassin, & en ce dessein vous étant pourvû d'une bonne arquebuse & de l'équipage necessaire, vous vous allâtes mêler avec les simples Soldats, aux lieux plus hasardeux: tellement que l'on vint dire au Roi de Navarre, que vous étiez pris & blessé, dequoi grandement fâché & en colere, il envoya le Sieur des Champs & le Capitaine Dominge, pour voir ce qui en étoit, avec commandement de vous ramener: lesquels vous ayant retiré de l'escarmouche où vous étiez entre les plus avancez, ils vous ramenerent au Roi de Navarre, lequel vous rabroüa infiniment, vous appella étourdi & présomptueux, & vous défendit d'aller plus

en aucune faction de guerre sans son congé. La Reine de Navarre, Madame, Sœur du Roi, & toutes les Dames de leurs suites, vinrent (pour voir l'armée ennemie & l'escarmouche) sur les murailles, tours & portaux de la Ville, contre lesquels le Maréchal de Biron fit tirer cinq ou six coups de canon, puis se retira pour aller prendre logis.

Quelques tems après, le Roi de Navarre s'en alla vers Bergerac & Sainte Foy, desquels lieux il fit manier par un nommé le Capitaine Melon une entreprise sur Monsegur, qui fut executée avec heureux succès, par le moyen d'un trou pour écouler les eaux, qui avoit été laissé à une muraille, dont on avoit bouché une des portes de la Ville, y ayant en icelle deux portes, dans lequel trou on ficha une saucisse pleine de poudre à canon, si longue & si grosse, qu'elle contenoit bien quatre ou cinq cens livres, & fut laissé un bout dehors, pour mettre le feu, caché entre les herbes, orties & ronces. Tout cela ainsi bien preparé, & le jour de l'execution pris, le Roi de Navarre vous permit (ensemble à quelques autres de sa jeune Noblesse) d'y aller. Le feu ayant été mis à cette saucisse, elle fit des merveil-

les;

les ; car elle emporta non ſeulement les deux portes entre leſquelles elle avoit été logée, & les murailles qui étoient contre icelles pour les boucher, & les jetta plus de cinquante pas loin, l'une dehors & l'autre dedans la Ville : mais auſſi ruïna une partie des voûtes du portail : de telle ſorte que l'on pouvoit entrer trois hommes de front. Ce qui fut fait auſſi-tôt, & ſe trouverent, les Habitans, tellement ſurpris, qu'ils ne firent pas grande reſiſtance : auſſi n'y eut-il que cinq des leurs, tuez, & huit ou dix de bleſſez : & deux tuez du côté du Roi de Navarre, & autant de bleſſez. Nous ne nous ſouvenons point avoir oüi dire qu'il vous y fût rien arrivé de particulier, qui ſoit digne de remarque ; ni du tems que ſur le bruit du ſiege de cette Ville, vous vous jettâtes dedans pour la défendre avec quarante Gentilshommes de la jeune Nobleſſe du Roi de Navarre, qu'il y envoya, outre quatre ou cinq cens Arquebuſiers : mais nous ſçavons bien qu'il regna cette année-là une certaine maladie, nommée la coqueluche, de laquelle encore que vous fuſſiez des plus violemment aſſaillis, neanmoins on remarqua que vous ne laiſsâtes pas de travailler de telle ſorte au

quartier qui vous avoit été baillé à défendre, qu'encore qu'on l'eût estimé le plus foible, il fut estimé le plus fort, à caûse des grands terrassemens & retrenchemens que vous y aviez faits lorsque vous vous en retournâtes à la Cour: car les Ennemis voyans cette Ville fournie de tant de braves hommes, qui tous travailloient & remuoient terre en diligence, n'oserent l'assieger.

A votre retour près du Roi de Navarre, il loüa infiniment votre personne & vos ouvrages; mais huit jours après, il y eut de grandes coleres entre lui & vous, d'autant que deux Gentilshommes des siens, l'un nommé le Sieur de Beauvais, Fils de celui qui avoit été Gouverneur de sa jeunesse, & l'autre le Sieur d'Usseau, ayans de longue main disputé ensemble, & se picotans tous les jours l'un l'autre, se rencontrerent un soir tous deux par hazard à souper avec vous; & au sortir de table, tous deux l'un après l'autre & puis conjointement, vous prierent de leur faciliter le moyen de se batre sans qu'ils fussent obligez de se servir de seconds. Vous fîtes tout ce qu'il vous fut possible pour les accommoder; mais chacun d'eux avoit en tel mépris son compagnon, que n'en

pouvant

pouvant venir à bout, vous les menâtes ſur le pré, où pour le commencement ils ne s'approchoient pas de trop près: neanmoins à la fin, vous les ramenâtes tous deux fort bleſſez, dequoi le Roi de Navarre ayant été averti, il s'en offenſa infiniment, pour ce qu'il aimoit Beauvais: & en vint juſques à vous dire des injures, & vous menacer de vous faire trencher la tête, pour avoir fait (comme il diſoit) une action qui trenchoit du Souverain. Vous repliquâtes (comme chacun le publioit) un peu bien haut, diſant, que vous n'étiez ni ſon Sujet, ni ſon Vaſſal; que vous l'étiez venu ſervir de pure affection que vous lui portiez, à vos dépens, pour acquerir de la gloire & de l'honneur, & non pour y perdre la vie honteuſement, comme il vous en menaçoit: & partant étiez reſolu de vous retirer, étant bien aſſûré que vous ne manqueriez pas de Maître, lorſque vous en deſireriez trouver. Sur quoi il vous repartit, que les chemins vous étoient libres, & qu'il ne manqueroit pas auſſi de ſerviteurs; tellement que nous vous vîmes tout prêt de le quitter: mais enfin la Reine & la Princeſſe de Navarre, qui vous ont toûjours affectionné, racommoderent tout cela, de ſorte que le

Roi de Navarre vous fit depuis quasi meilleure chere.

CHAPITRE XIV.

Diverses affaires d'Etat & de Milice.

NOus rassemblerons en ce Chapitre, diverses affaires, non peut-être selon l'ordre des tems, mais selon qu'il nous en pourra souvenir ; & commencerons par vous ramentevoir, comme il se fit plusieurs Conferences entre la Reine Mere & le Roi de Navarre, ès lieux d'Auch, Nerac & du Fleix, sur les inexecutions du traité de Paix, pendant lesquelles il se passa infinies particularitez touchant les affaires d'Etat, intrigues de Cour & amouretes, qui seroient bien dignes de remarque : mais d'autant que votre jeunesse ne permettoit pas que vous eussiez part aux plus importantes, & que nous n'en pourrons raconter toutes les veritez, dont nous avons oüi parler, sans manquer de respect à ceux ausquels nous devons, nous laisserons la narration aux bons Historiens, lesquels par icelle n'ometront pas à faire bien com-

comprendre que le plus ſouvent les paſſions humaines en choſes frivoles, les extravagances des eſprits, & les niaiſeries & jalouſies de Cour, ſont les premiers mobiles qui donnent le branle & l'acheminement bon ou mauvais, aux plus grandes affaires d'Etat; & nous contenterons de vous ramentevoir une faction guerriere qui ſe fit pendant que les Cours de la Reine Mere, de Monſieur d'Alencon, du Roi, Reine & Princeſſe de Navarre, furent à Coutras pour traiter de la Paix, que Monſieur pourſuivoit inſtamment, pour les raiſons ſuivantes.

Nous avons ci-devant fait mention que la Reine Mere ayant pris opinion que ſon Fils d'Alençon, devenu Duc d'Anjou, ne l'aimoit pas beaucoup, à cauſe qu'elle avoit toûjours plus témoigné d'amitié à ſon Fils d'Anjou, devenu Roi de Pologne, & pour lors Roi de France, que non pas à lui, & qu'à cette occaſion il traverſeroit inceſſamment ſes deſſeins & envieroit ſon autorité, elle avoit rècherché les moyens (ſous couleur de procurer ſon agrandiſſement) de lui faire épouſer la Reine d'Angleterre, & le faire élire chef des armes, des deſſeins & des peuples des

Pays-Bas, lesquels en ces dernieres années, s'étoient quasi tous, grands & petits, Huguenots & Catholiques, revoltez de l'obéïssance & sujettion du Roi d'Espagne.

Or toutes ces pratiques-là ayant tiré en longueur, il étoit avenu que ceux de ces Provinces croyans de rendre leur revolte moins odieuse, en choisissant pour leur Prince, quelqu'un qui fût de la Maison d'Autriche, avoient appellé l'Archiduc Matthias, lequel à son arrivée avec son simple train, ayant fait le Prince d'Orange son Lieutenant General en toutes les Provinces qui s'étoient soûmises à lui, fit naître de telles jalousies & mécontentemens de tous les autres grands Seigneurs qui présumoient ne lui être en rien inferieurs, qu'ils commencerent à se diviser & se desunir, & les uns après les autres à retourner sous l'obéïssance d'Espagne; & dès-lors tomba, cet Archiduc, en telle haine & mépris parmi ces peuples, joignant à cela sa foiblesse, qu'ils le prierent de se retirer en Allemagne; & jetterent à bon escient les yeux & les cœurs sur Monsieur le Duc d'Alençon & d'Anjou, & se resolurent de l'élire leur Prince, lequel étant averti de leur dessein, & qu'il venoit

noit Députez vers lui pour cet effet, au tems qu'il ſejournoit à Coutras, il ſollicita ſi ardemment la Paix, afin de s'en pouvoir aller, qu'elle y fut en peu de tems concluë: après laquelle il s'achemina vers Tours, où il commença ſes levées de gens de guerre, pour aller promptement ſecourir ces peuples qui l'avoient declaré leur Prince & Souverain Seigneur.

Avant que de partir de Coutras, il convia & fit ſolliciter par les ſiens, tout ce qu'il y avoit de braves & galants hommes près du Roi de Navarre, de le vouloir aſſiſter & venir ſervir de leurs perſonnes & de leurs amis, ces prieres accompagnées de tant de belles promeſſes, qu'il y avoit dequoi s'y laiſſer perſuader: entre leſquels vous ne fûtes pas oublié, Meſſieurs de Favaques & de la Rochepot (qui étoient vos parens & amis intimes) vous portans parole de la part de Monſieur (laquelle il vous confirma peu après) de vous mettre en poſſeſſion de tous les grands biens du Vicomte de Gand, votre oncle & votre parrain, deſquels il vous avoit desherité à cauſe de la Religion: & outre cela vous dit, que vous regardaſſiez à lui demander quelque choſe ſur les terres qu'il avoit

proche de vous, & qu'il vous le donneroit jusques à douze mille écus, pour vous aider à dresser votre Compagnie, ajoûtant ces mots, (plus genereux qu'il ne montra depuis avoir le courage) Car je suis resolu de donner tout ce que j'ai, à ceux qui m'assisteront en une si bonne occasion, sans vouloir reserver pour moi, que l'esperance des choses plus grandes.

Or retournant à cette faction guerriere dont nous avons parlé, vous vous souviendrez que pour traiter la paix, l'on avoit fait une espece de Tréve : mais qui ne s'étendoit que dans Coutras & une lieuë & demie à l'entour : la Reine Mere n'ayant jamais voulu étendre davantage ses limites, pour ce (disoit-elle) qu'elle étoit resoluë de conclurre plûtôt la Paix, ou en ôter du tout l'esperance, qu'une Tréve generale n'auroit été publiée aux lieux éloignez : tellement que dans cet espace où residoient ces quatre Cours, l'on n'y voyoit, ni oyoit-on parler que de Paix, d'amour, danses, balets, courses de bagues & autres galanteries : mais si-tôt que sans passeport, l'on étoit hors de ses bornes, il se prenoit prisonniers, & se donnoient coups d'épées & pistolets entre gens de differens

rens partis, lesquels se rencontroient à la campagne.

Sur ce fondement, le Roi de Navarre fit dresser une entreprise, à quelques-uns des siens, pour essayer de prendre une Ville à deux lieuës de Coutras, nommée S. Milion, pour laquelle executer, tous ceux de vous autres, qui desirerent être de la partie, fûtes renvoyez à Sainte Foi, afin que l'on ne se pût pas plaindre que fussiez partis d'un lieu qui fut en Tréve. Et deux jours après, vous partîtes un soir à nuit fermée, & vous rendîtes deux heures avant le jour à un quart de lieuë de la Ville, où ayant mis pied à terre, vous marchâtes par un profond vallon & arrivâtes sans allarme près des murailles; celui qui menoit le dessein marchant devant avec six Soldats choisis qui portoient la saucisse, laquelle ils fourrerent dans une assez grosse tour, par deux canonieres assez basses qui étoient en icelle, à laquelle saucisse, le feu ayant été mis, la tour s'entr'ouvrit (de sorte que deux hommes y pouvoient entrer de front) avec un tel tintamarre, qu'il fut entendu jusqu'à Coutras. Laquelle occasion fut aussi-tôt embrassée par tous vous autres qui étiez couchez sur le ventre, départis en trois bandes, chacune com-

posée de vingt hommes armez & soixante Arquebusiers; & après eux venoit encore Monsieur de Roquelaure, avec soixante hommes armez, pour demeurer dehors & subvenir aux accidens qui se pourroient presenter. Vous entrâtes dans la Ville, sans aucune opposition, & ne rencontrâtes que deux troupes qui ayant tiré quelques Arquebusades, se retirerent; bref il n'y eut que quatre hommes de tuez de ceux de la Ville, & six ou sept blessez; & de votre côté, deux soldats tuez & trois ou quatre blessez: puis tous les habitans se renfermerent dans leurs maisons, sans faire plus aucune défense: puis on s'employa au pillage, où les gens de guerre & sur tout les voisins du lieu, s'employerent comme braves Gascons.

Cette surprise de Ville étant sçûë à Coutras, il y eut de grandes plaintes contre tous vous autres qui l'aviez favorisée, de la part de la Reine Mere, de Monsieur d'Alençon & d'Anjou & autres Députez pour la Paix, comme d'une infraction de foi & de Tréve, dequoi ils demanderent Justice au Roi de Navarre, lequel la promit si la place étoit située dans les limites données à la Tréve: sur quoi il y eut des Commissaires

Deputez

Députez de part & d'autre pour faire cette verification, à laquelle il ne resta plus aucune difficulté, lorsqu'on fit apparoir qu'un Marchand de la Religion ayant été pris à un quart de lieuë de Saint Milion, par ceux de la Ville même, avoit été depuis huit jours declaré de bonne prise au conseil de la Reine Mere : ce qui fit terminer toutes ces plaintes, pour venir à une conclusion de Paix que Monsieur sollicitoit & pressoit instamment, pour les raisons ci-dessus dites : aussi ne fut-elle pas plûtôt publiée, qu'il partit en diligence pour aller assembler son armée.

CHAPITRE XV.

Affaires Domestiques.

OR pour ce que nous avons dit ci devant, que les plus grandes, magnifiques & serieuses affaires d'Etat, tirent leur origine & leurs plus violens mouvemens, des niaiseries, jalousies, envies & autres bisarreries de la Cour, & se reglent plûtôt sur icelles, que sur les meditations & consultations bien digerées, ni sur les considerations d'honneur,

neur, de gloire, ni de foi, nous vous ramentevrons un discours, que vous nous tintes peu après que vous fûtes parti d'auprès du Roi de Navarre, pour aller chez vous, donnant pour prétexte à ce congé ainsi soudainement requis, la Foi & la parole que vous aviez donnée à Monsieur, de le servir en ses guerres de Flandres, avec un Regiment, ou une bonne troupe de vos amis: d'autant qu'il vous avoit promis de vous mettre en possession des biens de Monsieur le Vicomte de Gand, votre oncle & votre parrin, desquels il avoit desherité Monsieur votre pere & vous par consequent, à cause de la Religion, & qu'il ne vous avoit pas voulu envoyer en Flandres, pour y être élevé près de lui. Quoi donc! vous dit lors le Roi de Navarre, c'est à ce coup que nous vous allons perdre du tout: car cela étant, vous deviendrez Flamand & vous ferez Papiste. Sire, lui répondîtes vous, je n'ai point encore pensé à vous quitter pour cela, & beaucoup moins à quitter Dieu & son service; mais la Flandre étant le païs originel de ma Maison, tant du côté de Bethune que de Melun & de Hornes, n'y ayant quasi Seigneur de bonne Maison en toutes ces Provinces, auquel je

je ne ſois parent, & pluſieurs grands biens m'y appartenans, ſi mon oncle ne me fait point de tort, votre Majeſté voit bien que toutes ſortes de raiſons m'obligent de faire ce voyage, & de ſuivre ce Prince pour un tems; mais je ne laiſſerai pour cela d'être toûjours votre ſerviteur, puiſque mon pere m'y a deſtiné dès ma premiere jeuneſſe, & me l'a fait ainſi jurer en mourant, & cela fondé (outre l'affection naturelle des miens de pere en fils envers ceux de votre Maiſon, en l'alliance de laquelle ils ont eu l'honneur d'être entrez) ſur ce qu'un mien Precepteur nommé la Broſſe, qui ſe mêle de predire & de faire des nativitez, ayant fait la vôtre & la mienne, & par icelle vû que j'avois l'honneur d'être né (comme votre Majeſté) en Decembre le jour de Sainte Luce, m'a pluſieurs fois aſſûré avec grands ſermens, qu'infailliblement vous ſerez un jour Roi de France; regnerez aſſez longuement, & tant heureuſement, que vous éleverez votre gloire & la magnificence de votre Royaume, au plus haut degré d'honneur & de richeſſes, que l'on ſçauroit deſirer; que je ſerai des mieux auprès de Votre Majeſté, laquelle m'élevera en biens & aux plus hautes dignitez de l'E-
tat;

tat; & pour mon regard je commence à y ajoûter quelque foi, pour ce que tout ce qu'il m'a prédit de la mort de mon pere & de mon frere aîné, des perils & hazards que j'ai courus, des blessures que j'ai déja reçûës, & en dois bien encore avoir de plus grandes, & de toutes mes autres fortunes, voire jusqu'à me particulariser le voyage que j'entreprens maintenant, s'est trouvé veritable. Et partant soyez assûré, quelques petits dépits que je puisse avoir témoignez assez mal-à-propos, (desquels je me repentis aussi-tot, & vous en demandai pardon) que je vous servirai à jamais de cœur, d'affection & très-loyaument: voire vous promets que si vous avez la guerre sur les bras, je quitterai Monsieur & la Flandre, pour vous venir servir. Or bien, vous répondit le Roi de Navarre, vous me réjoüissez infiniment de me dire cela, encore que je n'ajoûte pas trop de foi à tous ces Pronostiqueurs, pour ce que Dieu y est offensé grandement; & me faites souvenir de quelque chose de semblable, touchant Monsieur & moi. Et puisque vous protestez de ne changer jamais de Religion, & de nous venir aider, si on nous fait la guerre, je ne vous tiens plus pour perdu: mais pour

être

être à moi, autant que je me le suis promis, & que je le desire : car quant à ce Prince que vous allez maintenant servir, il me trompera bien, s'il ne trompe tous ceux qui se fieront en lui, & sur tout s'il aime jamais ceux de la Religion, ni leur fait aucuns avantages : car je sçai, pour lui avoir oüi dire plusieurs fois, qu'il les hait comme le diable dans son cœur, & puis il a le cœur double & si malin, a le courage si lâche, le corps si mal bâti, & est tant inhabile à toutes sortes de vertueux exercices, que je ne me sçaurois persuader qu'il fasse jamais rien de genereux, ni qu'il possede heureusement les honneurs, grandeurs & bonnes fortunes qui semblent maintenant lui être preparées : & quelque bonne mine qu'il me fasse en m'appellant son bon frere, je connois bien son dessein, c'est de peur qu'il a, que je veuille empêcher le Vicomte de Turenne, vous, Esternay, Salignac & autres de la Religion, d'aller en Flandre avec lui : & sçachez qu'il me hait plus que personne qui soit au monde, comme de ma part je ne l'aime pas trop : nos premieres haines ayant commencé dès-lors que nous étions tous deux prisonniers à la Cour, & que ne sçachans à quoi nous divertir, pour ce que

que (comme vous le ſçavez bien, nous ne ſortions pas ſouvent, & n'avois autre exercice qu'à faire voller les cailles dans ma chambre) nous nous amuſions à careſſer les Dames, en ſorte qu'étant tous deux devenus amoureux d'une méme beauté, qui étoit Madame de Sauve que vous voyez encore ici, elle me témoignoit de la bonne volonté, & le rabroüoit & mépriſoit devant moi, ce qui le faiſoit enrager. A cela s'ajoûta un autre ſujet de haine, à cauſe d'une prediction quaſi ſemblable à celle que vous m'avez dite de vôtre Précepteur; car on m'a donné pour choſe très-certaine, qu'un jour ce Prince demandant ſa bonne fortune, à un des ſiens qui avoit fait ſa nativité, après pluſieurs refus ſur ce faits, & qu'il l'eut menacé de lui faire déplaiſir, s'il lui celloit la verité des choſes, qui lui devoient avenir, il lui dit : Je ne vous voulois rien dire de tout ce que vous deſirez ſçavoir touchant la Royauté : car ni vos mains, ni votre face, ni votre horoſcope, ni aucun Aſtre, ne vous promettent ni felicité, ni grandeur de longue durée : vous ne ſerez jamais Roi : car tout cela eſt reſervé pour le Roi de Navarre, qui ſera un jour Roi de France, des plus eſtimez qui ayent

jamais

jamais regné. Et depuis cela je ſçai (car il ne s'en eſt pû taire) qu'il me porte envie & une haine mortelle, laquelle tout de nouveau s'eſt augmentée, à cauſe des loüanges qu'il entend m'être données par les Dames, & entre les Cavaliers qui diſent tout haut qu'il a ſi mauvaiſe grace que rien plus, à cajoller les Dames, danſer & courir la bague, qu'il faut en tous exercices de vertu & gentilleſſes de Cour, qu'il me cede le prix : de quoi on lui a dit que je me glorifiois, & même me mocquois de lui, lorſqu'il danſoit ou couroit la bague, & vous ſçavez s'il y eut moyen de s'empêcher de rire, une fois qu'il brida la potance, & une autrefois qu'il ſe laiſſa choir en faiſant manier un cheval, & que ſon Ecuyer coupa les rennes du cheval, pour en rejetter la faute l. deſſus : & vous ai dit tout ceci, ſur ce que vous m'avez repréſenté des pronoſtications que vous avoit autrefois faites votre Precepteur, leſquelles j'eſſayerai d'accomplir pour ce qui vous regarde, ſi le ſurplus ſe trouve veritable, & ainſi vous le promets-je : cependant je ſerai bien-aiſe que vous puiſſiez avoir bonne fortune en Flandre, puiſque vous m'aſsûrez de nous venir revoir ſi l'on nous fait la guerre,

laquelle

laquelle, à mon opinion, ne tardera pas beaucoup à nous tomber sur les bras, plus furieuse que jamais : car selon les avis que j'en reçoi, il se jette des fondemens de toutes parts, pour exterminer entierement la Religion. Et sur cela il vous embrassa & vous dit : Adieu, mon ami, souvenez-vous de vos promesses : lesquelles (en lui embrassant le genou & baisant une main) vous lui réïterâtes avec grands sermens, & ainsi vous retirâtes à votre logis : puis ayant pris congé de la Reine Mere, de celle de Navarre, de Madame & de quelques-uns de vos amis, vous montâtes à cheval, pour aller prendre la poste, où à la premiere vous laissâtes votre train, & nous avec, pour le conduire.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Affaires de Milice.

ETant donc parti d'auprès du Roi de Navarre , ainsi qu'il a été dit au Chapitre precedent , vous vous en allâtes à Rosny , où la premiere chose que vous fites, fut d'envoyer le Sieur de Maignan votre Ecuyer à Paris , pour vous acheter de grands chevaux, lequel huit ou dix jours après, vous en amena six assez beaux & bons , & entre iceux un cheval d'Espagne noir , qui n'avoit rien qu'une tache blanche à la fesse droite, l'un des plus gentils & dociles chevaux, que nous ayons jamais vûs ; car n'ayant que cinq ans , & n'ayant jamais été dressé , il manioit terre à terre à toutes mains : & un cheval de Sardaigne cavesse de More , ayant les oreilles fenduës, le plus hardi & furieux cheval, dont nous ayons jamais oüi parler : car il se laissoit tirer des pistolades & des arquebusades aux pieds & aux environs de la téte , sans se mouvoir , cligner les yeux , ni baucher les oreilles : mais si quelqu'un

quelqu'un lui eut presenté une épée ou un bâton, avec demonstration de le vouloir fraper, aussi-tôt il plioit les oreilles, rouloit les yeux, & ouvrant la bouche se jettoit sur lui.

Pendant votre sejour à Rosny, vous ménageâtes si bien vos amis & vassaux, qu'en quinze jours vous en eûtes bien quatre-vingt d'assûrez, bien montez, armez & prêts à marcher avec vous, au moindre desquels vous promîtes deux cens livres : quelques-uns en eurent davantage, mais quelques autres aussi ne voulurent rien prendre. Et vous souvenant des promesses que Monsieur le Duc d'Anjou vous avoit faites, de vous faire un present, si vous trouviez quelque chose à demander dans ses Terres, par le moyen de deux Marchands qui étoient (ce nous semble) de Meulan & de Mante, nommez le Clerc & Château-Poissy, vous découvrîtes qu'il y avoit dans les Duchez & Comtez d'Evreux, Dreux, Montfort, Passy, Mante, Meulan & autres Terres & Seigneuries, que ce Prince avoit ès environs de Rosny, plusieurs restes & surmesures de ventes de bois, & de vieux restats de comptes à recouvrer : lesquels lui ayant demandé lorsqu'il vint à Mante, ces Marchands

en

en composerent avec vous, à quarante mille livres, à payer moitié comptant & moitié dans un an : ce qui vous vint tellement à propos, que dans quinze jours votre troupe fut toute sur pied, & allâtes trouver Monsieur, à Fere, en Tartenois, où chacun étrilla bien messieurs les Dains du Parc.

Deux ou trois jours après, toutes les Troupes s'étant jointes, elles marcherent en forme de Corps d'Armée vers Saint Quentin & aux environs, puis elles furent loger vers Walincourt, Vauchelles, Creve-cœur & autres lieux circonvoisins : duquel logement à votre instance, Monsieur de Farvaques qui étoit grand Maréchal de Camp de l'armée, & de tout tems votre intime ami, fit ordonner votre Compagnie pour être la premiere, qui iroit à la guerre vers Cambray, afin de prendre langue des ennemis. Et comme vous alliez monter à cheval, ayant rencontré Monsieur de Turenne avec une bonne troupe de Noblesse, qui vous demanda où vous alliez en si grande diligence avec vos compagnons, & lui ayant répondu que vous étiez ordonné pour batre l'estrade, il vous dit, que si vous vouliez attendre jusques au l'endemain, il faisoit une partie

partie avec des plus braves de ses amis, pour ce même effet, & qu'il vous promettoit de ne revenir point, sans avoir fait quelque chose digne d'honneur : mais vous lui répondîtes, qu'ayant reçû commandement de marcher, vous n'étiez plus en votre propre disposition, & partant le priez de vous excuser.

Etant donc monté à cheval sur les sept à huit heures du soir, (car c'étoit, ce nous semble, au mois d'Août) vous marchâtes toute la nuit vers Marquouin sans rien trouver sinon quelques valets & chevaux de bagage, qui s'en retournoient vers les trenchées & blocus, que le Prince de Parme avoit fait faire à l'entour de Cambray : par lesquels vous apprîtes, qu'il avoit été publié par les quartiers, que chacun eût à faire filer tous les valets & chevaux de somme vers Bouchain & Saint Amand : voire que l'on parloit déjà de déloger. Vous donnâtes fort proche desdits blocus, jusques à vous y faire demander, Qui va là, & tirer quelques arquebusades : mais voyant leurs logemens entierement retrenchez, qu'il s'y faisoit une très-bonne Garde, & qu'il n'en sortoit personne, vous reprîtes votre chemin vers l'armée, sans trouver sur votre retour, sinon encore

encore quelques bêtes de ſommes, & de la val-taille, qui vous en dirent autant que les premiers, deſquels vous en amenâtes quatre ou cinq, afin de confirmer par iceux le rapport que vous feriez à Monſieur de Favâques : ſi bien que le lendemain, comme Monſieur de Turenne ſçût que vous n'aviez rien fait, il vous dit : Hé bien ! Monſieur, vous n'avez pas voulu être des nôtres ; nous ne partirons qu'après demain ; mais ſouvenez-vous que nous ne reviendrons pas, ſans faire parler de nous d'autre façon que vous n'avez fait. Monſieur, lui dites-vous, puiſque j'ai ſuivi & obſervé exactement ce qui m'avoit été commandé, je n'eſtime point être ſujet à reprehenſion : que ſi vous ne rencontrez pas plus d'occaſion de mener les mains, que nous avons fait, je ne croi pas que vous enfliez guéres les Croniques, de vos faits & geſtes de ce jour-là : car vous trouverez des gens merveilleuſement bien clos & couverts dans leurs retrenchemens, & fort reſolus à n'en point ſortir.

Le jour d'après, Monſieur de Turenne monta donc à cheval, avec ſix vingts Gentils-hommes, des plus braves & mieux montez & armez de tout le Camp, bien reſolus (à ce qu'ils publioient tout haut)

haut) de paſſer ſur le ventre, à tout ce qu'ils trouveroient de gens de guerre; & qu'à quelque prix que ſe pût être, ils entreroient les premiers dans Cambray: ce que toute l'armée croyoit facilement, conſiderant la grande reputation du Chef, & de tant de vaillante Nobleſſe triée à l'élite. Et néanmoins le lendemain de leur départ, les nouvelles vinrent, que tous ces braves gens, par un extrême malheur, avoient été défaits, ſans autre rencontre que de quatre-vingts ou cent hommes d'armes, tels quels, de la Compagnie du Marquis de Roubais votre couſin; pluſieurs tuez ſur la place, dix ou douze priſonniers, entre leſquels étoient Meſſieurs de Turenne & de Ventadour, & les autres mis en fuite, ſans avoir quaſi rendu aucun combat: duquel ſuccès il fut diſcouru fort diverſement dans l'armée, comme vous ſçavez.

Deux jours après, elle marcha droit aux ennemis en ordre de bataille, toute reſoluë de combatre ou de faire lever le Siege. Celle du Prince de Parme ſe preſenta auſſi tout en même état, mais rangée & placée en ſituation ſi avantageuſe, qu'il fut aiſé à connoître qu'ils n'avoient nulle envie de combatre,

mais ſeulement d'en faire la mine : auſſi la nuit ſuivante, le Prince de Parme abandonna, ſans ſon de trompette ni tambour, toutes ſes trenchées & blocus, & ſe retira vers Valencienne, laiſſant des gens de guerre dans Caſteau en Cambreſis, & aux paſſages de l'Ecluſe, Arleux, Bouchin & Saint Amand, ſans que le lendemain il ſe trouvât un ſoldat ni un valet de l'armée que l'on pût prendre.

Monſieur fut reçû dans Cambray avec une merveilleuſe joye des Habitans de la Ville & du Sieur d'Inchy leur Gouverneur, témoignée par une magnifique entrée, en armes, ſons de cloches, feux de joye, feſtins & banquets.

. Deux jours après, l'arméé mit le Siege devant Caſteau en Cambreſis, qui ſouffrit que l'artillerie joüât ; la baterie fut dreſſée contre une Courtine & une groſſe tour de brique, avec telle furie & ſi diligemment ſervie & à propos exploitée, que la tour fut effondrée & entr'ouverte, & la courtine abatuë, de ſorte que l'aſſaut y fut donné (auquel vous vous trouvâtes avec dix ou douze de votre troupe, & pluſieurs autres perſonnes de qualité de la Cour de Monſieur) & la Ville emportée avec fort peu de

resistance, à cause de la division qui se mit entre les Habitans & la Garnison, les uns voulans que l'on capitulât, les autres que l'on resistât. Mais tant y a que tout fut exposé au pillage, & les femmes & les filles à la violence des Soldats, nonobstant que la peste fût quasi par toutes les maisons, de laquelle vous fûtes trois jours entiers en une merveilleuse crainte, pour une telle cause : c'est qu'ayant été publié des défenses sur peine de la vie, de violer femme ni fille, & crié par les ruës, que toutes celles qui en auroient apprehension, eussent à se retirer dans les Eglises, comme vous alliez par les ruës, suivi de ceux de vos compagnons qui avoient été avec vous à l'assaut, vous vîtes venir droit à vous, une assez belle fille, toute déchevelée & gouspillée en ses habits, laquelle courant tant que jambes la pouvoient porter, se vint jetter entre vos bras, vous voyant une mandille de velours orangé en broderie d'argent, & criant : Helas ! Monsieur, sauvez-moi l'honneur & la vie : car voilà de vos soldats qui me poursuivent pour me tuer ou violer. A quoi vous lui répondîtes : Hé ! où sont-ils, mamie, car je ne vois personne après vous ? Ils se sont cachez,

vous dit-elle, dans une maison que voilà, lorsqu'ils vous ont vû, & en vois encore un, qui regarde à la porte ce que je deviendrai. Et bien, lui dites-vous, n'ayez plus de peur, j'empêcherai bien qu'ils ne vous fassent déplaisir, voire vous menerai sûrement dans la plus prochaine Eglise. A quoi elle répondit, vous tenant toûjours embrassé : Helas! Monsieur, je m'y suis bien voulu retirer : mais celles qui sont dedans, ne m'ont pas voulu recevoir, à cause qu'ils sçavent que j'ai la maladie. Comment, vrai Dieu! lui dites-vous en la repoussant des deux bras, vous avez la peste? Pardieu vous êtes une méchante femelle, & irez chercher refuge ailleurs qu'entre mes bras : hé! mamie, ne vous étoit-ce pas une assez bonne défense, pour empêcher que l'on ne vous touchât, que de dire que vous étiez pestiferée? Et lors sans attendre sa réponce, vous la quittâtes là, avec une telle aprehension, qu'à toute heure, plus de quatre jours durant, vous vous tâtiez le pous, & au moindre mal de tête que vous sentiez, vous croyiez avoir la peste : neanmoins vous n'eûtes aucun mal.

Ensuite de la prise de cette Ville, on fut attaquer les passages d'Arleux & de

l'Ecluse, où il se fit deux ou trois belles escarmouches dans les marais, & sur les chaussées qui avoient été retrenchées par les ennemis, en l'une desquelles vous vous hazardâtes de telle façon, que sans le Sieur de Sesseval, qui fit une furieuse charge pour vous desengager, vous eussiez été infailliblement pris, & peut-être couru fortune de la vie. Car comme apparemment vous eussiez pris quelques soldats, se disans être des Gardes du Marquis de Roubais, & que comme à votre Parent de la Maison de Melun, vous les lui eussiez renvoyez sans rançon, avec paroles de compliment, lui tout au contraire, sçachant bien que vous pretendiez aux biens que le Vicomte de Gand lui avoit donnez, tant par héritage que de don de Monsieur, répondit : Pardieu ces civilitez sont belles & bonnes : mais s'il étoit pris, il porte sa rançon quant & lui.

Après ces factions de guerre, le Prince de Parme ayant séparé son armée dans les Païs forts, Monsieur s'en retourna dans Cambray, pour donner ordre à la conservation de la Place, en laquelle desirant (à la persuasion de quelques ames mal trempées qui étoient près de lui) mettre un Gouverneur à

leur poste, il usa de la plus sale tromperie que sçauroit faire Prince, contre le pauvre Monsieur d'Inchy qui la lui avoit conservée loyalement & genereusement. Et pour y parvenir, feignant qu'il lui vouloit témoigner toutes sortes de bienveillances & confidences, il lui dit un jour, qu'il desiroit qu'il lui donnât à dîner en son logis, qui étoit dans la Citadelle, où il ne vouloit être traité ni servi que par ses gens, non par ses Officiers; ni gardé que par ses soldats, & non par les Gardes de son Corps. Dequoi le pauvre Monsieur d'Inchy, qui y alloit à la bonne foi, & croyoit que Monsieur fît de même, extrémement réjoüi lui dit, que son Altesse lui faisoit tant de faveur & d'honneur, qu'il apprehendoit qu'une telle grace lui tournât à honte, consideré le peu de moyen qu'il avoit de le traiter Royalement comme son Altesse meritoit, y ayant si peu que la Ville étoit délivrée d'un tant long & ennuyeux Siege: neanmoins qu'il feroit du mieux qu'il lui seroit possible, pourvû qu'il lui donnât deux ou trois jours de tems, pour envoyer aux Villes de France voisines. Ce qui lui ayant été accordé, il convia pour ce festin, la plûpart des plus qualifiez qui

fussent auprès de Monsieur, jusques au nombre de soixante, du nombre desquels vous fûtes des plus instamment priez, ayant fait amitié particuliere avec ce pauvre Seigneur, pour ce qu'il se disoit être allié des Maisons de Melun & de Hornes, dont vous êtes descendu. Le jour venu, il vint querir Monsieur sur les huit à neuf heures, lequel fit demeurer ses Gardes derriere, & défendit qu'elles n'entrassent point. Les services du festin furent magnifiques, & assaisonnez d'une très-bonne Musique. Vous étiez soixante & quatre à table; car nous les contâmes, au bout d'embas de laquelle Monsieur d'Inchy fut assis, par commandement de Monsieur: car il ne vouloit point s'asseoir du tout, s'étant preparé à porter la coupe pour boire. Sur l'apport du second service, quelqu'un lui vint dire quelque chose à l'oreille, que vous n'entendîtes pas, à ce que vous nous avez dit, mais la réponce qu'il y fit en ces propres paroles de Flamand: Hé bien, hé bien, hé qu'on les laische eintrer, il n'y a mie deinger, m'est à voir. Et puis se tournant vers Monsieur, (il lui dit) Monchieur ché chont les Gardes de votre Altesse qui veulent eintrer, & chest bien fait: car

vous

vous avez tout pouvoir chiens. Semblable avis fut donné au pauvre Seigneur par trois fois, à mesure que nouvelles troupes entroient; & semblable réponce fit-il aussi par trois fois, sans que Monsieur s'en émeût ni fît aucune réponce, qu'avec des signes de tête, en soûriant sous le chapeau. Au quatriéme avis, Monsieur d'Inchy s'émût grandement, changea de couleur, les yeux lui étincellans de colere, puis s'accotant des deux mains sur le bout de la table, répondit à celuiqui parloit: Hé commeint! commeint chela? Eteindre le mesche de mes geins, & desarmer ma soldadesque? Hé! chela n'est mie la raison; hé! Monchieur, hé! qu'esche chechy? Hé! je ne pense mie que vostre Altesse enteinde chela: car je ne l'ai mie dechervi: che cheroit me faire trop de tort & mal récompencher mes chervices. A quoi Monsieur, en soûriant toûjours, ne répondit jamais autre chose sinon: cela n'est rien, Monsieur d'Inchy, cela n'est rien, j'y pourvoirai & vous contenterai avant que partir d'ici. Mais lorsqu'il fut assûré qu'il étoit le maître de la Citadelle, il lui dit, qu'en récompense de Cambray, qu'il ne tenoit qu'en gouvernement, il lui donnoit la Ville &

Duché de Château-Thierry en proprieté. Et voyant, ce pauvre Seigneur, qu'il n'en pouvoit avoir autre raison, il sortit les larmes aux yeux & les regrets au cœur, accompagné de ceux de plusieurs de vous autres Messieurs, & de maledictions contre les Auteurs d'une telle ingratitude & perfidie envers un si bon serviteur, & prejudice des capitulations à lui accordées & jurées : lequel fut, peu-après, tué en une escarmouche d'un coup d'arquebuse par derriere la tête. Monsieur établit en sa place, Monsieur de Balagny, Gouverneur dans la Ville & Citadelle de Cambray; & les ayant munies de toutes choses necessaires pour leur conservation, il voulut revenir en France, quelques instances que lui fissent les Etats d'entrer dans le choeur du Païs avec sa florissante armée, pour les délivrer entierement de la sujettion d'Espagne, ne restant plus, à ce qu'ils disoient, que cinq ou six Places de consequence, qui tinssent ce parti là.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Affaires Militaires.

QUelques mois après le retour de Monſieur en France, il paſſa en Angleterre, où vous le ſuivîtes. Il ſe paſſa pluſieurs choſes de conſequence, deſquelles nous laiſſerons les particularitez aux Hiſtoriens, d'autant que nous n'avons point appris qu'il s'en fit en icelles, où vos interêts fuſſent mêlez; & nous contenterons de vous ramentevoir fort ſommairement, que le Mariage de Monſieur & de la Reine d'Angleterre fut negocié juſqu'à s'entre-donner des promeſſes, leſquelles n'eurent aucun effet.

D'Angleterre Monſieur paſſa en Zelande, fut reçû avec entrée à Fleſſingue & Midelbourg, s'en alla deſembarquer à Lillo, & delà à Anvers, où il fut reçû avec joye & applaudiſſement merveilleux, témoigné par toutes ſortes de magnificences aux entrées; & lors fut-il couronné Duc de Brabant, par le Prince d'Orange, aſſiſté de Monſieur le Prince Dauphin.

Quelque tems après, le Prince d'Orange reçût un coup de pistolet vers la gorge, étant dedans sa Chambre, duquel il fut en danger de mort: ce qui causa sur l'heure, une telle émotion dans la Ville, que le peuple (croyant que cet assassinat vînt des François) s'étant mis tumultuairement en armes, il se mit à crier, qu'il faloit tuer ces massacreurs des nôces de Paris, qui n'étoient venus à Anvers que pour en faire autant: & passa, l'émeute, si avant, que Monsieur lui-même ne croyant pas demeurer en sûreté de sa vie dans son logis, fut contraint par le conseil des siens, de se retirer dans celui du Prince d'Orange. Et encore que peu après, lorsque l'on sçût au vrai les auteurs d'un tel attentat, tout cela fut appaisé; & que ceux de la Ville vinssent faire des excuses à Monsieur, de ce qui s'étoit dit & fait en icelle sur une telle allarme, il en demeura neanmoins tellement ulceré, que dès cette heure-là, il resolut d'essayer à s'en rendre Maître absolu.

Pendant ces ceremonies & autres qui furent faites ès autres Villes, aux receptions de leur nouveau Seigneur Souverain, il se fit plusieurs sieges, prises & reductions de Places & autres factions guerrie-

guerrieres de part & d'autre, desquelles (comme nous avons dit) nous laissons le recit à ceux qui feront l'histoire generale, d'autant que vous n'eûtes part en aucune d'icelles : n'ayant en ce voyage suivi Monsieur qu'avec votre simple train, & vous tenant toûjours près de sa personne, à poursuivre l'expedition des promesses qu'il vous avoit faites, jusques à environ trois semaines ou un mois devant l'entreprise d'Anvers, que vous commençâtes à vous refroidir de lui, & de vous ranger plus que de coûtume, auprès du Prince d'Orange pour deux raisons.

La premiere, d'autant qu'ayant un jour pressé Monsieur, de commander que les expeditions necessaires pour vous mettre en possession du Vicomté de Gand, vous fussent délivrées, & sollicitant le Sieur de Quincy Secretaire d'Etat, de la même chose, enfin lui voyant qu'il n'avoit plus de raisons valables, pour excuser tant & tant de remises, il vous dit, comme tout en colere : Monsieur, voulez-vous que je vous en parle librement ? Pardieu je ne sçaurois faire même expedition à deux diverses personnes ; & ne vous celerai point, que le dernier en don & en servi-

ce,

ce, vous a devancé en faveur presente: j'entends parler du Prince d'Espinoy votre Cousin: entendez le reste à demi mot, & sur cela, prenez votre resolution.

La seconde cause qui vous refroidit envers ce Prince, fut, que vous entendîtes dire à Monsieur, lorsqu'il se défit du vieil Monsieur d'Avantigny, qui étoit de son Conseil étroit, qu'il avoit l'esprit bien en repos, depuis qu'il n'avoit plus de Huguenots en ses secrets.

Deux ou trois jours devant cette malheureuse & déloyale action d'Anvers, le Prince d'Orange étant dans sa chambre, discourant avec Monsieur de Sainte Aldegonde & un Ministre nommé de Viliers, vous oüîtes qu'il leur dit: Ces gens ici ont des desseins pernicieux & pour eux & pour nous, où, à mon avis, ils ne trouveront pas leur compte; car l'on se doute de tout: & là dessus vous dit, Monsieur, je vous prie de ne vous éloigner plus guéres dorénavant de moi ni de mon logis: ce que vous fîtes. Et, ce nous semble, environ le quinze ou vingtiéme Fevrier, sur les deux heures après midi, comme vous sortiez du logis de Monsieur le Prince d'Orange, & montant à cheval pour suivre Monsieur, qui étoit allé pour faire faire (comme il se

publioit)

publioit) une revûë à ſon armée, proche la porte de Quipedorp, vous entendîtes une grande rumeur; vîtes pluſieurs hommes, femmes, filles & enfans de la Ville, s'enfuyans avec effroi, ſuivis de troupes de Cavalerie & Infanterie, les piſtolets & les épées à la main, les piques baſſes, & les arquebuſes & mouſquets couchez en jouë, tirans en eſcoperie, & crians: Tuë, tuë, ville gagnée, ville gagnée, vive la Meſſe, vive la Meſſe: auquel bruit le Prince d'Orange étant accouru, accompagné de ſes gardes & d'un nombre de gens armez, tant Gentils-hommes, Capitaines, que Bourgeois, il vous cria, enſemble à quelques autres Gentils-hommes François qui étoient avec vous: Meſſieurs, Meſſieurs, retirez-vous dans mon logis, & ſi vous aimez votre vie, n'en ſortez point que je ne vous le mande: ce que vous fîtes tous auſſi-tôt, bien étonnez de voir ce furieux tumulte, les particularitez duquel nous laiſſons aux hiſtoires generales, pour ce qu'il ne vous arriva rien de bien remarquable: & n'en dirons autre choſe, ſinon que tout ce qui étoit entré en la Ville, ayant été tué ou pris, ou s'étant jetté par deſſus les murailles dans les foſſez, ni ayant moyen de ſortir

tir par la porte, pour ce qu'elle étoit remplie de corps morts, Monſieur le Prince d'Orange, remit en peu de tems toutes choſes en ordre, voire en voye de reconciliation, la faiſant proſperer à Monſieur, & fit permettre à vous, à tous ceux de la Religion & autres lui appartenans, qui s'étoient garantis de l'occaſion, de le ſuivre: lequel, ce nous ſemble, vous trouvâtes vers Roſandal & Liere, qui tâchoit à prendre le chemin d'Herentals, pour gagner Villevorde: mais lui & toute ſon armée enveloppée dans une ſubmerſion generale, (ceux de la ville de Malines ayant rompu les digues des rivieres & inondé entierement le Païs) il ſe perdit plus de quatre à cinq mille chevaux & autres bêtes de charge & de voiture, & preſqu'autant de perſonnes, dont la moitié étoient gens de guerre, tant par la faim que par les âpres froidures qu'ils avoient pâties durant trois jours & trois nuits dans ce petit déluge: car c'étoit au mois de Fevrier 1581. ou 82.

Cette action décria tellement Monſieur & tous les ſiens, qu'elle avoit rendu tous les François en general, en horreur & en opprobre, voire en execration envers toutes Nations: ce qui vous

fit

fit resoudre de quitter ce Prince tout-à-fait : joint la fourbe qu'il vous avoit faite, & qu'il étoit facile à juger, que delà en avant (quelque reconciliation qu'il se pût faire) il n'auroit pas grande creance parmi ces peuples, & par consequent peu de moyen de faire du bien ni de l'honneur à personne, dans ces Provinces où il étoit detesté & déchiré d'injures d'amis & d'ennemis : esquelles il sejourna encore cinq ou six mois, rodant par-ci par-là, avec sa miserable armée, qui alloit de jour en jour deperissant : essayant, mais en vain, de renoüer quelque Traité : car dans le mois d'Août, tant lui que Monsieur de Montpensier, Monsieur le Maréchal de Biron, & tous autres ses Partisans abandonnerent le Païs, le laissant en telle discorde & desordre, qu'il ne se passoit quasi semaine, que quelque Seigneurs de qualité & Villes de consequence, ne se remissent au service du Roi d'Espagne, ni mois que le Prince de Parme ne leur prît quelque Place par force.

CHAPITRE XVIII.

Affaires Domestiques & d'Etat.

TOutes ces confusions & desordres arrivez ès Païs-Bas (ainsi qu'il en a été dit quelques choses ès Chapitres precedens) vous firent resoudre de quitter Monsieur, frere du Roi; & pour cet effet, ayant obtenu un passe-port, par le moyen du Comte de Barlemont votre parent, vous vous en allâtes visiter Madame de Mastin votre tante, qui residoit à la Bassée, laquelle aussi bien que le Vicomte de Gand, vous avoit desherité à cause de la Religion, s'étant laissée persuader aux Moines, que ceux de votre profession ne croyoient ni en Dieu, ni en Jesus-Christ, & qu'ils avoient en horreur la Vierge Marie, les Saints, & les bonnes œuvres. Et nous permetrez de faire ici un petit discours de ce qui se passa entr'elle & vous, pour faire voir l'innocence ou plûtôt simplicité niaise de cette Dame, plongée dans la bigotterie, laquelle à votre arrivée, ne vous fit pas trop bonne chere, ne vous pouvant

vant quasi regarder de bon œil, (comme elle vous le dit depuis) croyant certainement que vous n'adressiez nulle de vos prieres à Dieu. Mais le lendemain matin, comme elle vous eût mené dans la grande Eglise de l'Abbaye, (laquelle elle avoit fondée) pour y voir les sepultures de marbre de vos Ancêtres, qu'elle y avoit fait construire, & entre les autres, celle d'Helene de Melun, femme de Robert d'Artois, de Hugues de Melun votre ayeul, & d'Anne de Melun votre grand' Mere, & celle d'elle-même, qu'elle y avoit déjà fait élever, elle vous dit, ayant les larmes aux yeux : Helas! mon Neveu, mon ami, que mon Pere votre Ayeul, & ma Sœur votre grand' Mere, s'ils étoient en vie, jetteroient de larmes, & ressentiroient de déplaisirs, aussi bien que moi, de voir l'un de leurs enfans, ne point croire en Dieu, ni en sa Mere, & n'adresser ses prieres qu'à l'ennemi d'enfer, qui vous rend ennemi des bonnes œuvres, ainsi que je l'ai entendu dire à nos bons Peres Confesseurs. Vrai Dieu! ma Tante, que dites-vous? Jesus! seroit-il bien possible, lui dites-vous, que vous disiez ceci à bon escient, & qu'il y ait eu des gens si pleins d'impostures & de calomnies,
que

que de vous avoir voulu persuader telles execrations, qui nous rendroient indignes de vivre sur la terre? Or, ma Tante, ôtez de votre esprit toutes ces mauvaises opinions que vous avez prises de nous, & ne doutez nullement que nous ne croyons en toutes les trois Personnes de la Sainte Trinité; que nous ne les adorions & invoquions, comme étant un seul Dieu; que nous ne reverions & honorions la Sainte Vierge & les Saints; ne prisions & ne tenions pour necessaires, les bonnes œuvres & la sanctification, sans laquelle nul ne verra jamais Dieu. Mais comment se peut faire, vous répondit cette bonne Dame, mon ami, que ce que vous dites, soit vrai? Car le bon Pere Sylvestre (qui étoit un Cordelier, grand Prédicateur & son Confesseur) m'a assûré, il n'y a pas huit jours, que les Huguenots sont pires que les Juifs, & qu'ils ne prient ni Dieu, ni sa Mere. Madame, je vous prie de croire, lui répondites-vous, que notre *Credo* & notre *Pater*, sont les vôtres mêmes, & n'y a autre difference, sinon que nous les disons en François, & vous les dites en Latin; & afin que vous connoissiez la malice des imposteurs qui vous ont persuadé vous & mon Oncle le Vicomte,

te, à nous desheriter mon Pere & moi, je vous les veux dire presentement. Et lors ayant commencé par l'Oraison Dominicale, & continué par le Symbole des Apôtres, elle vous écouta fort attentivement, sans rien répondre, tant que vous ne parlâtes que de Dieu, de Jesus-Christ & du Saint Esprit : mais lorsque vous eûtes dit, *qui est né de la Vierge Marie*, & encore après, *je croi la Communion des Saints*, elle se mit à crier: Helas! mon Neveu, mon ami, est-il possible qu'en vos Oraisons, vous parliez de la bonne Dame, & fassiez mention des Saints bien-heureux ? Or venez m'embrasser, puisque cela est : car je vous aime comme mon bon neveu, & me semble en vous voyant, & vous oyant parler, que ma pauvre Sœur est encore en vie : ô! que j'ai de déplaisir, mon Neveu, que votre Parrain & moi, vous avons desherité : vraiment je veux essayer à rompre tout cela, & vous le jure par la Sainte Vierge. Les effets neanmoins ne suivirent pas les paroles.

De la Bassée, vous vous en allâtes en la Ville de Bethune, que de long-tems vous aviez envie de voir : à la Porte, on vous demanda votre qualité, votre nom, votre surnom, d'où vous veniez, où vous

vous alliez, & où vous pensiez loger. En quoi vous les satisfites de sorte, qu'ils témoignerent d'en être demeurez contens, sur tout voyans que vous aviez un passe-port du Prince de Parme, que vous veniez de chez la Comtesse de Mastin, qu'elle étoit votre Tante, que vous aviez nom de Bethune, & vous alliez loger à l'Écu de vos armes, vers laquelle Hôtellerie (peu après que vous fûtes arrivé) vous vîtes une troupe d'Habitans s'acheminer, qui avoient des halebardiers devant eux, & entr'iceux quelques-uns qui portoient des livrées d'Officiers de Ville, lesquels vous vinrent visiter, avec des complimens & paroles d'honneur & de respect, disans ne vous en pouvoir assez rendre, puisque vous étiez descendu de l'antique Maison de leurs anciens Seigneurs, dont ils sçavoient bien qu'il y avoit quelque branche en France. Ils vous firent des presens de vin, paticeries & confitures, & vous menerent voir tout ce qu'il y a d'excellent dans la Ville, (que vous trouvâtes grandement forte, belle, riche & bien peuplée) & sur tout des structures & sepultures de plusieurs Messieurs vos predecesseurs; & nous souvient vous avoir oüi dire, qu'au commencement que vous vîtes venir
tant

tant de gens, avec les armes & livrées de la Ville, vous eûtes quelque espece d'apprehension; craignant qu'ils eussent découvert, que vous eussiez porté les armes avec Monsieur, & se voulussent saisir de votre personne.

De Bethune vous vous en retournâtes à Rosny, & peu après vous fîtes un voyage vers le Roi de Navarre, auquel contant tous ce que vous aviez fait, oüi & vû, pendant le tems que vous aviez été avec Monsieur, il vous répondit : Hé bien ! ne voila pas l'accomplissement de tout ce que je vous dis de ce Prince à Coutras, lorsque vous prîtes congé de moi pour l'aller servir ? Mais le Vicomte de Turenne que je dissuadai, tant qu'il me fut possible, de le suivre, y a encore plus mal fait ses affaires que vous.

Ce Prince étoit lors au plus chaud de ses passions amoureuses vers la Comtesse de Guichen, laquelle étant allé voir en un lieu nommé Agemau, il reçût des nouvelles d'un Espagnol, nommé Dom Bernardin de Mandosse, sur lesquelles il vous envoya en Cour vers le Roi & la Reine sa Mere, pour les avertir que le Roi d'Espagne, irrité de la guerre que Monsieur son Frere, assisté de Monsieur de Montpensier, d'un Maréchal de France,

ce, & des plus qualifiez de la Nobleſſe Françoiſe, lui avoit faite en ſes Païs-Bas, l'avoit fait ſolliciter de traiter alliance & confederation, afin de faire la guerre en France : lui offrant d'abord des ſûretez ſuffiſantes pour toucher deux cens mille écus par avance, deux cens mille écus en prenant les armes, & quatre cens mille écus dans l'année, & continuer cette aſſiſtance, tant que la guerre durera, pour ſubvenir à partie des frais d'icelle, à condition qu'il ne poſeroit point les armes que de ſon conſentement, pour aſſûrance de laquelle, il ne demandoit que ſa foi & ſa parole, qu'il ſçavoit bien être inviolable. A quoi il avoit fait quelque eſpece de démonſtration de vouloir entendre, ſans s'engager encore neanmoins à rien, les ſuppliant de bien ménager cet avis, & s'aſſûrer qu'il étoit leur fidelle ſerviteur.

A votre arrivée en Cour, vous voulûtes (ſuivant la charge que vous en aviez) parler à la Reine de Navarre, afin de vous donner entrée vers le Roi ſon Frere, & la Reine ſa Mere, mais vous ſçûtes par le moyen de votre Couſine de Bethune qui la gouvernoit lors confidemment, que ſon entremiſe vous nuiroit plûtôt qu'elle ne vous ſerviroit ; d'autant

tant que depuis deux mois, elle étoit très-mal avec le Roi, s'étant entre faits une infinité de reproches meilleurs à taire qu'à dire : ce qui l'avoit mise mal aussi avec la Reine sa Mere. Le premier vous demanda si vous aviez des Lettres du Roi de Navarre, qui fissent mention de ce que vous disiez ; & sur ce que vous lui dites qu'elles ne portoient qu'une simple creance, il ne fut jamais en votre puissance d'avoir audience du Roi, lequel deux jours après, s'alla renfermer dans le Bois de Vincennes, auquel lieu nul n'entroit, s'il n'étoit mandé. Vous vous adressâtes après, à Madame de Sauve qui vous fit parler à la Reine Mere, laquelle vous reçût très-bien, vous écouta fort attentivement sur tout ce que vous lui voulûtes dire, témoigna d'en sçavoir un grand gré au Roi de Navarre, vous fit bailler des Lettres de creance sur vous, du Roi & d'elle, au Roi de Navarre par Monsieur Pinart ; & neanmoins pour tout cela, il ne s'en ensuivit aucune chose à l'avantage du Roi de Navarre : mais au contraire il en reçût des reproches d'Espagne, par lesquels il fut aisé à juger que l'on les avoit avertis de tout ce que vous aviez dit.

Sur la fin de cette année, vous retournâtes chez vous, où ayant appris que Monſieur, Frere du Roi, l'étant venu voir ſecretement à Paris, s'en étoit retourné fort mal-content à Château-Thierry, vous le fûtes trouver, pour eſſayer d'apprendre quelque choſe de ſes deſſeins, que l'on publioit plus grands & plus magnifiques que jamais, diſant tout haut : que ſes erreurs & ſes malheurs paſſez, étoient les plus certains & fidelles Conſeillers qu'il eut pû choiſir, & que par iceux il avoit été inſtruit à proceder tout d'une autre façon qu'il n'avoit fait par le paſſé. Mais vous le trouvâtes tout chagrin & fort melancolique ; auſſi commençoit-t'il à languir de la maladie dont il mourut peu après : vous ne laiſſâtes pas neanmoins de lui baiſer les mains, y étant preſenté par Monſieur d'Aurilly, lequel vous fit après, tout plein d'offres au nom de ſon Maître, ſi vous le vouliez ſervir, vous donner à lui tout-à-fait, & quitter le Roi de Navarre.

Ces diſcours vous firent concevoir une mauvaiſe opinion des intentions de ce Prince, & prendre reſolution de vous en retourner à Paris, où vous reçûtes, peu après, des Lettres du Roi de Navarre,

par

par lesquelles vous témoignant beaucoup d'affection, il vous ramentevoit les promesses que vous lui aviez faites à Coutras, de le servir toûjours en toutes les occasions qui se presenteroient, & vous conjuroit de le venir trouver en diligence, pour vous dire des choses qui importoient à lui & à vous, lesquelles il ne vous pouvoit écrire, ni les confier à d'autres qu'à vous-même. Vous fîtes ce voyage, auquel il vous entretint particulierement de tous les desseins de ceux de la Ligue, fort approchans de tout ce que nous avons vû éclore depuis, & finalement vous dit: Le bruit est fort grand, que vos deux jeunes freres sont fort en la fantaisie du Roi, & on m'a mandé de Paris, que les Mignons mêmes en ont grande jalousie. Je voudrois bien qu'ils fussent en faveur, & cela arrivant, je desire & vous en prie, que vous vous rengiez à la Cour, sous couleur de leur autorité, sans neanmoins vous départir de l'affection que vous m'avez promise: car par ce moyen, vous pourrez découvrir plusieurs choses, me tenir averti de celles qui me pourront être d'importance, & à tout le parti, & me rendre de plus grands & signalez services, que si vous demeuriez près de moi. A quoi

vous étant aussi-tôt resolu, & lui ayant donné toutes les sortes d'assûrances de votre affection & loyauté à son service, & de ne quitter jamais la Religion, il vous embrassa par trois fois & vous dit en partant : Mon ami, souvenez-vous de la principale partie d'un grand courage & d'un homme de bien, c'est de se rendre inviolable en sa foi & en sa parole, & que je ne manquerai jamais à la mienne. Sur cela vous vous en retournâtes à la Cour, où vous trouvâtes Messieurs vos freres en de grandes esperances de faveur, le Roi les ayant nommez pour prendre l'habit de Penitent avec lui, & fait outre cela, plusieurs belles promesses : mais toute cette nouvelle mignonnerie dura si peu (vous en avez depuis sçû les causes, qui valent mieux tûës que dites) que ni eux, ni vous n'eûtes pas grand moyen de vous en prevaloir.

Or comme l'oisiveté est la mere des delices, & par consequent des vices, vous fûtes, pendant ce tems de sejour à la Cour, retenu plus long-tems après à Paris, que peut-être il n'étoit convenable à la forme de vie que vous aviez jusques alors professée ; car vous devintes grandement amoureux de la fille du

Pre-

Preſident de Saint Meſmin, laquelle en verité le meritoit bien; auſſi emportoit-elle le prix de beauté, par deſſus les plus renommées de ce tems-là : & puis la bonne chere qu'elle & les ſiens vous faiſoient (croyans bien qu'enfin vous ſeriez homme pour l'épouſer, voyans l'aſſiduité que vous rendiez près d'elle) étoient de grands liens, & bien puiſſans pour vous y tenir enlaſſé. Neanmoins la raiſon pouvant plus ſur vous (qui avez toûjours tenu pour maxime, que celui qui veut acquerir de la gloire & de l'honneur, doit tâcher à dominer ſes plaiſirs, & ne ſouffrir jamais qu'ils le dominent) que tant de bonnes cheres que vous receviez de cette belle fille, ayant oüi parler de la beauté, vertu & haute extraction d'une fille de feu Monſieur de Bontin, qui avoit beaucoup de moyens, vous vous reſolûtes de la rechercher pour l'épouſer; & après l'avoir vûë deux fois, & déjà en quelque ſorte témoigné votre deſſein, ſans neanmoins vous être encore déclaré, il ſe preſenta une occaſion qui vous y engagea autant qu'elle vous dégagea de l'autre : car ne penſant à rien moins qu'à vos Maîtreſſes, il arriva que paſſant païs, & venant loger à Nogent ſur Seine, vous les ren-

contrâtes toutes deux logées en votre Hôtellerie : dequoi au commencement vous fûtes fort marri, (car vous eussiez bien voulu ne rompre ni avec l'une ni avec l'autre) & fûtes deux ou trois fois prêt de déloger de là sans les voir : car déjà chacune d'elles vous avoit fait la guerre l'une de l'autre. Mais comme vous pensiez descendre en bas, vous trouvâtes la jeune Saint Mesmin qui vous vint embrasser ; & comme c'étoit un petit bec bien affilé, elle vous dit : Comment, Monsieur, l'on nous a dit qu'il y a plus de demi-heure que vous êtes arrivé en ce logis, & vous n'êtes point encore venu voir ma Sœur ? Vraiment elle parlera bien à vous : car on lui a dit que vous aviez une autre Maîtresse. A ces paroles vous vous trouvâtes grandement surpris, comme vous nous le dites après, & ne sçaviez quasi quelle resolution prendre, jusques à ce que Monsieur de la Fond (qui étoit le premier qui vous avoit parlé de faire l'amour à Mademoiselle de Courtenay) vous dit à l'oreille : Monsieur, tournez votre cœur à droit : car là vous trouverez des biens, une extraction Royale, & bien autant de beauté lorsqu'elle sera en âge de perfection. A quoi vous resolvant aussi-tôt, sans

plus

plus contester en vous-même, vous répondîtes à cette Sœur : Ma belle fille, je l'irai voir tout à cette heure ; mais je me suis engagé en une petite visite auparavant, & vous prie de faire mes excuses. Je vous assûre, vous répondit-elle demi en colere, qu'elles ne seront point reçûës, & sur cela vous quitta en grommelant : & vous, prenant cette occasion, répondîtes : Il n'y a remede, je ne me desespererai pas pour cela : & de ce pas vous en allâtes voir Mademoiselle de Courtenay, envers laquelle, vous & vos Gentils hommes fîtes si bien valoir ce qui s'étoit passé, que cette belle & sage fille vous prit en affection, & peu après, vous l'épousâtes : l'amour & gentillesse de laquelle vous retint toute l'année 1584. en votre nouveau ménage, où vous commençâtes à témoigner (comme vous aviez déjà bien fait auparavant en toute votre vie en la conduite de votre maison) une œconomie, un ordre & un ménage merveilleux, prenant la peine de voir & sçavoir tout ce qui concernoit la recette & dépense de votre bien, écrivant tout par le menu, sans vous en remettre ni fier en vos gens : chacun s'étonnant comment (sans bien-faits de vôtre Maître, ni sans vous

endetter) vous pouviez avoir tant de Gentils hommes à votre suite, & si honnêtes gens qu'étoient les Sieurs de Choisy, Morelly, Bois-Breüil, Malosnay, Tilly, la Fond & Maignan, & faire une si honorable dépense : mais ils ne sçavoient pas de quelle industrie vous usiez, ni les grands profits que vous faisiez sur quantité de beaux Courtaux que vous achetiez à bon marché, envoyant jusqu'en Allemagne pour cet effet, & puis les revendiez si cher en Gascogne, qu'ils vous payoient grande partie de votre dépense.

CHAPITRE XIX.

Diverses affaires d'Etat & de Milice.

A La fin de l'année 1584. le Roi de Navarre vous fit nouvelle instance de le retourner trouver, vous écrivant que les occasions de lui témoigner votre affection, alloient être plus opportunes que jamais; d'autant qu'il voyoit preparer des desseins pour ruiner l'Etat & la Religion tout ensemble; ce qui vous fit penser à mettre tel ordre en vos affaires,

affaires, que vous ne manquassiez d'argent au besoin : & pour cet effet mîtes en vente une coupe de bois de haute-futaye, qu'un Marchand, nommé Boisseau, acheta de vous quarante-huit mille livres.

Au commencement de l'année 1585. ceux de la Ligue commencerent leurs mouvemens ; le Roi se declara contr'eux, & envoya contre Monsieur d'Elbœuf en Normandie, Monsieur de Joyeuse, lequel passa à Rosny, ayant Messieurs vos Freres avec lui, où vous les traitâtes tous au Château fort honorablement, & Monsieur de Joyeuse voyant en votre Ecurie sept ou huit pieces de grands chevaux des plus beaux de France, il vous convia d'aller avec lui : ce que vous lui accordâtes.

Il nous souvient avoir oüi dire à Monsieur de Maignan, le tour que Chicot fit lors à Monsieur de Laverdin qu'il appelloit la folle, & qui s'étoit logé au bout du Bourg de Rosny : car il lui manda comme en grand secret, qu'il s'armât promptement, & vînt au secours de Monsieur de Joyeuse, qu'il nommoit le sourdaut, duquel ce diable de Huguenot (ayant intelligence avec les Ligueurs) s'étoit saisi : lequel Sieur de Laverdin,

ſans juger de l'impoſſibilité & importance de ce deſſein, fit armer un chacun & vint au Château, & lors ce fut à ſe mocquer de lui. Vous fûtes en ce voyage avec Monſieur de Joyeuſe, où il ſe reconnut une étrange procedure de la Cour : car comme vous & tout plein d'autres Seigneurs & Gentils-hommes de la Religion, étiez à Verneüil, pour ſervir le Roi contre la Ligue, Monſieur de Joyeuſe reçût un paquet de la Cour, par lequel on lui mandoit que le Roi avoit fait la Paix avec ceux de la Ligue, & s'étoit obligé de faire la guerre à ceux de la Religion. Lors il ſe tourna vers vous, diſant : Hé bien ! Monſieur le Baron de Roſny, c'eſt à ce coup que j'aurai vos beaux chevaux à bon marché ; car la guerre eſt declarée contre ceux de la Religion : mais je m'aſſûre que vous ne ſerez pas ſi fol que d'aller trouver le Roi de Navarre, ni vous embarquer dans un parti qui ſera infailliblement ruïné, & perdre votre belle terre de Roſny. Lors vous lui répondîtes : Monſieur, Monſieur, par les voyes que vous penſez ruïner le Roi de Navarre, c'eſt par-là même que vous établirez ſa grandeur, au moins ſi un diable de Precepteur que j'ai eu, à dit vrai, lequel a nom la Broſ-
ſe ;

ſe ; car il m'a dit que le Roi de Navarre ſeroit fort près d'être ruïné : mais qu'enfin il ruïneroit tous ſes ennemis, & qu'il ſeroit un jour le plus grand & eſtimé Roi du monde, & que je ferois une ſi grande fortune en le ſervant, que je ne l'oſerois quaſi pas eſperer : tellement que je ſuis reſolu d'en tenter le hazard, & puiſque vous n'avez plus que faire de moi, adieu vous dis. Et lors prîtes congé de lui ſi bruſquement, qu'il s'en étonna, & dit à ceux qui étoient près de lui : voilà un maître fol, qui n'a peur de rien : mais il pourroit bien s'abuſer avec ſon ſorcier de Maître. Lors Monſieur de Morinville lui répondit : Monſieur, ce Gentil-homme eſt brave, & à un merveilleux eſprit : croyez que là où il ſera, il vaudra toûjours un homme : ſur cela vous vous retirâtes à votre maiſon.

Un mois après, vous fites un voyage vers le Roi de Navarre, pour ſçavoir au vrai ſa reſolution, afin de pourvoir à vos affaires ſelon cela ; le voyage fut de quatre ou cinq mois : car il vous retint près de lui & vous mena à Montauban, où ſe faiſoit une Aſſemblée de ceux de la Religion, en laquelle Butrix le vint trouver de la part du Comte Palatin. Vous fûtes avec lui à Saint Paul de la

Miate, où ſe fit l'entrevûë avec Monſieur de Montmorency, & fut pris reſolution de ſe défendre, & employer à cet effet, tout ce qui ſeroit en la puiſſance d'un chacun. Le Roi de Navarre vous appella lors, au ſortir d'un certain Conſeil; vous fit cas de votre opinion, & puis vous dit: Monſieur le Baron de Roſny, ce n'eſt pas tout que de bien dire, il faut encore mieux faire: êtes-vous pas reſolu que nous mourions enſemble? Il n'eſt plus tems d'être bon ménager, il faut que tous les gens d'honneur & qui ont de la conſcience, employent la moitié de leurs biens pour en ſauver l'autre, & m'aſſûre que vous ſerez des premiers à m'aſſiſter: auſſi je vous promets que ſi j'ai jamais bonne fortune, vous y participerez. Lors vous lui répondîtes: Non, non, Sire, je ne veux point que nous mourions enſemble; mais que nous vivions, & rompions la tête à tous nos ennemis; mon bon ménage y ſervira plus qu'il n'y nuira. J'ai encore pour cent mille livres de bois à vendre, que j'employerai à cela; mais vous m'en donnerez un jour davantage, lorſque vous ſerez bien riche: car, comme je le vous ai déjà dit autrefois, j'ai eu un Precepteur qui avoit le diable au corps, qui me

me l'a ainſi denoncé. Il tourna cela en riſée & vous embraſſa, vous diſant : Or bien, mon ami, retournez-vous en chez vous, faites diligence & me venez retrouver au plûtôt, avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute-futaye. Après, en ſecret, il vous dit : Vous voyez, il me va tomber ſur les bras & à tous ceux de la Religion, une grande, fort dangereuſe & longue guerre ; je voudrois bien la pouvoir jetter dans leurs entrailles & l'approcher de Paris, ou pour le moins de la riviere de Loire ; car c'eſt le ſeul moyen de les mettre à la raiſon ; j'ai pour cet effet quelques pratiques ſur le Château d'Angers ; Monſieur le Prince y a auſſi quelque deſſein ; j'ai peur que l'un pour l'amour de l'autre, nous ne gâtions tout : cependant tenez-vous prêt de partir avec vos amis, pour me venir aſſiſter, je vous avertirai de ce qui ſe paſſera. Sur cela il vous embraſſa par deux fois, & ainſi prîtes votre congé.

Partant d'auprès du Roi de Navarre, vous vous acheminâtes en France, laiſſant neanmoins votre bagage, hardes & ſi peu d'argent que vous aviez à Bergerac en paſſant, où vous trouvâtes Meſſieurs le Cardinal de Lenoncourt, de

Sillery,

Sillery, Poigny, & quelques autres Députez du Roi, vers le Roi de Navarre, qui étoient prêts d'arriver; vous prîtes le ſoin de les faire loger, recevoir & entretenir; & nous ſouvient vous avoir oüi dire, qu'un matin Monſieur de Poigny vous dit: Hé bien! Monſieur, notre voyage ſervira-t'il de quelque choſe? Vous lui répondîtes: J'en ai même opinion que vous en ſçauriez avoir; car ſi vous venez pour donner de ſimples paroles & non des effets, & pour nous diſpoſer ſous l'ombre d'icelles, à laiſſer perdre l'Etat & notre Religion enſemble, vous perdrez votre tems. Lors il ſoûpira & hauſſa les épaules, vous diſant: Monſieur, je croi qu'une Meſſe eſt de difficile conquête en cette Ville. A quoi vous répondîtes: Jeſus! Monſieur, tant que vous en voudrez; & plût à Dieu que vous ne nous fuſſiez point plus chiches de Prêches; que vous fuſſiez ſi prudens que de laiſſer à chacun gagner Paradis comme il l'entend, & que vous ne ſongeaſſiez pas tant au Ciel pour autrui, que vous vinſiez à en faire perdre la terre au Roi & à tous les bons François. Vous menâtes, ainſi deviſant, tous ces Meſſieurs au lieu où ſe diſoit la Meſſe, & à l'entrée leurs dîtes adieu.

En

En votre voyage, vous rencontrâtes plusieurs petites difficultez, dont nous n'avons pas retenu le particulier. A Paris on ne parloit d'autre chose que de ruïner le Roi de Navarre & tous les Huguenots; plusieurs bons François vous parlerent avec singulier déplaisir de la nonchalance, lâcheté & stupidité du Roi, & entr'autres, Messieurs de Ramboüillet, Mont-Bazon l'aîné, d'Aumont, la Roche-Guyon, de Sarpentis, & autres dont nous avons oüi faire cas; & ne nous souvient pas des noms de ceux qui vous dirent: Il faut, s'il y a moyen, que le Roi de Navarre s'avance vers la Riviere de Loire, avec des bonnes forces, & cela étant, il y a plusieurs bons François qui parleront bien haut, voire aucuns se joindront avec lui: à quelqu'un desquels vous dites: Et bien, souvenez-vous de votre parole: mais les divers accidens changerent bien ces bonnes dispositions.

Cependant vous pourvûtes à votre équipage, achetâtes de Monsieur de la Roche-Guyon un des plus beaux chevaux d'Espagne qui se pouvoit voir, six cens écus; trois autres chevaux de prix, de Messieurs de Laugnac, de Rieux & de la Taillade; achetâtes au marché aux

chevaux,

chevaux, un Rouſſin roüan, fleur de pêché, quarante écus, qui ne ſembloit propre qu'à porter la malle, lequel ſe fit ſi excellent cheval, que depuis vous le vendîtes ſix cens écus à Monſieur le Vidaſme de Chartres : comme vous fites auſſi votre cheval d'Eſpagne à Monſieur de Nemours la Garnache, douze cens écus, deſquels ne vous pouvant payer, vous en eûtes une tapiſſerie des forces d'Hercule, qui eſt en votre grand' ſale de Sully.

L'on avoit, peu avant, fait l'Edit de Juillet 1585. par lequel il étoit fait commandement à tous ceux de la Religion, d'aller à la Meſſe, ou ſortir hors du Royaume dans ſix mois : cela avoit mis tous les Huguenots en rumeur, le Roi de Navarre faiſant toutes ſortes de pratiques dedans & dehors le Royaume, pour ſe fortifier d'argent, d'amis, d'armes & de ſoldats.

Monſieur le Prince prit, tôt après, les armes; aſſiegea Broüage quelque tems; & s'il ne ſe fut point diverti en un autre deſſein, tous les deux euſſent réüſſi. Il avoit (comme nous avons dit ci-deſſus) entrepriſe ſur Angers, laquelle il voulut precipiter, ſans attendre le Roi de Navarre. Monſieur de Briſſac (que l'on ſça-

voit

voit bien être de la Ligue) étoit Gouverneur du Château d'Angers ; un nommé le Capitaine Grec, son Lieutenant en icelui, y avoit vingt soldats en garnison, entr'autres, deux de commandement, nommez Roche-Morte & le Fresne, qui avoient été autrefois Huguenots ; il y avoit dans la Ville un nommé le Capitaine Hallot, qui avoit commandé au Château du tems de Monsieur, Frere du Roi : ces trois traitoient, à sçavoir, Hallot avec charge du Roi, les deux autres avec charge du Roi de Navarre & du Prince de Condé, chacun pour leur livrer la Place, & en tirer profit. Hallot prit intelligence avec ces deux, & ainsi toutes ces trois intelligences se conjoignirent à faire perdre le Château à la Ligue, mais avec divers desseins : dix ou douze soldats furent si bien pratiquez, que sous ombre d'un déjeûné, le Grec fut mené en un lieu à part, lui tué, & quelques-uns des siens si bien enfermez, que les autres eurent moyen de se saisir du Château. La rumeur fut incontinent grande, d'autant que quelqu'un cria par les fenêtres, que le Château étoit surpris. Incontinent ce bruit s'épend par la Ville, & tout le peuple se met en armes, dequoi le Sieur de

Hallot étant averti, il croit que ceci s'étoit fait ſous ſa pratique, pour le ſervice du Roi, & partant il ſe jette auſſitôt parmi la foule de cette populace, & pour l'appaiſer, crie : Tout beau, Meſſieurs, tout beau, ce n'eſt rien que pour le ſervice du Roi, je l'ai fait faire par ſon commandement, & qu'ainſi ne ſoit, allons au Château, & vous le verrez. Le bruit s'appaiſa lors aucunement, & lors s'étant avancez, & trouvans les Ponts levez, Hallot crie fort haut : Meſſieurs du Freſne & de Roche-Morte : mais nul ne répond : toutefois enfin, l'un d'eux parle du dedans d'une tour, & demande ce qu'il vouloit. Hallot les prie d'abaiſſer le Pont, de le recevoir, & de declarer qu'ils tenoient pour le Roi. Pluſieurs paroles & conteſtations ſe paſſent durant deux heures ; enfin quelqu'un crie du dedans : retirez-vous, nous tenons pour le Roi de Navarre. Sur ce cri, ſans autre formalité, Hallot eſt pris, ſon procès fait, & dans deux jours il eſt mis ſur la roüe. Cependant le Château eſt inveſti ; l'on preſſe Roche-Morte de parler, il s'y accorde ; pour gagner tems, il ſort au bout du Pont-levis ; quelques ſoldats coulent de la Ville par des avenuës couvertes pour le ſurprendre ; il veut

veut regagner le Pont, ceux de dedans le levent, il ſe prend aux chaînes du Pont, il ne les peut tenir ferme, il tombe dans les foſſez demi froiſſé, un cerf nourri dans les foſſez le tuë à coups d'endoüillées, l'allarme ſe redouble, arquebuſades ſe tirent, de tous côtez l'on fait barricades. Deux jours après, le Freſne dormant ſur un carneau de muraille, du côté de la riviere, eſt tué d'une mouſquetade venant de delà l'eau où il y a plus de cinq cens pas.

Pendant toutes ces choſes, Monſieur le Prince eſt averti, lequel quitte le Siege de Broüage & s'y achemine, couriers volent de toutes parts, les nouvelles en viennent juſqu'à Roſny : vous avertîtes vos amis, communiquez avec eux, afin de marcher au premier mandement du Roi de Navarre. Mais voyant que vous n'en receviez point ; que Monſieur le Prince avoit paſſé la riviere de Loire, & qu'il ne faïſoit plus ſûr pour ceux de la Religion en leurs maiſons, vous ſondiez Meſſieurs de Moüy, Fequeres, Morinville & quelques autres, pour ſçavoir s'ils ſeroient de la partie ; chacun fait le froid & ſe reſoût de prendre une autre route. Tellement que vous partîtes avec ſix Gentils-hommes ſeulement & vos domeſti-

domeſtiques, allâtes coucher à Nonnancourt, de là à Châteaudun, où étant à l'Hôtellerie, un nommé la Mothe-Potain vous demanda ſi vous alliez joindre Monſieur de Joyeuſe, & qu'il y auroit beau moyen de faire ſes affaires aux dépens des Huguenots; vous fîtes bonne mine, & délogeâtes devant le jour, arrivâtes à Vendôme, où pour ce que Monſieur de Mailly Benehart vous connoiſſoit, vous fîtes faire le Maître au Sieur de Bois-Breuil, & ayant pris un manteau de valet, montâtes ſur un bon courtaut, portant neanmoins une malle, où il y avoit ſix mille écus en or; un autre de vos Gentils-hommes en portoit une ſemblable: car vous n'aviez quaſi autre bagage. A Vendôme l'on fit forces queſtions à celui qui faiſoit le Maître du train; enfin vous allâtes loger aux Fauxbourgs de delà, & étant à table, Monſieur de Benehart vous envoya dire que vous n'étiez pas là en ſûreté; qu'il avoit fait commandement à tous ceux des Fauxbourgs, de ſe retirer dans la Ville, & que vous en fiſſiez de même, d'autant qu'il venoit d'avoir avis, que Monſieur le Prince & ſon armée avoit été repouſſée d'Angers; qu'une partie d'icelle avoit bien repaſſé la rivie-

re : mais que lui avec le reste étoit vers Saint Arnoul comme à la débandade, saccageant tout, & qu'ils pourroient bien donner dans les Fauxbourgs. Vous fîtes lors meilleure mine que vous n'aviez bon jeu, étant merveilleusement en peine de ce qu'il étoit besoin de faire ; enfin vous criâtes fort haut : Que l'on selle tous les chevaux & que l'on charge les malles, il faut rentrer dans la Ville. Il y avoit un tel tintamarre dans les Fauxbourgs, des charrois qui portoient tous les meubles dans icelle, que l'on ne prenoit garde à rien, & ne s'entendoit-on pas quasi parler les uns les autres ; ce qui vous servit grandement ; car après le plus long temporisement qu'il vous fut possible, pour laisser passer la nuit, & bien repaître vos chevaux, vous montâtes à cheval : mais au lieu d'entrer dans la Ville, vous sortîtes des Fauxbourgs par une fausse ruelle que vous aviez fait reconnoître, & prîtes votre chemin vers les troupes de Monsieur le Prince.

Environ la pointe du jour, vous rencontrâtes le Sieur de Falandre, avec sa Compagnie de Chevaux-Legers, qui vous cria, Qui vive ? Ayant répondu, Vive le Roi, vous dit, que vous étiez perdu,

perdu, si vous passiez outre; d'autant que les troupes du Prince de Condé s'acheminoient en deça : mais que vous trouveriez encore derriere, deux ou trois Compagnies d'Argoulets qui vous en diroient plus de nouvelles, d'autant qu'il ne les avoit apprises que d'eux. Mais il étoit avenu que ces Argoulets ayant découvert les troupes de Monsieur le Prince, s'en étoient fuis dans les forêts prochaines; & que la premiere chose que vous rencontrâtes, fut quatre Compagnies de Monsieur le Prince, ausquelles ayant répondu, Vive le Roi, (pensant que ce fussent des siens) vous fûtes aussi-tôt environné de tous, le pistolet & l'épée à la main, crians : Rendez-vous : & est un miracle de Dieu, que vous & tous les vôtres, ne fûtes tuez cent fois, & bien vous prit de ne perdre le jugement : car encore que vous eussiez reconnu trois des Capitaines, neanmoins vous fîtes démonstration d'être prisonnier, même leur baillâtes vos grands chevaux, jusques à ce qu'ayant rencontré Messieurs de Clermont & de Saint Gelais, & vous étant fait reconnoître à eux, tout vous fut rendu, & même vos deux courtaux à malle, où il y avoit douze mille écus en or : ce qui vous tenoit le plus au cœur.

Deux

Deux heures après, vous rencontrâtes Monſieur le Prince, plus étonné que l'on ne ſçauroit dire ; vous ſoupâtes avec lui, n'étant ſervis que dans des écuelles de bois ; à minuit il vous demanda que c'eſt que vous vouliez devenir, & vous voyant reſolu d'aller trouver le Roi de Navarre, & que vous étiez aſſûré de paſſer, il ſe reſolut de ſe déguiſer & paſſer dans votre train : mais vous ne vous en voulûtes jamais charger, ni de Monſieur de la Trimoüille auſſi, ains ſeulement de Meſſieurs de Fors, du Pleſſis, de Verac & d'Oradour.

A trois heures de là, Monſieur le Prince partit avec douze chevaux, lequel courut toutes les malheureuſes fortunes que l'on ſçauroit imaginer, ſans mort ni priſon ; & ſur les dix heures, de toutes ſes troupes (qui étoient encore de douze cens chevaux, compris les Argoulets) l'on n'en eut pas trouvé vingt chevaux enſemble ; la plus groſſe troupe étoit la vôtre, qui étoit de ce nombre avec laquelle vous allâtes coucher à Châteaurenauld, paſſant ſous le nom de Meſſieurs vos Freres, & ſous couleur d'aller trouver Monſieur de Joyeuſe à Angers. La difficulté étoit de paſſer la riviere,

riviere, en quoi Monsieur d'Arpentis vous fit un vrai tour d'ami. Vous allâtes coucher à Monbazon, celant lors votre nom : enfin Monsieur de Montbazon l'aîné (qui mourut depuis) vous envoya tant de fois visiter & donner du vin & des poires de bon Chrétien, que vous fûtes reconnu : mais au lieu de vous nuire, comme vous craigniez, il vous offrit tout ce qui se peut dire, & vous fit sejourner là trois jours : qui vous fut un grand plaisir, pour laisser reposer vos chevaux, qui commençoient d'être fatiguez.

Partant de là, vous pafsâtes à Chatellerault & Poitiers, sous le nom de Messieurs vos freres, & sous pretexte d'aller trouver Monsieur de Matignon de la part de Monsieur de Joyeuse, publiant avec apparence de joye, que tous les Huguenots étoient défaits, & Monsieur le Prince mort ou pris. Il y avoit une telle réjoüissance, que l'on ne prenoit point garde à vous ; & pource que vous aviez fait raser votre barbe & vos moustaches fort près, ceux qui vous avoient vû avec de la barbe, disoient : Il ressemble bien à son frere le Huguenot. A Villefaignan, vous rencontrâtes un Regiment de Suisses, qui alloient trouver

Monsieur

Monfieur de Matignon, avec lequel vous fîtes quatre journées ; & pour ce que vous leur donniez à dejeûner tous les matins, ils euſſent au beſoin combatu pour vous.

Au paſſage de la riviere à Saint Marſaut, vous faillîtes d'être attrapé par un nommé Puiferat ; car vous ne faiſiez que ſortir du bâteau, comme il arriva ſur l'autre bord avec ſon Regiment, & eûtes loiſir d'aller gagner la maiſon de Monſieur de Neufvy.

A Martron, vous étant logé aux Faux-bourgs, (pour ce qu'il n'y avoit pas bonne hôtellerie dans la Ville) Dieu vous inſpira d'aller loger en icelle : car la nuit il fut poſé un petard à votre écurie, pour enlever vos chevaux. Le lendemain comme vous vouliez partir, un homme de la Ville vous vint dire : Monſieur, je ne me veux point enquerir qui vous êtes ; mais ſi vous êtes Huguenot & partez d'ici, vous êtes perdu : car il y a une embuſcade à deux mille pas d'ici, de cinquante chevaux bien armez, qui a mon avis vous attendent. Vous ne negligeâtes point cet avis ; mais ſans montrer d'allarme lui dites : Mon ami, je vous remercie : car encore que je ne ſois pas Huguenot, il ne fait jamais bon

tomber dans une embuſcade, & eſt toûjours dangereux d'être pris pour un autre. Sur cela, vous fîtes deſſeller tous vos chevaux, & commençâtes à crier tout haut après votre Ecuyer, que le meilleur de vos chevaux étoit encloüé & que vous ne vouliez point partir; après vous envoyâtes reconnoître l'embuſcade, par un de vos gens déguiſé en païſan, qui parloit Perigordin, lequel ayant aviſé, ils lui demanderent ſi vous veniez : mais leur ayant été répondu que vos chevaux avoient été deſſellez, ils ſe mirent à renier, & dirent qu'il falloit aller repaître à un Bourg qu'ils nommerent à deux lieuës de là, où les ayant fait ſuivre, auſſi-tôt vous montâtes à cheval, & après quelques autres petits dangers, arrivâtes en ſûreté chez Monſieur de Longa, & le lendemain à Bergerac, où étoit le Roi de Navarre, qui vous embraſſa plus de ſix fois, demeurant bien étonné d'entendre tout le ſuccès de l'entrepriſe de Monſieur le Prince & les particularitez de votre voyage.

CHA-

CHAPITRE XX.

Affaires de Milice.

PEu après vôtre arrivée auprès du Roi de Navarre, l'on commença à parler de l'armée du Maréchal de Matignon, qui venoit aſſieger Caſtillon ou Monſegur, auſquels lieux vous vous allâtes auſſi-tôt jetter, ayant mis une bonne partie de votre argent à profit : car vous vous trouvâtes environ quarante mille livres, & ne croyons pas que toute la Cour du du Roi de Navarre enſemble en eût autant. Ledit Sieur de Matignon alla au Siege de Caſtes, que le Roi de Navarre alla faire lever, par une grande cavalcade, où nous vous avons oüi dire que vous penſâtes tous mourir de froid : cela fut environ le mois de Février mil cinq cens quatre-vingt ſix, & ſe paſſa pluſieurs particularitez telles que s'enſuivent.

L'armée de Guyenne que devoit conduire Monſieur de Mayenne, étant aſſemblée, il vint en icelle, avec telle épouvante d'un chacun, qu'il eſt impoſſible

de le croire. Toutes les Villes du parti du Roi de Navarre se munissoient. Lui étoit fort empêché, ne sçachant que devenir : car il sembloit n'y en avoir aucune assez forte, pour éviter la premiere furie d'une si grande armée, & mettre sa personne en sûreté. Les uns lui conseilloient d'aller en Languedoc : ce qu'il ne vouloit faire, à cause que c'étoit hors de son Gouvernement. Les autres de s'en aller par Mer en Angleterre, pour y trouver assistance d'argent ; & avec cela, passer en Allemagne, pour amener lui-même l'armée qui se préparoit pour son secours. Nous avons apris toutes ces particularitez, des memoires du Sieur de la Fond, qui les avoit recueillis du Sieur de Maignan, & que lorsqu'il fut question de prendre votre avis, vous lui dites : Sire, pour mon regard, tous lieux & tous païs me sont bons ; car par tout où vous hazarderez votre vie & fortune, je dois tenir à honneur & à gloire, de perdre la mienne en vous servant ; car puisque je me suis donné à vous, je dois conter la longueur de ma vie, non par le grand nombre d'années, mais par la quantité de services que je vous rendrai. J'ai, grace à Dieu, de l'argent pour vous suivre par

par tout le monde ; mais ſi vous me permettez de parler librement, je vous dirai que vous devez oublier ce qui ſemble vous retenir en ce païs ; pourvoir à toutes les Places d'icelui de bons Gouverneurs & des autres choſes neceſſaires pour leur défenſe, autant qu'il vous ſera poſſible ; laiſſer un Lieutenant de qualité ſur le tout, pour ôter les jalouſies du commandement ; voir le chemin que tiendra Monſieur de Mayenne ; conſiderer quels ſeront ſes premiers deſſeins, & puis prendre une bonne troupe facile à exploiter chemin , & vous retirer à la Rochelle : car c'eſt une ſuffiſante retraite pour la ſûreté de votre perſonne. Ce ne ſera point vous enfuir , au contraire vous approcher de Paris, & être en lieu commode pour vivre & tirer des deniers & commoditez de la mer, & pour paſſer aux païs étrangers toutes les fois qu'il vous plaira : qui ne ſera neanmoins jamais mon opinion : car vous devez avoir un jour trop bonne part à la France, pour la quitter de gayeté de cœur. Par ce moyen , vous ferez quatre fortes têtes à votre parti ; l'une par vous même & Monſieur le Prince, à la Rochelle & aux environs : car votre perſonne étant là, vous étendrez vos limites. L'autre,

par Monſieur de Montmorenci en Languedoc. L'autre par Monſieur de Leſdiguiere en Dauphiné ; & l'autre par Monſieur de Turenne en Guyenne. Et puis votre armée d'Etrangers venant à la traverſe, ſi elle eſt bien conduite, tout cela donnera bien à penſer à ceux qui rendent votre ruïne ſi facile. Sur ce diſcours, le Roi vous dit : Je ſuis bien aiſe de vous avoir entendu, il y a du tems pour ſe reſoudre à tout cela, & Monſieur de Mayenne n'eſt pas ſi mauvais garçon, ni ſi diſpôt, qu'il m'empêche de me promener par la Guyenne. Tellement que dès le lendemain il reſolut de faire un voyage en Bearn, tant pour donner ordre à quelques affaires que de tems en tems il avoit remiſes à ſa venuë en ce Païs-là, que pour viſiter Madame Catherine ſa ſœur, où il ne ſéjourna que huit jours.

A ſon retour à Nerac, il eut pluſieurs avis que les armées de Mr de Mayenne & de Monſieur le Maréchal de Matignon s'étant jointes, ils avoient fait border toute la riviere de Garonne à leurs gens de guerre, & mis des gardes aux principaux paſſages d'icelle, pour eſſayer de l'attraper en repaſſant, le bruit ayant déjà couru qu'il vouloit aller

ler à Bergerac pour s'acheminer de là vers le Poitou & la Rochelle, afin de s'approcher de la Mer & de la riviere de Loire, & uſer de l'un & de l'autre ſelon que ſes affaires & le progrès de ſon armée étrangere le pourroient requerir : auquel lieu de Nerac ayant ſejourné deux jours ſeulement, il en partit au matin à l'aube du jour, (ayant auparavant publié qu'il vouloit aller à Leytoure) n'ayant pour toutes gens de guerre qu'environ cent hommes armez & autant d'Arquebuſiers à cheval de ſes deux gardes, & prit le chemin de Barbaſte comme s'il eût voulu aller à Caſtel-jaloux ; puis tournant vers Damaſan, il y ſéjourna environ une heure pour donner de l'avoine aux chevaux & boire chacun un coup. Et voulant partir de là, il choiſit vingt d'entre vous autres Meſſieurs, des mieux montez & armez, & qu'il tenoit des plus reſolus aux perils ; & autant de ſoldats de ſes Gardes, ſans bagage, & fort peu de valets ; & baillant la conduite du ſurplus à Monſieur de Lons ſon premier Ecuyer & au Sieur de la Roque, il prit ſon chemin tout ainſi que s'il eut voulu tirer derechef vers Caſtel-jaloux, marchant à travers des lieges & des brandes,

desquels l'exercice de la chasse lui avoit enseigné tous les sentiers, tours & détours ; puis comme il eut fait une bonne demi-lieuë, il tourna tout court à main gauche & s'en alla gagner Caumont, où il repût & dormit environ trois heures ; passa la riviere comme le jour se fermoit, & marcha toute la nuit quasi à travers de tous les quartiers de l'armée ennemie, voire alla passer sur le bord des contr'escarpes de Marmande : en tous lesquels lieux vous entendîtes forces Qui va là des sentinelles, (car vous étiez l'un des vingts que le Roi avoit choisis) mais il ne sortit rien après vous. Puis prenant le chemin vers la Sauvetat, d'Aimet & Duras, fit si bonne diligence qu'il arriva à deux heures de jour à Sainte Foi, auquel lieu semblablement se rendirent sur le soir même, tous ceux qui étoient demeurez derriere avec vos bagages sans qu'il eut été fait perte d'un seul valet, ni d'un cheval, dequoi Monsieur de Mayenne ayant eu avis certain, il fut en extrême colere : mais voyant que c'étoit une chose faite, où il n'y avoit plus de remede, il se resolut d'aller assieger Montignac-le-Comte, où le Capitaine Roux & le Sergent More firent des merveilles de se bien défendre

fendre au commencement : mais la Place étant foible, & mal fournie d'hommes & de munitions, ils se rendirent à honorable composition qui leur fut fort bien gardée : ne disans rien davantage de ce Siege, pour ce que vous n'y eûtes nulle part.

De Montignac, Monsieur de Mayenne s'en alla attaquer la Ville de Saint Basile sur Garonne, dans laquelle quelques jours auparavant, le Roi de Navarre avoit envoyé pour y commander en cas de Siege, le Sieur Despueilles, Gentilhomme de bonne qualité, estimé fort vaillant & grandement experimenté pour la défense des Places assiegées, auquel il bailla trois cens Arquebusiers & trente Gentils-hommes de sa maison, pour l'assister & apprendre le métier sous lui. Or pour ce qu'il étoit allié de la maison de Courtenay, dont étoit Madame votre femme, & qu'à cette occasion il recherchoit fort votre amitié, vous importunâtes tant le Roi, qu'après plusieurs refus, il vous nomma entre les trente qu'il avoit destinez pour aller avec lui, & ne fut possible de vous en divertir, quelques remontrances que vous sçûssent faire vos parens & vos amis, alleguans que cette Place n'étoit nulle-

ment propre pour gagner gloire ni honneur : mais au contraire, de telle qualité qu'il en faudroit ſortir par capitulation honteuſe, ou uſer de défenſe perilleuſe : auſſi lors que vous y fûtes arrivez & que vous l'eûtes bien viſitée, il n'y en eut un ſeul de vous qui eut tant ſoit peu de ſens, qui ne la jugeât encore pire que l'on ne vous l'avoit faite, d'autant qu'elle n'avoit pour murailles que les maiſons des habitans, la plûpart deſquelles n'étoient que de bois & de bauge & de tapi, & pour les autres choſes neceſſaires à ſa défenſe, ſi mal garnie d'armes, vivres, munitions de guerre, outils & inſtrumens à travailler, qu'il n'y avoit pas apparence d'y faire longue reſiſtance : neanmoins tous vous autres Gentils-hommes fîtes bonne mine, de crainte d'effrayer les habitans & les ſoldats, vous encourageans à travailler à l'envi chacun en ſon quartier, en la plûpart deſquels (& ſur tout au vôtre, où vous nous faiſiez tous employer avec tous vos valets, & vous même y mettiez les mains) il fût fait de ſi profonds retrenchemens, larges & hautes terraſſes, que nonobſtant la furieuſe baterie qui fût faite & les ruïnes des bâtimens qui voloient par éclats de tous côtez, (car le canon tranſ-

perçoit

perçoit les maiſons, voire traverſoit la Ville d'une extrémité à l'autre) vous demeuriez à couvert en toûte aſſûrance, & partant incitiez toûjours à ſoûtenir un aſſaut avant que de vouloir entendre à parlementer. Mais Monſieur Deſpueilles, ſoit que ſon grand jugement & ſa longue experience lui fiſſent mieux reconnoître le peril, l'impoſſibilité d'une ſuffiſante défenſe ou d'un prompt ſecours, ſoit pour autres raiſons à vous inconnuës, ſi-tôt qu'il vit la breche faite, il pratiqua de ſes parens & amis dans l'armée ennemie qui demanderent de parler à lui, leſquels entrerent dans la Ville ſur ſa foi, & le ſçûrent ſi bien manier, & intimider les habitans & la plûpart des ſoldats, qu'eux s'offrans de demeurer pour lui en ôtage, il ſortit dehors, alla trouver Monſieur de Mayenne & traita avec lui, ſa perſonne étant en la puiſſance des ennemis, qui fut une de ſes fautes, dont il fut le plus blâmé. Et depuis étant rentré en icelle, il acheva de ſi bien induire les ſoldats & les habitans à ſon avis, que nonobſtant l'oppoſition de tous vous autres qui étiez de la maiſon du Roi, & tout ce qu'en particulier, comme ſon ami, vous lui ſçûtes dire, vous fûtes contraint de ſui-

vre la pluralité des voix par un silence plein de dépit & de regret de vous être venus fourrer dans cette Place pour en sortir sans combat, de laquelle la capitulation fut d'autant plus blâmée, qu'elle se trouva plus avantageuse & plus exactement observée : les Rois & les Chefs d'armée approuvans davantage que l'on sorte des Places le bâton blanc en la main, après avoir tenté tous hazards & perils, & s'être défendus jusqu'à l'extrémité, que de s'en revenir avec armes & bagages, tambour batant, Enseignes déployées, mêches allumées des deux bouts, balles en bouches & pieces roulantes, & ne s'être point batus. Aussi trouvâtes-vous, lorsque vous arrivâtes à Bergerac, le Roi de Navarre en merveilleuse colere contre tous vous autres de sa maison principalement, jusques à n'en vouloir pas voir un seul, croyant que tout se fût passé de leur avis; mais quand il eût été informé de la verité, il demeura plus content de vous autres, & tourna tout son courroux contre Monsieur Despueilles, lequel ayant envoyé querir, après qu'il eût fait la reverence, il lui dit: Hé bien! Monsieur Despueilles, qu'avez-vous fait de la Place que je vous avois donnée en garde

garde pour le ſervice de Dieu, & la conſervation des Egliſes ? Car je ſçai bien que ces Gentils-hommes que je vous avois baillez pour acquerir de l'honneur & apprendre le métier avec vous, n'ont pas été de votre opinion. A quoi l'autre (tout en furie & mutiné de ce qu'il avoit oüi dire que le Roi l'accuſoit de lâcheté) lui répondit : Sire, j'en ai fait ce que Votre Majeſté en eut pû faire, ſi étant en ma place elle eut rencontré tous les habitans & la plus grande partie des ſoldats entierement bandez contre toute autre reſolution que celle que j'ai priſe. Pardieu, repartit le Roi, plus irrité qu'auparavant, vous n'aviez que faire de m'alleguer ainſi mal à propos, & par ma comparaiſon penſer couvrir votre faute ; je n'euſſe jamais commis une telle lâcheté, ſçachant trop bien que ceux de notre profeſſion ſont obligez de preferer l'honneur à la vie ; & en tout cas je n'euſſe jamais fait cette bêtiſe que de laiſſer entrer mes ennemis en ma Place, avec une entiere liberté de parler à un chacun, & encore moins me fus-je mis entre leurs mains pour capituler : & afin que par votre exemple, les autres ſoient enſeignez à uſer de plus de generoſité & de prudence, ſuivez cet

Exem-

Exemt des Gardes qui vous menera où vous meritez. Et en cette ſorte, ſans lui donner loiſir de repliquer, il fut mené en priſon, de laquelle il ſortit huit jours après, tant à la priere de ſes amis & parens, que pour le beſoin que le Roi de Navarre avoit de ſe ſervir de ſa troupe : auſſi ſe voyant avoir trop peu de forces pour oppoſer à de ſi grandes armées que celles qu'il avoit ſur les bras, leſquelles avoient déjà inveſti Caſtets, après qu'il eut jetté ce qu'il pût de munitions & de gens de guerre dans cette Place, enſemble dans Monſegur, Caſtillon, Sainte Foi & Montflanquin, pour leſquelles munitionner vous lui prêtâtes ſix mille francs, à cauſe que Monſieur de Bethune, votre Couſin, étoit Gouverneur de l'une d'icelles ; & ayant laiſſé Monſieur de Turenne pour ſon Lieutenant general en Guyenne, afin d'éviter la jalouſie des commandemens & de pourvoir, au mieux qu'il lui feroit poſſible, aux accidens non prévûs, il partit un matin de Bergerac avec cent chevaux ſeulement & les deux Compagnies de ſes Gardes, & s'achemina vers Ponts, Saint Jean d'Angely & la Rochelle, où il ſe délibera de faire, de là en avant, ſon principal ſejour, ſuivant ce que vous

aviez

aviez toûjours desiré & que lui aviez souvent conseillé.

CHAPITRE XXI.

Diverses Affaires d'Etat, & de Milice.

PEu de jours après que le Roi de Navarre fut arrivé à la Rochelle, il reçût des Lettres du Roi, pour envoyer quelqu'un de ses principaux serviteurs, afin de traiter avec les Députez des quatre Cantons Protestans des Suisses qui étoient à Paris, & aussi pour entendre de Sa Majesté plusieurs autres choses d'importance pour son service & le bien de l'Etat. A quoi faire, le Roi de Navarre vous destina aussi-tôt, & avec passeport envoyé en blanc, vous vous acheminâtes à la Cour qui étoit à Saint Maur, ayant avec vous Monsieur de la Marcillere qui de là devoit essayer de passer en Allemagne vers Clervan & Guitry: & vous étant adressé à Monsieur de Villeroi, il vous témoigna que le Roi avoit un grand contentement du choix que le Roi de Navarre avoit fait de

de votre perſonne. Vous dînates chez lui, & le lendemain il vous preſenta au Roi. Nous vous avons oüi dire que vous le trouvâtes dans ſon cabinet, l'épée au côté, une cappe ſur les épaules, ſon petit toquet en tête, & un panier pendu en écharpe au col comme ces vendeurs de fromages, dans lequel il y avoit deux ou trois petits chiens pas plus gros que le poing.

Après que vous eûtes fait votre harangue, le Roi reprit tous les points d'icelle, ſans mouvoir ni pieds, ni mains, ni tête, & ſembloit comme immobile; & vous dit de plus, qu'il falloit que le Roi de Navarre s'accommodât à ſa volonté, au tems & à la neceſſité de ſes affaires, & que c'étoit le ſeul moyen de ruïner la Ligue, qui ne prenoit autre pretexte pour faire la guerre que ſa perſonne & ſa Religion; qu'il n'avoit que faire de ſa conſcience; mais que s'il vouloit aller à la Meſſe, il feroit tomber les armes des mains à toute la Ligue. Vous lui répondîtes, que cela ne profiteroit de rien, d'autant que le Roi de Navarre venant ainſi ſeul, ne lui apporteroit que de la charge & point de force; & ſi n'ôteroit pas le pretexte de ceux de la Ligue, mais l'augmenteroit, & leur creance auſſi,

ſaiſant croire au peuple que leurs armes auroient porté ce fruit-là, & qu'il falloit achever le reſte. Après pluſieurs repliques, vous fûtes faire la reverence à la Reine, Mere du Roi, qui vous fit fort bonne chere, vous parla fort dignement du Roi de Navarre, & comme ſi elle l'eût bien fort aimé, vous offrit de vous faire plaiſir, bref vous donna ſujet de contentement.

Vous vous en allâtes après à Paris pour traiter avec les Députez des quatre Cantons, auſquels après leur avoir fait un fort beau feſtin, & repreſenté l'état des affaires, ce que vous ſçaviez des intentions du Roi & de la Ligue, quels moyens de ſubſiſtance avoit le Roi de Navarre, & de quels ſecours il auroit beſoin, & avoir eu d'eux réponſe aſſez favorable, vous retournâtes trouver le Roi, qui vous réïtera ſes premiers propos & quaſi les mêmes choſes que ces Meſſieurs de Lenoncourt, Poigny & Brulart avoient dites; & enfin fut convenu avec le Roi (nonobſtant que ce fut contre votre avis : mais vous en eûtes deux commandemens réïterez du Roi de Navarre) que les Suiſſes ſecourroient le Roi de Navarre de vingt mille hommes, dont quatre mille iroient en Dauphiné, &

les ſeize mille le viendroient joindre; mais que ſi le Roi leur commandoit pour ſon ſervice contre la Ligue, ils ſeroient tenus de lui obéïr : dont il avint l'inconvenient que nous dirons ci-après.

Vous ſejournâtes enſuite de ces traitez, ſeulement huit jours avec Madame votre femme, laiſſâtes Monſieur de la Marcillere (qui étoit venu avec vous) à Paris, pour, ſous ombre de la continuation des affaires que vous aviez entamées, achever les autres dont il avoit charge touchant l'armée d'Allemagne; & vous en retournâtes trouver le Roi de Navarre qui vous reçût fort bien, & loüa tout haut d'avoir très-bien negocié.

Peu de jours après votre retour, le Roi de Navarre ayant reduit les Rochelois à s'accommoder à ſes volontez, & obtenu d'eux tout ce qu'il voudroit d'artillerie pour mener en campagne, toutes les fois que bon lui ſembleroit, il fit deſſein d'élargir ſes limites; & pour y parvenir, ayant fait reconnoître Talmont ſur le Jard, par Mignonville & Bois du Lys, il bailla trois canons, deux cens chevaux & douze cens hommes de pied à Monſieur de la Trimoüille, auquel la Place appartenoit en proprieté, afin qu'il

qu'il l'allât aſſieger ; & mit près de lui, Vous, Mignonville & Fouquerolles pour lui ſervir de Conſeil & de Maréchaux de Camp. Le Château fut inveſti, ſans que ceux qui étoient dedans s'y attendiſſent ; car vous trouvâtes le bourg avec fort peu de gardes, & garni de tous meubles & vivre. En peu de jours vous eûtes fait vos approches à l'entour de ce Château, (l'un des plus mal flanquez qu'il étoit poſſible) & logé vos pieces, qui étoient deux canons & une coulevrine (car ce fut vous qui eûtes cette charge particuliere) toutes prêtes à faire baterie ; & neanmoins voyant l'épaiſſeur des murailles, il fut trouvé à propos de vous renvoyer par Mer à la Rochelle, où il n'y a que pour ſix heures de chemin, ayant bon vent, afin d'amener encore des poudres, informer le Roi de Navarre de l'état du Siege, & le prier de renforcer les aſſiegeans de quelques gens de pied, d'autant que l'on avoit avis certain que les amis de Maronniere (Gouverneur de la Place, & inveſti dedans) aſſembloient gens de tous côtez, & ſollicitoient Monſieur de Malicorne à faire le ſemblable pour la ſecourir. A quoi ce Prince deſirant de pourvoir puiſſamment, à cauſe de la conſequence que tirent après

eux

eux les bons ou mauvais ſuccès des premieres entrepriſes, il envoya faire levée de deux mille hommes de pieds ès environs de la Rochelle, Saint Jean, Melle & Saint Maixant; puis s'embarqua lui-même avec tout ce qu'il pût raſſembler de gens de guerre tant de pied que de cheval, & fit faire voile vers Talmont, vous ramenant avec lui: durant lequel voyage il fut aſſailli d'une ſi furieuſe tempête, que les trois vaiſſeaux qu'il menoit, furent écartez l'un d'un côté, l'autre de l'autre, & coururent fortune de ſe perdre pluſieurs fois pendant deux jours que dura cette malace: mais enfin tout étant venu ſurgir ſans aucune perte dans le Havre de Talmont, les aſſiegez ſçachans l'arrivée du Roi, demanderent à parlementer ſur la chamade qu'il leur fit faire en ſon nom, diſans, qu'ils ne ſe vouloient rendre qu'entre ſes mains, tant à cauſe de ſa qualité de Roi, que de ce qu'il étoit renommé d'être doux & clement, & de garder inviolablement ſa foi & ſa parole: à quoi ils furent reçûs & bien traitez. Le Roi viſita votre baterie, & loüa votre grand travail, & l'induſtrie dont vous aviez uſé a bien loger vos pieces.

De Talmont (voyant ſes troupes fraîches

ches & de bonne volonté, pour n'avoir aucunement pâti en ce Siege; que les autres gens de guerre qu'il avoit envoyez lever, étoient pour la plûpart ensemble; que l'artillerie étoit bien équipée & fournie de bœufs, cordages & munitions necessaires, & que Monsieur de Malicorne, faute d'argent, ne s'étoit pû mettre en campagne) alla attaquer le Château de Chisé, où commandoit un Capitaine nommé la Fayolle avec cent bons hommes, lesquels aussi pour le commencement firent merveilles de se bien défendre, tirans en furie & comme en salve sur tout ce qui paroissoit: aussi y en eut-il plusieurs des vôtres, mouchez, avant que de vous pouvoir loger & mettre vos pieces en baterie, à quoi tout le monde mettoit la main, jusqu'au Roi même. Les assiegez avoient une coulevrine, avec laquelle ils faisoient de fort bons & avantageux coups; mais bien plûtôt de loin que de près, à cause que ne pouvant être logée que sur le haut d'une grosse tour voûtée, ils ne la pouvoient faire plonger en bas, ni dans les trenchées & bateries, & fut fait un coup si étrange qu'il merite de n'être pas oublié, qui arriva en cette sorte. Madame, sœur du Roi de Navar-

re, envoyant un ſien Maître d'Hôtel (du nom duquel vous vous ſouviendrez mieux que nous) vers lui, pour ſçavoir de ſes nouvelles, & icelui s'étant, en arrivant, arrêté aſſez loin du Château, avec quelqu'un de ſa connoiſſance, & ſe retournant pour voir arriver des troupes qui entroient en garde, un coup de cette coulevrine fut tiré, duquel le boulet entrant juſtement par le milieu du fondement de ſon cheval, vint ſortir au beau milieu du poitrail lui traverſant entierement le corps, demeurant, le cheval, tout roide mort ſur ſes quatre pieds, ſans ſe mouvoir, ni tomber de plus de demi-quart d'heure après. Il arriva encore en ce Siege, un autre accident, lequel en produiſit bien d'autres de plus grande importance; car un certain Gentil-homme (dont nul ne ſçait le nom) venant d'Allemagne de la part de Meſſieurs de Clervan & de Guitry, pour informer amplement le Roi de Navarre de l'état auquel étoit ſon armée étrangere, & ſçavoir de lui quel chemin il lui devroit faire tenir, lui étant venu faire la reverence dans les trenchées, après lui avoir baillé un petit billet, qui étoit couſu dans la ceinture de ſes chauſſes, qui ne contenoit que deux lignes en

creance,

creance, de laquelle voulant s'acquitter, ayant approché ſa bouche contre l'oreille du Roi, comme il eut proferé ſes mots : Sire, Meſſieurs de Clervan & de Guitry m'ont dépêché de Heydelberg vers Votre Majeſté pour lui faire entendre... une arquebuſade lui donna par la tête de laquelle il tomba tout roide mort, ſans prononcer une ſeule parole : tellement que le Roi de Navarre demeura auſſi incertain de l'état de ſon armée, & de ce que ſes ſerviteurs deſiroient ſçavoir de lui, comme auparavant. Et a-t'on ſçû (depuis la défaite d'icelle) que ce Gentil-homme venoit pour recevoir un commandement abſolu, pour vuider les diſputes & contentions en quoi étoient tombez tous les plus qualifiez & autoriſez en cette armée, ſur les diverſes routes qu'un chacun d'eux lui vouloit faire prendre. Les uns propoſans de lui faire tenir le chemin de Lorraine, pour faire un puiſſant divertiſſement des forces de la Ligue, & entreprenans la conquête d'icelle, les autres vouloient que l'on prît la ſource de Loire, pour entrer dans les Provinces de Bourbonnois, Limagne, Berry & Poitou, & par icelle joindre le Roi de Navarre. Les autres (à quoi inclinoient Meſſieurs de Montmorency & de

de Châtillon) eſtimoient plus à propos de couler le long du Rône, & deſcendre en Languedoc pour eſſayer de s'en rendre les Maître abſolus & des autres Provinces voiſines, pour là ſe cantonner en cas d'une diſſipation du Royaume, que l'audace de ceux de la Ligue & la faineantiſe du Roi faiſoient ſembler fort prochaine; & les autres (qui fut le pire de tous) de venir dans le gras païs de Beauce, où tout fut diſſipé: & peut-être que ſans cette malheureuſe arquebuſade qui empêcha les avis donnez & à donner, les choſes euſſent ſuccedé avec plus de bonne fortune: tant par de foibles moyens & accidens (en apparence) les decrets du Ciel s'acheminent à leur fin.

Trois jours après, la Fayolle Gouverneur de Chiſé, n'oyant point parler de ſecours, & pluſieurs choſes venans à lui manquer, qu'il n'eut jamais (ni tout autre qui n'a point paſſé par telles experiences) crû pouvoir être du tout neceſſaires pour ſoûtenir un Siege, & ſur tout des Chirurgiens, inſtrumens & drogues à eux neceſſaires, du linge, de la chandelle, des armuriers, du charbon, des moulins & des fours, il entra en capitulation laquelle fut obſervée en tous ſes points.

De

De Chiſé, le Roi de Navarre envoya inveſtir un autre Château nommé Saſay, qui fut pris deux jours après en parlementant, d'autant que tout le gazon qui revêtoit quelques petits éperons que l'on avoit faits à cette Place, étant tombé, les faſſines que l'on avoit miſes pour tenir la terre, paroiſſans dehors, les ſoldats s'en ſervirent pour monter deſſus.

Ces petites proſperitez enflerent le courage d'un chacun, & groſſirent de ſortes les troupes (pluſieurs ſoldats même du parti contraire ſe venans ranger en icelles) que le Roi prit reſolution d'aller attaquer la Ville & Château de Saint Maixant, ſur l'avis qu'il reçût que les habitans avoient refuſé la garniſon, que Monſieur de Malicorne leur avoit voulu envoyer : tellement que la Place ayant été inveſtie un matin à la pointe du jour, & dans le lendemain l'artillerie, compoſée de trois canons, la coulevrine de Chiſé & deux bâtardes priſes à Saſay, ayant été logée dans ſes plateformes, ſçavoir les trois canons dont vous eûtes la charge, ſur le haut de la prée pour batre les murailles du côté des Tanneries, & la coulevrine & les deux bâtardes ſur tout le haut de la

montagne, pour batre du long de la brêche en courtine, aux premieres vollées de toutes lesquelles pieces, les habitans (qui ne s'étoient à rien moins attendu qu'à un Siege, & avoient les esprits & les intentions portées plûtôt à trafiquer & commercer avec tous les deux partis qu'à guerroïer contre aucun) s'étant effrayez, ils entrerent incontinent en capitulation, qui fut autant avantageuse & aussi bien observée qu'ils le sçûrent desirer: aussi les logis y ayant été faits par les Maréchaux des logis du Roi, il entra dans la Ville, lui, toute sa Cour, & les gens de guerre qu'il destina pour la garde d'icelle, tout ainsi que si elle n'eut point été conquise par les armes: toutes les boutiques y étant trouvées ouvertes, & tous les hommes, femmes & enfans épandus aux portes & par les ruës, crians, Vive le Roi, & enseignans leurs logis à ceux qu'ils sçavoient être leurs hôtes, lesquels ne leur firent aucun desordre, ni prirent rien sans payer, la Ville s'étant volontairement cottisée pour le payement de la garnison durant deux mois.

Saint Maixant étant ainsi pris, & un si bon ordre établi que chacun étoit content, le Roi sçachant que Monsieur le

Prince

Prince & Monſieur de la Roche-Foucault (qu'il avoit fait Colonel de ſon Infanterie) le venoient joindre avec deux cens chevaux & quinze cens hommes de pied, bien armez ; & ceux de la Rochelle l'ayant de nouveau aſſûré de lui fournir encore toute l'artillerie & les poudres dont il auroit beſoin, moyennant que ce fut pour prendre Fontenay, il ſe reſolut au Siege de cette Ville, (qui eſt la ſeconde du Poitou en richeſſes, fertilité de païs & commoditez pour le trafic de la Rochelle) encore qu'il y eut bonne & forte garniſon, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & un Gouverneur fort eſtimé, nommé (ce nous ſemble) Rouſſiere, lequel ayant entrepris à cauſe du grand nombre de gens de guerre qu'il avoit, de garder non ſeulement la Ville, mais auſſi les Fauxbourgs Deſloges qui ſont deux fois auſſi grands & riches que la Ville, & qui de longue-main avoient été foſſoyez & retrenchez, ils furent attaquez une nuit fort noire par les deux côtez de la prée & par la tête en même tems. Le Roi de Navarre avoit ordonné quarante Gentils hommes de ſa maiſon (du nombre deſquels vous fûtes) pour donner avec le Comte de la Roche-Foucault, qui comme Colonel

avoit la charge de l'attaquement, avec lequel vous combatites, deux heures durant, les barricades de la tête du Fauxbourg, desquelles vous étant approchez cinq ou six qui marchiez ensemble des premiers, chacun deux pistolets à la ceinture & une hallebarde au poing, & vous étiez donnez parole de ne vous abandonner point, (il nous semble que Dangeau, Vaubrot, Avantigny, Challendeau, Fuqueres, Brasseuses & le Chesne en étoient) voulans franchir & renverser une barricade, à cela aidez de vos hallebardes, ceux qui les défendoient, étant venus aux mains, vous fûtes repoussez par deux fois à coups de piques & de hallebardes; & Vous, Vaubrot & Avantigny vous étant attachez à une grande cave à vin & opiniatrez à la renverser, vous fîtes tomber sur vous, cinq ou six barriques remplies de fumier, dessous lesquelles vous fûtes tous trois embarrassez, & eûmes toutes les peines du monde à vous en retirer. Cependant ceux qui donnoient par les côtez, ayans forcé deux barricades, & ayant entré par icelles dans les plus prochaines & commodes maisons, commencerent à crier dedans; ce qu'entendu par ceux qui défendoient la tête, ils com-

commencerent à ſe retirer, craignans que l'on leur coupât le chemin de la Ville : auſſi furent ils ſuivis de ſi près, que pour ſe guarantir que vous n'entraſſiez pêle-mêle avec eux dans la Ville, ils furent contrains de mettre le feu à deux ou trois maiſons des plus prochaines de la porte, & à un grand tas de pieces de bois, fagots & poinçons que l'on avoit mis au milieu de la ruë, penſans en faire des barricades ſi le loiſir leur en eût été donné. La flamme du feu vous empêcha de paſſer, donnant loiſir à ceux qui ſe retiroient, de rentrer dans la Ville, de lever les Ponts, fermer les Portes, & de garnir le portail & les courtines d'Arquebuſiers. Cette ſoudaine & non attenduë priſe de ces grands Fauxbourgs apporta de grandes commoditez, tant pour les logemens que pour l'abondance de vivres & denrées qui s'y trouverent ; car le Gouverneur n'avoit pas voulu que les Habitans, en entrant, portaſſent rien. Le Roi de Navarre fut logé dans une grande maiſon au milieu du Fauxbourg, de laquelle auſſi bien que de toutes les autres, la ſortie & l'entrée étoient fort perilleuſes, d'autant que le portail de la Ville commandoit quaſi tout du long de la grand'

ruë, & la Ville par le dehors des maiſons du côté des prez : auſſi ne ſe paſſoit-il guéres d'heures, qu'il n'y en eut quelqu'un de mouché, du nombre deſquels vous euſſiez été ſans votre valet de chambre Liberge, lequel ſe tenant fort près de vous, reçût l'arquebuſade (qui vous venoit donner dans la tête) dans votre caſque qu'il portoit haut à la main, laquelle neanmoins ne fit que blanchir deſſus : mais ſi elle fut parvenuë juſqu'à votre perſonne, elle ne vous eut pas (à notre avis) trouvé la peau ſi dure, & l'eût plûtôt rougie que blanchie. Cet accident vous fit auſſi-tôt faire tendre une corde d'une maiſon à l'autre, à travers la ruë, à l'endroit du logis du Roi, ſur laquelle vous fîtes mettre des linceuls, ce qui fut après pratiqué par tout. Le Roi de Navarre voulut auſſibien que les autres, avoir ſon quartier d'attaquement, qu'il choiſit au Baſtion appellé des Dames, auquel il vous employa, tant aux bateries qu'aux trenchées & mines, où vous fîtes des merveilles en grandeur & aſſiduité de travail ; car vous metiez vous-même la main au pic, à la pioche, & au louchet ; beuviez, mangiez & couchiez dans les trenchées, ſans en être (tant que le ſie-

ge dura) ſorti que deux fois, l'une pour aller changer de chemiſe & d'habit, pour ce que les vôtres étoient tous terre, & l'autre pour entrer en garde à cheval, une fois que l'on eut un avis qui contenoit pour certain, qu'il ſe preparoit du ſecours pour jetter des gens de guerre, de la poudre & de la mêche dans la Ville. Car le Roi fit quaſi monter toute ſa Cavalerie à cheval, & les poſa en garde lui-même, les uns ſur une avenuë, les autres ſur une autre; & nous ſouvient qu'il vous mit en garde avec vingt hommes bien montez & armez, à un Guay de la riviere qui paſſe le long de la prée, que l'on avoit laiſſé ſeul pour le paſſage; tous les autres ayans été rompus & retrenchez : auquel lieu il vous arriva un accident, dont nous vous ferons reſſouvenir, pour ce qu'il y eut dequoi rire lorſque vous en fîtes le conte au Roi de Navarre. Ayant donc été poſé en garde à ce Guay, un ſoir qui fut ſuivi d'une nuit fort noire, comme ce vint ſur la minuit, vous entendîtes (comme choſe encore éloignée) une eſpece de cliquetis d'armes, & raiſonnement de trac de chevaux qui ſembloient s'acheminer droit au Guay que vous gardiez; dequoi ne pouvant faire

jugement certain par le benefice des yeux, à cauſe de la trop épaiſſe obſcurité, vous mîtes vos vingt chevaux en ordre en deux bandes de dix chacune, ſur le bord du paſſage, avec le piſtolet au poing, à deſſein de combatre tout ce qui ſe preſenteroit, & de ne tirer qu'en touchant, ayant donné charge à un des vôtres, qu'auſſi-tôt qu'il vous verroit au combat, il s'en allât au galop en avertir le Roi, & en paſſant, les corps-de-gardes: & pour cet effet lui donnâtes le mot. Ce bruit donc de cliquetis & de trac & marcher de chevaux continuant toûjours de la même façon, & s'augmentant à meſure qu'il s'avançoit, vous fûtes tous ébahis qu'il ceſſa du tout lorſqu'il fut (ſelon le jugement que vous en pouviez faire) à quelque deux cens pas du Guay de la riviere, tout ainſi que ſi ceux qui le faiſoient, euſſent écouté & reconnû quelque choſe; puis tout à coup ce même bruit commença plus impetueuſement qu'auparavant, & tout ainſi que s'il y eut eu quantité de chevaux & gens armez deſſus qui vinſſent droit à vous au grand galop pour paſſer le Guay de force; & de fait, s'étant tous jettez de furie dedans l'eau, nul de vous ne douta plus que ce

ne

ne fussent Ennemis, & qu'il n'en falût venir aux mains, jusques à ce qu'étant quasi tête à tête de vos chevaux, vous apperçûtes qu'il n'y avoit point d'hommes sur ceux-là, & enfin reconnûtes que ce n'étoit autre chose sinon quelque nombre de chevaux & de cavalles entravez de fer que l'on laissoit paître à l'abandon dans ces grandes prairies, que l'amour, la gaillardise & le libertinage faisoient ainsi volter, panader & courir les uns après les autres : & en cette maniere fut, votre allarme, convertie en éclats de rire, bien aise neanmoins que vous ne l'eussiez point donnée aux corps de gardes, ni au Roi.

Il se fit durant ce siege divers attaquemens & autres factions guerrieres, dont nous laissons le recit aux Historiens, pour ce que nous n'avons point appris qu'il vous y soit rien arrivé digne de remarque, votre principal soin & occupation étant aux logemens & batteries des pieces d'artillerie, en laquelle charge le Roi de Navarre jugea dès-lors que vous seriez un jour des plus entendus. Et nous contenterons de dire que le Roi étant toûjours dans les trenchées, & travaillant lui-même du pic & de la pioche avec tous vous autres Messieurs,

pour avancer les logemens dans les douves du foſſé, du côté de la Ville, vous y uſâtes tous de telle diligence & aſſiduité, à cauſe de la preſence du Maître, qu'enfin lui étant dans le trou, il commença le premier à entendre le murmure des voix de ceux de dedans, auſquels il ſe mit à parler, voire même à ſe nommer : dequoi les autres étonnez, ils entrerent en parlement, & lui ſeul fit avec eux la capitulation, de laquelle ils dirent ne vouloir rien mettre par écrit, ni demander des ôtages, mais ſe fier entierement en ſa foi & en ſa parole qu'ils ſçavoient bien être inviolable : dequoi ce brave courage ſe trouva tellement touché, qu'il accorda tant aux gens de guerre qu'aux habitans, quaſi tout ce qu'ils voulurent demander, & le leur fit obſerver loyaument, traitant ceux de la Ville tout ainſi que ſi elle n'eut point été priſe par Siege : le nom deſquels (afin d'entre-mêler toûjours nos memoires de quelques contes pour vous apprêter à rire) nous fait ſouvenir de celui qui vous fut fait en notre preſence, d'une pauvre femme, laquelle ayant tué le matin (dont la capitulation fut arrêtée ſur le midi) un pourceau fort gras qu'elle avoit, des plus grands

qu'il

qu'il étoit poſſible de voir, & craignant que les hôtes qu'elle pourroit avoir, ne le vendiſſent ou le mangeaſſent, elle voulut eſſayer de le faire tranſporter hors la Ville en une maiſon de ſes amis, qui étoient du parti du Roi de Navarre; & pour y parvenir ſans ſoupçon, ayant bien lié ce pourceau de cordes, le plus à la reſſemblance du corps d'un homme qu'il lui fut poſſible, elle l'envelopa de linceuls, tout ainſi que ſi c'eût été un corps mort, lui mit une croix deſſus, & le poſa ſur un grand ais qu'elle mis ſur deux treteaux. Ses hôtes entrans dans la maiſon, elle leur dit (faiſant la pleureuſe) que c'étoit ſon pauvre mari qui avoit été tué; qu'elle les prioit de trouver bon qu'elle le pût aller faire enterrer au grand cimetiere qui eſt hors la Ville; ce qui lui ayant été accordé, elle envoya chercher quatre hommes pour le porter, & deux Prêtres pour aſſiſter à l'enterrement; & ainſi eux chantans & elle pleurant pour le pauvre pourceau, il fut inhumé en terre ſainte, aſpergé d'eau benîte, & la foſſe bien couverte de buis. La nuit étant arrivée, comme cette femme avec quelques hommes & femmes, auſquels elle s'étoit découverte de ſon deſſein, étoit après à déterrer

ce pauvre corps de pourceau, ils furent découverts par des ſoldats étans en ſentinelle, leſquels voyans ces gens fouiller en terre, crûrent que ce fut or, argent & autres richeſſes que l'on eût-là cachées; & ayans chaſſé tous ceux qui fouilloient en ce lieu, ils acheverent ainſi de déterrer monſieur le porc, pour lequel il y eut bien le lendemain des riſées, lorſque les Prêtres en conterent toute l'hiſtoire, la femme s'en étant confeſſée à l'un d'eux, qui fut toûjours depuis appellé le Chapelain du goret.

Le Roi de Navarre ayant établi les ordres neceſſaires pour la conſervation de la Ville & des Habitans de Fontenay, & pourvû le Sieur de la Boulaye, du Gouvernement, il s'en alla à l'Abbaye de Maillezais, de laquelle reconnoiſſant la ſituation avantageuſe, il ſe reſolut d'en faire une forte Place; & dès l'heure commença d'en faire lui-même le deſſein, vous appelant pour lui en donner votre avis, ſçachant bien que vous aviez étudié aux Mathematiques, & vous plaiſiez fort à faire des Cartes, tirer des plans de Places, & à deſſiner des fortifications: un parent de Monſieur de la Boulaye, nommé, ce me ſemble, d'Availles, y fut mis pour Gouverneur.

De

De Maillezais, le Roi de Navarre s'en alla vers Mauleon avec ſon armée pour l'attaquer, duquel Siege & priſe nous ne dirons rien (non plus que de la ſurpriſe que M. de Genevois fit du Château de la Garnache ſur ſa propre mere, ni de ce qu'en lui penſant encore excroquer Beauvais ſur mer, où elle s'étoit retirée, elle-même le prit, & le retint long-tems priſonnier) d'autant que vous n'eûtes aucune part en nulle de ces trois factions.

CHAPITRE XXII.

Diverſes affaires d'Etat & de Milice.

NOus vous ramentevrons commé dès le partement de Maillezais, ſuivant ce qui en eſt dit au Chapitre precedent, vous, ayant demandé congé au Roi de Navarre, pour (ſous la faveur d'un paſſe-port que l'on vous avoit envoyé de la Cour) aller faire un voyage chez vous à Roſny (duquel vous & les autres qui lirez ces memoires, nous permetrez de vous reciter quelques particularitez, encore que ce ne ſoit pas affaires

faires d'Etat ni de guerre, mais ſimplement domeſtiques, voire des plus baſſes; car c'eſt auſſi plûtôt votre vie qu'une hiſtoire que nous avons entrepris de vous repreſenter) auquel lieu de Roſny Madame votre femme faiſant ſa reſidence en vertu des prolongations que vous aviez obtenuës du Roi, lorſque vous le fûtes trouver de la part du Roi de Navarre à Saint Maur, il y avoit eu une telle peſte que la plûpart des Habitans du Bourg en étoient morts, & dans le Château, une des Demoiſelles, une femme de Chambre, un Page, un Laquais & un Cuiſinier de Madame votre Femme; & vous avoit on mandé qu'elle avoit été deux jours & deux nuits dans la Forêt de Roſny, ſans avoir oſé prendre ni pû trouver autre retraite ni couvert, que ſon Carroſſe, pour boire, manger & dormir, tant chacun faiſoit difficulté de lui ouvrir ſa porte. Neanmoins à votre arrivée, vous la trouvâtes logée en un Château, nommé Huets, que Madame de Champagnac, votre Tante, (à laquelle il appartenoit) lui avoit fait prêter, n'ayant pour tout train qu'une Demoiſelle, une Chambriere, un Cocher & un Laquais, duquel lieu elle vous fit refuſer les portes par plu

ſieurs

ſieurs fois, vous priant d'une fenêtre les mains jointes & les larmes aux yeux, de ne la vouloir point approcher d'un mois, n'y ayant nulle apparence de ſouffrir que vous venant d'un bon air, entraſſiez parmi eux tous qui venoient d'un lieu tant peſtiferé. Mais nonobſtant toutes ces allegations, votre amour ſurmontant ces raiſons & toute autre prudence, vous la voulûtes voir; & d'abord lui allâtes ſauter au col, la baiſant & embraſſant pluſieurs fois ſans entrer en aucune apprehenſion. Vous n'aviez mené avec vous de vos Gentils-hommes que le Sieur de Bois-Breüil & l'un de nous quatre, & pour le reſte qu'un Page & un Valet de Chambre, avec leſquels vous demeurâtes environ un mois tous ſeuls, ſans être viſitez de creature vivante, tant chacun fuyoit votre maiſon comme peſtiferée. Et neanmoins, à ce que nous vous avons ſouvent oüi dire depuis, vous n'avez jamais fait une vie ſi douce ni moins ennuyeuſe que cette ſolitude, où vous paſſiez le tems à tracer des plans des maiſons & cartes du Païs, à faire des extraits de livres, à labourer, planter & greffer en un Jardin qu'il y avoit dedans, à faire la pipée dans le Parc, à tirer de l'arquebuſe à quanti-
té

té d'oiseaux, lievres & lapins qu'il y avoit en icelui, à cueiller vos salades, les herbes de vos potages, & des champignons, columelles & diablettes que vous accommodiez vous-même, mettant d'ordinaire la main à la cuisine, faute de Cuisiniers, à joüer aux cartes, aux dames, aux échets & aux quilles, & à caresser Madame votre femme qui étoit très-belle, & avoit un des plus gentils esprits, qu'il étoit possible de voir.

De ce lieu vous envoyâtes celui de nous quatre qui étoit avec vous, à Paris, chez les Marchands Lustin, Philippe & Dohain qui vous devoient encore vingt-quatre mille livres du reste de vos Bois de haute-futaye, desquels il ne pût tirer que dix mille livres, ne les osant contraindre pour le surplus, de peur qu'ils ne fissent saisir votre argent par le Roi comme tous vos autres biens.

A son retour voyant que toute apparence de danger de peste étoit hors du Château de Rosny, où l'on avoit ôté les meubles des lieux ausquels il y avoit eu de la peste, & bien évanté & flambé les logemens, vous y remenâtes Madame votre femme; puis ayant appris que Monsieur de Joyeuse s'acheminoit en Poitou avec des forces, pour empêcher

la continuation des progrès du Roi de Navarre, qui depuis peu avoit encore failli deux entreprises, l'une sur Niort & l'autre sur Partenay, le contraindre de quitter la campagne, de se retirer dans sa coquille de la Rochelle, ou de l'assieger en tout autre lieu qu'il se pourroit mettre, vous vous en retournâtes en Poitou; trouvâtes le Roi à la Rochelle où il s'en étoit déjà retourné pour aviser & pourvoir à ce qui seroit jugé necessaire pour la conservation des Places qu'il avoit prises, la plûpart desquelles il fit raser, ne reservant que Fontenay, Talmont, Maillezais & S. Maixant, ayant été dès auparavant menacé par la Reine Mere lors des conferences de Coignac, S. Loris, S. Maixant, des grandes forces que l'on étoit resolu de lui faire tomber sur les bras sous la conduite de ce Chef, lequel avec son compagnon possedoit toute l'affection du Roi, & toute autorité dans les affaires du Royaume.

Or nous souvient-il de vous avoir oüi dire que pendant le sejour de cette Reine aux lieux ci-dessus nommez, ausquels le Roi de Navarre vous menoit souvent avec lui, en discourant avec Mesdames d'Usez & de Sauve, vers lesquelles le Roi vous envoyoit par fois, pour essayer

ſayer à découvrir quelque choſe ſous ombre de civilitez & courtoiſies, ſçachant que vous aviez amitié particuliere & grande confidence avec l'une & l'autre, (dont vous ſçavez bien les cauſes ſans qu'il ſoit beſoin de les dire) vous leur fîtes une fois des plaintes des mauvaiſes procedures dont uſoit cette Princeſſe envers le Roi ſon gendre, par leſquelles il étoit facile à juger que tout le deſſein étoit de l'amuſer, afin qu'il n'entreprît plus rien, & qu'il fît retarder l'acheminement de ſon armée étrangere : ſur quoi elles vous parlerent aſſez librement toutes deux enſemble, mais bien plus chacune à part; car lors elles vous dirent quaſi en mêmes termes : Voyez-vous, mon fils, (car ainſi vous nommoient-elles) nous connoiſſons tout ce qui ſe paſſe de mal autant que vous en ſçauriez dire; partant aſſûrez le Roi de Navarre que nous ſommes ſes très-humbles ſervantes, que nous affectionnons ſa perſonne, deſirons la proſperité de ſes affaires, avons grand déplaiſir qu'il ne ſoit mieux traité; & partant le conſeillons-nous, qu'il ne s'arrête plus à ces belles paroles & promeſſes, qui ne ſont qu'autant de vaines eſperances que l'on eſſaye de lui faire concevoir afin de l'amuſer,

muser, & qu'il sçache & tienne pour certain qu'il y a de trop grands desseins formez, pour en sortir jamais que l'épée à la main : car sa Religion n'est que le pretexte & non la vraye cause dès projets faits contre lui. Peu de tems donc après que la Reine Mere s'en fut retournée sans avoir rien fait, Monsieur de Joyeuse fit avancer ses troupes, chacun parlant diversement de ce voyage, voyant que le Roi éloignoit ainsi de lui une personne qu'il témoignoit toûjours lui être infiniment chere, les uns disans que le dessein du Roi étoit de procurer veritablement la ruïne des Huguenots, envoyant ainsi contr'eux toute sa puissance & ce qu'il aimoit le plus : les autres que ce n'étoit que pour rabaisser la grande reputation & creance que prenoient les Chefs de la Ligue parmi les peuples, (d'autant qu'ils avoient paru jusques alors, être les seuls qui avoient persecuté les Huguenots) en les faisant maintenant attaquer puissamment par ceux qui étoient ses plus particuliers confidens. Les autres disoient qu'il éloignoit ce mignon, à cause qu'il lui traversoit quelque nouvelle amitié naissante : les autres, qu'il avoit découvert des intelligences de lui avec les Chefs de la Ligue,

Ligue, & que deteſtant une telle déloyauté, il eut été bien aiſe de ſa perte, & pour cet effet lui mettoit-il en tête un ennemi heureux & genereux tout enſemble. Quoique ce ſoit, dès les premiers mois de l'an 1587. ledit Seigneur Duc de Joyeuſe, avec une belle & grande armée abondamment pourvûë de toutes choſes, & lui accompagné de tous les principaux Seigneurs & plus galants hommes de la Cour, s'achemina en Poitou.

Le Roi de Navarre avoit quatre ou cinq Regimens ſur pied, dont les deux premiers étoient ceux des Sieurs de Charbonnieres & de Desbories, leſquels il deſtina pour être mis en garniſon dans la Ville de Saint Maixant en cas de Siege; & pour éviter qu'ils ne mangeaſſent les vivres de la Place, & les tenir neanmoins tout prêts à jetter dedans lorſqu'il en ſeroit beſoin, il les fit loger à la Motte-Saint-Eloy, appartenant (ce nous ſemble) à Monſieur de Lanſac, lui ordonnant de s'aſſûrer du Château: mais à la priere du Sieur de Saint Gelais (qui étoit parent du Seigneur d'icelui, & qui leur en répondit) ils n'y mirent perſonne dedans.

Le Roi de Navarre fit en ce même

tems

tems une cavalcade audit Saint Maixant pour le fournir de vivres, poudres, mêches & autres munitions ; & vous avons oüi dire (d'autant que vous nous aviez laissez à la Rochelle) que vous n'aviez jamais fait une telle cavalcade : car vous partîtes de la Rochelle & y revintes sans repaître, ni reposer qu'une seule heure. Le Roi de Navarre se trouvant tant oppressé de sommeil sur la fin de cette corvée, qu'il ne se pouvoit plus tenir à cheval, il fut contraint de se mettre dans une charrette à bœufs qu'il rencontra la nuit allant à la Rochelle, où au bout de trois ou quatre jours, il eut nouvelle de la défaite de ses deux Regimens, logez dans la Motte-Saint-Eloy, où il fut exercé des cruautez inoüies : ce malheur étant arrivé par faute de s'être logez dans le Château, dans lequel on logea des hommes peu à peu, par lesquels ils furent les premiers attaquez.

Monsieur de Joyeuse prit Saint Maixant, Maillezais & quelques autres Places, & défit encore quelques Compagnies du Roi de Navarre, & entr'autres, celle du Sieur Despueilles qui étoit logée quasi à la vûë de la Rochelle : Desquelles factions guerrieres, nous laisserons les particularitez aux Historiens,

d'autant

d'autant que vous n'eûtes part en aucune d'icelles. Mais ainsi que ledit Sieur de Joyeuse s'en retournoit de Xaintes à Niort, après avoir pris Tonne-Charante, le Roi de Navarre vous ordonna pour aller à la guerre, avec cinquante chevaux que vous choisites de ceux que vous estimiez vos plus intimes amis, & les plus disposez à l'obéïssance; & après avoir appris des nouvelles certaines du chemin que déliberoit tenir l'armée des Ennemis, vous resolûtes de ne revenir sans faire quelque chose de signalé; pour à quoi parvenir, vous vous allâtes mettre dès une heure devant le jour, en embuscade (ce nous semble) dans la Forét de Benon, par l'orée de laquelle passe le chemin de Xaintes à Niort, vous tenans cachez dans le plus épais du Bois; & comme il fut assez grand jour, vous fîtes monter un homme du païs sur un fort grand chêne, lequel découvroit la campagne deux ou trois lieuës de tous côtez: où il n'eût pas été plus de deux heures, qu'il commença de voir marcher des troupes, & ensuite peu à peu tout le camp. De ceux qui étoient avec vous, les uns vous disoient: Retirons-nous: car si nous sommes découverts (comme déjà quelques Païsans ont fait) infailli-

infailliblement toute l'armée nous tombera ſur les bras, & ayans cinq lieuës de retraite, difficilement la pourrons-nous faire ſans grande perte ou grande honte. D'autres, comme les Sieurs d'Avantigny, Fequeres, le jeune Beſſais, Palcheux, Chalandeau, Ville-Pion, le Cheſne, Braſſeuſe, vous diſoient : Chargeons quelques-unes de ces premieres troupes qui ſont de notre portée, & tant éloignées des autres, que nous aurons fait notre execution avant qu'ils puiſſent être ſecourus ; & ayans quelques priſonniers, nous nous retirerons au travers le fort de la Forêt, où jamais les troupes ne s'embarraſſeront de crainte d'embuſcade : car par ce moyen, l'on ne nous reprochera pas que nous n'ayons rien fait. Vous écoutiez patiemment tous ces avis ; mais enfin vous leur dites : Meſſieurs, j'ai ſouvent oüi dire au Roi, qu'il ne faut jamais entreprendre aucune faction guerriere à la tête d'une Armée qui marche en ordre, par une campagne raze, large & ſpacieuſe telle qu'eſt cette-ci ; partant il me ſemble, que ſuivant la maxime de notre Maître, nous devons laiſſer paſſer l'armée : car il eſt impoſſible qu'à la retraite, quelques pareſſeux ne nous preſentent l'oc-
caſion

casion de faire quelque effet, sans trop nous hazarder. A quoi chacun s'étant accordé, vous eûtes la patience de voir passer toutes les bandes les unes après les autres, voire de les compter vous même; car vous voulûtes monter à l'arbre, & voyant que les dernieres marchoient toutes armées & fort serrées, vous jugeâtes qu'il ne viendroit plus rien après, & que celles-ci étoient ordonnées pour faire la retraite: & partant vous descendîtes de l'arbre, comme tout desesperé de pouvoir rien entreprendre qu'avec peril extrême: ce qui avoit été expressément défendu par le Roi de Navarre. Déjà vous faisiez preparer vos compagnons pour reprendre le chemin de la Rochelle, lorsque celui qui étoit monté sur l'arbre vous dit: qu'à une grande lieuë delà, sur le même chemin qu'avoient tenu les troupes, il en voyoit quelqu'une qui ne paroissoit pas grosse, & encore une lieuë par delà, une espece de poussiere qui en témoignoit encore une autre, de laquelle il ne pouvoit pas bien juger. Quand la premiere passa qui étoit d'environ soixante chevaux, vous la vouliez encore laisser passer, & attendre à charger sur la derniere; mais ceux qui étoient près de vous, vous importune-

minerent tellement que vous attaquâtes ce qui se presentoit, laquelle vous défites, en tuâtes douze ou quinze, & en emmenâtes autant de prisonniers, mais tous gens de peu : les uns armez, les autres sans armes : surquoi l'allarme se donna aussi-tôt, qui vous contraignit de vous retirer dans le fonds de la Forêt: & quatre heures après vous sçûtes que la derniere troupe qui devoit passer, étoit Monsieur de Joyeuse avec quarante ou cinquante des plus signalez & galans de la Cour, lesquels ayans fait la colation à Surgeres, s'en venoient sur des Hacquenées sans armes pour regagner les troupes. Lors vous vous pensâtes tous desesperer; car c'étoit une défaite infaillible, laquelle outre la gloire, vous eût mis pour cinq cens mille écus de butin en prisonniers. A votre arrivée à la Rochelle, tout le monde vous en fit la guerre; & le Roi de Navarre même, en riant, vous disoit que vous aviez intelligence avec Monsieur de Joyeuse qui avoit vos Freres près de lui, pendant le sejour duquel à Niort, l'un d'eux vint voir le Roi de Navarre à la Rochelle; vous le promenâtes par tous les remparts & fortifications de la Ville, & douze jours après, vous allâtes à Niort

pour traiter du lieu & des conditions d'un combat qui s'étoit proposé, entre les Albanois de Mercœur & pareil nombre des Escossois d'Ovimes. Mais sur ces entrefaites, Monsieur de Joyeuse eut nouvelles que le Roi avoit pris des jalousies de lui, & que son competiteur en la faveur lui diminuoit la sienne par mauvais offices; & pour y remedier se resolut de faire un voyage en Cour qu'il pensoit colorer sous le bruit d'aller seulement jusqu'à Montresor; & comme il vous en parla, vous lui dites: Monsieur, je croi que vous irez un peu plus loin, car l'on vous taille de la besogne à la Cour. Lors il répondit: Voyez ces Huguenots, ils sont si curieux & présomptueux qu'ils pensent tout sçavoir: & se retournant vers un de Messieurs vos Freres, il lui dit tout bas: Avez-vous dit mon voyage à votre Frere? Lequel lui fit toutes sortes de sermens que non: aussi ne vous en avoit-il point parlé. Monsieur de Joyeuse vous pria de vous en retourner, vous dit que vous étiez trop enquerant, & qu'aussi-bien ne permettroit-il point ces combats dont il avoit été parlé.

Il partit aussi-tôt que vous vous en fûtes allé à la Rochelle, & dites au Roi

en

en arrivant : Sire, il ſe preſente une belle occaſion : car Monſieur de Joyeuſe eſt parti avec tous les Courtiſans & la meilleure partie des Chefs de toutes les troupes de ſon armée, laquelle partant ſe retirera en grand deſordre & confuſion. Ce que jugeant bien être indubitable, il raſſembla toutes ſes garniſons, & avec cinq ou ſix cens chevaux, & autant d'arquebuſiers à cheval, il pourſuivit ces troupes débandées deſquelles il défit bonne partie, & entr'autres les Compagnies mêmes de Monſieur de Joyeuſe, celle de Vic, Belle-Maniere, Marquis de Rennel, Ronſoy, Pienne & autres. Nous étions avec vous, lorſque vous donnâtes dans leurs quartiers ; nous trouvâmes les uns au lit, les autres à table, ſans aucune garde. Le Roi de Navarre alla juſques près de la Haye en Tourraine, où il tint ſes troupes ennemies, aſſiegées quatre ou cinq jours ; & s'il y eut pû temporiſer davantage, il les eût fait rendre par famine. Quelques-uns de vous autres Meſſieurs paſſâtes l'eau, & trouvâtes tous ces Soldats épendus par les villages cherchans du pain. Monſieur de Laverdin commandoit à ce reſte d'armée, lequel ſuivant ſa coûtume, ne gardoit pas grand ordre. Il fut tué ou pris

plus de ſix cens hommes, ayans tous une grande épouvante, & entr'autres vous donnâtes avec ſix chevaux ſeulement, dans des hameaux où il y avoit force Soldats, qui n'avoient quaſi point d'armes, les ayans laiſſées dans les logis pour mieux piller. Vingt-cinq ou trente ſe vinrent joindre à vous, deſquels vous fîtes éteindre toutes les mêches, prendre leurs arquebuſes qui étoient ſur des lits & des tables, leur ôtâtes leurs épées, & les fîtes lier en faiſſeaux avec leſdites mêches; puis ayant le tout fait charger ſur les épaules de trois ou quatre d'iceux, vous revintes trouver le Roi de Navarre auquel vous dites en arrivant: Sire, voici un troupeau de moutons que je vous amene: & marchoient quelque quarante Soldats devant vous, ſans épées ni bâtons: la plûpart ſe mirent dans vos troupes.

CHAPITRE XXIII.

Affaires de Milice.

MOnſieur le Comte de Soiſſons, ayant de long-tems traité avec le Roi de Navarre, pour ſe joindre à ſon parti, s'achemina vers la riviere de Loire en même tems de la déroute des troupes de Monſieur de Joyeuſe dont il a été parlé ci-deſſus, au devant duquel le Roi de Navarre envoya des ſiennes pour lui faciliter ſon paſſage aux Roſiers, leſquelles lui donnerent le moyen de faire une entrepriſe ſur le bagage de Monſieur de Mercœur, & les gens de guerre qui lui ſervoient d'eſcorte, leſquels marchoient ne ſe doutans de rien tout du long de la levée, & furent toutes défaites ſans preſque combatre. Il s'y fit un grand butin, où vous gagnâtes environ deux mille écus, tant en argent, chevaux, que meubles & vaiſſelles; l'un de nous y gagna deux cens écus.

Auparavant cela vous aviez donné moyen à Meſſieurs vos Freres de ſortir hors de la Haye en Tourraine, & à eux

fait donner passe-port pour se retirer. Eux aussi vous en avoient obtenu un avec lequel vous fûtes à Paris, voir Madame votre Femme, laquelle, sous nom déguisé, sejournoit en cette Ville, & y étoit acouchée quasi au tems que ces femmes furent brûlées, & est chose étrange que le prêche (en un tems si dangereux) s'y continuoit toûjours. Vous y fîtes baptiser Monsieur votre Fils, dont fut Parrein Monsieur de Rueres prisonnier en la Conciergerie, & un nommé Monsieur de Chauffaille & sa femme. Il se passa infinis hazards que vous courûtes-là, lesquels nous ometons pour ce que nous n'y étions pas, & qui seroient trop longs à raconter. L'on se mit lors à faire une recherche dans Paris qui vous obligea d'en déloger seul, sans Valet, ni Laquais. Vous allâtes passer à Ville-Preux; & par un chemin hors de connoissance, vous vous rendîtes à Rosny.

Quelques jours après, vous vous en retournâtes près du Roi de Navarre; vous eûtes infinies peines à passer, à cause que votre passe-port étoit fini & en aviez racoutré la datte. Vous trouvâtes plusieurs Compagnies sur les chemins, qui s'avançoient pour composer une nou-

nouvelle armée à Monſieur de Joyeuſe, lequel irrité de ſes troupes défaites, ſe reſolut de combatre le Roi de Navarre, à quelque prix que ce pût être.

Après donc qu'il ſe fut bien fait prêcher par les chaires des Parroiſſes de Paris qui ventoient ſes exploits de Poitou à merveilles, les exaltans d'autant plus, que plus ils avoient été cruels & ſanguinaires, amplifians des deux tiers tous ſes autres faits & geſtes, avec des paroles ſi empoulées d'orgueil, qu'il ſembloit, à les oüir parler, que cet homme eut été deſtiné du Ciel pour la deſtruction des Huguenots : ſi bien qu'après s'être fait adorer comme tel, par toute la badaudaille de cette grande Ville, ou plûtôt petit monde de Paris, il forma ſon armée de toutes les meilleures troupes qu'eut le Roi, lequel ne lui refuſoit ni hommes, ni argent : & outre cela convia ce qu'il y avoit de plus leſte & éclatante Nobleſſe dans la Cour, la priant de le vouloir ſuivre, non ſeulement (diſoit-il) pour ſe trouver en une bataille, mais auſſi à une victoire certaine & triomphe preparé. Puis ayant conferé particulierement avec les principaux Chefs de la Ligue, & pris toutes ſortes d'intelligences & bonnes correſ-

pondances avec tout le parti en general, pour l'avancement du dessein qu'ils avoient projetté pour parvenir à une entiere dissipation d'Etat, en laquelle chacun d'eux pût profiter, il s'achemina vers Tours, auquel lieu son beau-frere, le Duc de Mercœur, l'attendoit, suivant le rendez-vous qu'il lui en avoit donné quelque tems auparavant; le voyage duquel avoit été comme un petit exemplaire de ce qui succeda depuis par la défaite de toutes les troupes qui l'accompagnoient, & prise de son bagage, ainsi qu'il en a été parlé ci-devant.

Monsieur de Joyeuse étant arrivé à Poitiers, où il faisoit état de sejourner huit ou dix jours, afin d'y attendre le reste des troupes qui le suivoient & devoient composer son armée (que le commun populaire nommoit la redoutable) & plusieurs Seigneurs & Gentilshommes de la Cour, lesquels étoient demeurez derriere, les uns pour acheter des chevaux & des armes, les autres pour dresser leur équipage, les autres pour trouver de l'argent, les autres pour dire adieu aux belles Dames, & les autres pour ne les vouloir abandonner; il reçût des avis certains que toutes les bandes des Huguenots se rassembloient

en

en diverses Provinces, & que le Roi de Navarre, avec ce qu'il avoit pû tirer de l'Aunix, Poitou, Anjou, Tourraine & Berry (ayant pris deux Canons & une Coulevrine à la Rochelle fort bien équipez & munitionez) en étoit parti pour s'aller joindre avec les autres, & tous ensemble s'acheminer au devant de son armée étrangere par les côtez de la Guyenne, du Languedoc & du Lyonnois, afin de gagner la source de Loire, & joindre toûjours nouvelles troupes en marchant. Cet avertissement le fit resoudre de partir promptement de Poitiers, & de suivre en tous lieux le Roi de Navarre avec ce qu'il avoit déjà de gens de guerre, montant à huit mille hommes de pied, & deux mille chevaux, sans attendre le surplus de ces forces; faisant bien état que le Maréchal de Matignon le viendroit bien-tôt joindre.

Or pour ce que nous ne nous pûmes trouver auprès de vous à la bataille de Coutras, (comme nous avons accoûtumé de faire en tous les lieux où votre service le requeroit, ou ausquels il y avoit de l'honneur à gagner) partant vous nous excuserez si nous ometons beaucoup de circonstances & de parti-

cularitez qui se passerent devant, durant & après cette bataille; & si même nous abregeons celles que quelques-uns des vôtres nous ont depuis conté vous y être arrivées. Car remetans toutes ces narrations à ceux qui feront l'Histoire entiere, nous nous contenterons de vous ramentevoir que le Roi de Navarre ayant joint à lui Messieurs les Princes de Condé & Comte de Soissons, Vicomte de Turenne, Seigneur de la Trimoüille, Comte de la Roche-Foucaut, & autres Seigneurs, avec ce que chacun d'eux avoit pû rassembler de gens de guerre, il s'avança en partant de Ponts, vers Montlieu, Montguyon & la Roche-chalais, le jour de devant que Monsieur de Joyeuse eût pris son logement aux environs de Chalais & d'Aubeterre: tellement que le jour suivant, il arriva que chacun des deux Camps fit un même dessein, à sçavoir de se saisir des guez & passages des rivieres de l'Isle & Drone. Le premier, afin qu'ayant mis ces rivieres entre son ennemi & lui, il poursuivît plus librement son chemin entrepris; & l'autre, pour l'empêcher de passer, & par ce moyen de gagner la riviere de Dordonne, où il sçavoit qu'il étoit si fort, (à cause de la quantité de bonnes

Villes

Villes qu'il tenoit ſur icelle) qu'il lui ſeroit impoſſible de le contraindre à combatre, comme il s'en étoit vanté & en avoit eu exprès commandement du Roi. Et chacun des deux Chefs eſtimant que le logis de Coutras ſeroit grandement avantageux pour ce qu'il voudroit entreprendre, fit auſſi tout ce qu'il penſa pouvoir ſervir à s'en aſſûrer : mais Monſieur de la Trimoüille ayant eu cette commiſſion du Roi de Navarre, avec une troupe de deux cens, ou deux cens cinquante chevaux & autant d'arquebuſiers à cheval, & trouvant Monſieur de Laverdin en campagne avec ce même deſſein, & beaucoup plus foible que lui, il le contraignit (après s'être un peu chamaillez) de lui quitter le logis, & de ſe retirer ſur ſes pas, pour avertir Monſieur de Joyeuſe qu'il avoit été prévenu.

Le Roi de Navarre s'étant donc auſſitôt logé avec toute ſon armée dans Coutras, dont il y en avoit pluſieurs au piquet, & deſirant de la faire paſſer la riviere ſans embarras, dès le lendemain il ordonna Monſieur de Clermont, vous, Bois-du-Lys, & Mignonville, pour faire accommoder les paſſages, & paſſer toute la nuit l'artillerie, ſon cariage, &

les bagages du Camp ; à quoi vous travaillâtes tous quatre en telle diligence & si grande assiduité, (& vous particulierement, vous fourrant à tous momens dans l'eau & dans la bourbe jusqu'aux genoux) que chacun s'étonnoit comment vos corps pouvoient porter tant de peines : & neanmoins tout votre soin, industrie & diligence penserent être plûtôt dommageables qu'utiles : d'autant que Monsieur de Joyeuse ayant été averti de ce dessein, tant par ses espions que par quelques prisonniers que Monsieur de Laverdin lui avoit amenez, & le voulant empêcher à quelque prix que ce pût être, fit sonner à cheval & batre aux champs dès les dix heures du soir, & marcher son camp toute la nuit, envoyant devant, quelques troupes, pour apprendre des nouvelles du Roi de Navarre, lequel en ayant fait autant de son côté, ces bateurs d'estrade se rencontrerent & se batirent à bon escient avant que de se vouloir retirer, duquel combat nous ne dirons rien, d'autant que vous n'y étiez pas. Mais tant y a que le Roi de Navarre étant fait certain, au retour des siens, par quelques prisonniers qu'ils avoient amenez, que tout le camp marchoit en gros & en diligen-

ce,

ce, resolu de donner bataille ; & qu'il pourroit être à vûë du sien dès les sept à huit heures du matin, il reconnût aussitôt qu'il lui seroit impossible d'avoir fait passer plus de la moitié de ses troupes, avant que d'avoir l'ennemi sur les bras, & partant qu'il valoit beaucoup mieux se resoudre à la bataille avec toutes ses forces, que de se laisser attaquer par pieces en se retirant : à quoi tous les gens de qualité & les Capitaines qui l'assistoient, conclurent semblablement : si bien que l'on n'oyoit plus retentir autre voix parmi eux que, bataille, bataille. En même-tems, ayant appellé Monsieur de Clermont, Vous, & Bois-du-Lys (car quant à Mignonville qui avoit été des vôtres au passage, il le voulut retenir pour ordonner les gens de pied) il vous commanda de faire repasser l'artillerie promptement avec son équipage, & la loger au lieu où il vouloit prendre son champ de bataille qu'il vous montra lui-même ; & en vous separant de lui pour aller travailler, avec un air gay, & asûrance de ne vous épargner pas, il vous dit en vous accollant : Mon ami Rosny, c'est à ce coup qu'il faut faire paroître votre esprit & votre diligence, qui nous est mille fois plus necessaire

ceſſaire qu'elle n'étoit hier, à cauſe que le tems nous preſſe, & que de l'artillerie bien logée, bien munie & bien exploitée, dépendra en grande partie le gain de la bataille, lequel j'attends de Dieu, puiſqu'il eſt ici queſtion de ſa gloire, & que nous combatons pour la conſervation du Royaume que ces gens-ci veulent diſſiper, (car Monſieur de Joyeuſe étoit Ligueux) & mon deſſein eſt de le rétablir. Cette petite pointe de loüange & d'encouragement fut de telle vertu envers vous, qu'il eût été difficile de rien ajoûter aux effets qu'elle fit produire : nonobſtant leſquels neanmoins, ni tout ce que Meſſieurs de Clermont & de Bois-du-Lys y pûrent apporter, ſi vous fut-il impoſſible de faire repaſſer les pieces & leurs munitions pour s'en ſervir, & de placer tout cela où le Roi de Navarre vous avoit commandé, (qui étoit une petite élevation de terre fort avantageuſe) que les deux armées ne fuſſent déjà rangées en ordre de combat, l'une devant l'autre, prêtes d'en venir aux mains : & n'eût été la faute que Monſieur de Joyeuſe fit, d'avoir mal logé ſes pieces à l'abord, (car reconnoiſſant que pour être trop baſſes, elles lui ſeroient inutiles, il fut contraint de les déplacer

déplacer & replacer ailleurs, en quoi fut consommé beaucoup de tems : & si encore tout cela ne lui servit-il de guéres, faute de jugement & d'experience, & qu'il usoit plûtôt de furie & precipitation, tant il desiroit se venger des troupes que le Roi de Navarre lui avoit défaites, & satisfaire aux esperances qu'il avoit conçûës en lui & données aux autres) celles que vous aviez en charge, fussent arrivées trop tard pour le combat, lequel nous ne nous amuserons point à décrire, tant à cause que nous n'y étions pas, & que vous n'y eûtes quasi nulle part, étant employé à l'artillerie, que pource qu'il a été décrit amplement par plusieurs, voire peut-être prolixement par aucuns par complaisance & pour y vouloir faire faire merveilles à ceux qui les en ont priez, & sont si divers entr'eux, qu'il est difficile de juger de quel côté est la verité : mais tous demeurent bien d'accord, que les deux canons & la coulevrine que Monsieur de Clermont, Vous, & Bois-du-Lys aviez en charge, firent des merveilles, ne tirans une seule volée qu'elle ne fît des ruës dans les escadrons & bataillons du camp ennemi, qui étoient jonchées de douze, quinze, vingt, & quelquefois jusqu'à

jusqu'à vingt-cinq corps d'hommes & chevaux : si bien que les ennemis, lesquels (pour avoir d'abord renversé les deux troupes où commandoient Messieurs de Turenne & de la Trimoüille) avoient déjà crié victoire, ne pouvans plus souffrir une destruction de pied coi, furent contrains de venir au combat en desordre, & sans attendre le commandement; & furent mis en déroute par les trois escadrons du Roi de Navarre, du Prince de Condé, & du Comte de Soissons, chacun desquels par les coups qu'il donna, & ceux dont ses armes étoient martelées, témoigna suffisamment la grandeur de son courage, & que ces braves Princes, en telles occasions, ne s'épargnoient non plus que des simples soldats. Si-tôt que vous vîtes les ennemis en déroute, & que sans doute (la bataille étant gagnée) vous n'aviez plus que faire au canon, vous montâtes sur votre grand cheval d'Espagne bay, que vous aviez eu de Monsieur de la Rocheguyon, lequel Monsieur de Boisbreuil vous faisoit tenir prêt derriere les pieces, pour essayer d'apprendre des nouvelles de Messieurs vos freres, que vous cuidiez être avec Monsieur de Joyeuse, & sçavoir aussi en quel état le Roi de

Navarre étoit, lequel vous rencontrâtes par delà la Garenne, l'épée toute ſanglante au poing, pourſuivant la victoire; & ſi-tôt qu'il vous apperçût, vous cria : Hé bien! mon ami, c'eſt à ce coup que nous ferons perdre l'opinion que l'on avoit priſe, que les Huguenots ne gagnoient jamais de batailles; car en cette-ci la victoire y eſt toute entiere, ne paroiſſant aucun ennemi qui ne ſoit mort, ou pris, ou en fuite; & faut confeſſer qu'à Dieu ſeul en appartient la gloire; car ils étoient deux fois auſſi forts que nous. Et s'il en faut attribuer quelque choſe aux hommes, croyez que Monſieur de Clermont, Vous, & Bois-du-Lys, y devez avoir bonne part; car vos pieces ont fait merveilles : auſſi vous promets-je, que je n'oublierai jamais le ſervice que vous m'y avez rendu. Le lendemain de la bataille, comme vous étiez dans la ſalle, vous vîtes que ſur une table l'on avoit mis les corps (tous nuds & ſeulement couverts d'un linceul) de Meſſieurs de Joyeuſe, & de Saint Sauveur, ſon frere.

CHAPITRE XXIV.

Affaires d'Etat & de Milice.

LEs rumeurs du gain de la bataille de Coutras étant aucunement appaiſées, le Roi de Navarre vous appella; & vous ayant tiré à part dans un jardin, vous dit : J'ai envie de vous faire faire un voyage, qui importe grandement au bien de nos affaires : mais avant que vous dire quel il eſt, je ſerai bien aiſe d'entendre de vous, quel fruit & quels avantages vous eſtimez que nous pouvons tirer d'une tant illuſtre & ſignalée victoire. Sire, lui répondîtes vous, (à ce que vous nous en avez conté depuis) les fruits & les avantages en ſeront plus ou moins grands à proportion de ce que vous & ces deux Princes de votre ſang qui vous aſſiſtent, demeurerez veritablement bien unis de cœur & d'affection, & pourſuivrez un même deſſein par mêmes voyes, lequel, ſelon que j'en puis conjecturer par ce qui apparoit maintenant, doit butter à tenir vos forces unies toutes enſemble encore deux mois, leſ-

quels

quels vous employerez à faire de deux choſes l'une. La premiere, de marcher droit vers le haut de la riviere de Loire, comme vers la Charité, Nevers & Deſize, auſquels lieux vous donnerez rendez-vous à votre armée étrangere; afin qu'elle étant d'un côté de la riviere, & vous avec la vôtre, de l'autre, il ſoit en votre puiſſance de vous conjoindre par la priſe de telle de ces Villes là, qu'il vous plaira d'attaquer. La ſeconde, à prendre toutes les Villes de Xaintonge, Angoumois, Poitou & Anjou deça Loire, excepté Poitiers & Angoulême; car toutes les autres ne vous ſçauroient reſiſter, ſi vos troupes ne ſe diſſipent point, & que vos reſolutions ne ſoient point diverſes; & par le moyen de telles conquêtes, votre armée étrangere vous venant joindre en prenant la ſource de Loire, (comme c'eſt ſon plus aſſûré chemin) vous vous cantonnerez ſi puiſſamment en toutes ces Provinces de deçà la riviere de Loire, que ſi le Roi par lâcheté, faineantiſe ou irreſolution, laiſſe mettre ſon Etat en partage par les Ligueurs & le Roi d'Eſpagne (comme c'eſt le but auquel ils viſent) vous puiſſiez en retenir la plus grande portion, qui ſervira un jour à conquerir le total,

ſi

ſi mon Precepteur la Broſſe (ſelon ce que je vous en ay dit autrefois) a un diable de verité dans le corps. Or bien, répondit le Roi, je penſerai à tout ce que vous avez propoſé; donnerai avis où beſoin ſera, de la reſolution que j'aurai priſe; & en attendant, je ſerai bien aiſe que comme j'ai envoyé Monglat vers mon armée étrangere, pour la faire acheminer vers le haut de la riviere de Loire, vous faſſiez un voyage en France (qui vous ſera choſe plus facile qu'à nul autre, à cauſe des connoiſſances que vous avez aux Gouverneurs des paſſages) vers mon Couſin le Prince de Conti, afin que ſuivant la reſolution qu'il m'a mandé avoir priſe, il aſſemble le plus de ſes amis & ſerviteurs que faire ſe pourra, & faiſant ſemblant d'aller joindre les forces du Roi, coule juſques dans mon armée étrangere dont je le conſtituerai general, & vous retienne auprès de ſa perſonne pour l'aſſiſter d'avis & de conſeil, lui faire ſçavoir mes intentions, & le maintenir ès bonnes qu'il a pour mon ſervice. A toutes leſquelles choſes vous vous diſpoſâtes auſſitôt, & ayant eu dès le ſoir toutes vos dépêches qui ne conſiſtoient qu'en une ſimple lettre de trois lignes portant

creançe entiere, vous partîtes le lendemain au matin, & nous vintes prendre à Ponts, où nous étions demeurez malades, & vous acheminâtes vers le Mayne, où vous esperiez trouver Monsieur le Prince de Conty.

Mais d'autant que toutes les belles esperances que l'on avoit conçûës de cette illustre victoire, & tous les projets & propositions que l'on avoit fondées sur icelle, s'en allerent à neant, voire eurent des effets & des succès contraires à tout ce que l'on s'en étoit persuadé, nous avons crû être ici un lieu propre pour vous ramentevoir les causes principales, telles que vous nous les apprîtes à votre retour; dont la premiere provint des jalousies, envies & défiances qui alloient de plus en plus augmentans entre le Roi de Navarre & Monsieur le Prince de Condé, si-tôt que quelque heureux succès & prosperitez leur ôtoient la crainte, & leur élevoient leurs esperances à quelque grand établissement, lesquelles jalousies étoient fomentées par Monsieur de Turenne d'une part, & par Monsieur de la Trimoüille de l'autre, qui sollicitoit incessamment ce Prince de se rendre chef absolu, sans reconnoissance d'autrui, dans les Provinces d'Anjou,

d'Anjou, Poitou, Aunix, Xaintonge & Angoumois au moins, laiſſant tout le ſurplus des autres Provinces de France au Roi de Navarre : & pour y parvenir, ſi-tôt que par le gain d'une tant ſignalée bataille, il pût concevoir quelque eſperance de faire des progrès dans ces Provinces, ils firent ſeparation des troupes qui étoient à leur devotion, s'étant mis en fantaiſie que la reputation de cette victoire leur rendoit infaillibles, les priſes des foibles Places de ces Provinces : voire juſqu'à s'imaginer de pouvoir emporter Xaintes & Broüage, à cauſe de la priſe de Monſieur de Saint Luc.

Monſieur de Turenne de ſon côté, qui ne manquoit de vanité ni d'ambition, & qui couvoit toûjours en ſon cœur, le deſſein qu'il fit depuis tout ouvertement éclatter en l'aſſemblée de la Rochelle, qui étoit de pouvoir être élû Chef abſolu en quelques Provinces, & ſur une diſſipation d'Etat (que chacun croyoit être fort prochaine) ſe cantonner en icelles, ſur ces mêmes eſperances de prendre toutes les places de Limoſin & de Perigord des environs de ſes maiſons, fit toutes ſortes de menées & de belles ouvertures, (comme ſon eſ-

prit

prit excelloit en telles propositions) pour séparer des troupes & en former un camp, avec l'artillerie, comme il en vint à bout, sans que rien neanmoins de tout ce qu'il entreprit, eût aucun heureux succès : voire fut mal mené devant Serlat, qui n'est qu'une fort foible Ville, & contraint d'en lever le Siege.

Monsieur le Comte de Soissons d'autre côté, qui étoit venu trouver le Roi de Navarre, plûtôt pour épouser sa sœur, que ses affections ni son parti, qu'il tenoit ne pouvoir pas avoir longue subsistance, fondant ses opinions sur ce qu'il voyoit le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne & quasi toute la France buttez à l'entiere destruction des Huguenots ; & qu'ayant épousé Madame Catherine, il se retireroit à la Cour, & s'approprieroit tous les grands biens que cette maison de Navarre avoit deçà la riviere de Loire ; sur ce projet, faisoit des continuelles instances & sollicitations, afin que le Roi de Navarre le voulût mener voir sa Maîtresse en Bearn ; lesquelles instances rencontrans pour complices de telles passions dans l'esprit du Roi, l'amour qu'il portoit lors à la Comtesse de Guiche, & la vanité de presenter lui-même à cette Dame, les Enseignes,

Cor-

Cornettes & autres dépoüilles des ennemis, qu'il avoit fait mettre à part pour lui être envoyées, il prit pour pretexte de ce voyage, l'affection qu'il portoit à sa sœur & au Comte de Soissons : tellement qu'au bout de huit jours, tous les fruits esperez d'une si grande & signalée victoire, s'en allerent en vent & en fumée, & au lieu de conquerir, l'on vit toutes les choses déperir : le Roi de Navarre & le Comte de Soissons se mettans si mal ensemble, par rapports & soupçons, que depuis ils se separerent quasi comme ennemis

Monsieur le Prince ne fit du tout rien ; & l'armée étrangere, ne recevant nuls commandemens absolus du Roi de Navarre, ni avis des lieux où il la vouloit joindre, ni avec quelles forces, demeurant comme un grand vaisseau dans le milieu des ondes courroucées, assailli d'autant de divers desseins, qu'il y avoit de diverses têtes & de diverses fantaisies ayans authorité ou credit parmi les bandes dont elle étoit composée, ne continuoit point trois jours en une même resolution, & marchoit plûtôt par boutades & par hazard que par conseil & prémeditation : s'étant venuë enveloper dans des Provinces toutes ennemies, bornées

bornées de grosses rivieres très-difficiles à passer, & circuye de quatre ou cinq armées qui lui échantillonnoient toûjours quelque lopin de son grand & pesant corps d'armée, & la rendoient disetteuse de vivres & toutes autres commoditez necessaires pour sa subsistance.

Finalement il arriva que vous n'ayant point trouvé Monsieur le Prince de Conty chez lui, d'autant qu'il étoit parti deux jours avant votre arrivée en sa maison pour aller joindre cette armée, vous allâtes passer à Rosny, afin de le pouvoir suivre plus sûrement; d'autant que sur le chemin qu'il avoit tenu, l'on avoit jetté des troupes qui batoient l'estrade, pour atraper ceux qui tiendroient sa route : auquel lieu n'ayant sejourné que deux jours, pour laisser reposer vos chevaux qui étoient grandement fatiguez, dès la premiere journée que vous fîtes, étant allé coucher à Neaufles, l'un de nous quatre vous vint dire que le bruit couroit de la défaite de cette armée, & le lendemain vous sçûtes au vrai ce qui s'étoit passé à Aulneau, & que douze mille Suisses avoient capitulé avec le Roi pour le servir, ou s'en retourner librement en leurs contrées. De tous lesquels accidens ne prevoyant que ruïne & finale

destruction du surplus de ces troupes, sans faire semblant que vous eussiez interêt à tout cela, au contraire publiant que vous aviez quitté le Roi de Navarre, & vous étiez donné au Roi, vous vous en retournâtes chez vous; & après une promenade que vous fîtes en Normandie, par les maisons de vos connoissances, durant le reste du mois de Novembre 1587. afin de laisser aucunement assoupir le feu de cette grande déroute, vous vous en retournâtes trouver le Roi de Navarre lequel étoit lors à Bergerac, étant de retour de son voyage de Bearn: duquel lieu il fit executer une entreprise, designée par le Vicomte de Turenne, sur Castillon qui fut repris pour deux écus de dépenses, au lieu que Monsieur de Mayenne avoit dépensé un million d'or en son Siege, duquel nous n'avons point parlé, non plus que nous ne faisons des particularitez de la reprise, d'autant que vous n'avez été ni en l'une ni en l'autre de ces factions, étant (ce nous semble) à Bergerac environ le mois de Mars 1588.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Affaires d'Etat.

LE Roi de Navarre après la prise de Castillon, faisant quelque sejour à Bergerac, eut nouvelles comme Monsieur le Prince étoit mort empoisonné; qu'un de ses domestiques avoit été tiré à quatre chevaux, & plusieurs autres soupçonnez de ce malefice, dont nous laissons le recit aux Historiens : car vous n'y étiez pas.

Le Roi de Navarre reprenant ses brisées vers la Rochelle, comme il fut dans l'Angoumois, il fut amené un courier, qui portoit à Monsieur d'Espernon la nouvelle des barricades de Paris, & comme le Roi en avoit été chassé honteusement par le peuple. Nous passons sous silence le recit de cette action, (car vous n'y étiez pas) & nous contenterons de vous dire que sur cet avis nous reconnûmes entre tous vous autres Messieurs (de deçà Loire principalement) une merveilleuse réjoüissance, chacun criant qu'il falloit aller secourir le Roi; &

même vous commençâtes le premier à dire au Roi de Navarre qu'il ſe devoit envoyer offrir au Roi. Vous deſiriez avoir ce voyage : mais les envies & jalouſies de Cour vous le traverſerent, & le firent donner à un Secretaire.

Cet accident fit augmenter les mécontentemens de Monſieur le Comte de Soiſſons, & prendre une abſoluë reſolution de quitter tout-à-fait le Roi de Navarre, comme il l'executa quelques jours après, avec des reproches & autres fort mauvaiſes paroles des deux côtez ; & s'en alla trouver le Roi, ſon eſprit rempli de tout gouverner à la Cour. Vous étiez lors aſſez bien avec lui ; & par concert pris avec le Roi de Navarre, vous faignîtes d'être mal ſatisfait de lui, afin que vous rengeant plus facilement auprès du Comte de Soiſſons (qui eſſayoit de débaucher ſes ſerviteurs) vous puſſiez aller avec lui à la Cour, & mander des nouvelles de ce qui ſi paſſeroit de conſequence.

Vous fîtes donc le voyage avec Monſieur le Comte, lequel tout du long des chemins, (croyant que vous fuſſiez tout-à-fait dégoûté du Roi de Navarre) vous faiſoit ſes plaintes, diſant, que l'on l'avoit pipé, jugeant bien alors que

toutes

toutes les esperances à lui données, du mariage de Madame Catherine, n'avoient eu autre but que sa retraite hors de la Cour, la ruïne de sa fortune, & l'empêcher qu'il ne prit creance auprès du Roi pour y gouverner les affaires: n'y ayant point de doute (comme il en avoit de bons avis) qu'il n'y gouvernât tout à present, s'il ne l'eut point abandonné pour se jetter parmi ses ennemis. Vous essayâtes d'appaiser cet esprit ulceré, autant qu'il vous fut possible, sans trop découvrir votre intention, de crainte que vous lui devinssiez par trop suspect, lui remontrant seulement que si le Roi & tous ceux qui restoient en France, du sang Royal, ne vivoient en bonne amitié & intelligence, qu'enfin leurs ennemis communs (qui ont joint à eux le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Espagne) les détruiroient entierement; & qu'ils y devroient bien tous penser. Nous nous en allâmes à Nogent-le-Rotrou, & de là à Mante, où étoit le Roi, que nous trouvâmes grandement irrité des affrons honteux qu'il avoit reçûs à Paris, & des blâmes qu'il entendoit lui être donnez en plusieurs autres Villes; & encore plus méprisé dans sa Cour, pource que tout de nouveau il avoit conferé les charges

d'Amiral & de Gouverneur de Normandie (vaquans par la mort de Monſieur de Joyeuſe) à Monſieur d'Eſpernon, quoiqu'il ſçût bien (comme chacun le publioit) que l'amitié exceſſive qu'il portoit à ſa perſonne, & les grands biens & honneurs qu'il lui avoit prodigalement départis, ſans aucun precedent ſervice (dont Sa Majeſté ou l'Etat euſſent reçû avantage) étoient les principaux & les plus ſpecieux prétextes de la haine publique.

Le Roi ne fit pas trop bonne chere au Comte de Soiſſons, pour témoigner (comme il a dit depuis) qu'il n'approuvoit pas le voyage qu'il avoit fait vers le Roi de Navarre, & encore moins qu'il ſe fût trouvé à la bataille de Coutras avec ſes ennemis, en laquelle avoit été tué Monſieur de Joyeuſe. Lorſque vous lui fîtes la reverence, il vous demanda ſi vous aviez quitté le Roi de Navarre. A quoi lui ayant répondu, que ce n'en étoit pas le tems, puiſque vous eſperiez de le voir bien-tôt près de Sa Majeſté, (à quoi vous ſçaviez qu'il avoit toûjours été diſpoſé : mais à preſent plus que jamais) & de lui rendre toutes ſortes de très humbles ſervices, il ſe tourna de l'autre côté, ſans vous répondre aucune

chose, tant il avoit crainte que quelqu'un des siens glosât sur ses paroles.

En ce même-tems, la Reine Mere travailloit de tout son pouvoir, à la reconciliation des Chefs de la Ligue avec le Roi, & y employa tant de peines & de voyages, qu'enfin il se fit une espece de traité de Paix, dont les articles se voyent dans l'Histoire ; & ensuite une resolution d'assembler les Etats : le tout du commun avis de tant de gens si divers en desseins & fantaisies, d'autant que chacun d'iceux ayant son secret dans l'esprit, il esperoit bien par brigues & menées faire tourner toutes choses à son avantage, & s'approprier tous les fruits de cette assemblée.

CHAPITRE XXVI.

Affaires d'Etat & de Milice.

LE Roi de Navarre voyant le Roi & la Ligue reconciliez avec projet d'une tenuë d'Etats, ne doutant nullement que la Reine sa belle-mere ne lui fût contraire en toutes choses dans cette Assemblée, il convoqua aussi (afin de se

fortifier d'amis, de ſerviteurs & de partiſans) une Aſſemblée generale des Egliſes dans la Rochelle, en laquelle diverſes brigues ſe découvrirent contre lui, dont l'on faiſoit Auteur le Vicomte de Turenne, lequel ayant aiguiſé ſon ancien appetit par la mort de Monſieur le Prince, & voulant eſſayer de tenir la place qu'il avoit dans le parti Huguenot, y tramoit les mêmes choſes que Monſieur de Guyſe faiſoit dans le parti Catholique, ainſi que le Roi de Navarre en fit des plaintes, & en parla en ces termes à pluſieurs Députez & autres d'entre la Nobleſſe, les conjurant d'être pour lui, contre ces ingrats ambitieux qu'ils connoiſſoient bien, ſans qu'il fût beſoin de les nommer : de tous leſquels diſcours (pource que vous étiez encore à Roſny, & que vous m'aviez envoyé à la Rochelle pour avoir ſoin de votre équipage) l'un de nous vous écrivit une grande Lettre, vous informant amplement de tout ce qui ſe diſoit de part & d'autre ſur ce ſujet, laquelle nous voudrions bien que vous euſſiez conſervée, afin de la pouvoir inſerer toute entiere ci-dedans.

Pendant toutes ces menées, le Roi de Navarre fit une entrepriſe par eſcalade

ſur

ſur la Ville de Niort, de laquelle il ſe rendit maître après un grand combat, la veille de la mort de Monſieur de Guyſe, & trois ou quatre jours devant celle de la Reine Mere du Roi ; de tous leſquels évenemens auſſi bien que de la grande maladie du Roi de Navarre & du Siege de la Garnache, nous laiſſons les particularitez à ceux qui feront l'Hiſtoire entiere, (quoiqu'il y en ait eu pluſieurs dignes de remarque) pour ce que vous n'eûtes nulle part à toutes ces choſes, leſquelles changerent grandement la face des affaires ; & neanmoins le Roi ne laiſſa pas de ſe montrer plus animé que jamais à la deſtruction des Huguenots, penſant par ce moyen empêcher les ſoulevations des peuples : mais ſes déclarations n'étant ſuivies d'aucunes genereuſes actions, ſa negligence & faineantiſe ordinaire, & la furie enragée des peuples, lui firent perdre Orleans, & enſuite tant d'autres Villes, qu'il n'avoit quaſi plus que Baugency, Blois, Amboiſe, Tours & Saumur, où il pût reſider.

Tant d'étranges mutations vous firent ſoudainement partir de Roſny pour vous acheminer vers le Roi de Navarre. Vous vintes à Blois avec deſſein de vous y

rendre & paſſer inconnû ; mais en traverſant les ruës, Monſieur de Ramboüillet avec lequel vous aviez de grandes habitudes, vous entre-vit demi-bouché de votre manteau. Il envoya un nommé le Boullay pour vous reconnoître & auſſi votre logis ; parla de vous au Roi, lequel lui commanda de ſçavoir les cauſes de votre venuë à Blois, & s'il n'y avoit point moyen de traiter quelque choſe pour vous avec le Roi de Navarre, d'autant qu'il vous avoit trouvé en 1586. & depuis à Mante, fort raiſonnable & grandement affectionné à l'Etat : tant y a que Monſieur de Ramboüillet ayant conferé avec vous, trouva moyen de vous faire parler au Roi, qui vous témoigna de vouloir reconcilier le Roi de Navarre à lui, & de s'en ſervir confidemment. Après pluſieurs propos qui ſeroient trop longs à reciter, toute la difficulté tomba en l'aſſûrance d'un paſſage ſur la riviere de Loire. Il vous commanda de partir promptement, pour aller faire entendre ſon intention au Roi de Navarre & lui rapporter la ſienne, & refuſa d'écrire & même de vous bailler un paſſeport ; de peur (vous dit-il) que le Cardinal Moroſin & le Duc de Nevers ne le ſçûſſent, qui décrieroient

les

les affaires : voire même s'ils sçavoient que vous fussiez-là , il ne pourroit pas empêcher qu'ils ne vous fissent arrêter prisonnier. Et en cet Etat d'affaires tant embarassées & envelopées de craintes, vous allâtes trouver le Roi de Navarre au Siege de la Ville de Châtelleraut qu'il prit le jour même de votre arrivée. Vous lui exposâtes deux choses ; l'une la charge que le Roi vous avoit donnée, & y ajoûtates les persuasions de Monsieur de Ramboüillet ; & l'autre, que le Sieur de Brigueux, Gouverneur de Baugency, en partant de Blois, vous avoit dit ces mots : Monsieur, je voi bien que le Roi se va perdre par timidité, irresolution & mauvais conseil, & que la necessité nous jettera ès mains de la Ligue. Pour moi, je n'en serai jamais, & veux plûtôt servir le Roi de Navarre; partant dites lui que je tiens un passage sur Loire qui est Baugency ; & que s'il me veut envoyer vous ou Monsieur de Rebours, je mettrai dedans celui qu'il m'envoyera & l'irai trouver. Sur cette ouverture le Roi de Navarre songea un peu en se gratant la tête, puis vous dit : Estimez-vous que le Roi ait bonne intention en mon endroit, & qu'il veuille traiter de bonne foi avec moi ? Oüi pour le pre-

ſent, dites-vous, Sire, & n'en devez nullement douter : car la neceſſité de ſes affaires l'y contraint, n'ayant autre remede en ſes dangers que votre aſſiſtance. Je ne veux donc pas lui prendre ſes Villes, vous dit-il, pendant qu'il traitera de bonne foi avec moi; retournez-vous-en le trouver, & lui portez mes Lettres & mes intentions : car je ne crains ni Morofin, ni Nevers. Il vous fit apporter à dîner dans ſon cabinet même, & auſſitôt vous fit prendre la poſte.

Le Roi s'étoit avancé jusqu'à Montrichard, où vous pensâtes coucher par les ruës, tous les logis étant pris quand vous arrivâtes ; & ne vous oſant nommer pour en demander un, de peur de vous découvrir & gâter votre negociation, enfin le Sieur de Maignan chercha tant, qu'il trouva le logis de Monſieur de Ramboüillet, qui vous fit loger dans un logis qui étoit marqué pour un de Meſſieurs vos freres qui étoient allez devant à Tours. Environ la minuit, l'on vous mena parler au Roi en haut au Château, lequel vous dépêcha la nuit même ; approuva tout ce que lui demandoit le Roi de Navarre; lui promit une Ville ſur la riviere de Loire ; & de faire avec lui, non une paix apparemment

pour

pour le commencement, mais une bonne Tréve qui dans leurs deux cœurs seroit déjà une Paix éternelle & reconciliation sincere.

A votre retour à Châtellerault, ce ne furent que réjoüissances; tout le monde couroit au devant de vous, & le pauvre Vaulbraut vous appelloit le Dieu Rosny, & disoit aux autres : Voyez-vous, mon frere, mon ami, cet homme-là? Pardieu nous l'adorerons tous, & lui seul rétablira la France; il y a plus de six ans que je l'ai dit, & Vilandry avoit même opinion que moi.

Après avoir parlé au Roi de Navarre, il approuva tout ce que vous lui proposâtes; mais ne s'amusant pas tant toutefois aux paroles qu'il laissât les effets en arriere, sur l'avis qu'il eut que ceux de la Ligue s'étoient saisis d'Argenton, il delibera de le secourir, & cela fit-il si à propos, que s'il fut arrivé ou plûtôt ou plus tard, il n'eût rien fait. Vous en sçavez les raisons, trop longues à reciter, esquelles nous ne nous arrêtons point; pour ce qu'en cette execution vous n'eûtes point plus de part que les autres. Vous fites ce voyage avec lui, & quand il voulut mettre Monsieur de Beaupré dans le Château, il vous l'envoya

voya visiter, & faire une Description des munitions qui y étoient, & de celles qui y seroient necessaires.

Au retour de votre voyage, vous tombâtes malade d'une fiévre continuë qui vous tint douze jours; cet accident avec les menées du Sieur du Plessis, & les gens de consistoire qu'il fit parler pour lui au Roi de Navarre, vous arracha la gloire publique d'avoir achevé une œuvre déjà par vous faite, & d'en cueillir les fruits qui s'en perçûrent, qui fut le Gouvernement de Saumur; en quoi Dieu fit tout pour le mieux, pour vous & pour la France; car peut-être que vous amusant à Saumur, vous n'eussiez depuis été si dignement employé, ni executé tant de belles choses pour le bien de l'Etat, qui meritent une gloire immortelle, comme la suite de ces Memoires le fera voir. Cela ne laissa pas de vous mettre aucunement mal auprès du Roi de Navarre; voire il vous prit fantaisie de le quitter; vos freres & vos autres amis vous en pressoient, & Monsieur le Comte de Soissons même parla au Roi, afin que sur ce mécontentement, il vous retirât près de lui.

CHAPITRE XXVII.

Affaires de Milice & Domestiques.

LE Traité entre les deux Rois ayant été achevé, comme il a été dit au precedent Chapitre, Saumur se delivra. L'entrevûë des deux Rois se fit au Plessis-lez-Tours avec une telle joye & acclamation qu'il ne se peut dire plus ; & y eut tant de presse en icelle qu'ils furent demi-quart d'heure à cinquante pas l'un de l'autre sans se pouvoir approcher. Il nous souvient qu'à deux lieuës du Plessis, en s'y acheminant, le Roi de Navarre mit pied à terre dans un pré près d'un Moulin, & voulut prendre avis des siens s'il devoit aller à Tours sejourner à la Cour ; qu'elle forme de vivre y tenir, & confiance y prendre. Après une grande diversité d'opinions, vous branlâtes la tête deux ou trois fois sans rien dire ; car vous étiez encore en colere ; enfin le Roi se tournant vous dit : Hé bien ! Monsieur de Rosny, que vous en semble ? Vous ne dites mot. Il me semble, lui dites-vous, Sire, que quelques précautions

que

que vous ſçachiez prendre, le Roi ſera toûjours le plus fort à la Cour, & qui craint que l'on ait deſſein ſur lui, ne doit pas y aller : mais en cas ſemblable à celui qui ſe preſente, il faut jetter beaucoup de choſes au hazard : qui eſt tout ce que je vous dirai. Surquoi après pluſieurs conteſtations, le Roi de Navarre finalement répondit : Allons, allons, il n'en faut plus parler, la reſolution eſt priſe. Il ne coucha qu'une nuit ou deux à Tours, & s'en retourna en ſon quartier à Maillé ; vous demeurâtes en la Ville pour viſiter vos parens & amis qui étoient en grand nombre en cette Cour ; & fûtes loger au Fauxbourg de S. Simphorien.

Deux jours après, le Roi n'ayant nulle nouvelle de l'armée de Monſieur de Mayenne, faillit d'être pris s'en allant promener avec vingt chevaux, ſans armes, à Marmouſtier ; & revint plus vîte que le pas.

Peu après, l'armée ennemie commença de paroître. Il y avoit ſix ou ſept regimens du Roi logez eſdits Faûxbourgs, leſquels mépriſans tous avis & conſeils, n'avoient fait aucune barricade qui valût. Vous les allâtes voir, & leur en ayant dit encore votre avis, ils ne s'en

firent

firent que mocquer. Alors vous appellâtes votre Ecuyer & lui dites : Allez tout à cette heure faire seller mes chevaux, charger mon bagage, & menez le tout loger à la Ville. Ce que voyans les gens de guerre, ils commencerent à vous crier : Comment, Monsieur, vous avez peur ? Pardonnez-moi, leur ditesvous, je n'en ai plus : car tout mon fait s'en va dans la Ville. Toute la matinée vous demeurâtes aux escarmouches, & à défendre quatre ou cinq maisons qui étoient sur le haut de la colline, lesquelles furent souvent gagnees & perduës, & enfin il fallut les quitter au canon que Monsieur de Mayenne y fit mener. Vous vous en allâtes lors en la Ville, pour manger un morceau & vous en retourner aussi-tôt ; mais en revenant vous trouvâtes le Roi à la Porte de la Ville qui vous en empêcha, & dit : Ne sortez pas, Monsieur de Rosny ; j'ai plus affaire de serviteurs dans la Ville que dehors, car aussi bien n'empêcheriez-vous pas la prise des Fauxbourgs. Ayant sejourné là demi-heure, & voyant que l'on vouloit condamner les portes, vous vous en retournâtes avec Messieurs vos freres (ce nous semble) aux Jacobins, qui répondent sur les murailles de la Ville,

Ville, d'où vous vîtes attaquer les Faux-bourgs aussi furieusement que ceux qui les gardoient, firent pauvre défense; car (comme vous l'aviez bien dit aux Capitaines) ils ne pûrent garder leurs barricades pour être foibles, sans fossez devant, & par trop commandées & enfillées, qui furent prises par le bas de la riviere; & aussi-tôt tout quitta, & se retira en gros vers la Ville, avec une telle presse & confusion sur le pont, que si l'ennemi eut poursuivi furieusement, & fait marcher deux pieces pour tirer sur icelui, il eut tout tué ou fut entré pêle-mêle dans la Ville: ce que voyant, vous prîtes vos armes & retournâtes à la porte: mais on ne songeoit plus qu'à la terrasser, & à rompre les ponts de bois, avec une grande épouvante. Enfin l'escarmouche s'alentissant, tout ce qui étoit sur le pont, entra à la file, après qu'ils eurent fortifié l'autre bout du pont.

Une heure après, Monsieur de Châtillon arriva, auquel tout ce que vous étiez de gens du Roi de Navarre, vous joignîtes, & allâtes en gros supplier le Roi, de vous bailler à défendre ce qu'il estimoit être le plus en danger: que vous mourriez tous, ou le conserveriez. L'on vous bailla les Isles, où toute la nuit il

fut

fut fait un tel travail, qu'elles étoient imprenables ; & le Roi étant venu le matin vous visiter & faire apporter du vin & des vivres pour déjeuner, en fut émerveillé, & vous dit : Hé quoi ! Monsieur de Rosny, travaillez-vous toûjours ainsi ? C'est pour n'être jamais surpris.

Trois heures après, le Roi de Navarre arriva, & en même-tems Monsieur de Mayenne se retira, ayant ruïné & fait mille méchancetez aux Fauxbourgs, jusques dans les Eglises ; & fut, sa retraite, imputée à l'arrivée du Roi de Navarre, duquel les loüanges & celles des pauvres Huguenots, voloient lors par les bouches d'un chacun ; & ne les trouvoit-on pas indignes de toutes charges, comme on a fait depuis.

Les deux Rois sejournerent ensemble huit ou dix jours, & se fit deux desseins, l'un du Roi pour se faire recevoir à Poitiers, dont nous n'avons rien à dire : car vous ni fûtes pas. L'autre du Roi de Navarre, qui vous dépêcha environ trois cens chevaux & cinq cens Arquebusiers à cheval, avec des petards, & des échelles & un pont volant pour prendre Chartres, sur lequel Monsieur de Maintenon avoit dressé de longuemain une

entre-

entreprise. Vous fîtes la plus grande traite qui se peut dire, n'ayant repû que deux fois tout à cheval, depuis Tours jusques auprès de Bonneval, où vous rencontrâtes le Sieur de Recrainville avec vingt-cinq chevaux seulement, lequel fut suivi & chargé par vos coureurs; & apprîtes lors par quelques prisonniers, qu'il y avoit trois ou quatre cens chevaux en campagne, vers lesquelles troupes vous resolûtes tous de marcher, laissant vos Arquebusiers à cheval à côté, suivre le chemin de Chartres.

Les autres ayant aussi appris par ceux qui s'étoient sauvez avec le Sieur de Recrainville, qu'il y avoit des troupes en campagne, & eux estimans seulement que ce fut le Sieur de Lorges, lequel depuis quinze jours s'étoit saisi de Châteaudun, avec cent ou six-vingts chevaux cherchoient de vous rencontrer, comme ils firent demi-heure après, un peu trop-tôt pour eux; & montans par côtes opposites, un petit tertre, vous ne les reconnûtes point qu'à deux cens pas les uns des autres. Quelques Arquebusiers que vous aviez, firent une salve (ce nous semble) tout à cheval; & aussi-tôt les deux gros se choquerent si furieu-

furieusement, qu'il se fit un monceau sur terre de plus de quarante chevaux & hommes pêle-mêle les uns sur les autres, entre lesquels nous vous reconnûmes, Messieurs de Châtillon, de Mouy, de Montbazin, d'Aventigny, de Presaigny & autres. Votre cheval avoit un grand coup de lance tout au travers du nez, qui lui traversoit dessous la machoire, lequel neanmoins se releva aussitôt, vous dessus, qui allâtes encore par trois ou quatre fois à la charge, d'autant que les ennemis se rallioient toûjours, tant qu'ils furent dix ensemble, & retournoient au combat. Vous aviez deux grands pistolets que l'un de nous vous avoit chargez de carreaux d'acier, avec lesquels nous vous vîmes percer les armes devant & derriere, de deux des ennemis : vos deux épées furent aussi rompuës, l'une seulement à la pointe, l'autre jusques dans la garde. Nous ne disons point ce que les autres firent, mais ce ne fut rien moins : aussi n'estimons nous point que pour trois cens chevaux ou environ de chaque côté, il se fit jamais un plus furieux & opiniatré combat, où il demeura sur la place près de deux cens ennemis. A la fin d'icelui, il tomba la plus violente pluye qu'il

qu'il eſt poſſible de voir, contre laquelle vous n'aviez pour couvertures que des armes à cru, tellement que nous étions tous traverſez.

Sur cet inſtant, comme vous penſiez vous aller loger & rafraîchir, voilà un avis certain qui vous vint, comme Monſieur de Mayenne ayant ſçû votre paſſage, vous ſuivoit avec mille ou douze cens chevaux; dequoi chacun fut aſſez effrayé : car la plûpart n'avoient plus ni piſtolets ni épées, & tous les chevaux étoient ſi las qu'ils ne pouvoient quaſi marcher. Le conſeil ſe tint tout à cheval; pluſieurs propoſerent d'aller paſſer la riviere de Seine, les uns à Roſny, les autres au Pont de Samois, pour ſe retirer à Senlis où la bataille avoit été gagnée deux jours devant. Enfin il fut conclu de marcher plûtôt toute la nuit, & ſans repaître gagner Baugency, comme il fut fait; & y arrivâtes tous ſi las, ſi affamez, alterez & endormis que vous ne ſçaviez par où commencer. Nous ſçavons bien que vous demandâtes à boire, & en l'attendant vous vous jettâtes ſur un lit où votre Maître d'Hôtel vous trouva ſi endormi, qu'il fallut remporter la collation : car l'on ne vous pût éveiller. Le Sieur de Broſſes Saveuſe

fut

fut emmené priſonnier fort bleſſé ; le Roi de Navarre dès ſon arrivée, le viſita & conſola avec de fort courtoiſes paroles, voire promeſſes & loüanges de ſon courage : mais ayant appris par ſes trompettes, la mort de quaſi tous ſes parens & amis, il ſe deſeſpera de ſorte qu'il ne ſe voulut jamais laiſſer penſer, & de dépit & colere la fievre l'ayant pris, il mourut au bout de deux heures.

Le Roi de Navarre s'en alla de Baugency à Châteaudun, où vous ſejournâtes huit ou dix jours en grande lieſſe, étant fort bien & plaiſamment logé ; mais cela fut converti pour vous en grande triſteſſe : car vous eûtes la nouvelle que Madame votre femme étoit à l'extrémité. Vous prîtes congé du Roi de Navarre pour l'aller ſecourir, qui vous bailla Monſieur Orthoman ſon premier Medecin. Vous eûtes beaucoup de peine à paſſer, (car tout tenoit pour la Ligue) & pour renfort de douleur, Monſieur votre frere étant dans le Château, & ſçachant votre venuë, s'y rendit le plus fort, & vous fit hauſſer le pont-levis, diſant être obligé de parole à ceux de la Ligue, de ne vous y laiſſer pas entrer : enfin comme il vit que vous étiez reſolu de ce faire ou de mourir,

&

& déja preniez des échelles pour essayer de monter, il laissa ouvrir la porte. Vous trouvâtes Madame votre femme en tel état, qu'elle mourût quatre jours après. Vos déplaisirs furent proportionnez à ses merites & à votre bon naturel : qui est assez dit pour les exprimer, sans en parler davantage. Cet accident vous retint un mois chez vous, pendant lequel il se fit quelques factions de guerre & notamment ès Siéges de Gergeau, Pluviers, Estampes, Chartres, Poissy, Pontoise, l'Isle-Adam, Beaumont, Creil & autres telles Places : car tout étoit revolté de l'obéïssance Royale, & n'y rentroit que par la force. Toutes lesquelles choses nous laissons à l'Histoire generale, parce que vous ne fûtes en aucune de ces occasions, & nous contenterons de dire qu'un Mestre de Camp nommé Charbonniere, fut tué en l'une d'icelles, le Roi de Navarre ayant les deux bras & l'estomach appuyez sur lui.

CHAPITRE XXVIII.

Affaires d'Etat & de Milice.

APrès avoir rendu au décès de Madame votre Femme, tous les devoirs à quoi vous obligeoient votre bon naturel & son merite, vous retournâtes trouver le Roi de Navarre, au Siege que le Roi avoit lors mis devant Paris, où tous les jours il se faisoit plusieurs escarmouches, ausquelles vous n'étiez pas des derniers; & nous souvient que le jour de la blessure du Roi, le Roi de Navarre s'étant avancé avec une bonne troupe vers le Pré-aux-Clercs, & vous voyant des plus avancez le pistolet au poing, il appella l'un de nous quatre & lui dit: Maignan, allez dire à Monsieur de Rosny qu'il se retire, & qu'il se fera prendre ou blesser indiscretement. Il lui répondit qu'il n'avoit garde de vous aller tenir ces paroles; mais bien vous diroit-il, qu'il vous demandoit: ce qu'ayant fait, vous le vintes aussi-tôt trouver, & ainsi qu'il vous parloit, vous reprenant de vous hazarder trop, il arriva un Gen-

til-homme au galop, lequel lui dit trois ou quatre mots à l'oreille, ſur leſquels vous appellant auſſi-tôt, il vous dit: Mon ami, le Roi vient d'être bleſſé d'un coup de coûteau dans le ventre, allons voir que c'eſt, venez avec moi. Il mena encore avec lui vingt-cinq Gentilshommes; vous trouvâtes le Roi dans le lit en aſſez bonne diſpoſition apparemment: car on lui avoit donné un cliſtere qu'il avoit bien rendu ſans ſang, ni douleur. Les Medecins en avoient aſſez bonne opinion, & lui-même dit au Roi de Navarre qu'il eſperoit que ce ne ſeroit rien, & que Dieu le preſerveroit encore pour lui faire paroître combien il l'aimoit: ſur cela il prit congé & s'en retourna en ſon quartier à Meudon.

Vous étiez logé au pied du Château, chez un nommé Sauvat, où ainſi que vous ſoupiez, le Secretaire Feret vous vint dire: Monſieur, le Roi de Navarre, & peut-être le Roi de France vous demande: car Monſieur d'Orthoman lui mande qu'il ſe diligente de venir à Saint Clou, s'il veut trouver le Roi en vie.

Etant dans la Chambre du Roi, il vous dit: Mon ami, on me mande que le Roi eſt mort ou autant vaut: que vous ſemble de l'état des affaires? Je croi que nous

nous y verrons de grandes confuſions ; à cauſe de la diverſité des Religions. Sire, j'eſpere, dites-vous, que votre Majeſté ſera un jour paiſible & bien-heureuſe : mais ce ne ſera pas ſans beaucoup travailler, & ſans courir de grands hazards. J'ai eu un diable de Precepteur, lequel (comme je le vous ai déjà conté autrefois) m'a dit que cela étoit infaillible ; il faut aller voir ce qui en eſt, & puis il y aura loiſir de diſcourir. Auſſitôt l'on amena les chevaux, & allâtes quelques trente avec lui à Saint Clou, armez de vos cuiraſſes ſous la juppe. A l'arrivée l'on dit que le Roi ſe portoit bien, lors l'on vous commanda de vous deſarmer, & comme vous paſſiez une petite ruë, vous oüîtes un homme criant : Ha mon Dieu ! nous ſommes tous perdus. Le Roi de Navarre l'appelle, lui demandant ce qu'il y avoit ? Ah ! dit il, le Roi eſt mort ; & l'ayant ſi bien interrogé qu'il reconnût qu'il étoir vrai, il vous ordonna de reprendre vos armes : puis allant au logis du feu Roi, le Roi de Navarre devenu Roi (car en France le mort ſaiſit le vif ſans aucune autre formalité ni ceremonie) rencontra premierement ceux de la garde Écoſſoiſe qui ſe jetterent à ſes pieds, diſans : Ha !

 Sire,

Sire, vous êtes à present notre Roi & notre Maître. Messieurs de Biron, de Belle-Garde, d'O, Château-Vieux, Dampierre & plusieurs autres vinrent aussi tôt le saluer. Il se passa plusieurs autres particularitez que nous laissons, pour ce qu'elles ne furent recueillies de vous, ni de personne, & que nous étions demeurez à votre logis. Le Roi vous envoya au quartier de Monsieur le Maréchal d'Aumont, pour dire à toutes ses troupes ce qui étoit arrivé; le prier lui en particulier, de parler à toute la Noblesse, afin de la convier à faire son devoir; donner ordre aux Gardes, & faire en telle sorte que les plus grands & principaux le vinssent trouver l'après-dînée. Le Roi vous dit: Mon ami, regardez à ce qu'il faut faire à vos quartiers pour mon service; pensez-y bien, & m'en donnez avis. Ce qui est de plus pressé, dites-vous, c'est de pourvoir à Meulan, d'autant qu'il y a un homme dedans, nommé Saint Marc, qui est de la Ligue en son cœur, & grand ennemi des Huguenots; & si vous n'assûrez la Place, au premier éloignement vous la perdrez infailliblement. Je le connois & l'irai sonder & amuser de belles paroles: cependant envoyez Monsieur d'Aumont,

ou quelqu'autre en qui vous vous fiez, avec troupes, faisant semblant de vouloir seulement passer sur le Pont ; & quand il sera dans le Fort, il s'y rendra le Maître, & vous y attendra. Tout cela ainsi executé, le Roi vous offrit la Place : mais le dessein qu'il disoit avoir de s'en aller vers Tours, vous empêcha de la prendre, craignant de ne pouvoir pas lever promptement assez de gens pour soûtenir un Siege. Monsieur de Bellangreville y fut mis avec son Regiment.

De là vous retournâtes tous à Poissy, où Monsieur d'Espernon & beaucoup d'autres quitterent le Roi, lequel s'en alla prendre Clermont & autres Places.

Vous aviez lors une entreprise sur Louviers, que le Roi vous ordonna d'aller executer. Il vous donna sa Compagnie de Chevaux-legers que menoit Aramburc, & pour gens de pied, ne se voulant défaire des siens, (dont il n'avoit pas trop, plusieurs l'ayant abandonné avec leur Colonel qui en débauchoit le plus qu'il pouvoit) vous assûra que le Sieur Couronneau étoit à Nogent (dont le Capitaine Bethune, Fils du Chevalier, étoit Gouverneur) avec un Regiment de douze cens hommes. Il leur écrivit à tous deux de faire ce que vous leur

commanderiez ; mais quand ce fut à vous en ſervir, il ſe trouva que Couronneau étoit encore vers Tours ; & n'y eut moyen de raſſembler que deux ou trois cens hommes de pied, qui n'étoit pas nombre ſuffiſant pour l'execution de cette entrepriſe, d'autant que Meſſieurs d'Aumale, de la Londe, Fontaine, Martel, Medavid, Contenant, & tous les principaux de la Ligue étoient arrivez à Louviers depuis trois jours. L'entrepriſe étoit infaillible & des plus utiles, qui eut eu des gens ſuffiſamment ; elle ſe faiſoit par un grand Canal de la riviere d'Evre, qui a ſon entrée dans la Ville, à travers de grands treillis de bois ; or avoit-on lors détourné l'eau, pour racoutrer les Moulins qui avoient été emportez par des avalaſſes, tellement que l'on alloit quaſi à pied ſec, juſques contre les grilles qu'il étoit aiſé d'emporter avec le petard poſé ſur le madrier, comme vous étiez garni de tout cela ; & outre cela l'on pouvoit monter le long de la douve du foſſé qui eſt fort haut, & venir au pied de la muraille, ſur laquelle on peut monter avec peu d'aide, pour ce qu'elle eſt fort baſſe, ne ſervant quaſi que de parapet au rempart. Quand le ruiſſeau paſſe, il y a

grande quantité d'eau qui empêche toutes ces approches ; & pour faire voir à ceux que le Roi vous avoit baillez, comme votre projet étoit bien fait & infaillible, vous y envoyâtes les deux ſoldats qui les menoient avec deux Capitaines qu'Arambure & le Fils du Chevalier de Bethune vous baillerent, leſquels ſans avoir donné aucune alarme, entrerent dans la Ville, en reſſortirent & vous vinrent retrouver : lors tout le monde fut à ſe deſeſperer & maudire Couronneau : tellement que n'oſant attaquer, vous vous en retournâtes.

De Roſny vous allâtes paſſer au Pont de l'Arche, & fûtes trouver le Roi à Eſcouy, où il fut mis en deliberation de s'en aller à Tours : mais les Normands firent reſoudre le Siege de Roüen, donnans mille belles eſperances qui manquerent toutes quand ce fut à l'effet.

Pendant qu'ils firent leurs preparatifs, vous fûtes avec le Roi aux priſes de Gournay, Neuf Chaſtel, Eu, & le Trepot, où il ne ſe fit pas de grands combats, ni ne ſe paſſa rien de particulier qui vous concerne ; puis à Dernetal, où le Roi ayant été quelques jours ſans grand fruit, il eut avis que Monſieur de Mayenne amaſſoit une grandiſſime armée

pour le venir assieger en quelque part qu'il pût aller.

Sur ces nouvelles il envoye sonder le Commandeur de Chattes, Gouverneur de Dieppe, qui se montra vrai François & l'un des plus hommes de bien du monde. Il vous envoya aussi à la guerre avec cinquante chevaux, pour aller prendre langue de l'armée de Monsieur de Mayenne, quelque part qu'elle fût. Vous la trouvâtes logée à Mante & ès environs par toutes vos terres; votre retraite fut dans votre Forêt; apprîtes nouvelles certaines de tout, & comme l'armée étoit composée de vingt-cinq mille hommes de pied & huit mille chevaux. Votre rapport fait, aussi-tôt le Roi se resolut d'aller à Dieppe, pour parler lui-même au Commandeur, qui lui confirma ce qu'il lui avoit auparavant mandé; & que s'il en doutoit, il mettroit dans la Citadelle tel qu'il lui plairoit de choisir.

Après on vint loger à Arques; plusieurs blâmoient bien fort la resolution du Roi d'attendre avec si peu de troupes & en lieu si foible, de si grandes forces ennemies, lesquelles étant venuës loger à Martinglise, village distant de demi-lieuë du bout de la chaussée d'Arques, au

au deſſus de laquelle ſont des bois en côtes, & quelques terres labourables au deſſous, traverſées, par le milieu, d'un grand chemin fort profond, bordé de hayes des deux côtez, & au deſſous de tout cela un grand marais à la main gauche. Là furent ordonnées quelques foibles trenchées, y ayant une Chapelle entre celles d'au-deſſus du chemin, & celles d'au-deſſous. En chacun des côtez fut mis un bataillon de douze cens Suiſſes; aux trenchées d'en-haut ſix cens Lanſquenets; & dans la Chapelle cinq ou ſix Regimens, qui faiſoient en tout mille ou douze cens hommes. Le Roi ſepara la Cavalerie en deux, & mit trois cens chevaux auprès de lui au deſſus du chemin, & environ autant au deſſous; dès le ſoir il étoit lui-même entré en garde, craignant que l'ennemi fît un effort durant l'obſcurité pour gagner le bout de la chauſſée. La nuit ſe paſſa ſans nulle alarme; à la pointe du jour le Roi ſe fit apporter à déjeuner dans une grande foſſe, où il vous fit tous ceux de qualité aſſeoir en rond, où comme chacun déjeunoit de bon cœur, penſant s'en aller repoſer après, l'on commença de donner l'alarme bien chaude, & lui fut rapporté que les vedettes perduës avoient

reconnû toute l'armée ennemie qui se rangeoit en ordre de bataille. Il envoya le Vidame de Chartres avec Palcheux, Brasseuses, Aventigny & sept ou huit autres dans les Bois, lesquels lui amenerent prisonnier le Sieur de Belin, qui avec cinq ou six chevaux s'étoit avancé dans les mêmes Bois, afin de venir reconnoître l'assiette des troupes du Roi, lequel en riant (pour ce que le Roi l'avoit reçû & embrassé de même) l'assûra que dans deux heures, il auroit trente mille hommes de pied & dix mille chevaux sur les bras, & qu'il ne voyoit pas là des forces suffisantes pour leur resister. Vous ne les voyez pas toutes, Monsieur de Belin, dit le Roi; car vous n'y comptez pas Dieu, ni le bon droit qui m'assistent. Incontinent après chacun s'en alla au lieu à lui ordonné: vous fûtes mis en bas avec dix ou douze seulement qui étoient demeurez de votre troupe auprès de vous, les autres s'étant allez rafraîchir en leurs maisons. Aussitot les trenchées d'en-haut furent attaquées par des Lansquenets, lesquels faisant semblant de se rendre, se saisirent d'icelles, & mirent le Roi en fort grande peine; il se fit là plusieurs factions de guerre où vous n'étiez pas, & partant

nous

nous n'en parlons point. Au deſſous du chemin vous fûtes attaquez par huit ou neuf cens chevaux en trois eſcadrons, leſquels vous chargeâtes & menâtes battans, l'épée dans les reins, juſques au retournant du vallon, & ſi n'étiez pas cent cinquante chevaux. Vous fûtes chargez par quatre autres eſcadrons qui vous ramenerent plus vîte que le pas juſqu'à un petit heurt, où ayant trouvé quelques autres cent cinquante chevaux que commandoit le Comte d'Auvergne, vous retournâtes tous enſemble à la charge, & menâtes ces gens encore batans, le piſtolet dans les reins, juſqu'au même tournant de la vallée, de laquelle il vint ſur vos bras plus de trois mille chevaux qui vous ramenerent batans juſqu'à la Chapelle, d'où les gens de pied leur firent une ſalve qui les arrêta ſur le cul: là fut tué Sagonne & beaucoup d'autres. Mais les Lanſquenets ayant gagné la trenchée d'en-haut, leur firent quitter ladite Chapelle & le creux chemin avec grande épouvante; ce qui vous fit retirer à la tête du bataillon des Suiſſes qui arrêta tout court ceux qui ſuivoient: là votre cheval tomba ayant été bleſſé, & le Sieur de Maignan vous en fit amener un autre. Les Ennemis lors envoyerent

cinq cens chevaux par le bas des terres, pour gagner le flanc des Suiſſes, afin de les enfoncer de deux côtez : mais ils s'embâtirent dans un marais tremblant, où ils enfoncerent juſques aux ſangles, & la plûpart des hommes furent contrains de ſe ſauver à pied, laiſſans leurs chevaux & leurs lances dedans le marais.

Les choſes étans en cet état d'incertitude, & la plûpart de vous autres étans ſans piſtolets ni épées, dont vous vous pûſſiez aider, & plus prêts à fuir qu'à combatre, l'on vous pria d'aller trouver le Roi, pour lui dire l'état où étoient toutes choſes, le peu de moyens que vous aviez de vous plus défendre, & le prier de vous renforcer en bas de quelque cavalerie fraîche ; mais vous le trouvâtes être en bas, & nous ſouvient qu'il vous dit : (car vous nous aviez menez avec vous) Mon ami, je n'ai perſonne à vous envoyer, mais ſi ne faut-il perdre courage. Sur cela neanmoins il appella Monſieur le Grand, & lui dit : Je vous prie, mon ami, raſſemblez ce que vous pourrez des plus frais, & vous en allez au deſſous du chemin où vous dira Roſny. Vous lui montrâtes par où il falloit aller, puis vous en vîntes criant en

en bas : Courage, Messieurs, courage ; voici des troupes fraîches que le Roi nous envoye. Lors chacun s'avança jusqu'au heurt pour faire nouvelle charge, mais l'on découvrit toute l'armée, Cavalerie & Infanterie, marchant en ordre de bataille pour vous venir enfoncer ; & y en avoit peu de vous autres qui estimât de se pouvoir sauver, ni même que le Roi pût regagner le bout de la chaussée qui étoit fortifié. Comme les choses étoient en ce desespoir, le broüillard qui avoit été fort grand tout le matin, s'abaissa tout-à-coup ; & le Canon du Château d'Arques découvrant l'armée des Ennemis, il en fut tiré une volée de quatre pieces, qui fit quatre belles ruës dans leurs escadrons & bataillons : cela les arrêta tout court, & enfin trois ou quatre volées suivantes qui faisoient de merveilleux effets, les firent desordonner, & peu à peu se retirer du tout derriere le tournant du vallon, à couvert des coups de Canon, & finalement en leurs quartiers.

Le Roi s'étant retiré à Arques, puis à Dieppe, il se fit là, durant un mois, plusieurs factions de guerre, & se passa plusieurs accidens qui meritent bien d'être particularisez par les Historiens ; il s'en

s'en pourroit quasi faire un grand livre, & entr'autres de celui du pré, où le Roi sautant lui-même au saut de l'Allemand avec tous vous autres Messieurs, il lui fut fait une salve de deux cens Mousquetaires, qui s'étoient coulez sur le ventre entre deux hayes, jusques à deux cens pas de lui au plus : lors ce fut à vous autres de vous écarter & retirer en diligence.

A la fin de ses factions diverses, Monsieur de Mayenne se retira du tout, voyant qu'il étoit arrivé quatre mille Anglois ou Ecossois, & que Messieurs de Soissons, de Longueville, d'Aumont & de Biron, venoient joindre le Roi avec de grandes forces, desquelles se voyant accompagné, il se resolut de relever sa reputation allant attaquer Paris, où il s'achemina, alla passer à Meulan & Poissy ; & vous envoya avec Monsieur de Montpensier avec des troupes, passer près de Vernon, pour voir si l'épouvante & les amis que vous aviez dedans, ne le disposeroient point à se rendre : mais n'y ayant voulu entendre, Monsieur de Montpensier se retira en Normandie, & vous retournâtes trouver le Roi à Villepreux.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Affaires de Milice & Domestiques

LE Roi ayant formé un dessein pour prendre Paris, dressa l'ordre de ses troupes pour se saisir des Fauxbourgs du côté où il étoit. Vous donnâtes par celui de Saint Germain, avec Messieurs d'Aumont & de Chastillon, où ayant enclos entre deux troupes dans une ruë près la Foire Saint Germain, plusieurs Parisiens, il en fut tué quatre cens en un monceau en moins de deux cens pas d'espace. Vous nous dites lors : Je suis las de fraper, & ne sçaurois plus tuer des gens qui ne se défendent point. Lors l'on commença à piller ; vous & huit ou dix des vôtres ne fîtes qu'entrer & sortir dans six ou sept maisons où chacun gagna quelque chose, & y eûtes par hazard quelque deux ou trois mille écus qui vous furent baillez pour votre part. De là vous avançâtes vers la porte de Nesle qui étoit demeurée ouverte, si bien que quinze ou vingt de vous autres entrâtes dans la Ville quasi jusques vis-

à-vis du Pont-Neuf, d'où l'on vous fit bien retirer; si les troupes eussent été prêtes à donner par-là, je croi que la Ville se pouvoit prendre, mais peut-être que l'armée se fût perduë dedans: & si celui qui étoit envoyé pour rompre le Pont de Sainte Mexen, eut bien fait son devoir, il y a grande apparence qu'elle se fût renduë: Monsieur de Mayenne ne pouvant y arriver à tems.

Le Roi se retira deux jours après, & s'en alla prendre Etampes; d'où il vous renvoya à Rosny pour le servir en ce Païs-là. Pendant son voyage de Tours, il prit toutes les foibles Villes de Touraine, Anjou, le Mayne & Basse-Normandie, dont nous ne disons rien, parce que vous n'y étiez p s.

Pontoise fut pri par la Ligue, & Meulan assiegé, que vous assistâtes de tout votre pouvoir, & leur fîtes passer des hommes à nage, pour leur faire entrer des poudres par une fort jolie invention, & les avertir du secours prochain. Le Roi vous écrivit afin d'aller joindre Monsieur le Maréchal de Biron. Monsieur d'Aumale qui étoit venu auparavant à Mante, passa dans la Forêt de Rosny, & si ceux que vous envoyâtes en embuscade, eussent suivi votre ordre,

ſans doute ils vous l'euſſent amené priſonnier. Nous laiſſons à part les petites factions que vous fîtes à votre ſejour à Roſny, où le Siege d'Aufreville fut levé par une gentille invention dont vous uſâtes. Le Maréchal de Biron, par votre entremiſe, prit Evreux ſans Canon, & à votre inſtance le Roi vint à Verneuil & à Ivry pour ſecourir Meulan. Vous nous montrâtes une Lettre où il écrivoit ces mots, pour réponſe à la vôtre : Monſieur de Roſny, par votre importunité je m'achemine au ſecours de Meulan: mais s'il m'en arrive inconvenient, je vous le reprocherai à jamais. Etant à Ivry, il vous envoya par deux fois à la guerre. La ſeconde fois, vos chevaux étans las, il vous fit bailler ceux de Monſieur de Beaulieu-Ruſé. Vous ramenâtes des priſonniers, & rapportâtes que toute l'armée de l'ennemi paſſoit la riviere & lui venoit ſur les bras. Or avoit-il laiſſé toute ſon infanterie vers Honfleur; tellement que ſe voyant contraint de ſe retirer à Verneuil à cauſe qu'il étoit trop foible, il ſe mit en une merveilleuſe colere contre vous, & dit : Je voi bien que c'eſt pour ſauver votre maiſon que vous ne vous êtes point ſoucié d'hazarder ma vie. Lors vous répondîtes:

dîtes : Sire, je ne vous avois pas écrit de venir ſans votre armée ; & ſi vous l'aviez toute amenée, comme je m'y attendois, le Siege fut déjà levé.

Peu après l'ayant jointe, il vous renvoya à la guerre, & lui rapportâtes que l'ennemi levoit le Siege ; avoit jà retiré le Canon qui étoit deçà l'eau, & que s'il ne marchoit en diligence, il n'y trouveroit plus perſonne : comme il arriva le lendemain, il vous fit mener les coureurs, & trouvâtes Monſieur de Bellangreville ſur la chauſſée de la Sangle. Le Roi entra dans le Fort, & le lendemain il monta au haut d'un clocher, d'où il fut contraint (auſſi bien que tous vous autres) de deſcendre, un bâton & une corde entre les jambes, d'autant que les Ennemis avoient de trois ou quatre volées de Canon, coupé toute la petite montée, & y tiroient toûjours. L'après-dînée, le Roi voulut loger quatre pieces pour tirer dans la Ville, & ſe mit en colere contre vous, de ce que l'en vouliez empêcher, lui diſant : Pardieu, Sire, s'ils entendent leur métier, ils mettront bien-tôt votre canon le ventre au Soleil, comme ils n'y faillirent pas, & fallut attendre la nuit pour le retirer.

Le Roi étant allé loger aux Orgreux, fut

fut contraint de revenir à cauſe que vous l'avertîtes que l'Ennemi avoit fait un puiſſant effort au Pont de delà, & pris la moitié d'icelui. Vous vous en allâtes après à Roſny, où vous eûtes avis par homme exprès, que le Sieur d'Allegre s'étoit ſaiſi du Château de Roüen; le Roi fut au ſecours & vous avec lui: mais à Gaillon l'on ſçût la priſe dudit Château. Le Roi s'en alla à Paſſy qu'il vous bailla pour garniſon, afin d'y rafraîchir votre troupe, cependant que lui alla aſſieger Dreux, d'où Monſieur de Mayenne (ayant joint l'armée Eſpagnole) entreprit de lui faire lever le Siege: & pour cet effet, il vint à Mante le dixiéme de Mars, ayant une grande & forte armée, avec laquelle il paſſa la riviere, & vint loger dans vos terres & aux environs.

Le lendemain, l'avant-garde que conduiſoit Monſieur de Roſne, vous vint aſſieger dans Paſſy, & comme il ſçût que c'étoit vous qui étiez dedans (à cauſe que vous étiez parens) avant que vous faire ſommer, il vous écrivit un mot de Lettre en ces termes: Monſieur mon Couſin, vous n'êtes pas fin de vous être fourré dans une bicoque, à la deſcente d'une armée telle que la nôtre, contre laquelle vous ne ſçauriez tenir un jour;

&

& neanmoins desirant de vous gratifier, regardez de quelle sorte vous voulez sortir de là : car je m'y accommoderai pour votre honneur. Quelques heures auparavant vous aviez reçû une Lettre du Roi, où il vous mandoit : Je viens d'avoir avis que l'armée des Ennemis vient passer la riviere à Mante, ils ne faudront pas de vous attaquer, je sçai bien que votre Place n'est pas en état de resister si n'y avez fort travaillé, partant avisez à vous : car étant Soldat & Capitaine, ou le devant être, je remets en votre disposition de prendre votre parti à propos, & me tenez averti de tout. Cette Lettre ambiguë & qui ne vous prescrivoit rien de certain, vous avoit mis en peine; tellement que vous resolûtes, quoiqu'il en pût arriver, de soûtenir un effort avant que vous retirer; & partant vous répondîtes à Monsieur de Rosne, que vous le remerciez de ses courtoisies; que la qualité de votre Place, les bons hommes que vous aviez dedans, & l'armée du Roi prête à vous secourir, donnoient à votre honneur un autre conseil que le sien : tellement que croyant être attaqué le lendemain, vous en avertîtes le Roi, & fûtes toute la nuit sur les escarpes de vos fossez qui étoient assez bons (car

de

de murailles, il n'y en avoit quasi point) pour faire relever ce qui étoit éboulé, & accommoder des logis couverts à vos Soldats, afin de soûtenir un premier effort. Mais sur la pointe du jour, vous entendîtes un grand bruit & tumulte dans leurs logemens, de personnes s'entr'appellans les uns les autres; & un peu après des bruits de Chartiers qui faisoient haye & claquer leurs foüets, & pensiez qu'ils se vinssent loger avec l'artillerie sur vos contr'escarpes; car de garder aucuns dehors vous ne pouviez: mais fûtes étonnez que ces bruits s'alloient toûjours éloignans, & peu après vous vîtes toutes leurs huttes en feu, qui vous fit dire à ceux qui étoient près de vous: Or, graces à Dieu, nous voilà hors de peine de nous défendre, car les Ennemis s'en vont. Nous oublions à dire que la nuit vous vîtes de grands signes au Ciel, de deux armées fort bien distinguées, & les hommes & les chevaux aussi se battans furieusement, & quasi tout ainsi que vous la vîtes en effet le lendemain. Aussi sur le soir, vous eûtes un courrier du Roi, qui vous écrivoit ainsi: Mon ami, je ne pensai jamais mieux voir donner une bataille que ce jourd'hui, mais tout s'est passé en leges-

res escarmouches & à essayer de loger chacun à son avantage. Je m'assûre que vous eussiez eu regret toute votre vie, de ne vous y être pas trouvé; partant je vous avertis que ce sera pour demain; car nous sommes si près les uns des autres, que nous ne nous en sçaurions dédire. Je vous conjure donc de venir, & d'amener tout ce que vous pourrez, sur tout votre Compagnie, & les deux Compagnies d'Arquebusiers à cheval de Badet & Jammes, que je vous ai laissées: car je les connois & m'en veux servir. Adieu mon ami.

CHAPITRE XXX.

Affaires de Milice & Domestiques.

SI-tôt que vous eûtes reçû la Lettre du Roi, de laquelle est fait mention au precedent Chapitre, vous fîtes sonner la boute-selle; montâtes à cheval si à propos, & marchâtes avec telle diligence, que vous arrivâtes seulement une heure & demie devant la bataille; & déjà quasi toutes les deux armées étoient en ordre pour en venir aux mains, que nous

nous ne nous amuſerons à décrire, d'autant que pluſieurs autres l'ont fait, n'ayant ici à parler que de ce qui vous y arriva. Si-tôt que le Roi aviſa vos troupes, il s'avança & vous dit : Mettez votre Compagnie en ordre ſur mon aîle droite dans le corps de mon eſcadron, faites mettre vos Arquebuſiers pied à terre, (car je les connois, je veux qu'ils me ſervent aujourd'hui d'enfans perdus) & leurs dites qu'ils envoyent leurs chevaux avec les bagages : & quant à vous, venez avec moi : car je vous veux montrer toute la diſpoſition des deux armées, afin de vous inſtruire à votre métier. Et en cette maniere, vous ayant quaſi paſſé devant toutes les troupes, & encouragé un chacun, & dit un mot ſur les cauſes de l'ordre qu'il avoit établi, il ne fut pas quaſi revenu devant ſon eſcadron, que l'on commença à eſcarmoucher. Les chevaux legers faillirent à être renverſez, ſans Monſieur d'Aumont qui les ſoûtint & fit merveilles ; ce jour-là l'artillerie du Roi étoit bien logée, & faiſoit de grands effets ; & tout au contraire celle des Ennemis ne faiſoit quaſi rien. Deux eſcadrons de l'Ennemi, à ſçavoir un de mille ou douze cens Reiſtres, & celui du Comte d'Egmont,

d'Egmont, étoient destinez pour charger celui du Roi; les Reistres vinrent assez furieusement: mais comme ils furent à trente pas, ils tournerent court sans vouloir combatre, la plûpart tirans leurs pistolets en l'air, d'autant qu'ils étoient quasi tous de la Religion. Le Comte d'Egmont donna avec une grande hardiesse, & tous les siens combatirent de même; car vous fûtes les uns tête à tête des autres un quart d'heure durant, frappans à qui mieux mieux, avant que nul cedât, ni que les escadrons ployassent. Enfin les Ennemis firent jour; plusieurs de l'escadron du Roi s'enfuirent, & quasi toute la main gauche d'icelui; il y en eut de tuez & de blessez & force chevaux aussi; vous & votre cheval fûtes renversez, votre cheval blessé d'une mousquetade des enfans perdus, qui lui perçoit le né & tout le col, & alloit sortir à la selle; & d'un grand coup de lance, qui vous emporta le molet de la jambe, & lui décousut deux pieds du ventre: vous eûtes encore un coup d'épée en la main, & un coup de pistolet en la hanche qui sortoit au petit ventre. Etant ainsi mal mené, votre Ecuyer eut tant d'heur qu'il vous amena un autre cheval, sur lequel vous mon-

montâtes assez legerement ; vû vos blessûres. Mais à la seconde charge, vous fûtes encore porté par terre, votre cheval tué, & vous blessé d'un coup de pistolet dans la cuisse & d'un coup d'épée à la tête ; avec tout cela vous ne laissâtes de vous relever ; mais à cette fois vous ne trouvâtes nul des vôtres, tellement que vous demeurâtes dans le champ de bataille, sans sçavoir où aller, ni que faire ; & voyant venir à vous un des Ennemis, l'épée au poing, pour vous charger (lequel infailliblement vous eût tué, car vous étiez sans casque) vous gagnâtes un Poirier que vous nous avez montré depuis, deux fois, lequel avoit les branches si basses & si étenduës qu'il ne vous pût approcher ; & ainsi après vous avoir tournoyé long tems, il vous quitta. Lors vous rencontrâtes la Rocheforet (qui a depuis été à vous & que vous ne connoissiez point en ce tems là) qui menoit ún petit courtaut en main qu'il avoit gagné, lequel vous le bailla & lui baillâtes cinquante écus que vous aviez dans votre pochette ; car vous aviez cette coûtume de porter toûjours de l'or sur vous, loisque vous alliez aux combats. Avec ce cheval vous en allant parmi le champ de bataille, ainsi mal

équippé, vous vîtes venir à vous ſept des Ennemis, (dont l'un portoit la Cornette blanche & generale de Monſieur de Mayenne) leſquels ſe ſuivoient à la file qui vous crierent : Qui vive ? Vous leur dites votre nom ; lors le premier d'iceux vous dit : Nous vous connoiſſons bien tous : nous voulez-vous faire courtoiſie & nous ſauver la vie ? Comment ! dites-vous, vous parlez comme des gens qui ont perdu la bataille. Eſt-ce tout ce que vous en ſçavez, répondirent-ils ? Oüi, nous l'avons perduë, & ſi ſommes trois qui ne nous ſçaurions retirer ; car nos chevaux ſont comme morts : auſſi y en avoit-il deux qui n'alloient qu'à trois jambes, & l'autre les tripes lui ſortoient du ventre. Vous acceptâtes ce parti, & ainſi Meſſieurs de Chaſtaigneraye, de Sigongne, de Chanteloup & d'Aufreville ſe rendirent à vous, avec la Cornette blanche, que Sigongne vous mit en main avec force belles paroles. Les autres qui étoient Meſſieurs de Nemours, Chevalier d'Aumale & Tremont, voyans les troupes du Roi s'avancer vers vous, crierent : Adieu, Monſieur, Adieu ; nous nous ſauverons bien encore ; car nos chevaux ont bonnes jambes & bonne haleine : mais nous

vous

vous recommandons ces quatre Gentilshommes. Ces trois Seigneurs s'étant donc ainsi échappez de vos mains, pour ce que vous ne les pouviez pas tenir, ni par persuasion, ni par force, & les quatre autres vous étant demeurez avec la Cornette blanche, semée de Croix noires de Lorraine en memoire des occis à Blois, d'autant qu'il leur étoit impossible de se retirer, vous prîtes votre adresse vers le gros des Suisses, tous lesquels (autant ceux du Roi que ceux de la Ligue) étoient les piques basses, & les arquebuses en joué les uns devant les autres, en ordre de combat, sans neanmoins s'entre-donner aucun coup de pique, ni tirer une arquebusade. Plusieurs troupes tant d'une part que d'autre couroient & vacquoient éparses dans le Champ de bataille, les uns fuyans devant tout ce qu'ils voyoient de plus fort venir droit à eux ; & les autres chargeans tout ce qu'ils voyoient avoir apparence d'ennemi, fût fort, fût foible. Tellement qu'une de ces troupes voyant ceux que vous aviez pris, avec des casaques de velours ras noir, parsemées de Croix de Lorraine sans nombre, en broderie d'argent, & cette Cornette blanche aux Croix Ligueuses encore debout,

(car elle étoit entre les mains d'un des grands Pages du Roi, que vous aviez rencontré-là par hazard, auquel vous l'aviez baillée en garde, ne la pouvant porter à cauſe d'un grand coup d'épée que vous aviez dans la pointe du coude du bras gauche, & un autre moindre au poignet de la main droite) cette bande donc de gens de guerre s'en vint droit à vous, comme en un butin certain & tout preparé : mais vous étant avancé vers eux, & ayant rencontré les Sieurs de Chambray, Larchant, de Rolet, de Crevecœur, de Palcheux, de Braſſeuſes & quelques autres de vos amis fort particuliers qui vous reconnûrent (mais plûtôt à la parole qu'aux lineamens du viſage, d'autant que vous l'aviez tout ſantoüillé de ſang & de boüe) & s'arrêterent à parler à vous, à quoi ſe joignit après peu à peu le ſurplus de leur bande, qui étoit commandée par le Comte de Thorigny, lequel ayant ſçû qui étoient vos priſonniers & vous voyant ſi fort bleſſé, qu'à ſon opinion vous étiez en mauvais état pour bien défendre ceux qui pourroient avoir des ennemis particuliers, il vous pria de lui vouloir mettre entre les mains le Sieur de Chaſtâigneraye qui étoit ſon parent,

&

& qu'il s'obligeoit de parole de le remettre entre les vôtres, ſi-tôt que vous ſeriez en lieu de ſûreté : à quoi vous vous accordâtes au grand dommage du priſonnier : d'autant que peu après il fut tué par trois hommes d'armes de la Compagnie de Monſieur d'O, qui avoient été des Gardes du feu Roi, leſquels l'ayant reconnu, ſans le menacer, lui donnerent chacun un coup de piſtolet, en lui criant : Ah ! mordieu, traître à ton Roi, tu t'es réjoüi du meurtre de ton Roi, & as porté l'écharpe verte de ſa mort : ainſi que vous le conta depuis le Comte de Thorigny même, lorſque vous lui redemandâtes votre priſonnier, de la rançon duquel pluſieurs diſoient qu'il vous étoit obligé, voire vous conſeilloient de la lui demander, mais vous n'en voulûtes rien faire, tant pour ce qu'il étoit votre ami fort particulier, que pour ce que vous ſçaviez bien qu'il portoit aſſez de déplaiſir de ce qui étoit arrivé à ſon parent.

Pendant le tems que vous fûtes à parler au Comte de Thorigny, & à quelques autres de la troupe qui s'enqueroient à vous par quelle bonne fortune étant ſi bleſſé, ſi mal monté, & toutes vos armes tant fracaſſées, cette Cornet-

te blanche & ces bons prisonniers vous étoient tombez entre les mains, Monsieur d'Andelot s'étant accosté de Monsieur de Sigongne qui lui offrit toute sorte de courtoisie, & voyant sa Cornette blanche en la main d'un Page, sans s'enquerir s'ils avoient été pris par quelqu'un, se va mettre en fantaisie qu'il se pourroit prévaloir de ses dépoüilles d'honneur & de profit tout ensemble; & sur cette imagination il dit au Sieur de Sigongne qu'il ne l'abandonnât point, & qu'il empêcheroit bien qu'il ne reçût aucun mal ni déplaisir, & au Page qu'il le suivît & lui gardât bien cette Cornette. Puis sans attendre leurs réponses, sur un bruit qui s'éleva quasi par tout que l'ennemi se rallioit, & la survenuë du Maréchal d'Aumont qui dit au Comte de Thorigny: Allons, Monsieur, allons voir où sont ces ennemis qui se rallient & croyez que je les vous separerai bien: sur cet accident, dis-je, le Sieur d'Andelot se rejoignit dans le gros qui s'achemina au grand trot vers le lieu d'où venoit cette allarme, qui se trouva fausse: car ce n'étoit autre chose que Messieurs de Humieres, Mouy, la Boissiere & autres Picards, lesquels avec trois cens chevaux arrivoient tout nou-

vellement

vellement à l'armée, pensans arriver à tems pour le combat, auquel vous sentant du tout impuissant à cause de vos playes & du sang perdu, vous laisâtes courir tous ces Messieurs, & avec votre Cornette des ennemis & le reste de vos prisonniers, vous vous allâtes ranger à la tête du Regiment de Monsieur de Vignolles qui avoit merveilleusement bien fait cette journée, lequel étoit de vos plus anciens & intimes amis, pour éviter tous autres accidens: & là fûtes-vous contraint de faire chercher un Chirurgien pour vous faire bander cette grande playe de la hanche qui venoit sortir dans le petit ventre, par laquelle vous perdiez tout votre sang, & de vous faire apporter du vin pour empêcher l'évanoüissement où vous alliez entrer: & en cette sorte vous vous conduîtes jusques à Annet, où vous apprîtes que le Roi avoit passé la riviere d'Evre poursuivant la victoire, comme il fit jusqu'à Rosny où il alla coucher chez vous. Sitôt que vous fûtes arrivé dans le Château d'Annet, le Concierge vous fit apprêter une chambre & un bon lit, où peu après Monsieur le Maréchal de Biron (qui passoit par ce lieu pour suivre le Roi avec sa troupe de reserve) vous

vint visiter, vous usa de plusieurs complimens, & voulut pendant qu'il se faisoit apporter la colation, voir mettre le premier appareil à vos playes, (à quoi s'employoit un Chirurgien nommé Hubert) & voyant vos prisonniers dans votre chambre, & la Cornette blanche des ennemis au chevet de votre lit, vous dit en s'en allant : Adieu, Monsieur mon Compagnon, vous ne devez point plaindre vos playes ni votre sang répandu, puisque vous remportez une des plus signalées marques d'honneur que sçauroit desirer un Cavalier le jour d'une bataille, & que vous avez là des prisonniers qui vous fourniront dequoi payer vos chevaux tuez, faire penser vos blessures, & boire de bon vin pour faire de nouveau sang.

Peu après qu'il fût parti, Monsieur d'Andelot entra dans votre chambre avec cinq ou six hommes armez de cuirasses, un visage tout interdit, ayant une mine dépite & refrognée, lequel après une froide salutation vous dit : Monsieur, voilà un Gentil-homme (montrant Monsieur de Sigongne) qui est mon prisonnier ; & une Cornette blanche (montrant une des deux qui étoient au chevet de votre lit ; car le Sieur de Vassan

ſan y venoit d'apporter celle de votre compagnie) qui me doit appartenir : partant je vous prie de me faire mettre l'une ou l'autre entre les mains. Voi! Monſieur, lui répondîtes-vous, hé! vrai Dieu, que penſez-vous dire, je croi que vous vous mocquez ? Pardieu (repartit-il tout en colere) je ne me mocque point, & ſuis reſolu de les avoir. Ho, ho ! Monſieur, lui dites-vous, c'eſt donc à bon eſcient ; mais puiſque vous le prenez-là, faites tout ce que vous pourrez ; car je ne m'en ſoucie guéres : que ſi j'avois les bras & les jambes en auſſi bonne diſpoſition qu'hier, la diſpute en ſeroit bien-tôt vuidée. Et bien, dit-il, (voyant entrer quinze ou vingt de vos Cavaliers dans votre chambre, la plûpart armez) nous en parlerons donc une autre fois ; & ſur cela voulant aborder Monſieur de Sigongne, il en partit tout dépité ; pour ce qu'il lui dit qu'il ne devoit pas conteſter une choſe où il n'avoit nul droit, étant veritable qu'à vous ſeul il avoit donné ſa foi & remis ſa Cornette entre les mains.

D'Annet vous vous en allâtes dès le fin matin à Paſſy par eau ; là étoit votre garniſon & votre équipage. A votre arrivée

rivée vous y trouvâtes tous vos domestiques & vos gens de guerre en peine de votre personne & doute du succès de la bataille, d'autant qu'au commencement ils avoient eu de mauvaises nouvelles de l'un & de l'autre par quelques-uns qui s'en étoient fuïs (comme il y avoit apparence) sans avoir voulu attendre la fin des combats : lesquels ayant appris votre arrivée, & comme toutes choses s'étoient terminées, ils eurent une telle honte de se presenter, & que l'on pût sçavoir leur nom, que dès la nuit même, voyans qu'on les cherchoit, ils délogerent à beau pied, laissans quatre chevaux en une étable sans aucunes remarques, par lesquelles on pût deviner qui en étoient les Maîtres : desquels ayant fait perquisition tout le lendemain, sans en avoir pû rien apprendre, les chevaux furent par votre ordonnance, vendus à l'encan, & l'argent distribué aux blessez qui avoient le moins de moyen de se faire penser.

Le l'endemain ayant fait faire un brancard assez à la hâte (à cause des nouvelles que vous eûtes que Mante capituloit, & que vous pretendiez au Gouvernement) de branches d'arbres sans peler, accommodé de cercles de poinçons

çons, vous vous fîtes porter à Rofny : mais en arrivant par le côté de Beurons pour éviter les montées & defcentes de la Rouge-voye & de Châtillon, vous vîtes du haut du côteau, la plaine d'alentour toute couverte de gens de cheval & de chiens qui chaffoient tirans vers le bourg, dans lequel étant auffi entré par l'autre côté, vous fûtes rencontré par le Roi (qui revenoit du Château y ayant été prendre la colation) en l'équipage qui s'enfuit.

Premierement marchoient deux de vos grands chevaux menez en main par deux de vos Palefreniers, puis vos deux Pages montez fur deux autres de vos grands chevaux, le premier defquels étoit votre grand courfier gris, fur lequel vous aviez combatu la premiere fois, & qui avoit trois pieds de long de la peau de l'épaule droite & des côtez, fendus du coup de lance qui vous avoit emporté la botte & un morceau du mollet de la jambe ; & une arquebufade qui lui avoit traverfé le nez & une partie du col, & lui étoit venu fortir dans la criniere près des panneaux de la felle, lequel après s'être relevé fans felle, s'en alloit courant par le Champ de Bataille, & enfin par un grand heur avoit été re-

pris par trois de vos Arquebusiers qui avoient servi d'enfans perdus au combat. Ce Page avoit vêtu votre cuirasse, & portoit la Cornette blanche des ennemis; & l'autre vos brassars & votre casque au bout d'un bris de lance, d'autant que pour être tout fracassé & enfondré de coups, il étoit impossible de le porter en tête. Après ces Pages venoit le Sieur de Maignan votre Ecuyer, ayant la tête bandée & un bras en écharpe à cause de deux playes, lequel étoit suivi de votre valet de Chambre Moreines, monté sur votre Haquenée Angloise, lequel portoit votre casaque de velours orangé à clinquant d'argent sur lui, & en la main droite comme un trousseau de trophées, tout cela lié ensemble; divers morceaux de vos épées, pistolets & panaches que l'on avoit ramassez. Après cela vous veniez dans votre brancard, couvert d'un linceul seulement; mais par dessus pour parade des plus magnifiques, vos gens avoient fait étendre les quatre casaques de vos prisonniers qui étoient de velours ras noir, toutes parsemées de Croix de Lorraine sans nombre en broderie d'argent; sur le haut d'icelles, les quatre casques de vos prisonniers avec leurs grands pana-

ches

ches blancs & noirs, tous brisez & dépenaillez de coups : & contre les côtez des cercles, étoient penduës leurs épées & pistolets, aucuns brisez & fracassez : après lequel brancard marchoient vos trois prisonniers, montez sur des bidets, dont l'un, à sçavoir, le Sieur d'Aufreville, étoit fort blessé, lesquels discouroient entr'eux de leurs fortunes, & des succès contraires aux esperances que Monsieur de Mayenne & le Comte d'Egmont avoient données à un chacun, ne parlans deux jours devant la bataille, que d'assieger la Ville où le Roi se retireroit, ne s'attendans nullement que le Roi se dût resoudre au combat, attendu l'inégalité de ses forces. Après ces prisonniers, marchoit le surplus de vos domestiques ; puis le Sieur de Vassant qui voulut en arrivant porter votre Cornette : & à sa suite votre Compagnie de Gendarmes, & les deux Compagnies d'Arquebusiers à cheval des Sieurs Jammes & Badet, qui avoient servi d'enfans perdus devant l'escadron du Roi lors du combat : tout cela fort diminué de nombre (car vous en aviez perdu plus de cinquante tant des uns que des autres) mais grandement augmenté de gloire, aucuns d'eux se faisans

ſans porter dans des brancards comme vous : d'autres ayans les têtes bandées, ou les bras & les jambes en écharpe.

Le Roi & tous ceux qui étoient avec lui, voyans cette eſpece d'ovation, trouvoient cela bien diſpoſé, encore qu'il eut été fait par hazard, un peu entremêlé de la vanité du Sieur de Maignan votre Ecuyer, auquel le Roi en parla comme cela, (car il le connoiſſoit, ſon pere ayant été un de ceux qui aida bien à le garentir du peril d'Eauſe) & puis s'approchant de votre brancard, vous dit : Mon ami (car ce Prince debonnaire, comme vous ſçavez mieux que nous, depuis que l'étant venu trouver au Siege de Châtelleraut, vous lui apportâtes nouvelles de ſa reconciliation que vous aviez negociée en paſſant à Blois, avec le Roi Henry III. ne vous appelloit ni ne vous écrivoit quaſi point autrement, ſur tout lorſqu'il vous vouloit gratifier, ou que vous aviez fait quelque action qui lui plaiſoit) je ſuis très aiſe de vous voir avec un beaucoup meilleur viſage que je ne m'attendois pas, & aurai encore une plus grande joye ſi vous m'aſſûrez que vous ne courez point fortune de la vie, ni de demeurer eſtropié, (car pour les autres coups ce ne ſont qu'autant d'ac-

d'accroiſſemens de gloire & par conſequent de contentemens, leſquels font ſupporter patiemment toutes les douleurs des playes, comme je l'ai moi-même éprouvé) d'autant que le bruit couroit que vous aviez eu deux chevaux tuez entre les jambes, été porté par terre, ſaboulé & petillé aux pieds des chevaux de pluſieurs eſcadrons, & matraſſé & charpenté de tant de coups que ce ſeroit grande merveille ſi vous en réchappiez, ou pour le moins ne demeuriez mutilé de quelque membre. Auſquelles amiables paroles vous répondites ainſi : (car nous nous étions approchez tout contre le Roi, tout exprès pour entendre vos diſcours) Sire, Votre Majeſté m'apporte autant de conſolation qu'elle m'honore exceſſivement, de témoigner un ſi grand ſoin de moi : auſſi n'ai-je point de paroles proportionnées à mes reſſentimens, ni condignes aux loüanges que meritent vos vertus. Et partant laiſſant les choſes à moi impoſſibles, je lui dirai pour réponſe à ce qu'elle deſire ſçavoir, que j'ai reconnu une tant viſible aſſiſtance de la main paternelle de Dieu, parmi tant de diverſes fortunes & bonnes & mauvaiſes qui m'ont été occurrentes pendant la batail-

le,

le, que la delivrance des uns & la gloire des autres en appartient à lui ſeul, qui a conduit favorablement les coups que j'ai reçûs ; m'a tiré d'entre les pieds de plus de deux mille chevaux qui m'ont paſſé ſur le ventre ; & (ce croi-je) planté un poirier dans cette campagne avec les branches ſi baſſes qu'elles m'ont garenti d'un coup, duquel j'ai vû tuer le pauvre Feuqueres ; & puis m'a fait tomber ès mains, non ſeulement trois des principaux Gentils-hommes de l'armée, (dont en voilà deux au cul de mon brancard, qui payeront les Chirurgiens & mes chevaux tuez) mais auſſi une marque fort exquiſe & ſpeciale d'un honneur non commun, qui eſt la Cornette blanche du General de l'armée ennemie que j'eſtime plus que tout le reſte. Et quant à mes playes, elles ſont (grace à Dieu) en ſi bon état (combien qu'elles ſoient fort grandes, & ſur tout celle de la hanche qui vient ſortir au petit ventre) que j'eſpere dans deux mois au plus tard, me trouver aſſez fort & diſpôt, pour en aller encore autant chercher pour votre ſervice, avec telle affection que je voudrois être aſſûré d'en recevoir autant à même prix. Sur quoi le Roi repartit & vous dit : Brave ſoldat

&

& vaillant Chevalier, (qui ſont, à mon avis, les tîtres plus glorieux que l'on puiſſe donner à un homme d'honneur faiſant profeſſion des armes) j'avois toûjours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçû de bonnes eſperances de votre vertu ; mais vos actions ſignalées en une tant importante occaſion, & votre réponſe grave & modeſte qui attribuë tout à Dieu, a ſurmonté mon attente, ayant bien jugé (comme c'eſt auſſi mon avis) qu'il n'y a rien ſi mal ſéant à un homme de qualité, que d'uſer de vaines jactances, pour les choſes ſignalées qu'il peut avoir faites, eſquelles ſon honneur & ſa profeſſion l'obligeoient : & partant en preſence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui ſont ici près de moi, (deſquels les ames genereuſes, la fermeté de leurs cœurs, la force & vigueur de leurs bras, & l'affilé trenchant de leurs épées, ſont appuis qui maintiennent & illuſtrent ma perſonne & ma Couronne) vous veux-je embraſſer des deux bras, & vous declarer à leur vûë, vrai & franc Chevalier non tant de l'accolade (tel que je vous fait à preſent) ni de Saint Michel, ni du Saint Eſprit, que de mon entiere & ſincere

fincere affection , laquelle jointe aux longues années de vos fidelles & utiles fervices me fait vous promettre (comme je fais auffi aux illuftres vertus de tous ces braves & vaillans hommes qui m'écoutent) que je n'aurai jamais bonne fortune ni augmentation de grandeur, que vous ni participiez ; & craignant que le trop parler préjudiciât à vos playes , je m'en retourne à Mante : & partant, adieu, mon ami, portez-vous bien, & vous affûrez que vous avez un bon Maître : & fur cela fans vous donner loifir de repliquer, il prit le galop & s'en alla continuer fa chaffe dans votre garenne d'entre Rofny & Mante.

Le Roi s'en retourna coucher à Mante où il féjourna environ quinze jours inutilement, duquel fejour furent caufe les neceffitez d'argent , où tenoient enveloppé ce Prince, tous ceux qui avoient charges aux Finances, & fur tout le Sieur d'O , concerté pour cela avec les autres Catholiques de fa faction, qui ne pouvoient fupporter la domination (quelque douce & familiere qu'elle fût) ni les profperitez d'un Roi Huguenot , & reffentoient autant d'ennui & de déplaifir, de l'honneur qu'il avoit acquis & la victoire fignalée qu'il avoit remportée

ſur ſes ennemis, que ceux-là mêmes qui avoient perdu la bataille : & par la malice de telles gens, furent perdus la plûpart des fruits qui ſe devoient percevoir par un ſi haut fait d'armes dans un parti composé de peuples, qui ont accoûtumé de s'étonner des mauvais ſuccès, & de changer leurs affections ſelon les vents divers de proſperité ou d'adverſité.

Pendant ce ſejour de Mante, Monſieur d'Andelot renouvela ſes pretentions, deſquelles il vous avoit parlé dans le Château d'Annet, touchant le Sieur de Sigongne & la Cornette blanche de Monſieur de Mayenne, & en fit de telles inſtances & plaintes au Roi, qu'il aſſembla les Maréchaux de France & autres Capitaines, & s'en alla à Roſny (où vous étiez detenu au lit ſans vous pouvoir quaſi tourner qu'avec de grandiſſimes douleurs) pour vous entendre tous deux l'un devant l'autre, en leur preſence, ſur vos differends ; leſquels après avoir oüis, & les raiſons alleguées de chaque côté, mais ſur tout les depoſitions de vos priſonniers & du Page du Roi, auquel vous aviez baillé la Cornette à porter, ils terminerent votre diſpute par riſées (car nous y étions preſens)

presens) que l'on fit au nez de Monsieur d'Andelot, le Roi même lui demandant comment il n'avoit point de honte de contester une chose si mal fondée : ce qui le mutina de sorte que ce dépit joint à d'autres qu'il meditoit peut-être de plus longue-main en son esprit, fut cause qu'il se rendit de la Ligue quelques semaines après.

CHAPITRE XXXI.

Affaires de Milice.

LE Roi ayant sejourné environ quinze jours à Mante, avoit dès les premiers d'iceux, eu nouvelle d'une bataille que ses serviteurs avoient gagnée en Auvergne, contre le Sieur de Randan Chef des Ligueurs en cette Province, le propre jour de celle d'Ivry, & après qu'à force de crier, de se tourmenter & de solliciter Messieurs les Financiers, & sur tout Monsieur d'O, il eut recouvré quelque argent, & fait faire montre à ses Suisses, & autres gens de guerre qui crioient après le payement à eux dû à cause du gain de la bataille, il

il s'achemina vers Sens, sur les esperances de quelques intelligences qu'aucuns de ses serviteurs disoient avoir dans cette ville-là, lesquelles ayant manqué, l'on passa jusqu'à s'engager à un Siege, sur une autre presomption aussi mal fondée, à sçavoir, que ces peuples n'ayans ni bons Capitaines, ni guéres de gens de guerre étrangers, ni vivres, ni munitions, ne verroient pas plûtôt joüer une furieuse batterie, que l'effroi ne les fît entrer en une capitulation : mais rien de tout cela ne succedant heureusement, le Roi n'ayant pas de munitions suffisamment pour la batterie d'une telle Place, il prit resolution de lever le Siege, & (pour couvrir la honte) un pretexte fort specieux, qui fut d'aller prendre Paris, lequel en effet il assiegea, ayant pris auparavant Corbeil, Melun, Lagny & Saint Denis, pour éviter que ces Places n'incommodassent les vivres de son armée, & la travaillassent de continuelles allarmes : en tous lesquels Sieges, aussi bien qu'en ceux de Dreux, Sens & grande partie de celui de Paris, il se passa plusieurs particularitez dignes de remarque, lesquelles nous remettrons neanmoins aux Historiens, d'autant que vos blessures vous empêcherent

rent de vous trouver auprès du Roi, jusques à ce qu'ayant oüi dire qu'il se faisoit tout plein de belles choses devant Paris, il vous prit fantaisie d'en avoir pour le moins la vûë : car vous alliez encore à potences & aviez un bras en écharpe.

Etant donc arrivé en l'armée, encore que vous eussiez eu de grosses paroles avec le Roi lorsqu'il fut à Rosny, jusques à lui reprocher la longueur de vos services, tant de dépenses faites, de playes reçûes & de sang épandu, à cause qu'il vous avoit refusé le Gouvernement de Mante, de crainte d'offenser les Catholiques, si ne laissa-t'il pas de vous faire bonne chere, de vous donner force loüanges devant tout le monde, de vous commander de loger près de sa personne, de n'aller en nul lieu qu'avec lui, & qu'il vous feroit tout voir, comme il n'y manqua pas, notamment trois jours après ; car ayant projetté de se saisir en une même heure de tous les Fauxbourgs de Paris, afin que n'ayant plus que les portes de la Ville à garder, il pût d'autant plus facilement empêcher les vivres d'y entrer, & qu'ils ne se servissent de tant de fruits & d'herbages qui sont dans les Jardins de

de dehors, & par conſequent affamer tant plûtôt ce grand peuple; il choiſit une nuit fort noire, afin de faciliter ſon execution & de voir tant mieux l'eſcopeterie d'un ſi grand & general attaquement, tel à la verité que nous n'eſtimons point s'en être jamais vû un ſemblable pour ſi peu de ſang répandu, d'autant que Sa Majeſté ayant ſeparé ſon armée en dix parts, & icelles ordonnées pour attaquer en même-tems les Fauxbourgs S. Antoine, S. Martin, S. Denis, Montmartre, S. Honoré, S. Germain, S. Michel, S. Jacques, S. Marceau, & S. Victor, il s'en alla en l'Abbaye de Montmartre, où il ne mena avec lui que les Vieillards, les gens de plume & les bleſſez qui ne pouvoient combattre, au nombre deſquels vous fûtes, & même Sa Majeſté vous fit apporter un ſiege auprès de lui, à ſa même fenêtre, où il entretenoit vous, le bon homme Monſieur du Pleſſis ruſé, Monſieur de Freſne, & ce nous ſemble, Monſieur Alibour. L'eſcopeterie commença ſur la minuit, & dura deux grandes heures, avec telle continuation qu'il ſembloit que la Ville & les Fauxbourgs fuſſent tout en feu, tant ces peuples tiroient, la plûpart du tems, ſans beſoin, & cela neanmoins fort également;

lement; reservé vers la Porte S. Antoine où l'attaquement se fit de plus loin & plus lentement, & la défense de même, à cause qu'il n'y a autre Fauxbourg que Saint Antoine des Champs. Mais, quoi que ce soit, nous croyons que qui pourroit faire faire un tableau de cette nuit-là, où le bruit des voix & des coups d'arquebuses se pût representer aussi bien que tant de bluettes de feu qui paroissoient, il n'y auroit rien au monde de si admirable. Et succeda, ce dessein, tant heureusement, que tous les Fauxbourgs furent quasi pris en même-tems, & toutes les Portes de la Ville si bien blocquées, qu'il n'y pouvoit plus rien entrer ni en sortir, ce qui causa de grandes necessitez au pauvre peuple, qui meriteroient bien d'être recitées: mais laissans cela aux Historiens, nous nous contenterons de dire, que si le Roi eut été bien servi, & que la plûpart des Capitaines & gens d'autorité n'eussent point permis l'entrée des vivres, pour en retirer des écharpes, plumes, étoffes, bas de soye, gants, ceintures, chapeaux de castor, & autres telles galantises, il leur eut été impossible d'attendre le secours du Prince de Parme, l'arrivée duquel, sous esperance (comme

disoit

difoit le Roi) de donner bataille, lui fit lever le Siege.

Tellement que le premier ou fecond du mois de Septembre 1590. Sa Majefté voulant faire les chofes avec ordre, & prevenir tous inconveniens, elle fit retirer toutes fes troupes des Fauxbourgs deux heures devant le jour, & leur donna rendez-vous avec toutes les autres pour les joindre en corps d'armée, & s'en aller felon que les occafions le pourroient requerir; & ayant fçû que le Prince de Parme avoit fait le femblable des fiennes, & s'étoit venu camper à Meaux & aux environs, il envoya fa Cavalerie legere à Claye, avec charge d'aller à la guerre, pour effayer d'enlever quelque quartier, à tout le moins apprendre leurs deffeins, ordres & formes de marcher, loger & camper. En cette reconnoiffance, ceux qui la firent, virent fouvent les ennemis les armes à la main, & s'y paffa même quelques combats, non indignes de memoire; mais nous en laiffons les particularitez aux Hiftoriens, d'autant qu'à caufe de vos playes, vous n'eûtes aucune part à iceux, & dirons feulement que les nôtres quitterent leur premier logis à l'ennemi, & deux jours après celui de Claye même, quoi-

que ce fût contre l'opinion du Roi & de plusieurs de ses vieux serviteurs: mais le Maréchal de Biron s'en fit croire, & conseilla de prendre le logement de Chelles comme beaucoup plus avantageux: & neanmoins le Prince de Parme ne laissa pas de venir planter son Camp à deux canonnades de là, sur une montagne en pente, qui avoit un marais au pied, lequel étant entre les deux camps & fort fâcheux à passer, étoit suffisant pour empêcher les deux armées de venir en gros au combat, sans un trop grand desavantage de celle qui voudroit attaquer. Tellement que ce séjour de trois ou quatre jours se passa en legeres escarmouches, défits particuliers & carabinages de peu de fruit ni d'un côté ni d'autre; reservé que le Prince de Parme se servant de l'occasion, assiegea & prit d'assaut la Ville de Lagny, quasi devant les yeux du Roi, lequel jugeant bien que par ce moyen le chemin étoit ouvert aux ennemis pour secourir la Ville de Paris, après avoir tenté (mais inutilement) un dessein par intelligence qu'il avoit sur icelle, il se retira, ensemble toute son armée, vers la riviere d'Oyse, logeant sa personne au Château de Creil: auquel lieu il nous souvient vous avoir

avoir oüi dire qu'il se trouva reduit en de grandes fâcheries & perplexitez, à cause de ce grand éclat des heureux succès des ennemis, du secours de Paris: les vents de prosperité & adversité changeans diversement, de moment en moment, les affections, les courages & les actions de ceux qui ne pouvoient supporter qu'avec chagrin & dépit la domination Huguenotte, les principaux desquels (lors des moindres mauvais succès) alloient exagerans les plus petites infirmitez de ce Prince, & par la disette d'argent artificieusement pratiquée, donnoient sujet de plaintes à ceux qui servoient le mieux.

Nonobstant toutes lesquelles difficultez & travaux d'esprit, ce Prince sçachant par experience n'y avoir rien pire, que de laisser des gens de guerre oisifs, il s'en alla assieger Clermont qu'il prit en peu de jours, en même-tems que le Prince de Parme assiegea Corbeil, à la défense duquel un nommé Rigaut fit des merveilles; mais enfin le foible état contraint de ceder au fort; la Place fut prise d'assaut avec une grande tuerie de soldats & desolation d'habitans: & voyant que les autres Villes Royales étoient trop fortes, trop bien pourvûës

d'hommes & de vivres & munitions pour être affiegées avec apparence de bons fuccès, il reprit foudain (tout ainfi que fi des affaires importantes à fon Maître l'euffent grandement preffé) le chemin des Païs-Bas : dequoi le Roi averti, il fe mit à fes trouffes, & le fuivit de fi près qu'il ne fe paffoit quafi jour fans quelque beau combat, dont le plus remarquable fut au paffage de la riviere d'Aifne, auquel le Baron de Biron fe trouva tellement engagé, que fi le Roi lui-même avec tout ce que vous étiez de gens de qualité près de fa perfonne, n'eût fait une furieufe charge aux ennemis, il ne s'en fût jamais retiré. Votre Compagnie étoit demeurée à Mante, le Roi l'y ayant renvoyée dès le logement de Creil, afin de faire la guerre à Paris, Houdan & Chartres : mais vous fuppliâtes tant Sa Majefté, que quelque incommodité que vous euffiez encore de vos bleffures, il vous permit de demeurer auprès de lui, afin de voir ce qui fe pafferoit à l'affrontement de ces deux armées, dont l'une fe retiroit & l'autre pourfuivoit : car de vous pouvoir trouver à toutes les factions de guerre, c'étoit chofe impoffible, ne vous tenant encore que de travers à cheval, & ne

tenant la bride que de la main droite, ayant l'autre en écharpe à cause de votre blessure au coude.

Vous vous trouvâtes donc des yeux seulement à tous ces combats, & pour cette raison en laissons-nous les particularitez à l'Histoire generale, & nous contenterons de dire que cette retraite du Prince de Parme, que la plûpart de vous autres (pour faire valoir le métier & rehausser la reputation du Maître) appelliez une fuite honteuse, augmenta de sorte la gloire du Roi, & la reputation du parti Royal, que le Duc de Nevers, lequel jusques alors, ne voulant (comme il avoit dit auparavant) servir un Roi mal sentant de la Foi, s'étoit tenu neutre en ses terres, le vint trouver avec toutes sortes de soumissions, craignant peut-être que le faix ne lui tombât sur les bras, ou que ceux de la Ligue ne lui donnassent parmi eux le rang, que sa vanité lui faisoit imaginer de devoir tenir, à l'exemple duquel plusieurs personnes de qualité reconnurent leur devoir, d'autres reprirent le courage qu'ils avoient perdu, & quelques Villes mêmes se reduirent au service du Roi, lequel après ce voyage, afin de rafraichir ses troupes qui étoient

 fort

fort haraſſées , s'en alla faire quelque ſejour à Mante , pendant lequel vous dreſſâtes quelques pratiques ſur Giſors, par le moyen d'un nommé de Fourges, duquel le fils étoit de votre Compagnie, enſuite deſquelles la Ville fut priſe, & à cette occaſion vous pretendiez bien que le Gouvernement vous devoit appartenir : mais les grandes oppoſitions que firent ſur cela Meſſieurs de Nevers, d'O, & autres Catholiques, ayant été cauſe que le Roi vous le refuſa tout à plat, vous eûtes ſur cela de groſſes paroles avec Sa Majeſté, juſqu'à lui reprocher (comme vous aviez auparavant fait après la bataille d'Ivry) vos ſervices continuels de dix huit années à vos propres coûts & dépens, tant de peines & de fatigues ſouffertes, tant de perils courus, tant de playes reçûës & de ſang répandu. A tous leſquels reproches il ne vous répondit jamais autre choſe ſinon : Je vois bien que vous êtes en colere à cette heure, nous en parlerons une autre fois : & s'en alla d'un autre côté. Puis vous voyant avoir fait de même, il dit à ceux qui le ſuivoient : Il le faut laiſſer dire, car il eſt d'humeur prompte & ſoudaine, & a même quelque eſpece de raiſon : neanmoins il ne

fera

fera jamais rien de méchant ni de honteux, car il eſt homme de bien & aime l'honneur. Le dépit neanmoins vous porta à faire un voyage en la vallée d'Aillan & en Combraille pour voir vos terres, laiſſant votre Compagnie à votre Lieutenant, pour en avoir ſoin en votre abſence, & ne menâtes que ſix Gentilshommes avec vous, outre vos domeſtiques.

Vous courûtes pluſieurs perils en allant; & même étant à Bontin, Monſieur de Tonnerre vous y vint voir, & vous communiqua une entrepriſe qu'il avoit ſur Joigny, à l'execution de laquelle il vous pria de le vouloir aſſiſter de ſoldats, & aſſembler le plus de vos amis que vous pourriez, & les mener avec vous; ce que vous fîtes, & aviez ramaſſé quelques deux cens Arquebuſiers, avec leſquels ayant rompu une poterne (qui ne s'ouvroit plus, il y avoit longtems) à coups de petard, il entra dans la Ville plus de trois cens pas. Mais ayant lors reçû une arquebuſade dans la cuiſſe dont il fut porté par terre, ſes ſoldats oyans crier par les ruës, Arme, arme, & tuë, tuë, s'effrayerent ſi fort, que lui ayant aidé quelque deux cens pas à le faire marcher, & voyans courir des

gens armez par les ruës, ils le laisserent à trente pas de la poterne, & s'enfuirent tous, sans qu'il fût jamais en votre puissance (quoi que vous eussiez mis pied à terre) de les faire retourner; & fallut qu'avec vingt hommes armez, vous rentrassiez dans la Ville pour en retirer ledit Sieur de Tonnerre. Que si vous eussiez tardé un quart d'heure davantage, il étoit mort sans remede; car les Habitans s'étant reconnus, & par la frayeur des vôtres, ayans perdu celle qui les avoit saisis au commencement, ils s'en vinrent tous en gros à la défense de cette poterne, auprès de laquelle ils l'eussent trouvé.

L'ayant donc ainsi retiré, rassemblé ce que vous pûtes de ses soldats, & remonté à cheval, vous vous retirâtes à Bontin; & lui se fit porter après à Saint Forgeau, & de la à Gien, dont il étoit Gouverneur.

CHAPITRE XXXII.

Affaires de Milice.

TAnt de genereux exploits, dont les Chapitres precedens ſont remplis, vous augmentoient tellement de jour en jour le courage, que les occaſions vous manquans pour le faire paroître, vous voulûtes aller trouver le Roi à Chartres, où s'en preſenta une telle que s'enſuit. Monſieur de Chaſtillon qui étoit arrivé depuis peu, ayant demandé un quartier d'attaquement, fait faire un Pont fort bien inventé, avec lequel il fit faire un effort à la Ville, auquel vous étant trouvé, & le Roi vous y ayant vû fort bien faire, il vous en donna publiquement des loüanges; & prit ce ſujet là, pour vous uſer d'une infinité de belles paroles & promeſſes; ce qui vous ayant remis en bonne humeur, il vous commanda de faire venir votre Compagnie pour demeurer au Siege; ce que vous fîtes: & l'étant allé querir vous même afin d'amener votre équipage & apporter de l'argent, tant pour vous que pour

faire faire une montre à vos compagnons, comme vous fûtes à trois lieuës de Mante vers le Bourg de Touery, vous vîtes venir ſur le chemin qui va de Dreux à Paris, une troupe de quelques vingts chevaux, leſquels ayant envoyé reconnoître, le Sieur de Tilly vous rapporta qu'ils portoient tous des écharpes blanches, ce qui vous fit continuer votre chemin ſans alarme : & eux ayant pris à gauche, entrerent dans un bois, où il fallut qu'ils fiſſent grande diligence de marcher, & qu'ils ſçûſſent bien tous les chemins du Païs : car ils vous vinrent joindre à la croiſée de votre chemin & de celui qui ſortoit de ce bois, demandans, *Qui vive?* A quoi ſans vous douter que ce fuſſent ennemis (leur voyant des écharpes blanches) vous répondîtes en riant : Ami, ami, vive le Roi. Et eux s'avançans toûjours, deux d'iceux vous ôterent le chapeau, & les autres mettans le piſtolet au poing, vous chargerent, dont il y en eut trois qui tirerent ſur vous chacun leur coup, l'un deſquels vous donna dans la levre de deſſous, entra dans la bouche, & vint ſortir derriere au chinon du col ; d'autres coups porterent ſur des vôtres ; la Potterie & Tilly eurent chacun un coup

de

de piſtolet qui ne perça que le chapeau de l'un & la jupe de l'autre, & la Ruë fut porté par terre d'un coup de piſtolet. Sur cet accident tant inopiné, tous vos Gentils-hommes au nombre de ſix & quatre de vos domeſtiques, crians, Vive Roſny, ſe rallierent avec vous, & retournâtes tous enſemble vers ceux qui vous avoient chargez, & couroient eſpars ſans ſe joindre par le champ; & ſoit que la connoiſſance qu'ils eurent de votre nom, ou que le ralliement qu'ils vous virent faire, les étonnât, ils commencerent à ſe retirer vers une maiſon entourée de grandes hayes, vous les pourſuivant & criant autant que votre bleſſûre le pouvoit permettre : Tourne, traître, tourne; mais ils n'en firent jamais aucun ſemblant : & comme vous approchâtes de ces maiſons, de dedans une haye il vous fut tiré trois arquebuſades qui n'étoient chargées que de petites dragées, dont il vous en donna dix ou douze dans le viſage & la tête qui entrerent un peu dans la peau, & toutes celles qui donnerent dans les habits de vous & de vos gens, à toute peine les percerent-elles, & ne donnerent pas juſques à la chair. Ce ſecond accident (auſſi que ces gens ſe retiroient à toute

bride, & la quantité de ſang que vous perdiez) vous fit tourner bride, & vous en aller à Touery chez Monſieur d'Auteuil, où vous vous fites penſer, & puis porter à Mante pour achever de vous guerir, où vous ſejournâtes un mois ou ſix ſemaines, pendant leſquelles Chartres fut pris par le moyen de Monſieur de Chaſtillon principalement, dont nous laiſſons le recit aux Hiſtoriens, d'autant que vous n'y étiez pas.

Le Roi au partir de Chartres, s'en alla en Picardie, à cauſe de l'affection qu'il portoit à une Fille de Monſieur d'Eſtrée nommée Gabrielle; & pendant le ſejour qu'il fit à Saint Quentin, il fut dreſſé une entrepriſe ſur Corbie, laquelle ſucceda heureuſement, par le moyen de Monſieur de Parabere: & nous ſemble qu'un de Meſſieurs vos Freres fut à l'execution, dont nous laiſſons les particularitez aux Hiſtoriens, auſſi bien que des choſes qui ſe paſſerent au Siege de Noyon, pour ce que vos bleſſûres vous empêcherent de vous trouver ni à l'une, ni à l'autre de ces factions.

Mais d'autant qu'il ne s'eſt quaſi point fait de Siege, où il ſe ſoit rendu tant de divers combats, & plus bravement executez qu'à celui de cette Ville-là, nous

vous

vous ramentevrons en gros (laiſſant le détail à ceux qui s'y ſont trouvez) que le Sieur de Rieux, ſoldat fort brave & induſtrieux, qui étoit Gouverneur de Pierre Fonds, ſe jetta bravement dans Noyon avec cinquante chevaux & autant d'arquebuſiers, & fut lui ſeul cauſe de la grande reſiſtance que fit la Place. Un nommé la Chanterie, Meſtre de Camp, fit auſſi deſſein de s'y jetter avec ſon Regiment; mais il fut taillé en piéces, & lui ſe ſauva dans la Ville avec vingt-cinq des ſiens ſeulement. Le Sieur de Tremblecourt voulut faire le ſemblable avec ſon Regiment; mais il fut entierement défait, & n'y pût mettre un ſeul homme. Le Vicomte de Tavanne (qui étoit Maréchal de Camp des troupes que Monſieur de Mayenne avoit laiſſées en ces quartiers de Picardie, ſous le commandement de Monſieur d'Aumale) voyant ces deux mauvais ſuccès, voulut eſſayer de faire quelque choſe de mieux; & pour cet effet, il raſſembla environ quatre cens Arquebuſiers, avec leſquels ayant marché toute la nuit, s'approcha juſqu'à deux ou trois portées de mouſquet de l'armée, ſans avoir donné aucune alarme, mais à l'ouye du premier *Qui va là*, provenant ſeule-

feulement des vedettes de 50. ou 60. chevaux qui étoient là en garde, tous les fiens entrerent en un tel effroi, que plufieurs prirent la fuite, & quelque exhortation qu'il leur pût faire, il n'en mena pas le tiers au combat, & encore attaquerent-ils fi lâchement, qu'entendans de tous côtez fonner à cheval, & ceux qu'ils avoient en tête, crier, *Charge & tuë*, tout prit l'épouvante & fut défait, le Vicomte de Tavanne pris & bleffé, enfemble plufieurs autres Chefs.

Monfieur d'Aumale qui faifoit fon fejour à Han, reffentant un tel déplaifir de tant de mauvais fuccès, enfuite les uns des autres, & de fi grandes pertes, fe refolut de chercher les moyens de les reparer par quelque faction fignalée; & pour cet effet, ayant raffemblé cinq cens chevaux & autant d'arquebufiers à cheval, il fit deffein, non de fe jetter dans la Ville, ni d'effayer d'y faire entrer du fecours, mais d'enlever deux quartiers des chevaux-legers qu'il avoit fait reconnoître par le Sieur de Bellanglife, lequel lui avoit rendu la chofe bien facile; & à cette occafion lui en bailla-t'il la conduite; & de fait ayant renverfé les vedettes & le Corps-de-Garde, il donna fort furieufement dans le logement

ment : mais il les trouva quaſi tous à cheval, d'autant que le Roi les avoit mandez pour le venir trouver, les voulant envoyer à la guerre : tellement que le Sieur de Bellangliſe & les ſiens y furent bien reçûs d'une autre façon qu'ils ne s'attendoient, & en peu d'heures, ſur cette alarme, le Baron de Biron & les Sieurs de la Largerie, de la Boiſſiere & de Lannoy (qui montoient auſſi à cheval pour aller trouver le Roi) arrivans au ſecours des leurs, firent une ſi furieuſe charge que tout fut mis en route, & ſes principaux Chefs tuez ou pris, & en arriva bien peu à Han qui ne fuſſent charpentez de coups d'épée ou piſtolet, & quaſi tous en ſang : auquel lieu arrivant en même tems, Monſieur de Mayenne, il eut tant de déplaiſir de voir une telle déconfiture, jointe aux precedentes, & à la perte de la Place, ſi elle n'étoit bien tôt ſecouruë, qu'il ſe reſolut d'aſſembler toutes ſes forces & de faire lever le Siege ou donner bataille : & pour cet effet il manda à Monſieur de Roſne (qui commandoit une armée qu'il avoit vers la frontiere de Champagne, de quelques douze cens chevaux, deſquels étoit Chef le Prince d'Aſcoly, & de ſept ou huit mille hommes de pied) de

de le venir joindre, & ayant rassemblé toutes les Garnisons, il forma un corps-d'armée d'environ deux mille chevaux, & huit à neuf mille hommes de pied. Mais quoiqu'il eut publié qu'il fût plus fort que le Roi d'un quart en nombre d'hommes; que l'on l'allât toûjours agacer jusques dedans son Camp; & que ceux de Noyon eussent été reçûs à capitulation, laquelle portoit qu'ils remettroient la Place ès mains du Roi, si Monsieur de Mayenne dans six jours ne faisoit lever le Siege, ou ne jettoit par force deux mille hommes de combat dedans; & que ces conditions lui eussent été signifiées par un Gentil-homme que le Roi permit à ceux de la Ville de lui envoyer: nonobstant (dis-je) toutes ces considerations, Monsieur de Mayenne, Monsieur d'Aumale, ni le Prince d'Ascoly, ne voulurent jamais se resoudre à une bataille, & laisserent perdre Noyon. Pendant ce Siege, il arriva deux choses que nous avons omises; l'une la sortie de Monsieur de Guyse hors du Château de Tours, où il étoit prisonnier, dequoi nous laissons les particularitez à un autre, à cause que vous n'eûtes aucune part à tout cela: & la seconde, une entreprise que Monsieur

de

de Mayenne fit ſur Mante, (où vous étiez lors empêché à vous faire guerir de vos playes) de laquelle neanmoins ni vous, ni Meſſieurs d'O, de Buhy & vos Freres ne pûtes ſçavoir autre choſe, ſinon que Monſieur de Mayenne avec toutes les garniſons de Dreux, Paris & Pontoyſe, ſous eſperance de quelque intelligence, vinrent juſqu'à la portée du mouſquet des murailles de la Ville, ſans avoir donné aucune alarme: & n'en eûtes tous avis que le jour ne fut déja grand, & n'euſſent été découverts par les ſentinelles, leſquelles leur tirerent quelques arquebuſades, au bruit deſquelles vous fûtes ſur les remparts, avec votre tête encore bandée, & leur fîtes tirer quelques mouſquetades & coups de pieces, & ainſi ils ſe retirerent en bon ordre, laiſſans deux cens chevaux derriere: delà ils s'en allerent à Houdan, où il y avoit quelques Suiſſes & la Compagnie d'un de Meſſieurs vos Freres logez, qu'ils firent ſommer de ſe rendre, ou de prendre paſſe port pour ſe retirer: mais s'étant mocquez de cela, & n'ayans répondu qu'à mouſquetades, ils prirent chacun le chemin de leurs garniſons.

Or voyant qu'on avertiſſoit à tous propos Monſieur votre Frere, Gouverneur

neur de Mante, qu'il y avoit ſans doute une entrepriſe ſur la Place, laquelle infailliblement s'executeroit, s'il n'y donnoit bon ordre, d'autant qu'il y avoit des intelligences avec des Habitans & même des Soldats, vous lui dites une fois qu'il vous en parloit afin d'y apporter remede: Tous ces avis ſi mal circonſtanciez me ſemblent bien fort vagues: & neanmoins afin de ne rien negliger, ſi vous me voulez laiſſer faire, nous en découvrirons quelque choſe, voire peut être leur dreſſerons-nous une ſi bonne amorce, que nous leur ferons maudire l'entrepriſe Dequoi s'étant totalement remis à votre prudence & conduite, vous envoyâtes querir ſix Soldats qui avoient été avec vous, & ſervi d'enfans perdus le jour de la bataille d'Ivry, leſquels vous aviez mis de la Compagnie de Monſieur votre Frere, & leur donniez à chacun huit livres par mois outre leur ſolde; & leur ayant fait entendre ce que vous deſiriez faire, ils s'y reſolurent auſſi-tôt, qui fut de ſe retirer de la garniſon, ſous couleur d'un grand mécontentement, & par le moyen d'amis ſe faire recevoir dans la garniſon de Pontoyſe, au bout de quelques jours propoſer à Monſieur d'Alincourt une en-

treprise

treprise sur Mante, la rendre si facile par le moyen des intelligences qu'ils disoient y avoir, que les autres (s'il y en avoit) pûssent être découvertes, & en tout cas, tous autres desseins quittez pour embrasser celui-ci.

Il se passa infinies choses avant que de les amener au point desiré, dont le recit des particularitez seroit trop long & peut-être ennuyeux; & partant il suffira de sçavoir, qu'ils firent mettre (par les facilitez que vous y apportiez) entre les Soldats de la garnison de Mante, quatre Soldats de Monsieur d'Alincourt, lesquels vous connoissiez bien, mais n'en faisiez pas semblant; & eux n'estimans nullement être découverts, donnoient avis de tout ce qui se passoit, & confirmoient ceux que bailloient les six soldats congediez: & fut, tout cela, si bien conduit que l'on sçût tous les habitans qui avoient quelque affection à la Ligue, & que la resolution fût prise d'executer ce dessein à un certain jour, Monsieur de Mayenne, (pour la seconde fois y étant en personne, à cause de la consequence de l'entreprise) Monsieur le Cardinal de Bourbon, le Conseil du Roi, & le grand Conseil faisans là leur residance ordinaire. Cependant vous aviez
preparé

preparé des matelats de poudre à Canon pour les enfoüir dans le rempart où se donnoit l'escalade, afin d'y mettre le feu lorsque ceux qui seroient entrez, se mettroient dessus; & aviez clos toutes les avenuës, & fait percer les maisons en plusieurs lieux, bref accommodé si bien toutes vos inventions qu'il sembloit impossible qu'il se pût sauver un seul de ceux qui donneroient. Tout cela ainsi preparé, vous fîtes peu à peu (afin de ne donner point d'alarme) filer des gens de guerre dans Mante, des garnisons de Nogent, Vernon & Meulan, & le jour pour l'execution étant arrêté, vous envoyâtes le Sieur de Tilly vers le Roi à Compiegne pour lui donner avis de toute cette menée, laquelle il trouva si bien conduite & pleine d'apparence d'un bon succès, que ne voulant, selon sa coûtume, laisser passer aucune occasion où il y eut dequoi mener les mains, sans y avoir part, il delibera de se trouver en celle-ci; renvoyant neanmoins le Sieur de Tilly sans lui dire autre chose, sinon qu'il approuvoit votre dessein, & que vous regardassiez à l'executer aussi bien qu'il étoit commencé. Mais comme le soir de la nuit que vous lui aviez cottée, fut venu, il arriva dans

Mante du côté du Pont avec cinquante hommes armez choisis, qui n'avoient que chacun un valet, avec dessein de faire lui même la charge qui avoit été projettée par le dehors, lorsque l'on verroit l'épouvante parmi les troupes ennemies, cause de la perte de tant de gens sur les remparts, dans les fossez, & sur les contr'escarpes ; d'autant que toutes les Tours, Portaux & Courtines, devoient être bien garnis d'Arquebusiers, Mousquetaires & petites pieces. Vous étiez sur les remparts bien embesogné à faire accommoder vos matelats de poudre, vos barricades des avenuës, & disposer l'ordre des gens de guerre, lorsque l'on vous vint dire la venuë du Roi, laquelle vous apporta un merveilleux déplaisir, vous doutant déjà qu'il seroit impossible de la tenir si secrette, que les Ennemis n'en fussent avertis, (quoique vous eussiez fait arrêter & enfermer les quatre soldats de Pontoyse & habitans qui avoient intelligence avec eux sans votre intention) & n'en prissent un tel ombrage que cela les empêchât de donner : tellement que plein de dépit, de colere & d'apprehension que vos six soldats ne courussent fortune, vous vous en allâtes trouver le Roi, & ne vous

vous pûtes empêcher de lui dire en le ſaluant : Pardieu, Sire, vous avez fait une belle levée de boucliers, qui infailliblement empêchera un ſignalé ſervice que nous vous voulions rendre. Hé quoi! n'avez-vous pas acquis aſſez de gloire & d'honneur en tant de combats & batailles où vous vous étes trouvé plus que mille autres de ce Royaume, ſans vouloir toûjours faire ainſi le cheval leger? Pour moi je tiens que cette vanité (pardonnez-moi ſi je l'appelle ainſi) fera tourner en vent & en fumée toutes nos belles eſperances ; & partant je n'ai plus beſoin de rien preparer pour leur faire voir mes feux de joye, ou plûtôt de mort, & ferez peut-être (ce lui dîtes-vous tout bas à l'oreille) faire pendre ſix pauvres ſoldats que j'ai employez à un tel hazard pour l'affection qu'ils ont à votre ſervice, dequoi ce ſera grand dommage.

Le Roi vous voyant ainſi en colere, & jugeant bien que ce n'étoit pas ſans raiſon, ne s'amuſa pas auſſi à répondre à vos paroles ; au contraire il ſe mit à vous flatter afin de vous appaiſer, & vous faire retourner ſur les remparts pour continuer votre ordre ; voire peu après y voulut aller voir lui-même tout ce que vous

vous faisiez & tout votre travail, lequel il approuva & s'en alla souper chez Monsieur votre Frere ; car il n'avoit point amené de cuisine. Après souper, toutes choses étant preparées selon le projet, lui qui étoit las de sa cavalcade & avoit grande envie de dormir, se jetta sur un lit tout vêtu & botté avec ses armes auprès de lui ; & vous & un de Messieurs vos Freres (l'autre demeurant en sa chambre) vous en allâtes chacun au quartier à lui destiné, mettre les gens de guerre & toutes autres choses necessaires, en l'ordre requis pour bien exploiter, où vous demeurâtes toute la nuit à écouter, sans alarme quelconque ; & voyant la pointe du jour blanchir l'Orient, & par consequent qu'il ne se falloit plus attendre à aucun effet, vous vous desarmâtes & vous jettâtes sur un matelats, y dormîtes environ une heure & demie, & puis vous en allâtes trouver le Roi au Château, ainsi que Monsieur de Bellangreville y arrivoit, ne faisant que venir de Meulan, lequel lui dit en le saluant : Pardieu, Sire, Messieurs de Mante peuvent bien remercier votre venuë : car il ne faut point douter que sans icelle la Ville étoit prise, d'autant que deux mille hommes de

pied

pied & trois cens chevaux (entre lesquels étoit Monsieur de Mayenne) étant venus jusqu'à Bourgenville, si-tôt qu'ils eurent appris par quelques Païsans qui avoient été le jour de devant à Mante, qu'il y étoit venu force gens, & que même ils y avoient vû votre Majesté, ils s'étoient arrêtez tout court, & après être entrez cinq ou six dans une chambre & être ressortis, l'on avoit crié : Il s'en faut retourner : car nous sommes découverts, le Roi étant arrivé à Mante avec force gens de guerre : ce qui avoit mis une telle épouvante parmi eux, qu'ils sembloient avoir fait à sauve qui peut, ayant laissé des charettes chargées d'échelles, de cordages & de piques, que j'ai commandé être amenées ici par les Païsans mêmes ausquels ils ont parlé, pour vous les faire voir & entendre afin que vous ne doutiez nullement de ce que je vous dis. Le Roi qui n'étoit pas moins fâché que vous, d'avoir fait faillir un si beau dessein, & voulant faire tout ce qui seroit possible pour le renoüer, disputa toûjours avec Monsieur de Bellangreville, qu'il n'y avoit nulle entreprise sur Mante : mais nonobstant tout, il n'y eut jamais moyen de disposer Monsieur de Mayenne à plus rien entrepren-

treprendre, vos Soldats s'étant ſauvez d'entre leurs mains & les leurs d'entre les vôtres, qui découvrirent tout.

Le Roi ſejourna lors quelque tems à Mante, (y ayant fait venir le reſte de ſa Cour & ſuite) pendant lequel il executa lui même une entrepriſe, que, de longue-main, le Sieur de Rollet avoit pratiquée ſur Louviers par le moyen d'un certain Prêtre qui étoit aux gages ordinaires de la Ville pour ſe tenir au Clocher, afin de découvrir tout ce qui en approcheroit, en quoi il s'étoit montré ſi ſoigneux & ſi exact, qu'il ſonnoit jusqu'à un homme de pied, & portoit une banderole du côté où il arrivoit quelqu'un. Or ce Prêtre ayant été gagné par le moyen de deux cens écus au Soleil, que par diverſes fois l'on lui avoit diſtribuez, & promeſſe d'un benefice de mille écus de rente, Rollet gagna encore un Corporal & trois Soldats de la garniſon, par le même moyen, leſquels depuis un mois ou deux, le jour qu'ils étoient de garde à la porte, avoient peu à peu accoûtumé dix ou douze Bourgeois de la Ville, qui entroient en garde avec eux, de s'en aller dîner, & ſe fier de la garde de la porte tant à eux, que ſous la

confiance qu'ils avoient au Prêtre du clocher.

Toutes ces choſes ayant donc ainſi été bien diſpoſées, le Roi partit de Mante une nuit avec trois cens chevaux & cinq cens arquebuſiers à cheval ; marcha tout le reſte d'icelle & tout le lendemain ; & prit ſi bien ſes meſures qu'il n'arriva à la vûë de la Ville que ſur les onze heures : tellement que marchant droit à icelle, ſans aucun ſon de cloche, la premiere troupe que menoit Rollet, fut admiſe dans la Ville par ſon Corporal & ſes trois Soldats gagnez, ſans aucune alarme, & enſuite vous y entrâtes tous comme vous euſſiez pû faire dans une Ville amie : ſi bien que les Bourgeois ſe trouvans ainſi ſurpris lorſqu'ils étoient à table, & voyans tant de troupes dans leurs ruës avec des écharpes blanches, ils regarderent plûtôt à ſe renfermer dans leurs maiſons, à cacher tout ce qu'ils avoient de meilleur, & ſauver leurs filles & leurs femmes, qu'à prendre les armes ni reſiſter. Il y en eut ſeulement un (il ne nous ſouvient pas bien ſi ce fut le Sieur de Fontaine-martel ou autre) qui avoit ſa Compagnie de Gens-d'armes là-dedans en garniſon, lequel prît les armes & tâcha de rallier ſes com-

cõmpagnons ; mais ce fut avec telle precipitation & si mauvais ordre, que tout cela fut aussi-tôt dispersé & contraint de se rendre avec la Ville, qui fut toute pillée, le principal butin étant en toiles & en cuirs, dont les Sieurs de Boisbreuil, Tilly, Maignan, Camorde, Beaugrard (qui étoit de Louviers & en sçavoit tous les aîtres) du Peyard, la Trape que vous aviez seulement menez avec vous, en ramasserent quantité que vous partageâtes, & en eûtes quelques mille écus pour votre part.

CHAPITRE XXXIII.

Affaires Domestiques & de Milice.

LEs prosperitez du Roi croissans journellement, tant par les heureuses victoires & prises des Villes susdites, que par la conquête d'une infinité de petites Places que faisoit Monsieur de Montpensier, lui enflerent tellement le courage & de tous vous autres Messieurs de son Conseil, que sur les persuasions & offres des Normands, & les esperances d'assistance de la Reine d'Angleterre,

re, des Hollandois & des Allemands, comme ils en avoient donné parole lors qu'il voudroit entreprendre quelque chose de grand, il se resolut d'attaquer Roüen.

Pendant que l'on preparoit toutes choses pour cet effet, le Roi s'en alla vers Compiegne, pour des causes secrettes, mais sous couleur de dépêcher le Vicomte de Turenne pour aller faire une levée de Reistres; & vous étant demeuré à Mante, vous y vîtes Madame de Chasteaupers, dont vous devintes tellement amoureux, & elle peut-être de vous, qu'en peu de jours vous convintes de vous marier ensemble. Il vous arriva lors aussi une petite fortune, que vous nous permettrez de vous ramentevoir, pour ce qu'il y eut dequoi rire & dequoi profiter tout ensemble, dont l'occasion fut telle.

Le Roi avoit fait faire des défenses expresses de ne laisser aller aucuns vivres ni commoditez à Paris, ni à Roüen, nonobstant lesquelles, les Gouverneurs des Villes, & sur tout de celles qui étoient sur les rivieres, s'accordans ensemble pour profiter, donnoient journellement des passe-ports, pour faire passer vivres, denrées & marchandises

de

de Paris à Roüen, quoique votre Compagnie traversât souvent leurs desseins; d'autant que vous qui n'aviez jamais desiré de profiter, sinon avec l'honneur & l'avantage de votre Maître, la faisiez courir sur les passages, & preniez souvent nonobstant les passe-ports des Gouverneurs, des Bœufs, Moutons, Pourceaux, Poullaliers, Coquetiers & autres choses allans à Paris. Or un jour comme vous fûtes revenu de faire une course, vous fûtes averti par un Gentil-homme nommé de Fourges qui étoit à vous, qu'il étoit passé en votre absence un grand Bateau tout chargé de Moruë, Haranc, Saumont & Maquereau salé, pour lequel tous les Gouverneurs ayans traité, il montoit de Roüen à Paris, où tout cela se devoit vendre, & en rapporter le prix encore dans un petit bateau, dans lequel devoit être au retour, le pere du Sieur de Fourges, avec les passe-ports des Gouverneurs pour la conduite de cette somme, que l'on disoit ne pouvoir être moindre de cinquante mille écus. A cet avis vous ne fites semblant de rien, mais vous ne laissates pas d'envoyer après ce bateau pour essayer d'apprendre quelque chose du retour de l'autre; & fûtes si bien & si heu-

reusement servi en cette occasion, que faisant tenir un bateau en garde sur la riviere entre Meulan & Mante, dans six jours vous eûtes avis que le bateau descendant étoit pris. Aussi-tôt vous montâtes à cheval; allâtes le long des rivages de Seine; & l'ayant rencontré, vous vous mîtes dedans, & l'amenâtes à Mante, au grand déplaisir de Monsieur votre Frere; car il avoit passé port de lui: dequoi neanmoins il ne vous osa jamais parler, tant par respect, que pour ce qu'il sçavoit bien que le Roi vous soûtiendroit en cela, & se mettroit en colere contre lui. Dans ce bateau il n'y avoit que deux petits balots liez comme de la marchandise, esquels vous estimiez qu'auroient été cachez les cinquante mille écus dont on vous avoit parlé; mais les ayant déballez, & n'y trouvant que des écheveaux de Soye d'Espagne & des bobines d'or & d'argent, vous demeurâtes bien étonné & en colere; vous demandâtes au Sieur de Fourges, où étoit le prix des Salines qui avoient été venduës, lequel vous répondit qu'il n'y en avoit en essence que ce que vous voyez dans les balots, & que le surplus étoit en lettres de change, desquelles il vous en montra pour

trente

trente six mille écus, ce qui augmenta encore votre colere : mais en vous promenant avec le Sieur de Fourges, & le menaçant de le mettre en prison, s'il ne disoit verité, il arriva que ses chausses (pour avoir été trop chargées ou mal cousuës) s'entr'ouvrirent par le derriere, d'où il sortit une traînée d'écus au soleil qui s'épandoient sur le planché de la chambre, & lorsqu'il se voulut arrêter vous lui dites : Allons, allons, Monsieur de Fourges, car je voi bien qu'il y aura plus de plaisir & de profit à vous faire promener, qu'à vous faire asseoir. Enfin après plusieurs autres tels propos, l'ayant fait dépoüiller & foüiller, vous trouvâtes que l'on avoit cousu environ sept mille écus en or dans ses habillemens, qui vous vinrent bien à propos pour attendre la vente de vos bleds de Bontin, & de vos foins & bois de Rosny.

Nous ne nous amuserons point à reciter les coleres de Monsieur votre Frere & de Monsieur de Bellangreville, ni les risées du Roi lorsque tout cela fut sçû : mais revenans aux preparatifs pour le Siege de Roüen, ceux de Caen & autres Villes de Normandie tenans le parti du Roi, fournirent argent, vivres & munitions.

La Reine envoya d'Angleterre quatre mille Anglois, dont étoit General un nommé Roget Willemes; & de plus y envoya, au tems du Siege, le Comte d'Essex, lors son mieux aimé, avec quelque infanterie & bonne troupe de noblesse Angloise. Les Etats des Provinces Unies, outre les deux Regimens qu'ils entretenoient d'ordinaire au Roi, lui envoyerent le Comte Philippe de Nassau avec une flotte de cinquante voiles bien équipée, fournie d'environ deux mille cinq cens Soldats; & Monsieur de Turenne qui avoit été envoyé (comme nous avons dit) vers les Princes d'Allemagne confederez de la France, ramena le Prince d'Anhalt avec cinq ou six mille Reistres & quelques Lansquenets; & le Roi ayant ramassé d'ailleurs tout ce qu'il avoit pû, formoit un corps d'armée de près de quarante mille hommes, compris six mille Suisses, avec lesquelles forces il s'en alla prendre son logement à Dernetal, où vous prîtes aussi un logement particulier pour votre personne; & vous doutant bien que ce Siege ne seroit pas un ouvrage de trois jours, vous accommodâtes si bien votre maison & vous pourvûtes si abondamment de toutes choses, que vous, ni vos che-

vaux

vaux ne manquâtes jamais de rien. Votre Compagnie de Gens-d'armes, comme toutes les autres, avoit été logée en la campagne par les villages afin de les faire vivre, & nous ſemble que votre quartier s'appelloit Freſnay-Leſplan, où vous n'alliez pas ſouvent; mais n'abandonniez jamais le Roi, ou le Maréchal de Biron, afin de voir tout ce qui ſe feroit aux trenchées, logemens d'artillerie, & attaquemens de la Place, auſquels vous faiſiez état de vous trouver le plus ſouvent qu'il vous ſeroit poſſible; mais tous ces deſirs où beaucoup d'autres ſe portoient auſſi bien que vous, furent auſſi-tôt reglez pour éviter la confuſion; & le Roi lui-même entrant en garde avec deux ou trois cens Gentils-hommes des ſiens de quatre en quatre jours, vous mit de ce nombre: tellement qu'il vous falut contenter de cela. Il ſe fit durant ce Siege & dépendances d'icelui (qui durerent, ce nous ſemble, depuis le commencement d'Octobre que le Fils de Monſieur de Mayenne & le Sieur de Villars ſe vinrent jetter dans la Ville, juſqu'au vingtiéme de Mars que Monſieur le Prince de Parme quitta la Normandie) pluſieurs factions de guerre des plus ſignalées, & qui me-

meritent bien que toutes les particularitez en ſoient fidellement recitées par ceux qui feront l'Hiſtoire : car cela ſeroit trop long pour de ſimples Memoires comme les nôtres, où nous nous ſommes reſolus de ne toucher que comme en paſſant, toutes les choſes où vous n'avez point eu de part.

Le Siege étant formé, les premieres ſorties des aſſiegez furent ſur le quartier des Lanſquenets vers le bas de la riviere, leſquels s'en ſentirent tellement incommodez, qu'ils furent fort aiſes de ceder leurs logemens à ceux de Hollande qui les demandoient, leſquels plus uſitez aux Sieges que les autres, ſe retrancherent de ſorte, qu'ils empêcherent bien les ennemis de ſortir plus librement. Le Baron de Biron, Maréchal de Camp, fut logé ſur le haut, près du Fort Sainte Catherine, où l'on ſe reſolut (ſuivant l'avis ou plûtôt la volonté de ſon pere : car il ne pouvoit ſouffrir d'être contredit) de faire les plus grands attaquemens, lequel deſſein nous vous oüîmes grandement blâmer, ayant toûjours en la fantaiſie qu'il falloit attaquer la Ville de Roüen, que vous diſiez être fort foible en de certains endroits, & par conſequent fort facile à

prendre : au lieu de s'amuser à attaquer une tête si étroite, que le Sieur de Villars (qui avec un merveilleux courage & diligence se trouvoit quasi toûjours par tout) pouvoit défendre avec deux fois autant de gens que l'on le pouvoit attaquer. Et voyant qu'au lieu de s'avancer vers le Fort, de nouvelles fortifications s'avançoient vers les assiegeans, plusieurs vinrent à croire, & le bruit n'en étoit pas trop sourd, que le vieil Maréchal de Biron, mal content de ce qu'ayant demandé le gouvernement de Roüen au Roi, il lui avoit répondu qu'il en étoit engagé de parole à Monsieur de Montpensier, pour Monsieur de Hallot, faisoit toutes choses par dépit, & ne vouloit nullement que la Ville se prît.

Le Roi vous voulut bailler une bande d'artillerie à loger & executer ; mais le Maréchal, (à cause qu'une fois dînant avec lui, vous lui dittes : Ville prise, Château rendu) les Sieurs de la Guiche, de Bort, la Fayolle, & autres Officiers ne le voulurent souffrir, quoique vous offrissiez de travailler sous eux, tant vous avez toûjours eu d'inclination à apprendre ce métier : ce qui fut un grand bonheur pour vous, d'autant que le Roi

avoit deliberé de vous bailler une partie des pieces qui furent depuis prises.

Or le Roi essayant par diligence, assiduité, industrie & l'exposition de sa propre personne à tous perils, de reparer les défauts & mauvaises volontez de plusieurs qui ne lui étoient que trop manifestes, voulut avoir sa nuit de garde dans les trenchées, ausquelles il entroit de quatre nuits l'une, avec deux ou trois cens de vous autres Messieurs qu'il avoit éprouvez; & comme il eût été averti que ceux du Fort avançoient une longue trenchée du long la pente & declin de la coline, où il entroit en garde toutes les nuits six ou sept cens hommes, afin de venir attaquer les siennes par le derriere, il delibera d'y faire un effort pour s'en saisir la nuit qu'il seroit de garde; & pour cet effet, ayant choisi trois cens Gentils-hommes armez de toutes pieces, la plûpart d'armes à l'épreuve, il vous ordonna d'avoir tous des hallebardes & des pistolets à la ceinture; & sçai bien que vous en aviez deux, chargez de carreaux d'acier; car vous fîtes tant avec le Roi que, connoissant & aimant le pere d'un de nous quatre, qui l'avoit si bien servi à la prise d'Eause, il vous permit de mener avec vous le fils dont bien

bien vous ſervit ; outre cela prit quatre cens mouſquetaires ou piquiers à l'élite, & avec ces forces étant dans ſa garde environ la minuit (& ce nous ſemble , au mois de Decembre : car nous ſçavons bien qu'il faiſoit grand froid) il fit donner un furieux aſſaut en divers lieux de ces trenchées , leſquelles durant demi-heure , furent aſſez bien défenduës , à force de mouſquetades & de coups de main , tant de piques que de hallebardes, de quelques-uns deſquels vous fûtes renverſé par deux fois , en voulant monter ſur les bords relevez des trenchées pour vous jetter dedans ; & trouvâtes que votre reſolution d'avoir mené avec vous celui de nous quatre dont nous avons parlé , ne fut pas inutile ; car il vous aida à vous relever & reagencer vos armes , voire même vous lui baillâtes votre hallebarde dont l'allumelle étoit rompuë, & prîtes la ſienne : enfin tous vous autres encouragez par la preſence du Roi, qui ne s'épargnoit non plus que le moindre de tous , ces attaquemens furent tellement opiniâtrez & par tant d'endroits, que cette trenchée fut emportée , dans laquelle l'on trouva quelque cinquante morts , ou tellement bleſſez qu'ils ne valoient guéres mieux,

mieux, lesquels furent jettez dehors sur le panchant de la montagne.

Le Roi qui esperoit toûjours venir à bout de son dessein, avoit fait porter de grandes pieces de bois, & des barriques & petits gabions pour mettre dessus, afin de faire des traverses pour empêcher les vûës & enfilures des lieux éminens du Fort, dans les trenchées, qu'il commit en la garde des Anglois: dequoi Monsieur de Villars averti par quelques prisonniers, & que c'étoit le Roi en personne avec les principaux Seigneurs & Gentils-hommes de sa suite qui en avoient fait l'attaquement, il ne se pût empêcher de dire tout haut: Pardieu! ce Prince là pour sa valeur, merite mille couronnes, & suis marri que par une meilleure croyance, il ne nous donne autant d'envie de lui en acquerir de nouvelles, que par celle qu'il tient il nous donne de sujet de lui debattre la sienne: mais si ne sera-t'il pas dit que j'aye manqué à tenter de ma personne, ce qu'un grand Roi a executé de la sienne: & sur cela se resolvant de recouvrer ce que les siens avoient perdu, il choisit d'entre tout le meilleur de ses gens de guerre, quatre cens hommes armez, comme il avoit appris qu'avoient été

ceux du Roi, & huit cens mousquetaires ou piquiers à l'élite, avec lesquels il assaillit les Anglois d'une telle furie & obstination, qu'après un combat de deux heures durant, où l'on dit que les Anglois firent des merveilles, ils en furent enfin chassez, laissans plus de cinquante des leurs, morts ou pris, & la trenchée perduë pour le Roi, lequel ne pouvant souffrir la gloire & la vanité que Monsieur de Villars en prenoit, il delibera d'en tenter le recouvrement, & y aller encore plus fort que l'autre fois, le premier jour qu'il seroit de garde : ce qu'entendu par le General des Anglois, afin de faire cesser le blâme que les ennemis de la Religion donnoient à ceux de leur nation d'avoir mal défendu ce qui leur avoit été baillé en garde, il le supplia de vouloir prendre au nombre de sa Noblesse, cent Gentils-hommes Anglois, & au lieu de gens de pied François, de ceux d'Angleterre tels qu'il les choisiroit, l'assûrant de faire un tel effort qu'ils y mourroient tous, ou qu'ils regagneroient leurs logemens : ce que le Roi ayant eu agreable, le jour de sa garde venu, il se trouva, selon sa coûtume, dans les trenchées, avec tout ce qui devoit donner avec lui, & à l'heure ordon-

ordonnée étant tous armez comme l'autre fois, vous secondâtes si furieusement la Noblesse Angloise, qui avoit insisté d'avoir la pointe, & fûtes si vaillemment assisté par les mousquetaires, piquiers & hallebardiers Anglois, que les ennemis étonnez d'un si impetueux assaut fait en tant de divers endroits, quitterent & filerent vers le Fort, sans opiniâtrer, que fort peu, le combat; & furent, les trenchées, regagnées en demi-heure, dans lesquelles les Anglois se logerent si fortement, & se tinrent toûjours depuis si bien sur leurs gardes, qu'il fut non seulement impossible aux ennemis de les déloger, mais aussi empêcher qu'ils ne s'avançassent de trop près vers les contr'escarpes de leurs ravelins.

Le lendemain le Roi ayant appris que vous le blâmiez de ce qu'il se hazardoit par trop en des choses indignes de sa qualité Royale; que vous aviez grande amitié avec Monsieur de Villars, & même avoit un Maître d'Hôtel que vous lui aviez donné, lequel avoit été autrefois le vôtre, & qui vous affectionnoit grandement; il vous tira à part dans l'embrazure d'une des fenêtres de sa chambre, & commençant son propos

de

de loin vous dit : Hé bien ! que vous ſemble-t'il de ces deux derniers attaquemens, que nous avon faits avec un ſi heureux ſuccès ; ne meritent-ils pas que la memoire en ſoit conſervée ? A la verité, Sire, lui dites-vous, qui en pourroit décrire au vrai les particularitez, & entre les autres, celles où votre Majeſté a pris part, & s'eſt hazardée comme le plus determiné de nous tous, j'eſtime qu'il ne ſe verroit rien de ſi celebre en tout ce que l'on dit avoir été fait par les plus grands Chefs de guerre de notre ſiecle & de tous ceux du paſſé : que s'il y avoit quelque choſe à blâmer, c'eſt notre grande obéïſſance à vous tolerer d'aller en des lieux ſi hazardeux : car ſi votre perſonne venoit à ſe perdre, il ne faut plus croire qu'il en reſte d'aſſez capable pour rétablir la France. Il n'y a remede, mon ami, ce vous dit il ; car puiſque c'eſt pour ma gloire & pour ma Couronne que je combats, ma vie & toute autre choſe ne me doit être rien au prix : à quoi je ſuis bien reſolu, comme vous le verrez en toutes les occaſions qui me ſeront preſentées par un ſi important Siege, que je crains bien qu'à la fin nous ſerons contrains de lever auſſi bien que celui de Paris : car j'ai avis que

que le Prince de Parme ſe prepare pour marcher avec un commandement abſolu de ſecourir cette Place, & neanmoins qu'il ne ſe hâtera pas qu'il ne la ſçache à l'extrémité : & nous avons affaire à un homme, qui eſt de Villars, merveilleuſement reſolu & determiné, & lequel n'étant pas aiſé à étonner, ne parlera jamais de capituler, qu'il ne ſe voye hors d'eſperance de ſecours. Or vous ay-je dit tout ceci pour ce que j'ai appris que vous avez grande amitié & confidence enſemble, & qu'il a un Maître d'Hôtel nommé la Fond, qui a été autrefois le vôtre, lequel vous lui avez donné, & le gouverne entierement ; que ſi par ſon moyen vous pouviez traiter quelque choſe avec lui & le rendre mon ſerviteur, il n'y a rien que je ne leur accordaſſe : car par ce moyen je me rendrois la Normandie paiſible entierement. Sire, lui répondîtes-vous, j'avois déjà bien penſé à tout cela ; voire avois eſſayé par le moyen de la Fond, de pouvoir parler à lui ; mais il n'y a jamais voulu entendre, diſant qu'il ſe mettroit en trop grand ſoupçon parmi les ſiens, & feroit perdre le courage à ceux qui ſe preparent pour le venir ſecourir ; qu'il n'eſt pas encore en

état

état d'avoir beſoin d'entremetteur, & que ſi jamais cela arrive, qu'il n'en prendra point d'autre que moi : qui eſt toute la réponſe que j'en ai pû tirer. Tellement que c'eſt à vous à regarder lequel des deux ſeroit le meilleur, ou d'aller au devant du Prince de Parme ſi-tôt qu'il approchera de Neuf-Châtel & lui donner bataille ; ou le faire repaſſer la Somme avec honte & dommage ; ou ſans vous amuſer plus à ce Fort de Sainte Catherine, attaquer puiſſamment la Ville, & la batre furieuſement ; car vous avez une armée capable de l'un & de l'autre, & n'eſtime pas que vous en puiſſiez de long-tems raſſembler une telle ; & y a pluſieurs raiſons qui font croire, que ceux qui tant obſtinément vous attachent à ce Fort, n'ont pas envie que la Place ſoit priſe, ni que vous veniez au deſſus de vos affaires tant que vous ſerez de la Religion : voire il y en a qui n'en font point la petite bouche, & qui ont été ſi audacieux que de me le dire. Je croi bien tout ce que vous me dites, vous répondit le Roi, & voi bien davantage, (qui eſt le pis) c'eſt que la plûpart des zelez Catholiques ſe laſſent de cette guerre, & ſeroient à la fin gens pour ſe ſeparer de moi, & faire un parti

à

à part, ou se joindre avec ceux de la Ligue , avec lesquels ils ne celent point qu'ils compatiroient bien mieux qu'avec les Huguenots , qui seroit la ruïne de l'Etat & de la Maison de Bourbon ; car étant rejetté , jamais ils n'en admettront un autre , quelque chose que se puissent imaginer mes parens : & pour toutes ces raisons endure-je d'eux tous , mille choses qui me fâchent bien fort , & hazarde-je ainsi tous les jours ma vie pour maintenir ma reputation , remettant en Dieu & moi & mes affaires, (comme il est dit en mon Pseaume) puisqu'il m'est beaucoup meilleur de mourir les armes à la main que de voir disperser mon Royaume , & aller mandier secours hors d'icelui : & partant suis-je bien resolu d'aller au devant de l'armée ennemie si-tôt que je sçaurai que les étrangers auront joint les François rebelles , mais non avec toute la mienne : car ce seroit lever le Siege de trop bonne heure, & nous àvons affaire à un vieil rusé Capitaine , lequel ne faudroit pas (ayant obtenu de si loin l'effet qu'il desire) d'en faire vanité , & de s'en retourner sans rien hazarder ni s'engager dans le Royaume en lieu où je lui puisse faire voir , qu'il y a encore au monde d'aussi

d'auſſi bons Capitaines que lui : comme cette ſituation de Roüen y eſt fort propre : & partant eſtime-je qu'il ſuffira de prendre ſix mille chevaux & mille Arquebuſiers à cheval, (leſquels auſſi bien ſont inutiles à ce Siege ſinon contre un ſecours) & m'en aller vers la frontiere, pour voir ſi je pourrai entamer ſes troupes, (comme j'en viendrai bien à bout s'il ſe jouë, lui ou Monſieur de Mayenne, de m'oppoſer leur Cavalerie) ou les empêcher de paſſer la riviere de Somme, bref découvrir leurs reſolutions & reconnoître leurs forces : & partant afin de ne vous entretenir pas long-tems, (car les Catholiques prennent jalouſie quand je parle à part à un Huguenot) allez vous en aujourd'hui coucher au quartier où eſt logée votre Compagnie de Gendarmes, & ſur tout choiſiſſez-en quinze ou vingt des mieux montez & armez pour les mener avec vous, car je veux que vous ſoyez du voyage : & afin que ceux qui vous regardent, ne ſoupçonnent rien de tout ce dont nous avons parlé, je m'en vai dire à Meſſieurs de Nevers, de Longueville, de la Guiche, d'O & Château-vieux, qui chuchotent là vers la cheminée aux oreilles les uns des autres ; que ce que je vous ai entretenu

tenu si long-tems, a été pour sçavoir ce que le Sieur de Villars vous a fait dire par son Maître d'Hôtel qui a été autrefois à vous, & ce que vous avez à dire & faire sur tout ce qu'ils vous proposeront. Et s'étant avancé vers eux, vous vous en allâtes monter à cheval pour aller coucher à votre quartier, où vous sejournâtes deux jours, & nous fîtes parler en secret à quinze ou vingt de votre Compagnie que vous estimiez le plus, afin de se tenir prêts de marcher aux premiers avis; & vous en étant retourné à Dernetal, vous apprîtes à votre arrivée que Monsieur de Villars ayant fait une sortie à cheval avec cent hommes bien armez & montez, avoit d'abord renversé & mis en fuite la troupe qui étoit en garde, voire l'avoit quasi couruë jusques dans Dernetal; & eût bien fait d'autres ravages s'il n'eût rencontré par hazard le Roi à cheval avec sa cuirasse, lequel rallia ceux qui fuyoient avec ce qu'il avoit, qui leur fit tête. Il se passa en cette sortie & démêlement de combat, une infinité de particularitez des plus remarquables de tout le Siege, du recit desquelles neanmoins nous nous abstenons pour ce que vous n'eûtes nulle part; & nous contenterons de dire en

gros

gros que le Baron de Biron, un Capitaine Anglois (duquel nous n'avons pas retenu le nom) & Monſieur de Grillon y firent bien; le dernier deſquels y eut un bras froiſſé d'une arquebuſade: mais que ſur tous le Roi y fit des choſes admirables de jugement, de valeur, de diligence & de diſpoſition, quaſi ſemblables à ce que l'on raconte du premier Monarque des Grecs, lorſqu'il ſe jetta du haut des murs dans la Ville des Oxidraces.

CHAPITRE XXXIV.

Affaires d'Etat & de Milice.

LE Roi qui avoit toûjours de coûtume de chercher de nouvelles occaſions à ſes genereux deſſeins, quitte le Siege de Roüen, & y ayant mis le meilleur ordre qu'il lui fut poſſible pendant ſon abſence, & laiſſé toute la charge d'icelui au Maréchal de Biron, il choiſit trois à quatre mille chevaux ſur toute la Cavalerie Françoiſe, environ autant de Reiſtres, & mille Arquebuſiers à cheval, & partit avec cela pour aller au devant

devant du Prince de Parme, lequel commençoit à marcher, mais assez lentement, à cause qu'il attendoit encore la jonction des forces Papales, & plusieurs de celles de Monsieur de Mayenne, lequel lui-même avec une bonne partie de ce qu'il avoit de meilleur & de plus confident, avoit été contraint de s'en retourner à Paris en diligence, pour donner ordre à une grande émotion & combustion qui y étoit survenuë touchant la penderie du President Brisson & de quelques Conseillers du Parlement, où il fut necessité de séjourner plus long-tems qu'il ne pensoit, pour ce qu'il lui fallut faire pendre quatre des seize.

Mais toutes ces affaires étant hors de notre dessein, (qui n'avons entrepris de vous ramentevoir que les choses que vous avez vûës, oüies, faites, ou èsquelles votre interêt particulier a été mêlé) nous reviendrons au voyage du Roi, lequel partit de Derneral avec les forces que nous avons dites, & prit le chemin de la riviere de Somme, sur les rivages de laquelle le Prince de Parme avoit logé ce qu'il avoit de forces tant d'un côté que d'autre; resolu neanmoins de ne s'avancer pas davantage s'il

s'il n'y étoit contraint : & ce, pour trois raiſons, comme le Roi l'apprit depuis de quelques priſonniers. La premiere, qu'il attendoit (ainſi qu'il a été dit) le Duc de Sfondrato Neveu du Pape Gregoire, avec ſes troupes. La ſeconde, l'abſence de Monſieur de Mayenne, pendant laquelle il ne vouloit rien hazarder. Et la troiſiéme, que Monſieur de Villars lui avoit mandé que ſa Place n'avoit encore nulle neceſſité, ni ne ſe ſentoit preſſé des ennemis : & partant qu'il pouvoit ſans rien precipiter, donner ordre aux autres affaires plus urgentes, & prendre le loiſir d'aſſembler toutes ſes forces, pour venir après, la tête baiſſée, droit au Roi, lors que la grandeur & gaillardiſe de ſes forces ſeroient davantage conſommées & allenties par le tems & les fatigues, lui promettant de ne les laiſſer cependant guéres en repos.

La premiere journée, le Roi s'en alla, ce nous ſemble, loger vers Boiſſiere & Neuf-chaſtel ; le lendemain vers Blangny, Londiniere, Longueville, Senarpont & Gamache ; & le troiſiéme jour, il s'achemina vers les quartiers de l'ennemi, lequel de ſon côté ayant auſſi fait avancer quelques troupes, conduites (com-

me il fut depuis dit au Roi) par les Sieurs de Rosne, Ballagny, Vitry, le Baron de la Chastre, Saint Paul, la Mothe & autres des plus éveillez François de son armée, il se fit à la rencontre de tant de braves gens, un fort grand combat, qui fut (ce nous semble) près de Folleville, où le Roi même se mêla. Il vous avoit ordonnez une trentaine de ceux qu'il connoissoit de longue-main, & avoit éprouvez en maintes occasions, pour avoir l'œil sur sa personne, & ne l'abandonner en aucune façon sans son exprès commandement. Il vit donc (& vous aussi : car vous étiez du nombre des trente) faire deux ou trois fort belles charges & recharges par les Sieurs Baron de Biron, de Laverdin, Givry, S. Geran, Marjuaut, Chanlivaut, la Curée, Arambure & autres, esquels ils se trouverent plus rudement enfoncez qu'ils n'avoient estimé, & tellement embarassez (Laverdin & quelques autres ayant été portez par terre) que le Roi fut contraint d'aller à la charge avec vous autres & deux cens chevaux separez en deux escadrons pour les desengager, voire de mander à tout le gros de ses six mille chevaux (où commandoit Monsieur de Nevers) de s'avancer en diligence.

gence. Il demeura en ces combats quelques morts, priſonniers & bleſſez des deux côtez; & le Roi croyoit déjà avoir rencontré l'oportunité par lui tant deſirée, de pouvoir affronter ſa Cavalerie à celle de l'ennemi ſans ſon Infanterie: mais eux voyans marcher tant d'eſcadrons, ſe retirerent au corps de leur armée, ſuivant le mandement exprès que leur envoya faire le Prince de Parme. Et le Roi ne voyant nulle raiſon de les aller attaquer à la merci de tant de bataillons qui ſembloient une forêt de picques, & que la nuit approchoit, il fit auſſi retirer ſes troupes, & s'en alla loger (ce nous ſemble) à un Bourg nommé Breteüil & quelques autres proches de là, où l'on fut fort preſſé: car il ne faloit pas s'écarter, ayant l'ennemi ſi voiſin, voire il y en eut pluſieurs logez au piquet, quelque grand froid qu'il fît: car il me ſouvient que tout étoit couvert de nege.

Il ſe fit encore, durant deux ou trois jours, pluſieurs combats de diverſes troupes, deſquels nous ne dirons rien de particulier, d'autant que vous ni fûtes pas, vous tenant toûjours près de la perſonne du Roi: & nous contenterons de vous ramentevoir deux occaſions, où vous

vous trouvâtes durant ce voyage, vous prians de nous excuſer ſi nous en tranſpoſons (peut-être) l'ordre & le tems, pour ce qu'à la verité il ne nous en ſouvient pas bien : car encore qu'en l'une d'icelles, vous, ni les troupes où vous étiez, ne miſſiez point les armes à la main, ſi ne laiſſe-t'elle pas de meriter d'être entenduë : car à tout le moins vous ſervira-t'elle d'un conte pour rire, envelopé de divers & fâcheux accidens leſquels arriverent ainſi.

Le Roi ayant ſçû que Monſieur de Guyſe avec ſon eſcadron de Cavalerie (qu'il commandoit, comme ayant charge de l'avant-garde du Prince de Parme) étoit logé ſans aucune Infanterie dans un gros Bourg, nommé Bures, il ſe reſolut d'eſſayer à l'enlever; & afin de lui couper en même-tems le chemin de ſa retraite dans le corps de ſon armée, il fit faire deux gros, l'un de douze cens chevaux, & de mille Arquebuſiers à cheval où il commandoit en perſonne pour faire l'attaquement de Bures, & l'autre de pareil nombre de Cavalerie ſans Infanterie, dont il bailla la conduite à Monſieur de Nevers, lui ordonnant d'aller paſſer la riviere (ſur laquelle étoit ſitué ce Bourg de Bures) à

celui de Bully, ou en tel autre lieu qu'il feroit reconnoître & jugeroit plus à propos, pour s'aller mettre ſur le chemin qui va de Bures au corps de l'armée ennemie, afin de tailler en pieces tout ce qui (s'enfuyant) y voudroit faire ſa retraite, y ayant apparence que ce ſeroit piece à piece & en grand deſordre, à cauſe de l'épouvente & de l'embarras des bagages. Tout cela donc ainſi bien ordonné, eût eu ſon effet ſemblable, s'il eût été auſſi bien ſuivi par tout, comme il le fut par les troupes qui commandoit le Roi; car lui-même ſe trouvant par tout, fit à propos & ſi furieuſement attaquer ce logement de Monſieur de Guyſe, qu'il fut forcé, pluſieurs des ſiens tuez ſur la place, & tout le bagage tant de lui que des ſiens entierement perdu, juſques à ſa Cornete verte qui fut emportée & preſentée au Roi; de laquelle faction nous laiſſons les autres particularitez aux Hiſtoriens pour ce que vous n'y fûtes pas.

Le Roi ayant ordonné, à votre grand regret & déplaiſir, que ſoixante chevaux qu'il vous avoit baillez à mener pour cette execution, ſeroient de la troupe de Monſieur de Nevers, celui-ci par ſa lenteur & improvidence ne fit rien

du tout, voire faillit à se perdre lui-même : car ayant (si-tôt que le Roi lui eût donné son ordre) envoyé reconnoître un passage sur la même riviere où est assis le Bourg de Bures, l'on trouva que le plus commode étoit celui de Bully; mais n'ayant laissé personne pour s'en assûrer ni avertir de ce qui surviendroit, il arriva (comme il a été sçû depuis) que sur les avis reçûs par le Prince de Parme, que le Roi s'avançoit vers les logemens de son avant garde, qui n'étoit que de Cavalerie, il avoit envoyé un Regiment de quinze ou seize cens hommes pour les départir par leurs quartiers, afin d'y faire garde, & lui pouvoir donner loisir de les secourir s'ils étoient attaquez : mais ces troupes n'ayans voulu se resserrer (à cause qu'elles étoient déja fort pressées de logis) pour faire place aux gens de pied, ils avoient été contrains d'aller chercher gîte ailleurs, lequel n'étant guéres bon au piquet à cause de l'extrême froid qu'il faisoit lors (la terre étant couverte de glaces & de neges) ils s'en allerent loger à ce Bourg de Bully où Monsieur de Nevers avoit fait dessein de passer, & n'y arriverent qu'il ne fût nuit fermée : tellement que ne vous en ayant

pû

pû être donné avis, (ni eux non plus le recevoir de votre acheminement) vous marchâtes quasi toute la nuit, afin de vous rendre à la pointe du jour à Bully, Monsieur de Nevers ayant mis devant, cinquante chevaux avec de bons guides pour lui servir de coureurs & marcher deux ou trois mille pas devant son gros, & entre les deux encore cent autres chevaux pour seconds coureurs, afin de le tenir averti à tems & à propos de tout ce qu'ils apprendroient.

Or pour ce qu'il arriva lors un accident des plus étranges sans aucune mêlée, combat ni perte d'aucun côté, & que tant d'embarras qui s'en ensuivirent, ne se terminerent enfin qu'en une Histoire de plaisir, vous nous permettrez de vous faire ressouvenir d'une partie des particularitez qui s'y passerent, que nous considerâmes autant que nuls autres : car vous nous aviez mené avec vous.

Monsieur de Nevers donc ayant marché toute la nuit suivant l'ordre ci-devant dit, étant dans son carosse un manchon à la main, dont il se bouchoit le nez & la bouche, vous arrivâtes à Soleil lever sur le haut de la montagne au pied de laquelle est situé Bully ; ses premiers coureurs marchans toûjours devant,

comme nous avons dit, ſe trouverent à l'entrée du Bourg ſans avoir pris ni donné alarme, juſques à ce qu'ils furent entrez dedans, & virent près de la porte un corps de garde fort bien gardé de piques, corcelets, arquebuſes & mouſquets, & pluſieurs ſoldats ayant mine d'étrangers qui étoient rangez à l'entour d'un feu, dequoi les uns ne ſurent pas moins étonnez que les autres, tellement que ces ſoldats voyans ces écharpes blanches coururent aux armes & aux portes qu'ils fermerent : ſurquoi vos gens ne pouvans reſſortir par la porte qu'ils étoient entrez, traverſerent le Bourg en diligence, & ſortirent par la porte oppoſite, les piſtolets à la main, avant que les chefs de cette Infanterie euſſent pû donner aucun ordre pour les en empêcher. Pendant cet embarras, Monſieur de Nevers & tous-vous autres Meſſieurs étiez arrivez ſur le haut de la montagne, croyans certainement que vos coureurs ſeroient paſſez ſans difficulté ni rencontre, puiſque vous n'en aviez autres nouvelles, & que vous feriez le ſemblable. Auſſi déjà Monſieur de Nevers (en ſon caroſſe) s'étoit enfourné dans le chemin de la deſcente qui étoit fort creux, fort étroit & fort en tourniollant

niollant pour être rendu moins roide, lorſqu'il entendit tirer quelques mouſquetades leſquelles alloient toûjours en augmentant, & qu'il vit revenir à lui ſes ſeconds coureurs épars par la montagne, leſquels crioient qu'il eût à ſe retirer promptement, d'autant qu'il y avoit grand nombre d'ennemis logez dedans ce Bourg qui en ſortoient à puiſſance, & tiroient en furie: ſur lequel avis il y eut bien à crier des fois *diantre*, appellant de ſes gens pour le venir tirer du caroſſe, dételer ſes chevaux & les attacher au derriere pour le retirer à mont, ce qui fut fait avec beaucoup de peines, & neanmoins ſans aucune perte de part ni d'autre, vous étans tous retirez ſur votre piſte, & allez loger à un Bourg que vous aviez paſſé la nuit à une lieuë de là, où vous eûtes nouvelles du bel exploit que le Roi avoit fait dans le quartier de Monſieur de Guiſe, où il fut rendu peu de combat, la Cavalerie n'ayant quaſi ſongé qu'à fuïr, ſauver le moule du pourpoint, & laiſſer la Cornette verte, & le bagage pour les gages.

L'autre occaſion fut bien d'une autre nature; car au lieu d'apprêter à rire, elle penſa preparer des larmes éternelles à la France; d'autant que le Roi faillit

à être tué, n'étant que trop prodigue de son sang pour épargner celui des siens: ce qui arriva en cette maniere.

Le Roi voyant le Prince de Parme, pour éviter que l'on ne l'engageât à aucun combat, que conjointement avec son Infanterie, ayant rejoint son avant-garde au corps de son armée, afin de marcher & loger sûrement, fit dessein de s'en aller à Aumale avec six mille chevaux. Mais Monsieur de Givry qui étoit à la tête, & avoit été envoyé pour prendre langue, lui ayant donné avis que tout le camp marchoit, & croyoit-on que c'étoit à dessein de le venir forcer dans ses logemens, ou le contraindre d'en partir avec honte & peut-être dommage; après avoir, sur ce, tenu Conseil avec tous les principaux d'auprès de lui, (où vous fûtes aussi appellé : car le Roi en envoya l'un de nous quatre vous appeller) il resolut (afin d'éviter l'embarras) de renvoyer tout son gros à Ophy, Blangy & Neuf-Chastel, & de retenir seulement quatre cens Chevaux à l'élite, & cinq cens Arquebusiers à cheval sans aucun bagage, & avec cela aller lui-même reconnoître l'armée de l'ennemi, leur contenance, ordre de bataille, & forme de marcher,

voire

voire essayer d'entamer quelqu'un de ses escadrons, si quelqu'un de sa portée s'émancipoit de quitter la faveur des bataillons. Ayant donc, selon sa coûtume, choisi trente de vous autres ses anciens serviteurs, pour vous tenir près de sa personne, il monta le côteau d'Aumale, & marcha bien deux lieuës sans alarme, ni voir aucunes gens de guerre; jusques à ce qu'étant parvenu à une grande plaine, & le tems s'étant rendu fort clair, Monsieur de Givry qui menoit ses coureurs fort loin devant lui, manda qu'il oyoit des trompettes & tambours du camp ennemi, & peu après qu'il l'avoit découvert & reconnu marchant en ordre de bataille infiniment serré, sa Cavalerie enclose entre ses bataillons, & le tout enfermé de plusieurs chariots marchans en file sur les côtez, reservé quelques troupes de Chevaux-legers & de Carabins, par turmes ou brigades voltigeans sur les aîles par la campagne. Ce qu'entendu par le Roi, & voyant par cet ordre & forme de marcher, le peu de moyen qu'il y avoit de rien entreprendre sur un corps si bien disposé, après qu'il en eût lui-même fait la reconnoissance, & jugé que l'armée pouvoit être de seize à dix-huit mille hom-

mes de pied, & de six à sept mille chevaux, & qu'il se fut tiré plusieurs coups de carabines & de pistolets entre les plus avancez des deux côtez; il separa encore sa troupe en deux, & ne retenant que cent chevaux ou environ près de lui, il envoya le surplus (de crainte de confusion) repasser la chaussée & le Bourg d'Aumale: leur enjoignant de faire ferme sur la croupe de la montagne, afin de le pouvoir soûtenir, s'il se trouvoit trop pressé à sa retraite. Puis ayant commandé à Monsieur de Laverdin de s'aller loger à l'avenuë du Bourg avec cinq cens Arquebusiers, & garnir les fossez, hayes & rideaux de la descente, pour arrêter les plus échauffez des ennemis, les voyans marcher vers lui; il s'avança vers eux avec un si grand déplaisir de vous tous qui l'aimiez veritablement, de le voir ainsi se hazarder sans besoin, que vous ne vous pouviez empêcher d'en grommeler tout haut, & enfin de concerter ensemble pour lui faire remontrer, & fûtes prié de lui en vouloir parler, ce que vous fîtes en ces même termes: Sire, ces Messieurs qui vous aiment plus que leur vie, m'ont prié de vous dire, qu'ils ont appris des meilleurs Capitaines, & de vous plus

souvent

ſouvent que de nul autre, qu'il n'y a point d'entrepriſe plus imprudente & moins utile à un homme de guerre, que d'attaquer étant foible, à la tête d'une armée. A quoi il vous répondit ; Voila un diſcours de gens qui ont peur, je ne l'euſſe pas attendu de vous autres. Il eſt vrai, Sire, (lui repartîtes-vous) mais ſeulement pour votre perſonne qui nous eſt ſi chere : que s'il vous plaît vous retirer avec le gros qui a paſſé le vallon, & nous commander d'aller pour votre ſervice ou votre contentement, mourir dans cette forêt de piques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point de peur pour nos vies, mais ſeulement pour la vôtre. Ce propos (comme il vous l'a confeſſé depuis) lui attendrit le cœur, tellement qu'il vous dit : Je le croi, & encore choſes plus genereuſes, de vos courages ; mais auſſi croyez de moi, que je ne ſuis pas ſi étourdi que vous eſtimez ; que je crains autant pour ma peau qu'un autre ; & que je me retirerai ſi à propos qu'il n'arrivera aucun inconvenient. L'armée du Prince de Parme marchoit toûjours en avant, lui étant au milieu ſans aucunes armes, ni même des bottes, dans un chariot tout découvert, lequel (ne voulant rien hazarder,

pour

pour ce qu'il ne sçavoit pas à la verité, si cette troupe étoit soûtenuë d'une plus grosse, & toutes les deux de toute la Cavalerie du Roi, que l'on lui avoit dit être de six à sept mille chevaux, ausquels la sienne n'étoit nullement comparable) ne faisoit faire que de fausses charges, deffendant aux siens de s'engager. Mais après que par plusieurs voltigemens de ses Chevaux-legers & Carabins qui donnoient par les côtez de la troupe du Roi, il eût découvert que le gros de ses escadrons avoit passé le vallon, & qu'il n'y avoit de son côté que cent ou six vingts chevaux qu'il voyoit; il commanda lorsque l'on fut proche d'Aumale (ainsi que quelques prisonniers conterent tout ceci au Roi quelques jours après) que l'on chargeât de queuë & de tête, ce que l'on fit si bravement & par tant d'endroits, que le Roi & sa troupe furent poussez & renversez jusques sur la tête du vallon, où il pensoit trouver ses Arquebusiers logez pour le soûtenir & arrêter l'impetuosité de ceux qui le poursuivoient : tellement qu'il tourna tête & fit ferme, criant, *Charge*, sans néanmoins avoir dessein de charger, comme il vous en avoit tous avertis. Mais étant arrivé que la

plûpart

plûpart de ses Arquebusiers étoient descendus plus bas, soit de peur, soit à dessein de tirer avantage des rivages du ruisseau ; les ennemis qui a ce cri de, *Charge !* & aux premieres Arquebusades tirées, avoient tenu bride en main, croyans que toutes les hayes, fossez & maisons seroient garnis de mousquetaires, voyans qu'ils n'avoient tirez que cinquante ou soixante coups, & que la salve ne continuoit plus, ils commencerent la charge plus furieuse qu'auparavant ; & le Roi ne pût empêcher qu'ils ne se mêlassent parmi les siens, & que la plûpart d'entre vous n'en vinssiez avec eux aux coups de pistolets & d'épées, entre lesquels se trouvant lui-même des plus avant & plus embarrassez (ainsi qu'il demeuroit derriere pour vous faire tous retirer en ordre & filer vers le Pont, afin de le passer sans confusion) il reçût une arquebusade dans les reins, nonobstant laquelle il ne laissa pas de faire bravement sa retraite, sans s'étonner, ni autre desordre ou perte que de cinquante ou soixante des siens, entre lesquels le bonheur voulut qu'il s'en trouva fort peu de qualité. Puis ayant passé le Pont, il fit derechef ferme, & ensuite il se retira au pas vers le côtau, où les quatre cens

chevaux

chevaux qu'il y avoit envoyez, faiſoient ferme avec une mine ſi aſſûrée, que le Prince de Parme ne pouvant juger de ce qui étoit derriere eux, & craignant d'engager ſa Cavalerie contre toute celle du Roi, il envoya deffendre aux ſiens de monter ſur la plaine, & ſe contenta de faire ſes logemens dans Aumale, comme le Roi de ſon côté s'en alla gagner Ophy, & de là à Neufchaſtel, où il arriva une choſe étrange, qui fut que le Roi s'étant mis au lit pour ſe faire penſer de ſon arquebuſade, après qu'elle eût eu ſon premier appareil, il ſe mit à deviſer avec vingt-cinq ou trente de vous autres Meſſieurs qui étiez à lentour de ſon lit, ſur les particularitez de ce combat; & combien que vous vous y fuſſiez tous trouvez, ſi ne pûtes vous jamais vous accorder à un même recit.

Le lendemain le Roi ſçût que le Prince de Parme ne voulant rien entreprendre ſans Monſieur de Mayenne, & craignant les bruſques reſolutions de ce Prince, s'en étoit retourné ſur ſes pas regagner la riviere de Somme; & à ces cauſes il ſe mit à ſes trouſſes nonobſtant ſa bleſſûre, eſperant toûjours de faire quelque choſe qui reparât ſon erreur

d'Au-

d'Aumale : mais ce vieil & rusé Capitaine lui faisoit toûjours des têtes d'infanterie. Il n'executa rien d'importance ; & l'ayant suivi jusques au Pontdormi, il s'en retourna à Neufchatel, & de là loger à Claire, envoyant ses troupes à leur premier logement pour se rafraîchir. Monsieur de Claire, comme votre ami & allié, vous fit donner une petite chambre dans le Château où vous demeurâtes (avec un valet de Chambre, un page & un laquais seulement) auprès du Roi qui se faisoit encore panser de sa blessûre, & nous renvoyâtes tous, partie à Dernetal, & l'autre à votre quartier de Fresnaylesplan.

CHAPITRE XXXV.

Affaires de Milice.

SI vous avez vû la fortune grandement contraire au Roi dans le discours du precedent Chapitre, vous la verrez encore davantage à l'entrée de cetui-ci, par la nouvelle qu'il reçût étant au Prêche, où il arriva un Gentil-homme qui lui rapporta que Monsieur de Villars,

Villars, la nuit passée, avoit fait une furieuse sortie du côté du fort Sainte Catherine avec deux mille mousquetaires ou piquiers, & trois à quatre cens hommes armez; & s'étant avancé vers Dernetal, étoit venu investir le Parc de l'artillerie, avoit mis en route les Lansquenets qui le gardoient, emmené six canons & toutes les poudres qui étoient en ce lieu-là: puis suivans leur pointe, & leur bonne fortune, avoient attaqué les trenchées par le derriere, de la plûpart desquelles s'étant rendu Maître, il avoit tué trois ou quatre cens hommes, mis le surplus de ce qui étoit à la garde d'icelle, en route, & rempli une partie des logemens: ce qui apporta un merveilleux déplaisir au Roi, duquel neanmoins il n'osoit faire demonstration, à cause que cela étoit avenu par la negligence du Maréchal de Biron, qu'il ne vouloit accuser, de peur de le dépiter, & qu'il ne fît là-dessus quelques brigues avec les plus malicieux Catholiques (lesquels, au moindre desastre, attribuoient tout à la Religion du Roi) pour le quitter & faire separation au tems d'une tant importante conjoncture d'affaires: tellement que pour ne fâcher les méchans, & ne décourager les bons,

il

il fallut faire le bon compagnon, disant tout haut, que ce n'étoit rien, & que dans peu de jours il repareroit bien toutes ces petites traverses (à quoi le métier des armes est sujet) par le gain d'une seconde ou plûtôt troisiéme bataille. Mais tous ces beaux discours ne pouvoient remettre les affections des plus malins Catholiques en bonne posture, ni les empêcher que par leurs visages tristes, leurs contenances melancoliques, leurs haussemens d'épaules, leurs levemens d'yeux vers le Ciel, leurs croisemens de bras sur la poitrine, leurs chuchotemens à l'oreille, & leurs prédictions de tous mauvais succès tant que le Roi seroit Huguenot, ils ne témoignassent avec combien d'ennui & de dépit ils supportoient la domination d'un Roi de cette Religion, & la haine qu'ils avoient contre ceux d'une telle croyance, laquelle leur fit lors produire une action des plus cruelles & honteuses tout ensemble contre quelques-uns d'iceux, lesquels ayant été tuez avec les autres en cette furieuse sortie, avoient aussi été mis en mêmes fosses dix à dix & douze à douze dans les plus prochains Cimetieres, les voulans faire arracher de là pour les faire reconnoître entre les autres

tres, & les faire jetter aux loups & aux corbeaux; mais le choix s'en trouva si difficile à faire, qu'ils ne pûrent venir à bout de leur dessein, aussi que la plûpart de l'armée (en laquelle il y avoit les deux tiers de Huguenots) menacerent les auteurs de ces violences, de leur faire déplaisir : toutes lesquelles broüilleries affligeoient plus le Roi que sa blessûre, ni que ses autres infortunes, lesquelles sa ferme resolution, sa constance & son grand courage changerent bientôt en prosperitez.

Car quelques jours après, il vint avis certain que Monsieur de Mayenne ayant mis ordre aux broüilleries de Paris, avoit joint Monsieur le Prince de Parme, avec tout ce qu'il avoit pû rassembler, ensemble le Duc de Sfondrato, & qu'ils marchoient en corps d'armée, resolus de donner bataille; sur lesquelles nouvelles le Roi ne songeant plus à toutes ses fâcheries passées, témoigna une telle allegresse & rejouissance, ne criant que *Bataille, bataille*, & embrassant tantôt l'un, & loüant tantôt l'autre, qu'il remit ceux qui avoient tant soit peu de bonne volonté pour lui & pour la France, en courage & en joye, témoignant par ses paroles & par ses actions qu'il ne doutoit

doutoit nullement de la victoire, s'il pouvoit une fois affronter les Ennemis, & qu'il redoutoit plus leurs ruses & leurs équivenemens de combats, que non pas leurs armes, ni leurs courages. Et aussitôt il dépêcha Monsieur de Givry pour s'aller jetter avec de bonnes troupes dans Neufchastel, se doutant bien (à cause de l'importance de sa situation) qu'ils attaqueroient cette Place, & ne s'avanceroient point vers Roüen tant quelle subsisteroit, ainsi qu'il arriva: mais elle fut bien plûtôt prise que l'on ne pensoit.

Nous ne dirons rien des particularitez de ce Siege, d'autant que vous n'y étiez pas : mais le bruit couroit que ceux que l'on y avoit envoyez, ayans des parens & des amis intimes dans l'armée Ennemie, n'y avoient pas tous faits leur devoir, dont il y eut des paroles de blâme & de reproches entre les Sieurs de Givry & de Palcheux, lequel avoit toûjours très-bien fait en une infinité d'autres combats, où il avoit reçû (faisant toûjours fort bien) plus de playes qu'il n'en avoit fait : mais les plus foibles portans ordinairement le faix, Palcheux fut retenu quelque tems prisonnier à Dieppe.

Le Roi voyant donc Neufchaſtel pris, environ le douze ou quinziéme de Mars de l'année 1592. il raſſembla ſes forces de toutes parts ; & ayant même retiré des trenchées ceux qui tenoient Roüen aſſiegé, il forma ſon corps d'armée ſelon l'ordre qu'il faiſoit état de combatre, & s'en alla au devant des Ennemis ſur le plus droit chemin qu'ils pouvoient tenir pour aller à Roüen : puis s'étant mis en bataille dans une belle & raze campagne, leur envoya preſenter le combat. Mais le Prince de Parme qui ne vouloit pas legerement mettre en compromis la grande reputation qu'il s'étoit acquiſe aux armes, (étant tenu pour le plus aviſé Capitaine de la Chrétienté) & tout au contraire tâcher de faire toutes ſes expeditions ſans rien hazarder, faiſant amuſer l'armée du Roi par diverſes eſcarmouches, & demonſtrations tant par effets que par paroles, de vouloir donner bataille ; tout d'un coup ayant retiré ſa Cavalerie, & toute la tête de ſes bataillons ſur leſquels il ſe confioit le plus, il fit filer le reſte par des vallons & lieux couverts,& ſe rendit finalement dans Roüen avec toutes ſes forces, ſans aucun combat, laiſſant le Roi ſe morfondre dans ſon camp de bataille,

taille, où vous demeurâtes tous près de vingt-quatre heures, au bout desquelles Sa Majesté ne voyant plus paroître aucun ennemi en campagne, & même ayant appris que les deux Ducs faisoient passer la plûpart de leurs troupes de l'autre côté de la riviere pour aller vivre vers le Ponteau de mer, (que depuis peu de tems, le Sieur de Hacqueville Gouverneur de cette Place pour le Roi, avoit par une des plus sales trahisons que l'on sçauroit imaginer, rendu de la Ligue) de crainte d'affamer Roüen, il separa aussi son armée, envoyant ses troupes les unes ès environs d'Arques & Dieppe, les autres à Gournay, Andely, Gisors & Magny; les autres vers Mante & Meulan: lui se logea dans Louviers, & le reste du gros de son armée, entre le Pont de l'Arche, Louviers, Evreux, Passy, Vernon, Conches & Breteüil, commandant à chacun de se renforcer le plus qu'il pourroit, & tenir sa troupe prête pour marcher & le venir joindre au premier mandement vers le Pont de l'Arche: ne doutant point que les Ennemis (à la retraite qu'ils seroient contrains de faire dans un mois ou six semaines au plus tard) ne pourroient éviter qu'il ne prît sur eux sa revanche avec usure.

Or

Or le Prince de Parme voyant l'armée du Roi ainsi licentiée, & ne lui pouvant entrer en l'imagination qu'il la pût rassembler en peu de tems, s'en alla attaquer Caudebec, où commandoit un nommé la Garde ; d'autant que cette Ville empêchant les denrées qui montoient du Havre avec la marée, Roüen & ses troupes en étoient incommodées : & cette Place ne valant rien du tout, elle fut bien-tôt prise, & remplie en peu de jours, de tant de vivres, que la plûpart de l'armée (se logeant aux environs & le long de la riviere jusques à Roüen) en étoit nourrie & rafraîchie : son dessein étant si-tôt que ses troupes seroient reposées & remises en équipage, de reprendre son chemin par Neufchastel, Aumale, Valery & Pontdormy, pour s'en retourner au Païs-Bas, où les affaires le rappelloient.

Dequoi le Roi étant averti, il rassembla près de huit mille chevaux & vingt mille hommes de pied en moins de huit jours, & s'en alla loger à Varicarville, Fontaine-le-Bourg, & autres villages voisins : puis faisant couler ses troupes vers le bas, il se saisit de tous les passages qui étoient jusques à la riviere, entre Caude-

Caudebec & Roüen, où Monſieur de Mayenne étoit fort malade.

Le lendemain le Roi ſe vint mettre en bataille avec trois mille chevaux & dix mille hommes de pied, devant le quartier de Monſieur de Guiſe qui commandoit l'avant-garde, & le fit attaquer en ſa preſence avec tant de furie & en tant d'endroits, qu'après un fort grand combat où il fut tué forces gens, il ſe trouva contraint de déloger, & de ſe retirer au corps de l'armée, laiſſant la plûpart de ſon bagage à l'abandon, duquel le butin fut fort grand. Le Prince de Parme voyant (contre ce qu'il s'étoit attendu, & ce que Monſieur de Mayenne même lui avoit toûjours aſſûré) le Roi s'en revenir vers lui, tête baiſſée, avec de ſi grandes & de ſi gaillardes forces, & l'attaquer ſi bruſquement; voulant eſſayer d'aſſûrer les autres quartiers, il logea Monſieur de Guiſe à Yvetot; reſſerra toutes ſes autres troupes (qui n'avoient pû être compriſes dans ſon camp retrenché pour en être, l'enceinte, trop petite & n'avoir pas compris toutes les éminences qui pouvoient commander dedans) le plus près de lui qu'il lui fut poſſible; & au devant de cela, ſur la principale avenuë pour aller à lui, il

envoya loger trois mille hommes de pied (partie mousquetaires, partie piquiers, de ceux ausquels il se confioit le plus) dans un bois fort épais, qu'il leur ordonna de retrencher, & d'accommoder un chemin fortifié qui allât de ce bois dans son camp, afin qu'il y eût communication, n'estimant pas qu'ils pûssent jamais être forcez là dedans, ni que le Roi eût tant de temerité que de les y oser attaquer. Mais il se trouva deçû en cette presomption, aussibien qu'en beaucoup d'autres ; car ce genereux Prince dès le lendemain, fit attaquer ce bois par le Baron de Biron avec huit mille hommes de pied tant François, Anglois, Hollandois, que Lansquenets (afin que la jalousie d'entre les Nations leur servît de persuasion à qui feroit mieux) & six cens hommes armez, qui les attaquerent de tant de côtez & si furieusement, qu'après un combat de trois heures, & grande occision de ceux qui deffendoient, ils furent contrains de ceder ou à la valeur, ou à l'obstination, ou à la bonne fortune, & de se retirer au corps de l'armée, laissans plus de huit cens morts, ou blessez qui ne valoient pas mieux, & la plûpart des logemens des troupes entierement décou-

découverts, & sur tous celui d'Yvetot où s'étoit retiré Monsieur de Guise & toute la Cavalerie de l'avant-garde, lequel le Roi étant allé reconnoître lui-même, il y entendit une merveilleuse rumeur de divers cris confus que l'on ne pouvoit pas bien discerner, & plusieurs trompettes sonnantes, les unes boute-selle, les autres à cheval, & les autres à l'étendart : ce qui lui fit aussitôt juger qu'il y avoit quelque desordre parmi ces gens-là, duquel il falloit profiter & prendre l'opportunité, comme il fit sur le champ, faisant avancer quatre mille mousquetaires, arquebusiers ou piquiers, & mille hommes armez avec hallebardes & pistolets, par lesquels (après avoir rangé son armée en bataille) il fit en sa presence attaquer si furieusement ce quartier, & par tant d'endroits, que le Prince de Parme fut contraint d'y venir en personne pour essayer de trouver les moyens de les défendre, & en tout cas de les faire retirer sans desordre ni confusion : à quoi s'employant en Capitaine & en Soldat, il reçût une grande arquebusade dans le bras, nonobstant laquelle (quoique par cet accident la valeur & le courage des siens en fussent grandement diminuez) il se mit

à la tête des troupes, & les fit filer dans le camp retrenché avec peu de perte de gens de grande qualité, mais de ſept à huit cens hommes de guerre & de tout le bagage : logeant depuis, le reſte de ſes troupes ſi ſerrées, qu'elles étoient toutes dans les trenchées, ou ſi proches d'icelles, qu'elles en pouvoient être défenduës.

Tous ces bons ſuccès encouragerent tellement le Roi & les ſiens, qu'il ſe reſolut d'attaquer les Ennemis dedans leurs retrenchemens ; & pour cet effet fit preparer toute la nuit ſix pieces d'artillerie, & mander à toutes les troupes ſuivant l'ordre qu'il leur avoit fait ſçavoir, de ſe trouver avant ſoleil levé au champ de bataille du jour precedent, en quoi chacun témoigna une grande diligence & affection, le bon-heur faiſant taire les malins, & parler bien haut les gens de bien. Mais comme le Roi s'avançoit & faiſoit marcher l'artillerie environ ſoleil levant pour commencer ſon attaquement, il demeura bien étonné & encore plus déplaiſant, lorſque les plus avancez lui envoyerent dire que les Ennemis avoient quitté leur camp retrenché & Caudebec auſſi, ſans avoir laiſſé un ſeul des leurs deçà l'eau, & qu'il

qu'il fut ſçû par ceux de Caudebec (qui ſe rendit auſſi-tôt) que le Prince de Parme avec une merveilleuſe aſſiduité, travail, induſtrie & diligence, avoit fait faire un Pont (des bateaux qu'il ramaſſoit il y avoit huit jours, ſe doutant toûjours de ce qui lui avint) ſur ce large fleuve, & avoit fait paſſer ſon armée toute la nuit, de l'autre côté de l'eau.

A ces nouvelles affaires non prevûës, il falut prendre nouveaux conſeils, dont le premier fut, de renvoyer les troupes des garniſons du Pont de l'Arche, Louviers, Evreux, Vernon, Mante & Meulan; dequoi vous fûtes des plus rejoüis; d'autant que vous aviez donné rendez-vous à Mante à Madame de Château-Pers, votre Maîtreſſe, pour l'épouſer: ce que vous fîtes le jour que le Prince de Parme logea dans Houdan, gagnant Paris à grande hâte, infiniment affligé tant des mauvais ſuccès de cette entrepriſe (qui fut la derniere des ſiennes où il parut) que de la douleur & incommodité de ſon arquebuſade, laquelle lui dura juſqu'au tombeau, comme il ſera recité ci-après.

Or le Roi (qui en magnanimité, hardieſſe, induſtrie & hautes conceptions, voire en vertu politique & civile, s'eſt

toûjours montré desireux de pouvoir imiter César & Scipion par preference à tous les hommes illustres, comme vous, Monseigneur, le devez mieux témoigner que nul autre, vous l'ayant souvent dit, lorsque vous discouriez des faits & gestes de ces grands hommes de l'antiquité) ne pouvant supporter sans extrême regret, ennui & déplaisir, que contre son attente les Ducs de Parme & de Mayenne (plûtôt par ruses & par finesses que par vaillance & les armes à la main) après tant de défaites particulieres ;, se garentissent ainsi d'une déconfiture generale ; la premiere chose qu'il proposa dans un Conseil, où il avoit fait appeller ses meilleurs Capitaines, plus grands hommes d'Etat, & confidens Serviteurs (entre lesquels vous étiez toûjours des premiers) après avoir resolu de renvoyer (comme il a été dit) toute la Cavalerie des Villes de la riviere de Seine chacune en sa garnison, se doutant bien que les Ennemis, s'ils vouloient éviter une ruïne totale, ne pouvoient avoir autre dessein que de gagner diligemment Paris, ce fut de faire marcher promtement toute son armée en corps ; aller passer la riviere de Seine au Pont de l'Arche, ou à Vernon,

&

& leur couper chemin entre Dreux, Montfort & Houdan, faiſant avancer devant tout ſon Camp, quatre ou cinq mille chevaux, afin de les harſeler & infeſter de ſorte, par continuelles eſcarmouches & attaques, qu'étant contrains de marcher poſément, le reſte de l'armée Royale pût arriver à tems pour les combatre; & ce Prince inſiſta tellement ſur cette opinion, enſemble la plûpart de vous autres ſes vieux ſerviteurs, que par deux ou trois fois cette reſolution (ainſi que nous vous l'avons oüi aſſûrer) fut prête d'être ſuivie : quoique ceux qui la conteſtoient, alleguaſſent que les Ducs de Parme & de Mayenne & toutes leurs troupes ayant déjà paſſé la riviere de Seine, avoient leur chemin tout droit, ſans être contrains de faire aucun détour ni ſejour, & par conſequent pouvoient en quatre ou cinq poſades de camp, gagner facilement Paris : au lieu que le Roi & les ſiens ſe trouvans engagez & embaraſſez dans ces lieux bas de Caudebec, & la riviere de Seine, depuis là juſques aux paſſages du Pont de l'Arche ou de Vernon, faiſant quantité de plis & replis & ſinüoſitez toutes environnées de valons, cavajus, montagnes & collines, couvertes

de forets grandement épaisses & de chemins serrez, creux & difficiles à passer, tels que l'on les avoit éprouvez en allant; que ce seroit tout ce que pourroit faire l'armée Royale, éparse, lasse & fatiguée comme elle étoit, que de se reünir en un corps & passer de l'autre côté du Pont de l'Arche en cinq ou six jours. Sur quoi le Roi tout en colere & plein de dépit de voir ces obstacles pleins d'artifice & de malice, repliqua que la plûpart de ses objections étoient vaines, pour ce que par des gens pleins de bonne volonté & bien resolus de marcher à une victoire infaillible, & la plus memorable qui se fût encore obtenuë, le Pont de l'Arche pouvoit être gagné en deux jours, & Vernon en quatre; n'y ayant point de doute que les Ducs de Parme & de Mayenne ne trouvassent de grandes difficultez, & ne missent beaucoup de tems à passer la riviere d'Ure à cause des Places de Louviers, Passy, Maintenon, Nogent-le-Roy, & Chartres que le Roi tenoit aux rivages d'icelle, sur laquelle il ne restoit de Ponts que ceux d'Aquigny, Cocherel, Serisy & deux ou trois autres lieux, qu'il falloit en toute diligence envoyer rompre ou brûler. Mais nonobstant l'extrême

me

me desir que témoignoit ce Prince de donner bataille, Dieu voulant (comme il a paru depuis) amener à leur fin les choses qu'il avoit ordonnées, par autre voye que celle des armes & d'une entiere & absoluë victoire, le pire conseil fut suivi pour quatre causes & raisons, dont la premiere & la principale provint des plus zelez & qualifiez Seigneurs Catholiques, desquels vous sçavez bien les noms sans que nous les disions : car il y en avoit de vos plus proches & de vos intimes amis. La seconde fut, que le Maréchal de Biron se ressouvenant toûjours qu'il avoit été refusé du Gouvernement de Roüen & le Sieur de Hallot preferé à lui, & faisant à cette occasion toutes choses comme par dépit, proposa de mener l'armée sur le chemin que pourroit tenir le Prince de Parme se retirant de Paris aux Païs-Bas; disant cela être necessaire, de crainte que par surprise, épouvante, impetueux attaquement, ou autre artifice de guerre, il n'enlevât quelque Place en passant, usant de cet artifice, pour ce qu'il sçavoit bien que le Roi aimoit ces quartiers-là. La troisiéme, que les Anglois & Hollandois se voulurent retirer en leurs Contrées, sans passer la riviere de

Seine. Et la quatriéme, que ceux des Finances, pour reduire les choſes où ils deſiroient, firent manquer l'argent que l'on avoit promis aux Suiſſes & Reiſtres, leſquels proteſterent de ne vouloir marcher qu'ils n'euſſent fait montre.

Le Roi donc en cette ſorte & par telles voyes, ſe trouva contraint de ceder aux volontez de ceux qui lui devoient toute obeïſſance, & de faire bonne mine au milieu de tant de difficultez, leſquelles alloient journellement augmentans. Et lui reconnoiſſant bien ſelon la diſpoſition des eſprits & des affaires, que pour mettre la France en repos, élever ſa gloire, & ſoulager ſes peuples (comme c'étoit ſon deſſein & but principal, & n'en avoit eu d'autre depuis qu'il avoit plû à Dieu l'appeller à la Couronne) il avoit à s'accommoder avec quatre diverſes ſortes de perſonnes, deſquelles les prententions, les deſirs & les deſſeins étoient non ſeulement contraires, mais tellement oppoſez les uns aux autres, qu'ils ſe rendoient du tout incompatibles : de toutes leſquelles choſes il ſe tenoit déjà pluſieurs diſcours, les uns en ſecret & à l'oreille, & les autres en public & par les ruës, lorſque gens de même humeur ſe rencontroient enſemble :

ble : les Espagnols lui faisans sentir sous main (par l'entremise de gens affidez à ceux-là mêmes qui voulurent traiter avec lui au lieu d'Agemau, du tems qu'il n'étoit encore que Roi de Navarre, comme il en a été dit quelque chose au commencement de ces Memoires) que le plus facile & prompt moyen de se rendre Roi paisible, & de tenir en obeïssance tous ses sujets, tant de l'une que de l'autre Religion, étoit d'avoir l'amitié & le secours de leur Roi, pour assûrer ce qui se pouvoit obtenir & non autrement, en lui cedant tous les droits des Duchez de Bretagne & de Bourgogne, lesquels aussi-bien lui appartenoient par droit hereditaire, lui mettant en avant pour le disposer à cela, les exemples des Rois François premier, & Henry second, lesquels pour obtenir la paix, & le repos de leurs peuples, de ceux qui étoient ses devanciers, & qui n'avoient pas lors un si grand pied dans la France qu'il pouvoit avoir à cette heure, n'avoient point fait de difficulté de lui quitter, l'un, les Souverainetez de Flandres & Artois; & l'autre de lui restituer plus de Païs & de Villes qu'il n'en est contenu dans les dix-sept Provinces des Païs-bas.

Les principaux Chefs de la Ligue de leur côté (peut être las de l'arrogance Eſpagnole) lui faiſans faire des propoſitions par les Sieurs de Villeroy, Jeanin, Zamet & autres, de le reconnoître pour Roi; mais à telles conditions, que par icelles, leur parti ſubſiſteroit tout entier & formeroit un corps dans l'Etat, demeurans nantis de tant de Places & avec tant de forces entretenuës en icelles, qu'ils fuſſent demeurez beaucoup plus puiſſans que lui, & ſon peuple reduit à de plus grandes ſurcharges, foules & oppreſſions que jamais, à cauſe des ſommes immenſes qu'ils demandoient pour payer leurs garniſons, leurs dettes, & leurs entretenemens: la plûpart des Princes, Seigneurs, Gouverneurs des Villes & Provinces, Chefs de gens de guerre & autres notables perſonnages Catholiques qui tenoient ſon parti, ne chuchotans plus aux oreilles les uns des autres, comme ils avoient accoûtumé, commençoient à diſcourir tout ouvertement de leurs diverſes fantaiſies, diſans qu'ils avoient trop temporiſé, & trop long-tems ſupporté un Roi Huguenot au prejudice de leur conſcience, & qu'il le falloit ſupplier, voire même ſommer de ſe faire Catholique dans un certain

tems

tems préfix qu'ils lui prescriroient, & à faute de ce faire, protester de l'abandonner, de se joindre à ceux de la Ligue, & tous ensemble proceder à l'élection d'un Roi de leur Religion, soit des Princes de son sang ou autre, au refus de ceux-là.

Les Huguenots factieux, qui par leur autorité, belles paroles & raisons de la gloire de Dieu & salut de ses Eglises, emportoient le plus grand nombre (& sur tous les Ministres & gens de Consistoire) à leur opinion; insistoient à ce qu'il se gardât bien de changer de Religion & de quitter Dieu; (car c'étoient leurs termes) & en cas qu'il se fît Catholique, le menaçoient de ne poser point les armes qu'il ne leur eût accordé des Edits & des conditions si avantageuses pour eux & si desavantageuses pour lui, & des precautions si grandes contre l'inobservation de ses promesses, qu'il ne fût quasi demeuré Roi entr'eux, sinon autant que bon leur eût semblé, & qu'il eût plû à cinq ou six personnes & autant de Villes que vous nous avez dit qu'il vous nomma, lors qu'étant à Mante il vous discouroit de tous ses projets, & des peines & anxietez où il étoit reduit

à cause d'iceux, & que vous ne nous avez jamais voulu particulariser.

CHAPITRE XXXIV.

Diverses affaires de Milice, d'Etat & Domestiques.

LAissant tous discours & embarras d'esprits & d'affaires pour revenir aux effets; le Roi (comme c'étoit son humeur, croyant n'y avoir rien pire, ni qui donnât de plus mauvaises pensées, que l'oisiveté) ayant contenté ses troupes le mieux qu'il lui fut possible, en licenciant celles de ses étrangers qui avoient le plus de desir de se retirer, donnant quelque argent aux uns, & caressant & faisant mille belles promesses aux autres, il prit sa brisée vers Compiegne, & envoya le Maréchal de Biron assieger Espernay, où voyant que les choses ne s'avançoient pas à sa fantaisie, & que l'on bruyoit de quelque secours, il s'y achemina & défit certaines troupes qui se vouloient jetter dans la Ville, laquelle à cette occasion, se rendit à lui, le Maréchal de Biron y ayant

quelques jours auparavant été tué d'un coup de Canon ; de toutes lesquelles choses (d'autant que vous n'y eûtes nulle part) nous laisserons les particularitez à ceux qui feront l'Histoire generale, & aussi de plusieurs faits d'armes & autres accidens notables qui se passerent en diverses Provinces, auparavant, pendant, ou peu après ce grand Siege de Roüen, comme la sortie de Monsieur de Guise hors de sa prison, du Château de Tours ; l'entreprise du Chevalier d'Aumale sur Saint Denis où il fut tué ; la défaite du Vicomte de la Guerche par le Sieur de la Roche-Posay ; les blocus de Poitiers ; les divers succès de Monsieur d'Espernon en Provence ; les exploits de Monsieur de Lesdiguieres & du Colonel d'Ornano en Dauphiné, Provence & Lyonnois contre Messieurs de Savoye & de Nemours ; la défaite de quelques troupes du Roi par Monsieur de Joyeuse pour avoir été negligemment logées par le Sieur de Themines ; la brave resistance qu'il fit, s'étant jetté dans Villemur après cet accident ; le Siege de cette Place & la défaite dudit Sieur de Joyeuse (où il fut noyé pensant se sauver) par les Sieurs de Messillac, Legues & Chambaut ; la perte
de

de la bataille de Craon par mauvais ordre ; le voyage du Roi à Sedan, pour marier Monſieur de Turenne, avec Mademoiſelle de Sedan ; le Siege, la défenſe & la priſe d'Aſtenay ; la défaite du Sieur d'Ambliſe, & la priſe de Dun en Lorraine ; (ces trois derniers effets par l'entremiſe du Sieur de Turenne) & les eſcapades de Monſieur le Comte de Soiſſons, qui ne demeuroit quaſi jamais trois mois ſans avoir quelque broüillerie avec le Roi, ou s'en retirer mal content, à cauſe de la diverſité d'humeurs de ces deux Princes, qui ſembloient former entr'eux une antipathie naturelle ; l'un étant d'un naturel libre, franc, ouvert & familier, de complexion gaye & prompte, qui ne cachoit jamais rien ſur le cœur, & ne haïſſoit rien tant que la diſſimulation, les ceremonies, le faſte & les formalitez non abſolument neceſſaires : & l'autre étant froid, retenu, circonſpect, faiſant le ſerieux en toutes choſes, & quelques petites qu'elles pûſſent être, y voulant toûjours apporter l'apparat & toutes les formalitez.

Mais de toutes ces broüilleries d'alors nous n'en particulariſerons qu'une ſeule, à cauſe qu'elle fut la ſource de pluſieurs autres, eſquelles vous fûtes ſouvent employé

ployé & quelque-fois bien embarrassé, pour laquelle mieux déveloper, vous vous souviendrez que le Roi dès l'année 1585. se voyant tomber sur les bras cette grande guerre de la Ligue, & ne se voyant en état de pouvoir avoir des enfans, à cause de ce qui se passoit entre lui & sa Femme; ni aussi de se pouvoir démarier à cause qu'il lui eût fallu passer par les mains du Pape; il se mit à regarder sa Sœur comme sa certaine & unique heritiere, & se resolut de la marier comme telle, à quelque Prince dont l'humeur lui revînt, & en pût faire état comme d'un fils; & ne voyant nul Prince en France ni dehors d'icelle, qui apparemment pût avoir les conditions plus sortables à ses desirs que Monsieur le Comte de Soissons, il lui fit proposer ce dessein, lequel, comme lui étant honorable & utile tout ensemble, il témoigna aussi-tôt de le vouloir embrasser: tellement qu'après plusieurs entremises, il se vint ranger près de lui comme il a été dit ci-devant, & après la bataille de Coutras s'en allerent en Bearn voir Madame Catherine, où il s'engendra des amours reciproques, mais qui furent sans effet à cause de quelques langages ou procedures dont usa Monsieur le Comte

Comte de Soiſſons, ou de quelques avis ſoient vrais ou faux que le Roi reçût de la Cour, que Monſieur le Comte en étoit parti par concert fait avec ſes ennemis de venir épouſer ſa Sœur, & puis le quitter là, & ſe prévaloir de ce Mariage, pour joüir de tous les biens qu'il avoit où il étoit ſans puiſſance, ſans ſe ſoucier que devînt ſa fortune, ſa perſonne & ſa vie: car ce ſont les mêmes propos que vous nous avez dit vous avoir été tenus par le Roi, lorſque ſur le ſujet de la mort de Monſieur de Guiſe, & les longueurs qui s'interpoſoient à l'accompliſſement de ſon Mariage, il quitta tout-à-fait le Roi de Navarre, avec de mauvaiſes paroles de toutes parts, & peu d'eſperance de reconcilier jamais bien ces deux eſprits.

Or nonobſtant cette ſeparation, l'amour ne laiſſa pas de ſe continuer entre Madame & Monſieur le Comte de Soiſſons, & telles intelligences furent bâties entr'eux qu'ils reſolurent de ſe marier à la premiere commodité, ſans attendre ni requerir le conſentement du Roi, lequel étoit embarqué en ce grand & long Siege de Roüen. Les deux amoureux jugerent que c'étoit le tems le plus propre pour executer ce qu'ils avoient projetté enſemble par lettres & meſſages, & l'intelli-

telligence de plusieurs des hommes & femmes qui étoient près de Madame. Et pour cet effet ayant preparé des chevaux par relais, faisant semblant de s'en aller seulement jusques à Nogent, il passa jusqu'en Bearn; mais ils ne purent être si fins, ni leurs affaires maniées si secrettement, que le Roi n'en eût quelque vent; ni lui, faire si bonne diligence, qu'à son arrivée il ne trouvât le Sieur de Pangeas & plusieurs autres avec pouvoir du Roi pour s'opposer à tous leurs desseins : de telle sorte que Monsieur le Comte fut chassé du Païs & contraint de s'en revenir sans rien faire.

Or pendant tout ce que nous avons dit qui se passa au voyage du Roi en Champagne, & au Siege d'Espernay, vous sejournâtes toûjours à Rosny; vous y étant retiré tant pour vous faire penser du coup de pistolet que vous aviez eu dans la bouche, durant le Siege de Chartres, lequel s'étoit apostumé, que pour quelque depit que vous aviez pris de ce que le Roi, sur l'opposition de Monsieur de Nevers, de Monsieur d'O & autres animez Catholiques, avoient été contraint de vous refuser les expeditions d'une Lieutenance de Roi, avec le Gouvernement d'une Place étant en icelle,

icelle, dont il vous avoit donné esperance : après lequel Siege & prise d'Espernay, le Roi licencia bonne partie de ses troupes. Mais lui étant depuis venu avis certain de plusieurs côtez que le Prince de Parme rassembloit une nouvelle armée pour entrer la troisiéme fois en France, afin de fortifier par sa presence & la crainte de ses Conseils & de ses armes, les déliberations qui seroient prises à l'avantage de son Roi dans les assemblées que l'on projettoit de faire à Paris & autres grandes Villes de France; il se resolut de refaire promtement un corps d'armée, qui pût être capable d'empêcher ces étrangers d'entrer dans le Royaume : & pour cet effet ayant (comme à tous les autres Gouverneurs & Lieutenans de Roi dans les Provinces plus proches de lui) mandé à Monsieur de Buhy, Lieutenant de Roi au Vexin, de le venir trouver avec le plus de Cavalerie qu'il pourroit rassembler, ledit Sieur de Buhy vous vint voir à Rosny (où vous passiez le tems & adoucissiez vos playes & vos dépits, à jardiner, arboriser, ménager, faire des extraits des meilleurs livres, & vous faire lire ce que nous avions fait de ces presens Memoires) lequel après quelques complimens

plimens & civilitez vous dit qu'il avoit reçû des Lettres du Roi qu'il vous vouloit montrer, par lesquelles il lui mandoit de marcher en diligence pour le venir trouver, & amener avec lui toute la Noblesse de son Departement, vous priant de vouloir être de la partie. A quoi demi en colere, vous lui répondîtes qu'il y avoit long-tems que vous sçaviez aller tout seul, & partant n'aviez plus besoin d'être mené; que le Roi avoit accoûtumé de vous écrire quand il avoit besoin de votre service; que si vous receviez de ses Lettres, vous y aviseriez & feriez toûjours votre devoir : & sur cela vous vous separâtes assez mal satisfaits l'un de l'autre : ce qui fut cause que le Sieur de Buhy interposa un homme de robe longue, qui fut (ce nous semble) Monsieur Miron, lequel à son arrivée, lorsque le Roi lui demanda de vos nouvelles, lui répondit que vous étiez chez vous du tout porté à votre ménage, à jardiner, arboriser & visiter vos livres, sans vous émouvoir de tout ce que l'on vous pouvoit dire. A quoi le Roi repartit : Il a donc bien changé d'humeur; car il n'a jamais manqué de se trouver aux occasions semblables à celle qui se prepare; neanmoins

moins quoiqu'il s'excuſe ſur ſes playes, je connois bien où il lui tient ; il eſt en colere contre moi, voire peut-être avec raiſon, & voudra d'orénavant faire le Philoſophe ; mais lorſque je le verrai, je ſçaurai bien accommoder tout cela : car je le connois. Tous leſquels diſcours vous ayant été rapportez un jour que vous étiez à table, donnant à dîner au Preſident Seguier, lequel vous étoit venu voir à Roſny, vous dîtes en branlant la tête : Il eſt vrai, je ſuis en colere de ce que le Roi (de crainte de déplaire à des gens qui ne l'aiment point & qui lui en joüeront d'une, s'il n'y prend garde) dénie les recompenſes meritées à ceux qui l'aiment plus qu'eux mêmes, & qui ont tant de fois répandu leur ſang & hazardé leurs vies pour garentir la ſienne, & qui feront toûjours mieux que ceux que l'on eſſaye de contenter à leur prejudice, comme (ſi ce que l'on dit eſt vrai) il en fera bien-tôt l'experience. Surquoi le Preſident Seguier ne repartit jamais autre choſe, ſinon : Monſieur, il ſemble que vous ſoyez un peu en colere ; nous ſommes en un tems auquel il eſt bien difficile de vivre en tranquilité d'eſprit ; mais les plus ſages uſeront de ſilence & de patience, ſous l'eſperance d'un

d'un meilleur ſiecle : & le Roi eſt ſi bon & ſi ſage, que Dieu lui aydera & le rendra notre reſtaurateur.

Vous ſejournâtes donc quelques mois à vous faire panſer ; mais ſi-tôt que votre playe fut aucunement conſolidée, ne haïſſant rien tant que l'oiſiveté, vous montâtes à cheval avec cinquante de vos compagnons, & vous en allâtes courir ſur les chemins de Paris à Dreux & à Verneüil. Et au ſecond voyage, comme vous rebrouſſiez chemin de Dreux à Paris, entre les villages de Maroles & Gouſſainville, vous vîtes venir droit à vous dix ou douze hommes de pied leſquels ſi-tôt qu'ils vous aperçûrent, s'écarterent les uns dans des bois proches du chemin, les autres dans des hayes : ce qui vous fit débander dix ou douze chevaux de votre troupe pour eſſayer d'en attraper quelqu'un, & ſur tout de ceux qui portoient livrées : mais il fut impoſſible de prendre que deux pauvres hommes qui avoient ſur leurs dos des cages dans leſquelles on porte des poulailles, mais qui étoient vuides, leſquels après pluſieurs menaces, vous confeſſerent qu'ils venoient de porter des vivres à Paris, n'allans que la nuit lorſqu'ils étoient chargez, & que trois

laquais qui étoient avec eux, étoient cause qu'ils s'étoient avanturez de passer de jour, dont l'un étoit à Monsieur de Vieux-pont, l'autre à Monsieur de Medavid, & l'autre à Monsieur de Mercœur: ce qui vous fit encore débander des gens pour courir après, mais on ne les pût attraper, & prit-on seulement deux hommes de Verneüil, desquels par menaces vous ne pûtes jamais rien apprendre: mais par le moyen de quatre écus d'or que vous leur donnâtes avec votre foi, qu'ils n'auroient aucun déplaisir, il vous menerent vers un chêne, environné d'un gros buisson, où ils disoient que ces laquais s'étoient arrêtez, & croyoient qu'ils avoient jetté quelques papiers dans le creux d'icelui, en intention de les venir reprendre lorsque vous seriez passez. Et de fait vous y trouvâtes deux boëtes de fer blanc & un petit sac de couti, dans lesquels il y avoit des Commissions de Monsieur de Mayenne pour lever des gens de guerre; force lettres en chiffres & plusieurs autres memoires adressez à Monsieur de Mercœur, entre lesquels il s'en trouva un dont vous ne connoissiez pas lors l'écriture, & depuis avez verifié (car nous l'avons vû plusieurs fois, & nous assûrons bien que vous ne l'aurez

pas

pas perdu) qu'il étoit de la main du President Jeannin, contenant les conditions avec lesquelles il avoit traité en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé par Monsieur de Mayenne, duquel la copie s'ensuit que j'ai prise sur l'original.

Que la Ligue soit en la protection du Roi d'Espagne, sous l'autorité du Pape, jusques à ce qu'il y ait un Roi reconnu du consentement de sa Sainteté & du Roi d'Espagne.

Qu'il plaise à Sa Majesté Catholique d'accroître le secours qu'elle accorde selon le besoin, & à ce, obliger les successeurs de son Etat.

Moyennant quoi, que les places de   seront mises entre les mains de Sadite Majesté Catholique, ou sera aidée à les prendre.

Et si en quelque façon elles venoient entre les mains de quelques Catholiques, ils les mettront entre les mains de Sa Majesté Catholique, pour dépôt des frais qu'elle a faits : & y demeureront jusques à l'Election d'un Roi reconnu de la façon susdite, en satisfaisant au frais faits.

Que Monsieur de Mayenne demeurera Lieutenant General jusqu'à ladite Election.

Que les places qui ſe prendront, ſeront miſes entre les mains des François Catholiques, & prêteront le ſerment à la France ſous l'autorité de Monſieur de Mayenne & la protection du Roi d'Eſpagne, & entr'icelles ne s'entendent celles qui ſont baillées en dépôt.

Que Monſieur de Mayenne commandera l'armée que Sa Majeſté promet entretenir de ſeize mille hommes de pied & trois mille chevaux ; & qu'en ce nombre, il y aura deux mille hommes de pied François ou autres, & cinq cens chevaux François, deſquels il pourra particulierement diſpoſer pour la garniſon & pour la Campagne.

Que Sa Majeſté lui entretiendra outre ce, quatre mille Fantaſſins & cinq cens chevaux, juſques à ce qu'il l'ait reduite, ſi ce parti endure bouraſque.

Cela achevé, il commandera comme Gouverneur, ſous le Roi qui ſera élû, & mettra Soiſſons entre les mains des Eſpagnols, qui ſera au nombre des Villes de dépôt.

Que devant ce, il ne peut quitter ledit Soiſſons, n'ayant point d'autre lieu de ſûreté.

Si l'on ne peut venir à l'Election d'un Roi, & qu'il ne puiſſe joüir de la Bourgogne

gogne, le Roi d'Espagne & ses successeurs s'obligeront lui donner & à ses descendans, la valeur de cent mille écus de rente en Duchez, Comtez & Marquisats, lesquels lui demeureront & aux siens, encore qu'il se fît un accord avec ledit Roi d'Espagne & le Roi
& en ce cas neanmoins, les biens de Monsieur de Mayenne en France demeureront à la discretion du Roi d'Espagne.

Que sa pension de dix mille écus par mois, lui sera augmentée jusques à vingt mille.

Qu'il ne se fera point de Roi, qui ne promette de payer toutes les dettes de Monsieur de Mayenne, de sa femme & de ses enfans en quelque façon qu'elles soient.

Et si les affaires n'alloient pas bien, le Roi d'Espagne s'obligera de lui payer toutes ses dettes.

Qu'il lui donnera presentement cent mille écus, & cent mille autres écus après la ratification du traité.

Que par beaucoup de raisons il desire que la Conference se tienne pour détourner les traitez particuliers; justifier les armes; les continuer; rejoindre ce qui reste du parti; & quand bien il n'y envoyeroit point, les autres Deputez

qui s'y doivent trouver, feroient leur cas à part, & se separeroient de lui.

Qu'en outre, il contentera les Seigneurs & Villes dudit parti.

Que si l'Archiduc ne lui peut accorder incontinent ceci, qu'il fasse differer la conclusion de ce Traité pour un mois, auquel tems il envoyera ses Députez; & qu'on le secoure cependant pour la Bourgogne qui s'en va perduë.

Et si on ne lui veut rien accorder du tout, qu'on lui permette de se retirer.

Réponse de l'Archiduc Ernest.

Que l'intention de Sa Majesté a été de continuer la guerre contre le Roi de Navarre.

Le secours de la Picardie sera de plus de seize mille hommes de pied & trois mille chevaux, outre ceux des autres Provinces.

Que le Roi d'Espagne sera Chef du parti.

Que Monsieur de Mayenne mettra Soissons entre les mains du Roi d'Espagne, qu'il restituera après l'élection d'un Roi.

Qu'il se défera de ceux qui sont auprès de lui.

Qu'il

Qu'il aura dix mille écus par mois.

Que venant à l'armée avec cinq cens chevaux François & deux mille Fantassins, ils lui seront entretenus pendant qu'il y sera.

Que pour la Bourgogne, il lui donnera presentement pour lever mille Lansquenets & trois cens chevaux.

Si Monsieur de Mayenne est pressé en Bourgogne, son Altesse le secourra d'une partie de son armée.

Tout ce que Monsieur de Mayenne conquêtera en Bourgogne, lui demeurera, comme ce qui sera conquis par l'armée, en la main des Espagnols.

Toutes les autres Lettres en chiffres furent portées à Mante, desquelles vous tirâtes (étant déchiffrées) de grandes lumieres pour sçavoir les menées & pratiques qui se faisoient touchant le tiers parti; étant fait mention des plus Grands qui fussent auprès du Roi, & de plusieurs Gouverneurs de Places, desquels il ne se fût jamais méfié ni vous aussi. Cette découverte ainsi heureusement faite, fut cause que tous vos dépits contre le Roi se changerent en pitié & en amour. Vous prîtes resolution de l'aller trouver; & le jour que vous partîtes, mettant les papiers qui étoient de conse-

quence dans vôtre pochette, vous appellâtes Meſſieurs de Gadencour, de Vaſſan, d'Eſpinay, de Tilly & l'un de nous quatre, & leur dîtes : Il y a ici d'étranges menées ; encore que pour être, la plûpart de ces papiers, en chiffre, je ne les aye pû découvrir : mais j'en ſçai aſſez pour juger que le Roi aura plus affaire de ſes anciens & loyaux ſerviteurs que peut-être il ne s'imagine.

Or à votre arrivée à Compiegne, où il ſejournoit (à ce que publioient ceux qui cherchoient à le blâmer) à cauſe de quelques amourettes, mais en effet pour être, ce lieu, plus propre à y attendre la jonction de toutes ſes forces, pour aller ſur la frontiere au devant de celles du Prince de Parme, après vous avoir embraſſé & fait fort bon viſage, il vous demanda pourquoi vous étiez venu ſi-tôt, puiſque vos bleſſures vous avoient empêché de venir avec les autres. A quoi vous lui répondîtes, (vous ſouvenant encore de ce que l'on vous avoit mandé qu'il avoit dit au Sieur de Buhy) Sire, Je vous viens apporter trois plats de ma Philoſophie. Puis lui montrant les papiers que vous aviez, vous lui dîtes qu'il les falloit lire en particulier, & que cependant vous lui diriez une partie

tie

tie de ce que vous en aviez pû déchiffrer. Sur quoi vous ayant tiré à part, il parla plus d'une demi-heure avec vous en grand ſecret ; & ſur le ſoir lorſqu'il fut retiré en ſon cabinet, n'y ayant que lui, Vous, Choirin & Beringuen, il fit lire & déchiffrer vos papiers à Choirin par le moyen deſquels il reconnût une partie des menées que l'on tramoit pour former ce tiers-parti dont il a été tant parlé, & les noms des principaux que l'on eſtimoit en devoir être, quoique ce qui étoit mandé à Monſieur de Mercœur, & les articles du Preſident Jeannin y ſemblent entierement contraires ; tant toutes ſortes de perſonnes qui projettoient de nuire au Roi & à la France, étoient differens & diviſez en conſeils & en deſſeins entr'eux-mêmes, comme par la ſuite de ces Memoires il ſera davantage éclairci, & ſommes marris que vous n'avez gardé toutes ces Lettres ou copies d'icelles pour les inſerer ici, auſſi bien que les articles du Preſident Jeannin.

Quoi que ce ſoit, après que vous eûtes ſejourné trois jours à Compiegne, le Roi voyant que votre playe de la bouche vous empêchoit encore de parler facilement, il vous renvoya chez vous,

étant demeurez fort contens l'un de l'autre, & en partant il vous dit : Adieu, mon ami, ayez toûjours l'œil au guet, ſervez moi bien & vous aſſûrez de mon amitié.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES contenuës en ce Tome Premier.

A

AFFaires Domeſtiques. 388
Affaires Militaires. 396
Ambaſſades des quatre Cantons Proteſtans. 231
Anjou (Monſieur d') elu Roi de Pologne. 79
Anjou (les Païs éliſent Monſieur d') leur Prince. 152 & ſuiv.
Angers. (Entrepriſe ſur) 208
Apparentes occaſions de défiance que pouvoient prendre les Réformez, de ceux qui les avoient tant de fois offenſez 45 & ſuiv.
Armées en preſence. 278
Argenton. (Priſe & repriſe d') 301
Arques. (Combat d') 322
Aſſemblée tenue à Montauban. 125
Aſſemblée à la Rochelle. 295
Attaquement du Château de Chiſé. 237
Avenement du Roi de Navarre à la Couronne. 315

B

BAſile (Saint) aſſiegé. 225
Barricades de Paris. *ibid.*
Bernardin (Dom) de Mandoſſe parle au Roi de Navarre. 191
Bleſſure du Roi, qui eſt viſité par le Roi de Navarre. 314. & ſuiv.
Bleſſure du Roi à Aumale. 423
Broüage aſſiegé par Monſieur de Mayenne, ſe rend. 120 & ſuiv.

C

CArdinal de Lorraine (Mort du). 87
Caudebec, (Priſe de) par le Prince de Parme, 432

Charles Neuviéme. (Mort du Roi) 85
Châtelleraut. (Prise de) 299
Chartres. (Entreprise sur) 307 & suiv
Chartres. (Siege de) 369
Chartres. (Prise de) 372
Choses de neant, souvent cause de grands accidens. 151
Clermont, (Prise de) par le Roi. 363
Combat. (Grand) 130 & suiv.
Combat (Grand) près de Folleville. 409
Combat. (Grand) 422
Combat (Grand) rendu au quartier de Monsieur de Guise. 433
Conseil de Guerre. 438
Coqueluche. (Maladie, dite la) 147
Corbie. (Entreprise sur) 372
Coutras. (Bataille de) 279

D

DEfaite de quelques Troupes du Prince de Parme. 434 & suiv.
Députez envoyez en Cour. 81
Députez des Etats de Blois vers le Roi de Navarre. 117 & suiv.
Députez du Roi vers le Roi de Navarre. 206
Desseins des deux Armées. 274 & suiv.
Desseins des deux Rois. 307
Dessein du Tiers-Parti découvert. 456
Destruction de l'Armée Allemande. 290
Desunion, cause de ruïne. 90
Discours entre le Roi de Navarre & Monsieur de Rosny. 282
Discours du Roi avec Monsieur de Rosny, sur diverses affaires. 400
Discours de Mr de Rosny au Roi. 420 & suiv.
Discours des choses passées. 448 & suiv.
Diverses Factions de Guerre. 111 & suiv.
Diverses belles Escarmouches. 173 & suiv.

Divers accidens. 270
Diverses fantaisies & leur succès. 287
Diverses Factions de Guerre. 311
Diverses Factions de Guerre devant Noyon. 373

E

EFfets (Les) du courage du Sieur Regnier, font reprendre cœur aux Reformez de Montauban. 75 & suiv.
Eglise. (Penible Siege d') 116 & suiv.
Emeute dans Anvers contre les François. 180
Entrée & reception de Monsieur dans Cambray. 171
Entreprise sur Saint Milon. 155
Entreprise sur le quatier de Mr de Guise. 412
Escarmouches. (Diverses) 411
Escarmouche devant Marmande. 138
Espernay. (Prise d') 446
Estampes (Prise d') & de plusieurs autres Villes. 328
Etrange accident. 209

F

FActieux Huguenots. 445
Factions de Guerre du Roi de Navarre. 119
Factions de Guerre. 261
Factions de Guerre. 415
Factions (Diverses) de Guerre. 447
Figeac surprise & reprise. 126
Fontenay. (Siege de) 243

G

GIsors. (Prise de) 366
Grandes blessures de Mr de Rosny. 370
Grandes traverses au Roi. 441
Grandes incommoditez d'Armée. 184
Grandes difficultez. 132

J

JOigny. (Entreprise sur) 367
Joyeuse.(Mr de) Rosny & ses desseins. 201

Joyeuſe (Acheminement de Monſieur de) en Poitou. 259
Joyeuſe. (Défaite de quelques Troupes de Monſieur de) 267
Joyeuſe. (deſſein de Mr de) 276 & ſuiv.
L
LAgny (Priſe de) par le Prince de Parme. 362
Louvier. (Surpriſe de) 385
M
MAcary. (Entrepriſe ſur Saint) 96
Maixant. (Reddition du Châteu & Ville de Saint) 241
Maladie de Monſieur d'Alençon, dont il mourut. 194
Mante. (Entrepriſe ſur) 376 & ſuiv.
Mante. (Autre entrepriſe ſur) 379
Marmande. (Siege de) 101
Marmande (Siege de) levé. 102 & ſuiv.
Maſtin. (Madame de) 186
Mauvais avis donné au Roi de Navarre. 141
Mayenne (Monſieur de) devant Tours. 304
Mayenne. (Retraite de Monſieur de) 326
Mécontentement de pluſieurs Grands. 78
Merveilles du courage du Roi. 397
Merveilles du Roi. 407
Meulan. (Le Roi s'aſſûre de) 316
Monſegur. (Entrepriſe ſur) 146
Monſegur (Priſe de) par ſauciſſe. *ibid.*
Monſieur eſt mal voulu de tous. 185
Montauban. (Aſſemblée à) 203 & ſuiv.
Montgomery. (Mort de) 84
Montignac. (Siege & Reddition de) 224
Mort de Monſieur le Prince. 291
Mort du Roy. 315
N
NAvarre & de Condé (Les Princes de) ſont preſentez, après le Maſſacre, au Roi. 67

Navarre (Le Roi de) se retire à Alençon. 90
Navarre (Le Roi de) fait nouvelle protestation de la Religion Reformee 93. Son entrée dans la Rochelle. *ibid.*
Navarre (Brouillerie dans l'Armée du Roi de) 98
Navarre (Arrivée du Roi de) en Bearn. 103
Navarre (Le Roi de) se renforce de courage dans le danger. 105
Navarre (entreprise du Roi de) sur Mirande. 107. Sa retraite à Jegun. 110
Navarre (Voyage du Roi de) vers Montauban. 111
Navarre (défaite de quelques Troupes par le Roi de) 113 & suiv.
Navarre (Le Roi de) se saisit finement de Florence. 123 & suiv.
Navarre (Le Roi de) combat en personne. 131
Navarre (Le Roi de) se retire dans Nerac. 144
Navarre (Le Roi de) envoye Monsieur de Rosny en Cour en secret. 196
Navarre (Discours du Roi de) à Monsieur de Rosny, 220
Navarre (Voyage hazardeux du Roi de) 222
Navarre. (Prevoyance du Roi de) 230
Navarre. (Dessein du Roi de) 272
Navarre. (Arrivee du Roi de) 304
Navarre (Le Roi de) visite Saveuse. 311
Navarre (Avenement du Roi de) à la Couronne. 315
Neufchâtel (Prise de) par la Ligue. 428 & suiv.
Niort. (Prise de la ville de) 297
Noyon. (Reduction de) 376

O

Opinion des Rois sur la Reddition des Places. 228

P

PAix de l'an 1577. concluë. 121
Paris. (Entreprise du Roi sur) 327
Paris. (Siege de) 457
Parme. (Retraite du Prince de) 365
Parme (Le Prince de) se retire dans Roüen. 430 & suiv.
Parme (Blessure du Prince de) 435
Perfidies. 122
Places. (Diverses prises de) 180
Plaintes de la Reine Mere & autres, sur la
Prince de Condé (Retraite de Monsieur le) en Allemagne. 84
Prise de Saint Milon. 156
Prises de plusieurs Places. 319
Propos tenus par le Roi à Mr de Rosny 350
Propositions faites au Roi par ceux de la Ligue. 444

R

RAmboüillet (Monsieur de) presente Monsieur de Rosny au Roi. 298
Reddition du Château de Chisé. 240
Reine Mere (La) envoye aux Païs-Bas. 80
Reine Mere (La) essaye de mettre des divisions entre Monsieur & le Roi de Navarre. 87
Reine Mere (La) & le Roi de Navarre vont ensemble en Foix. 124 & suiv.
Reine Mere, (La) Monsieur d'Alençon & le Roi de Navarre à Coutras. 151
Reine Mere (Mort de la, & de Mr de Guise. 297
Reole. (Prise de la) 95
Reprise des Armes sans profit. 127
Resolutions. (Pauvres) 297
Resolution du Roi. 326
Resolution du Roi. 404
Resolution du Roi de combattre le Prince de

Parme. 430
Retraite de Monſieur à Dreux. 88
Retraite du Prince de Parme. 170
Retraite du Roi à Breteuil. 411
Roi (Le) quitte le Siege de Roüen. &c. 407
Roi (Le) pourſuit le Prince de Parme. 418
Roi (Le) attaque le quartier du Prince de Parme. 435
Roi (Le) s'achemine vers Sens. 356 & ſuiv.
Roi de Pologne (Arrivée du Roi de) en France. 85. Il y change la Trêve en une Guerre. 86
Roi (Le) deſavoue le Maſſacre. 72 & ſuiv. Il l'approuve. *ibid.*
Roſny (Grandes fortunes couruës par Mr de) 214
Roſny. (Voyage perilleux de Mr de) 253
Roſny (Voyage de Mr de) à Mante. 293
Roſny. (Voyage hazardeux de Mr de) 311
Roſny. (Lettre du Roi à Mr de) 329
Roſny (Mr de) dans Paſſy. *ibid.*
Roſny. (Lettre du Roi à Mr de) 333
Roſny (Arrivée de Mr de) dans l'Armée du Roi. 334 & ſuiv.
Roſny. (Diverſes fortunes arrivées à Mr de) 336
Roſny (Arrivée de Mr de) à Paſſy. 345 & ſuiv.
Roſny (Rencontre de Mr de) par le Roi. 347
Roſny (Mr de) eſt garent du Maſſacre. 64
Roſny (Mr de) mal content. 149
Roſny. (tromperie faite à Mr de) 181
Roſny (Mr de) à Bethune. 189 & ſuiv.
Roſny (Mr de) arrive pres du Roi de Navarre. 191
Roſny (Mr de) envoyé vers le Roi à Saint Maur. 192 & ſuiv.
Roſny (Mr de) vient trouver le Roi à Compiegne. 462
Roüen. (Priſe du Château de) 331
Roüen. (Preparatif pour le Siege de) 392

Roüen. (Siege de) 394

S

SAcre & Mariage du Roi. 87
Sancerre (Siege de) & de la Rochelle. 77
Safay. (Priſe du Château de) 241
Saveuſe. (Combat de) 308 & ſuiv.
Secours favorable de Mr de Choupes. 133
Secours étranger envoye au Roi. 391
Sejour du Roi à Mante. 354
Sejour de Mr de Roſny en ſa maiſon. 451
Sentimens de Monſieur de Roſny ſur les propoſitions faites par le Roi aux Reformez. 41
Siege de Caſteau en Cambreſis. 171 & ſuiv.
Soiſſons. (Paſſage de Mr le Comte de) 269
Soiſſons (Mr le Comte de) quitte le Roi de Navarre. 292
Sortie (Furieuſe) des Aſſiegez de Roüen. 425
Sully (Mr de) eſt preſenté par Monſieur ſon pere, au Prince de Navarre. 43 & ſuiv.

T

TAlmont aſſiegé par le Roi de Navarre. 234
Tintamarre (grand) dans Cahors. 128
Traité du Roi avec la Ligue. 295
Tromperie faite au Sieur d'Inchy. 175
Troubles de l'eſprit du Roi, à cauſe du Maſſacre. 70 & ſuiv.
Troupes en preſence à l'eſcarmouche. 145
Turenne (defaite de Mr de) & autres. 169

V

VIctoire (Grande) ſuivie de peu d'effet. 283
Villefanche. (Siege de) 96
Voyage du Roi vers Compiegne. 388

Fin de la Table du Tome premier.